Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

LP
67
.355

Bertaut, Guillaume

ANECDOTES ESPAGNOLES ET PORTUGAISES,

DEPUIS L'ORIGINE DE LA NATION JUSQU'A NOS JOURS.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M DCC LXXIII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

TABLE CHRONOLOGIQUE
DES
ROIS D'ESPAGNE.

ROIS GOTHS.

WALLIA, *Tome I*, page 62
Théodorede ou Théodoric I, 63
Thuriſmund ou Traſimund, 64
Théodoric II, 65
Euric, 67
Alaric, 68
Amalaric, 69
Leuvigilde, 74
Reccarede, pere du peuple, 81
Liuva, 86
Witeric, 87
Gundemar, 88
Siſebut, 89
Suinthila, Pere des Pauvres, 93
Siſenand, 97
Chintila, 99
Tulga, 101
Chindaſuinthe, 102
Réceſvinthe, 105
Wamba, 107
Ervige, 115
Egica, 117
Witiza, 119
Rodrigue, 122

Rois du sang des Goths.

Pélage, roi des Aſturies, 138
Favila, 144
Alphonſe I, le Catholique, 145
Froyla I, 149
Aurèle, 152
Silo, 153
Mauregat, 155
Barmude, le Diacre, 157
Alphonſe II, le Chaſte, 158
Ramiere I, roi d'Oviédo, 166
Ordogne I, 170
Alphonſe III, le Grand, 173
Garcie I, 178
Ordogne II, roi de Léon, 179
Froyla II, 182
Alphonſe IV, le Moine, 183
Ramire II, 185
Ordogne III, 188
Sanche I, le Gros, 189
Ramire III, 193
Vérémond I, 195
Alphonſe V, 200
Vérémond II, 207

Rois François d'origine.

Ferdinand I, le Grand, roi de Caſtille & de Léon, 213
Sanche II, le Fort, 222
Alphonſe VI, le Brave, 229
Alphonſe VII, le Batailleur, 247

Rois du sang de France.

Alphonſe VIII, l'Empereur, 254
Sanche III, le Déſiré, 270

Alphonſe IX, le Noble, 274
Henri I, 292
Ferdinand III, le Saint, 295
Alphonſe X, le Sage, 329
Sanche IV, le Brave, 363
Ferdinand IV, l'Ajourné, 371
Alphonſe XI, le Vengeur, 383
Pierre I, le Cruel, 419
Henri II, Tranſtamare, 451
Jean I, 461
Henri III, le Valétudinaire, 478
Jean II, 489
Henri IV, l'Impuiſſant, 527
Ferdinand V & Iſabelle, les Catholiques, 588, & *Tome II*, page 1.

ROIS DE LA MAISON D'AUTRICHE.

Philippe I, le Beau, 30
Charles I, 52
Philippe II, 121
Philippe III, 174
Philippe IV, 196
Charles II, 249

ROIS DE LA MAISON DE BOURBON.

Philippe V, le Courageux, 277
reprend les rènes du gouvernement, 353
Louis I, le Bien-aimé, 350
Ferdinand VI, le Sage, 371
Charles III, 1.

TABLE CHRONOLOGIQUE DES ROIS DE PORTUGAL.

Rois du sang de France.

Alphonse I, le Grand, *Tome II*, Page 385
Sanche I, le Fondateur, 401
Alphonse II, 404
Sanche II, Capello, 407
Alphonse III, 411
Denis I, Pere de la Patrie, 415
Alphonse IV, le Brave, 424
Pierre I, le Juſticier, 428
Ferdinand I, 433
Jean I, 442
Edouard I, 453
Alphonse V, l'Africain, 457
Jean II, le Prince parfait, 469
Emmanuel I, le Grand, 483
Jean III, 493
Sébaſtien I, 507
Henri I, Prêtre-Roi, 519

Rois de la maison de Bragance.

Jean IV, 535
Alphonse VI, 550
Pierre II, 566
Jean V, 579
Joſeph I, 529

ANEC-

ANECDOTES
ESPAGNOLES,
DEPUIS L'ORIGINE
DE LA NATION
JUSQU'A NOS JOURS.

INTRODUCTION.

IL étoit permis d'adopter les conjectures, ou les chimeres de pluſieurs hiſtoriens, on diroit que Tubal, cinquieme fils de Japhet, paſſa dans cette partie de l'Europe, que nous connoiſſons aujourd'hui ſous le nom de Royaume d'Eſpagne, & que ſa poſtérité

cultiva les terres de ce grand Continent, dont la fertilité piqua l'ambition de divers peuples qui tenterent ſucceſſivement de s'y établir. En ſuivant les traditions fabuleuſes, on ajoûteroit « qu'Hercule paſſa dans » cette contrée; que vainqueur des GÉ» RYONS, il leur ſubſtitua le roi HISPAS, » qui donna ſon nom à l'ESPAGNE. » Mais on ne veut donner ici, que des faits » atteſtés par les monumens les plus authen» tiques, & revêtus de toute la vérité de » l'hiſtoire. »

Il eſt certain que les Carthaginois firent la conquête de l'Eſpagne, & que les Romains l'enleverent aux Carthaginois. Dans la ſuite, les Vandales & les Goths l'uſurperent ſur l'Empire Romain : ceux-ci demeurerent les maîtres, & furent ſubjugués, trois cens ans après, par les Arabes, Sarafins ou Maures. Les naturels du pays raſſemblerent alors les débris de l'Empire des Goths; &, ſous le nom d'Eſpagnols, ils formerent pluſieurs petits États, indépendans les uns des autres. Ils étendirent peu-à-peu leurs limites; &, ſe réuniſſant enfin, « ils » donnerent commencement à cette vaſte

» monarchie qui, par de grandes ſucceſ-
» ſions, & de grandes conquêtes, a depuis
» étendu ſon Empire ſur tant de nations
» différentes, » qu'on diſoit, pour compli-
ment à Philippe II, que le roi d'Eſpagne
eſt le ſeul prince dont le ſoleil éclaire tou-
jours les Etats. Ce qui releve de ſa cou-
ronne, dans l'Amérique ſeule, a beaucoup
plus d'étendue que toute l'Europe.

On a cru devoir fixer, ſous quatre gran-
des Epoques, tout ce que les Annales Eſpa-
gnoles nous préſentent de plus vrai & de
plus intéreſſant, ſoit dans une multitude
d'évènemens arrivés parmi tant de nations
différentes, qui ont habité l'Eſpagne, ſoit
dans une longue ſuite de changemens,
parmi tant de ſouverainetés qui ont par-
tagé ſi long-tems ce royaume.

LA PREMIERE EPOQUE comprend la
domination des Carthaginois & des Ro-
mains.

LA SECONDE EPOQUE comprend la
domination des Goths & des autres Bar-
bares.

LA TROISIEME EPOQUE comprend la

domination des Maures & des Princes Chrétiens, qui avoient secoué le joug des infidèles.

LA QUATRIEME EPOQUE comprend la domination des Princes Chrétiens, depuis la destruction de l'Empire des Maures.

L'origine des Espagnols est incertaine, comme celle de presque tous les anciens peuples. On peut la faire remonter jusqu'aux Ibériens, qui ont habité la région située au bas du mont Caucase, entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin, aujourd'hui la Georgie. Une colonie de ces Ibériens, conduite par le besoin, ou par le desir de faire des conquêtes, s'arrêta dans les vallées des monts Pyrénées, & y jouit longtems de la fertilité & des délices de cette contrée.

Dans les commencemens, toute la police de ces peuples étoit celle que la simple nature conseille & inspire pour la conservation d'une société paisible. Ignorans, sans arts & sans loix, ils vivoient des fruits que la terre leur prodiguoit, & ne tiroient de son sein, que le fer dont ils commer-

cerent long-tems avec les Phéniciens, les Egyptiens, les Grecs, les Gaulois & les Carthaginois.

Ils étoient idolâtres, & adonnés à tous les vices consacrés par l'exemple de leurs Faux-Dieux. Quel fut leur langage ? question difficile à résoudre. Les auteurs Espagnols prétendent que ce fut celui des anciens Biscayens.

Il est vraisemblable que ces peuples ne furent pas les seuls qui se répandirent dans l'Espagne, & que les Phéniciens s'y introduisirent du côté de l'Océan. L'affinité de plusieurs noms Espagnols avec des noms Phéniciens autorise cette conjecture. Tels sont les noms *Gaddir*, *Sepyla*, *Betis*, *Avila*, &c.

Il faut reconnoître que les nations qui peuplerent l'Espagne, dès les premiers tems, introduisirent leurs langues dans ces contrées. Si les plus anciens établissemens furent formés par les Phéniciens & les Grecs, comme on a lieu de le croire, les langues de ces peuples ont été reçues dans l'Espagne, avant toutes les autres ; ou du moins le langage des anciens Espagnols a été

formé, en grande partie, du grec & du phénicien.

Des colonies de Celtes y paſſerent ſucceſſivement. Il paroit même que Brigus, un des premiers chefs ou rois Eſpagnols, étoit de cette nation. On aſſure que les Celtibériens, dont nous parlerons bientôt, tiroient leur origine des Celtes & des Ibériens.

Parmi cette foule de rois ou de chefs, dont les noms ſeuls ſont connus, on diſtingue TAGUS, qui donna ſon nom à la riviere du TAGE, & BETUS qui donna le ſien à la riviere GUADALQUIVIR, autrefois nommée BÉTIS.

Ici commencent les fables des Grecs, qui font deſcendre en Eſpagne GÉRYON, ſous le règne d'Oſiris l'Egyptien. Celui-ci vengea la nature de la cruauté de ce monſtre, donna des loix ſages aux Eſpagnols, & ne laiſſa parmi eux qu'un petit nombre d'Arabes qui habiterent le pays ſitué autour du Cap S. Vincent. A ces tems rapportons encore les exploits ſi vantés d'Hercule l'Egyptien, les deux colonnes, terme de ſes conquêtes, le règne d'Hiſpal qu'il

laiſſa aux Eſpagnols pour les gouverner ; celui d'Hiſpas, ou Hiſpan, dont on veut faire dériver le nom d'Heſpagne ; Heſperus, de qui les Latins ont emprunté le nom d'HESPERIE qu'ils donnent à l'Eſpagne. Macrobe & Iſidore penſent que ce nom vient de l'étoile du ſoir, que l'on nomme en latin *veſper*, qui ſe couche du côté de l'Eſpagne, & ſur laquelle les marins ſe réglent, quand ils voguent ſur ces parages. L'Eſpagne étoit encore nommée IBÉRIE, à cauſe de l'Ebre, en latin *Iberus*, l'un de ſes fleuves principaux. Le nom d'Eſpagne, que lui donnerent les commerçans de Phénicie, a plus vraiſemblablement ſa ſource dans le mot Phénicien, SPANIA, qui ſignifie Lapin, parce que cette région nourrit une grande abondance de lapins : auſſi croit-on que, dans les anciennes médailles, le lapin eſt le ſymbole de l'Eſpagne. C'eſt encore par alluſion à ce nom, que le poëte Catule l'appelle *cuniculoſa* féconde en lapins. Finiſſons par les règnes d'Atlas, de Sicoris ou Sicorus, de Sicanus, conquérant de la Sicile, & de Siceleus dont on fixe le règne au tems de Moyſe.

Thucydide, & un hiſtorien (Philiſtius de Syracuſe,) que Ciceron dit avoir été preſqu'un autre Thucydide, placent ſur le thrône d'Eſpagne Siculus, qui donna ſon nom à la Sicile, qu'on appelloit alors Trinacrie.

Nous ne parlerons de Jaſon, & des Argonautes, que pour dire un mot de la toiſon d'or qu'ils enleverent, « c'eſt-à-dire, » le ſable d'or qui tomboit du mont Cau» caſe, & que l'on pêchoit dans les ruiſ» ſeaux avec des peaux garnies de leur poil : » c'étoit de ces peaux dont on ſe ſervoit, » comme de filets, pour arrêter le ſable » que les torrens entraînoient. »

L'Eſpagne fut en proie aux différens aventuriers que la richeſſe du pays attiroit. Les Grecs en ont fait des dieux ; & les vieux Eſpagnols les ont mis au rang des fondateurs de leurs villes les plus célébres. Mais la vérité de l'hiſtoire empêche d'admettre toutes ces origines fabuleuſes, & tous ces rois dont on ne trouve pas même les noms dans aucun auteur exact & judicieux.

PREMIERE ÉPOQUE.

Domination des Carthaginois & des Romains.

Année, depuis la fondation de Rome, 189; & , avant l'ère chrétienne, 563.

LEs Carthaginois viennent fondre ſur les côtes d'Eſpagne, s'emparent de l'iſle d'Iviça, y bâtiſſent une ville du même nom, & tâchent, par le moyen du commerce, de pénétrer dans les terres ; mais ils ſont contraints de renoncer à cette entrepriſe, pour voler au ſecours de Carthage. Dix-huit ans après, Maharbal, général Carthaginois, vint aſſurer cette premiere conquête.

Pour bien connoître les anciens Eſpagnols, il faut remonter au tems des Carthaginois & des Romains. Les mœurs de la nation, ſemblables en pluſieurs points, ſe reſſentoient cependant de la différence des peuples qui la compoſoient.

Ceux de la Bétique étoient un peu plus policés, ou plutôt moins barbares. Ils devoient cet avantage à la ſituation du pays qu'ils habitoient, ſur le bord de la mer, &

que comprend aujourd'hui l'Andalouſie. Ils connoiſſoient le commerce, l'art de la guerre, & avoient même une legere teinture des lettres. Les habitans des montagnes étoient ſauvages, ne vivoient que de rapine, mangeoient beaucoup, & ne cherchoient rien moins que les mets délicats. Prompts à la courſe, ils échappoient à l'ennemi avec la même vîteſſe qu'ils le ſurprenoient. Ils n'avoient point d'autres armes que le poignard, & des targes, ou de petits javelots longs de deux pieds : un pourpoint de forte toile pluſieurs fois redoublée ; de hauts chapeaux faits de nerfs repliés, & des bottines de poil, compoſoient tout leur habillement. Quelques nations étoient armées de dards & de longs javelots à pointes d'airain. On ne dit pas qu'ils euſſent des armes défenſives. L'eſcrime & la courſe, tant à pied qu'à cheval, & des combats ſimulés, étoient tout-à-la-fois leurs jeux & leurs exercices. Paſſionnés pour la liberté, ils la préféroient à la vie. Lorſque les Romains entreprirent de les ſubjuguer, on vit, parmi les Cantabres, des meres tuer leurs enfans, des filles égorger leurs peres, & s'empoiſonner enſuite elles-mêmes, pour éviter d'être eſclaves. Le mépris de la mort étoit une vertu digne de leur courage. Ils inſultoient à leurs bourreaux, au milieu des tourmens,

& chantoient leur mort prochaine. On croit lire l'Hiſtoire des Sauvages du Canada. S'ils n'étoient pas anthropophages, ils ſacrifioient, comme eux, leurs priſonniers aux divinités qu'ils adoroient, & leur coupoient la main droite, qu'ils offroient en ſacrifice. Les prêtres & les devins interrogeoient les entrailles des hommes & des animaux, pour connoître l'avenir, & tiroient ſurtout leurs conjectures de la maniere dont ils tomboient à terre, après avoir reçu le coup mortel.

Leur maniere de vivre étoit ſimple. Ils buvoient de l'eau, quelquefois mêlée d'un peu de miel, & mangeoient la chair des boucs qu'ils immoloient au dieu Mars. Ils faiſoient des gâteaux de glands ſéchés & broyés, qu'ils dévoroient tout chauds. Souvent ils paſſoient les jours en feſtins avec leurs parens. L'âge régloit les rangs; & les vieillards occupoient les premieres places autour de leurs tables de pierre. La terre leur ſervoit de lit. Le commerce ſe faiſoit de denrées à denrées. Ils ſe frotoient d'urine croupie, & prétendoient ſe préſerver ainſi de pluſieurs maladies. Cette maniere de ſe parfumer étoit commune à toute l'Eſpagne. Juſqu'au tems des empereurs Romains, leurs bateaux étoient des outres, alors l'uſage des canots s'introduiſit.

Ainſi vivoient les anciens habitans des

Pyrénées, & ceux des contrées voiſines. Ces mœurs ſauvages protégerent long-tems leur liberté. Sous Néron même, ils n'étoient pas encore réduits.

Les Ibériens & les Celtibériens étoient plus diſciplinés, & connoiſſoient l'art de la guerre mieux qu'aucun autre peuple de l'Eſpagne. Ils avoient, pour armes offenſives, l'épée, la fronde, les dards ; & pour défenſives, des boucliers, ou des écus ronds, faits de nerfs entrelacés. Dans les batailles, ils plaçoient parmi l'infanterie des pelotons de cavalerie, dont la maniere de combattre tenoit du ſervice de nos dragons. Ils quittoient & reprenoient leurs chevaux, ſelon les circonſtances. De fantaſſins devenus cavaliers, ils pourſuivoient l'ennemi avec une vîteſſe preſqu'incroyable. Ils étoient habiles écuyers. Leurs chevaux, dreſſés à obéir au moindre ſigne, graviſſoient ſur les montagnes eſcarpées, & les deſcendoient au galop. Leurs habits étoient courts, & faits de laine noire. Pour préparer le fer de leurs armes & de leurs harnois, ils l'étendoient en lames, & les enterroient juſqu'à ce que la rouille eût rongé ce qui leur en étoit inutile. C'eſt ainſi qu'ils fabriquoient ces épées & ces autres armes qui ſouvent ont été la terreur des Romains & des Carthaginois.

Ces peuples exerçoient l'hoſpitalité, &

ſçavoient en reſpecter les droits. Leurs mœurs étoient douces ; mais cette douceur ſe changeoit en fureur, lorſqu'ils éprouvoient de l'ingratitude. Ils vivoient de chair, de fruits, d'eau mêlée de miel, & commerçoient avec une grande fidélité. Chaque année, ils faiſoient un nouveau partage de leurs terres, avec le plus d'égalité qu'il étoit poſſible, & le ſort décidoit de la portion que chacun devoit avoir. Ils mépriſoient cependant l'agriculture, & la confioient à des mercénaires avec leſquels ils partageoient les fruits. On avoit porté la peine de mort contre tout raviſſeur ; & cette loi s'obſervoit avec une ſévere exactitude. Le tems de la paix étoit pour eux un tems de feſtins, de jeux, & ſur-tout de danſes. Ils alloient à la guerre, au ſon meſuré d'inſtrumens & de chanſons militaires. On dit que les Rhodiens leur apprirent à honorer la divinité, dont ils n'avoient qu'une idée fort confuſe, & les accoutumerent à lui rendre un culte religieux. Ils bâtirent d'abord un temple à Diane. L'hiſtoire dit ſeulement qu'ils établirent des ſacrifices, & des cérémonies extraordinaires, en l'honneur de cette déeſſe. Le culte bizarre qu'ils rendoient à Hercule eſt plus détaillé. Pendant le ſacrifice, il n'étoit pas permis de faire des prieres, ni de former des ſouhaits heureux. On s'en tenoit à des blaſphêmes

& à des imprécations ; une ſeule parole honnête ſuffiſoit pour ſouiller le ſacrifice. Cette extravagance étoit fondée ſur un conte des plus abſurdes. Hercule, diſoient-ils, étant arrivé à Lyndo, ville de l'iſle de Rhodes, demanda à un laboureur un bœuf à acheter : celui-ci ne voulant pas le vendre, Hercule lui en prit deux. Le payſan, n'ayant pas d'autre moyen de ſe venger, eut recours aux injures & aux imprécations. Hercule ne fit qu'en rire. Les habitans de Lyndo, voulant éterniſer la mémoire de cette aventure, réglerent que, tous les ans, on offriroit un ſacrifice, pendant lequel on renouvelleroit les imprécations que le payſan avoit prononcées contre Hercule. Les Eſpagnols conſerverent long-tems la coutume d'honorer Hercule, à la maniere des Rhodiens.

En général, tous les anciens Eſpagnols étoient ſouples & adroits, actifs & entreprenans, d'une agilité de corps extraordinaire, & même ſurprenante. Ils parloient peu, & ſupportoient la faim, la ſoif, la fatigue & les autres incommodités, avec une patience invincible. Inexorables envers les criminels, ils étoient affables & humains à l'égard des étrangers. Ils puniſſoient ſévérement tous les crimes. Les parricides étoient lapidés ſur les frontieres du pays, ſuivant la coutume des Egyptiens. Ils pla-

çoient les malades ſur les chemins & dans les carrefours, afin d'y recevoir les conſeils, & les remèdes des paſſans, qui avoient eu les mêmes maladies. Quoiqu'ils fuſſent ſuperſtitieux & ennemis du ſçavoir ; la trempe de leur eſprit étoit excellente, & ils en donnoient la preuve, dès qu'ils ſortoient de leur pays. Les deux Sénèques, l'orateur & le philoſophe ; Quintilien, Lucain, Sénèque le Tragique, Martial, & pluſieurs autres, ont fait beaucoup d'honneur à l'Eſpagne, leur patrie.

[210.]

La mort d'Argenton conſterna l'Eſpagne, qui le regardoit comme ſon dieu tutelaire, & fut ſuivie de la perte d'une liberté pour laquelle on combattoit avec tant de valeur, depuis bien des années. Les peuples lui éleverent un tombeau, autour duquel ils placerent autant d'obéliſques, que ce prince avoit tué d'ennemis de ſa propre main. C'eſt ainſi que les Eſpagnols inhumoient les perſonnes illuſtres.

Peu de tems après, les Carthaginois prennent l'iſle de Cadix, s'y fortifient, en font le centre de leur commerce, & le boulevard de l'Empire qu'ils ſe propoſoient de fonder en Eſpagne.

[255.]

Les progrès des Carthaginois étoient lents : souvent même ils essuyoient des pertes considérables, parce qu'ils avoient affaire à une nation guerriere, & qui sacrifioit tout à l'amour de la liberté ; mais elle étoit trop simple pour ne pas donner quelquefois dans les piéges qu'on lui tendoit. Psapho eut recours à cette ruse. Il avoit accoutumé plusieurs oiseaux à prononcer ces mots: PSAPHO EST UN GRAND DIEU. Le peuple étonné de les entendre diviniser dans leur langue le général Carthaginois s'empressa d'accepter les propositions de commerce, d'alliance & d'amitié, qu'il leur faisoit depuis long-tems.

Les Espagnols ne formoient pas encore alors une seule & même nation. Chaque peuple vivoit dans l'indépendance de ses voisins, & se gouvernoit à son gré, avec les étrangers que le commerce, ou le desir des conquêtes, attiroit. L'unique intérêt commun étoit celui de défendre la liberté contre les entreprises des usurpateurs. Alors on indiquoit une assemblée générale, dans laquelle les chefs, ou princes des différens peuples, parloient suivant les circonstances. Quand il étoit nécessaire d'en venir à une guerre ouverte, on choisissoit un ou plusieurs

plusieurs capitaines d'une valeur & d'une prudence reconnues : on les chargeoit de lever une armée proportionnée au besoin ; ce qui se faisoit en peu de jours ; & eux seuls restoient chargés de l'entreprise.

Les femmes ne se « mignardoient nul- » lement, » dit un ancien auteur. Elles disputoient aux hommes de courage & de patience. Elles se taisoient même aussi-bien qu'eux. Un jour suffisoit au travail & aux embarras de leurs couches. Dès que les enfans étoient nés, on alloit les laver au premier ruisseau, & on les enveloppoit de langes. On les accoutumoit de bonne heure aux fatigues, aux exercices violens, à souffrir la faim, la soif, & sur-tout à garder le secret avec une fidélité inviolable. L'Histoire rapporte une infinité de traits de leur discrétion. Les tourmens les plus affreux n'étoient pas capables de leur faire révéler une chose qu'on leur avoit confiée. Une telle nation annonçoit un peuple de héros.

Il est vrai que leurs mœurs & leurs manieres avoient quelque chose de grossier, & même d'un peu féroce ; mais, dans la suite des tems, elles s'adoucirent & changerent entiérement. Appliqués aux sciences, ils sçurent les cultiver & les mettre en honneur. Grands observateurs de la justice, ils en exerçoient toute la rigueur contre quiconque osoit violer les loix. Formés à la

discipline militaire, ils ont porté leurs armes victorieuses jusqu'aux extrémités de l'univers. Politiques dans le cabinet, braves dans l'action, amateurs de la gloire, rien ne leur a coûté pour immortaliser leur nom & le consacrer dans les Fastes de toutes les nations.

[307.]

Hannon, curieux & avide de gloire, obtient l'agrément du sénat de Carthage, pour l'entreprise la plus fameuse qui ait été formée dans ces anciens tems. Avec une flotte composée de soixante vaisseaux, & trente mille personnes de l'un & de l'autre sexe, destinées à établir des colonies dans les lieux les plus avantageux, il tourne l'Espagne entiere, qu'il vouloit absolument connoître; &, après un voyage de cinq ans pendant lesquels il avoit parcouru toutes les côtes de l'Afrique, il revient en Espagne. Dans son rapport au sénat de Carthage, il disoit avoir vu des hommes velus. C'étoient des singes, tels qu'on en trouve encore dans l'Afrique.

[321.]

Les Carthaginois s'étoient attiré la haine des Espagnols, au point que les femmes prirent les armes, pour seconder leurs maris, dans le dessein de tirer une vengeance

éclatante de toutes les perfidies qu'on reprochoit à ces prétendus alliés & amis. On en vint aux mains ; & les femmes donnerent des preuves de la plus grande intrépidité. On combattit un jour entier ; &, la victoire demeurant toujours incertaine, la nuit ſeule mit fin à un combat dans lequel il périt plus de quatre-vingt mille hommes.

Hannon fut condamné, par le ſénat de Carthage, à un exil perpétuel pour n'avoir pas remporté, en cette occaſion, une victoire complette ſur les Eſpagnols. L'Hiſtoire le repréſente comme un grand homme dont on craignoit le génie, l'habileté & la réputation. Il fut le premier qui oſa prendre un lion & l'apprivoiſer. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire que la liberté des citoyens courroit de grands riſques entre les mains d'un homme qui ſçavoit dompter les animaux même les plus féroces.

[324.]

La peſte, qui ſe répandit dans toutes les parties de la terre (alors connues,) ſe fit ſentir plus particuliérement en Eſpagne où elle enleva un nombre prodigieux d'hommes & d'animaux. On en attribuoit la cauſe à l'extrême ſéchereſſe qui duroit depuis longtems.

Hippocrate, qui vivoit alors dans la Theſſalie, rapporte qu'il arrêta le cours de

cette contagion universelle, en faisant mettre le feu aux forêts.

[344.]

Les Majorquins formerent une nouvelle espece de milice, & un nouveau genre de combat. Ils vinrent, au nombre de cinq cens, secourir les Carthaginois contre une partie des habitans de la Sicile. Ils combattoient presque nuds, n'ayant point d'autres armes que la fronde; se précipitoient au milieu des ennemis, aussi-tôt qu'on en venoit aux mains; &, dès que le combat étoit engagé, ils accabloient d'une grêle de pierres, tantôt l'aîle droite, & tantôt l'aîle gauche. Ils avoient souvent le plus de part à la victoire.

L'an 502, sans autre secours que leurs frondes, ils forcerent la flotte des Carthaginois à sortir du port, & à retourner enfin à Carthage.

On donnoit autrefois le nom de GYMNASES aux habitans des isles de Majorque & de Minorque, parce qu'ils étoient nuds. L'Histoire vante beaucoup leur adresse à tirer de l'arc, & à lancer des pierres. Ils avoient toujours avec eux trois frondes; de l'une, ils se bandoient la tête; de l'autre, ils se ceignoient les reins, & portoient la troisieme à la main. Cette arme étoit redoutable: rarement ils manquoient leur

coup. On les exerçoit, dès l'enfance, à la manier, en plaçant leur nourriture ſur un poteau ; &, s'ils ne l'abbatoient pas, ils jeûnoient.

Les calamités que les mines avoient attirées aux Eſpagnols firent prendre à ces inſulaires la réſolution de n'avoir jamais ni or ni argent.

[346.]

Premiere guerre contre les Eſpagnols & les Portugais qu'on appelloit alors Luſitaniens.

[350.]

Le deſir de voir & d'habiter un pays dont la beauté & les richeſſes étoient exceſſivement vantées fut ſi vif parmi les Carthaginois, que le ſénat, craignant de voir bientôt Carthage déſerte, prit la réſolution de faire périr tous ceux qui avoient voyagé en Eſpagne. Peut-on ne pas ſe rappeller ici, quelle a été la paſſion des Eſpagnols pour aller aux Indes & en Amérique ?

Les anciens hiſtoriens ne parlent point de l'Eſpagne, ſans en faire la peinture la plus ſéduiſante. « Elle n'eſt point brûlée » par les ardeurs du ſoleil, comme l'Afri- » que, (*Juſtin*, l. 44, c. 1,) ni expoſée, » comme les Gaules, à la violence des » vents, à la rigueur du froid, à l'humi- » dité de l'air ; mais elle tient un milieu

» entre ces deux contrées. L'air y eſt tem-
» péré, dans l'été, par des pluies qui modè-
» rent la chaleur; &, pendant l'hiver, elles
» ne tombent ſur la terre, que pour la ren-
» dre plus féconde; ce qui met l'Eſpagne
» dans la facilité de partager ſon abondance
» avec les peuples voiſins. Ajoûtons à ces
» heureuſes productions les richeſſes qu'elle
» renferme dans ſon ſein. »

Cette terre fertile en toutes ſortes de biens abonde en métaux précieux. « Plutus, diſoient-ils, habite dans ces lieux où la nature a raſſemblé des montagnes d'or & d'argent. L'airain, le fer, l'étain, y ſont communs & mépriſés. On ne peut pas même remuer la ſuperficie de cette terre que l'or n'étincelle auſſi-tôt. Les ruiſſeaux roulent des paillettes d'or; les ſables en ſont mêlés, & les bords des rivieres en paroiſſent tout couverts. »

Les poëtes ſe ſont ſur-tout attachés à rendre la Bétique fameuſe. Ils louent à outrance ſa fécondité, ſa beauté, ſes richeſſes C'étoit-là qu'ils plaçoient les Champs Elyſées, & le ſéjour des bienheureux. *Strabon* ajoûte que les loix de ces peuples étoient écrites en vers, & qu'elles étoient faites depuis ſix mille ans: « Mais appa-
» remment que leur année étoit plus courte
» que l'année Romaine, & qu'elle n'avoit
» qu'un mois. »

S'il y a de l'excès dans ces deſcriptions, il faut avouer que la beauté du climat, & la fécondité de la terre, prêtoient beaucoup à ces exagérations. Nous aurons lieu, dans la ſuite de parler plus particuliérement des mines & des richeſſes qui ont attiré tant de guerres aux anciens Eſpagnols.

[430.]

Les Eſpagnols envoient une ambaſſade à Alexandre le Grand, (il étoit alors à Babylone,) pour le féliciter ſur ſes victoires, lui demander ſon amitié, & lui offrir leur alliance, comme le gage certain du ſuccès que ſes armes auroient dans l'Occident.

On ſçait qu'Alexandre ſe propoſoit de ſubjuguer l'Occident, parce qu'il étoit irrité contre les Carthaginois, & jaloux de la gloire des Romains. Il reçut les ambaſſadeurs Eſpagnols, avec la plus grande diſtinction ; les queſtionna beaucoup ſur leurs mœurs, leurs coutumes, leur génie, leur gouvernement, les richeſſes & la fertilité de leur pays, & les renvoya avec de magnifiques préſens, après les avoir aſſurés de ſa protection.

[489.]

La premiere guerre Punique lia les Romains avec une partie des Eſpagnols qui,

fatigués de la domination des Carthaginois, cherchoient le moyen de secouer un joug qu'ils regardoient comme insupportable; mais ils se diviserent entr'eux. Les uns tinrent pour les Carthaginois; & les autres pour les Romains, quoiqu'ils fussent toujours passionnés pour se conserver une liberté qu'ils préféroient à la vie. Lorsque les Romains descendirent en Espagne, ils virent, parmi les Cantabres, des meres tuer leurs propres enfans; des filles égorger leurs peres, & s'empoisonner ensuite elles-mêmes, plutôt que de subir un joug qu'elles appelloient Esclavage.

[512.]

Cette année, qui étoit la vingt-deuxieme depuis le commencement de la premiere guerre Punique, fut très-funeste à l'Espagne, par une sécheresse extraordinaire, & par des tremblemens de terre presque continuels. Une partie de la ville de Cadix fut engloutie dans un goufre que la mer ouvrit.

C'est à un de ces tremblemens de terre, qui étoient autrefois très-fréquens en Espagne, que plusieurs attribuent la découverte des mines qu'elle renfermoit dans son sein. Aristote, Strabon, Diodore de Sicile, & d'autres historiens, l'attribuent à un embrasement général, causé par le feu du ciel,

ou par l'imprudence des bergers qui ne purent éteindre le feu qu'ils avoient mis à des brouſſailles, ou par le feu que les habitans des monts Pyrénées allumerent eux-mêmes, à deſſein de détruire les forêts immenſes, dont ces montagnes étoient couvertes, afin de pouvoir défricher les terres, & ſe procurer des habitations plus commodes.

On veut que le nom de Pyrénées vienne de cet embraſement, ou de la foudre dont ces monts ſont fréquemment frapés. Tout ce qu'il y a de certain, à cet égard, c'eſt que *Pyr*, en langue grèque, ſignifie du *feu*.

» L'incendie des Pyrénées fut ſi long & » ſi violent, que les mines d'or & d'ar- » gent, dont ces montagnes étoient rem- » plies, ſe trouverent fondues par l'ardeur » du feu. Ces mines étoient ſi abondantes, » que l'on regardoit l'Eſpagne comme l'em- » pire de Plutus, le dieu des richeſſes. Ces » mines fondues firent donc des ruiſſeaux » de riches métaux mêlés enſemble. Ainſi, » l'incendie fini, les peuples commence- » rent à admirer l'éclat de l'or & de l'ar- » gent qui étoient épars de tous côtés. » Mais, comme ils n'en connoiſſoient ni le » prix ni l'uſage, ils les mépriſerent. Les » nations étrangeres, plus éclairées que » nos peuples, accoururent en Eſpagne,

» de toutes parts, dans l'eſpérance que les
» Eſpagnols leur abandonneroient des thré-
» ſors qui leur étoient inutiles, & dont
» ils ne connoiſſoient pas la valeur : cha-
» cun ſe flatoit au moins qu'il pourroit aiſé-
» ment s'enrichir, & tirer des Eſpagnols
» leur or & leur argent, en leur donnant
» des bagatelles. »

Les Phéniciens furent des premiers à venir prendre part aux richeſſes des Eſpagnols. Ils leur donnerent de l'huile en échange, & emporterent une ſi grande quantité d'argent, que, leurs vaiſſeaux ne pouvant plus le contenir, ils employerent le reſte à faire des uſtenſiles de vaiſſeaux, & même des ancres.

Il faut avouer que l'avarice & la cupidité ont bien épuiſé cette contrée, puiſqu'elle ne préſente plus aujourd'hui que les reſtes des anciennes mines. Les Eſpagnols eux-mêmes ont renouvellé, pour s'emparer des thréſors du Nouveau-Monde, tout ce que les Grecs, les Rhodiens, les Phrygiens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Maures, & tant d'autres peuples, avoient entrepris pour ſe mettre en poſſeſſion des thréſors de l'Eſpagne.

[516.]

Les Carthaginois reprennent le deſſein

de ſubjuguer l'Eſpagne, perſuadés que cette conquête répareroit leurs pertes, & leur faciliteroit le moyen d'étendre plus loin leur Empire. Amilcar fut chargé de la conduite de cette nouvelle guerre. « Ses ſoldats, dit Strabon, furent agréablement ſurpris de trouver d'abord un pays où les mangeoires des animaux étoient d'argent, auſſi-bien que les tonneaux en uſage pour garder le vin. »

[524.]

Après une longue ſuite de ſuccès, Amilcar périt dans un combat livré par les peuples, (aujourd'hui de Valence & de Saragoſſe,) qui s'étoient ligués pour ſecouer le joug des Carthaginois. Ce général avoit bâti la ville de Barcelone, (capitale de la Catalogne.) Ce nom venoit de la famille Barchine, dont étoit Amilcar.

Carthagène, ou la nouvelle Carthage, fut bâtie, peu de tems après, par Aſdrubal, gendre d'Amilcar. On n'y voit plus aujourd'hui que quelques traces de ſon ancienne ſplendeur.

[532.]

Aſdrubal ayant fait mourir Tagus, d'une des plus illuſtres familles de l'Eſpagne, un eſclave, pour venger la mort de ſon maître, attente à la vie d'Aſdrubal, & le tue,

dans le tems qu'il offroit un ſacrifice. L'aſſaſſin fut arrêté, & condamné aux ſupplices qu'il méritoit. Mais, au milieu des tourmens affreux qu'on lui fit ſouffrir, on n'apperçut ſur ſon viſage qu'une joie maligne, qui ſembloit lui ôter le ſentiment de ſes maux.

[532.]

Annibal, âgé de vingt-ſix ans, prend le gouvernement de l'Eſpagne, & le commandement des troupes, que l'armée lui déféra, & qui lui fut confirmé par le ſénat de Carthage. Auſſi-tôt après, il épouſa à Carthagène la princeſſe Himilcé qui lui apporta, pour dot, des richeſſes immenſes, & l'attachement de tous les Eſpagnols; ce qui le rendit incomparablement plus puiſſant que ne l'avoient été, avant lui, tous les autres Carthaginois.

Il fut cependant redevable de la plus grande partie de ſon autorité à la découverte de pluſieurs mines d'or & d'argent, que l'on appella LES PUITS D'ANNIBAL. Il y fit travailler avec ardeur; & on prétend qu'un ſeul de ces puits, nommé Bébélus, fourniſſoit, chaque jour, plus de trois cents livres d'argent raffiné, qu'on évalue à deux mille ſix cens quarante écus d'or.

[536.]

Sagunte, appellée depuis Monviédro, ville ſituée vers le nord du royaume de Valence, étoit alors la plus conſidérable de l'Eſpagne, & la ſeule qui pût arrêter les projets ambitieux de Carthage. Annibal en forme le ſiége, avec une armée de cent cinquante mille hommes, & pouſſe les attaques avec cette vivacité qui caractériſa ce héros dans tous ſes exploits. Les Saguntins ſe défendent avec une intelligence qui prouve que déja ils étoient civiliſés. Forcés dans leurs premiers murs, ils forment de nouveaux retranchemens, & diſputent le terrein, avec une opiniâtreté inconcevable: enfin, reſſerrés dans un coin de la place, réduits aux dernieres extrémités, ne pouvant accepter avec honneur, ni refuſer avec ſûreté des conditions dures & honteuſes, ils ne prennent conſeil que de leur déſeſpoir. Ils raſſemblent leurs thréſors, & tout ce qu'ils ont de plus précieux; y mettent le feu, & ſe jettent au milieu des flammes, avec leurs femmes & leurs enfans. Une tour que les batteries des Carthaginois avoient ébranlée, tombe tout-à-coup, ouvre un chemin aux aſſiégeans. Le fer égorge ceux que la flamme épargne: les loix les plus ſacrées de la nature ſont vio-

lées ; & Sagunte ne fut plus qu'un monceau de cendres.

[538.]

Les Celtibériens, nation belliqueuſe & très-étendue, habitoient les terres qui forment actuellement les royaumes de Caſtille & d'Aragon. Sollicités par les Scipions, ils réunirent leurs forces contre les Carthaginois, & les défirent en bataille rangée. Ces peuples ſçavoient déja rendre leurs armes reſpectables. Un trait de la politique la plus adroite fait honneur à la ſagacité de leur eſprit.

Les Carthaginois, après avoir rétabli la citadelle de Sagunte, y tenoient enfermés tous les ôtages qu'Annibal avoit tirés des différens peuples qu'il avoit ſubjugués par force ou par adreſſe. Acédux, Eſpagnol diſtingué par ſa naiſſance, & qui n'avoit ſuivi le parti Carthaginois, que dans l'eſpérance de venger un jour ſa patrie, va trouver Boſtar ou Boſtaris, gouverneur de la province. Il lui fait une vive peinture de la puiſſance des Romains, exagere leurs forces, & lui dit que le ſeul moyen de conſerver ſes conquêtes, c'eſt de s'attacher les peuples par une confiance entiere ; qu'il lui conſeille de renvoyer les ôtages qu'il a ſous ſa garde ; que, rendus à leurs parens,

ils ſeront autant d'émiſſaires favorables aux Carthaginois. Boſtar, aſſez ſimple pour donner dans ce piége, charge Acédux même de la conduite des ôtages. Les Romains avertis par Acédux marchent à ſa rencontre, tombent ſur l'eſcorte, la diſſipent, s'emparent des ôtages, &, ſuivant toujours le plan d'Acédux, les rendent à leurs familles. Les Eſpagnols gagnés par cette généroſité ne garderent plus de meſures avec les Carthaginois, ſe déciderent en faveur des Romains, & ne voulurent pas même ajoûter foi aux nouvelles qu'ils reçurent alors de la bataille de Cannes.

C'eſt à l'attachement & aux ſecours des Eſpagnols que Rome fut redevable de l'aſcendant qu'elle reprit, peu de tems après, ſur Carthage.

[544.]

La mort des deux Scipions avoit ruiné les affaires des Romains en Eſpagne. Le jeune Scipion (Publius Cornélius) les rétablit, bien plus encore par ſes vertus que par ſes victoires. Il rendit une jeune Eſpagnole à Lucéius, l'un des principaux Celtibériens, à qui elle étoit deſtinée en mariage; &, pour augmenter la dot, il lui fit préſent d'une ſomme conſidérable, qui devoit ſervir de rançon. La beauté de cette priſonniere ſembloit devoir faire craindre

à Lucéius un rival âgé de vingt-cinq ans, & vainqueur de Carthage la Neuve, & commandant des Romains. La vertu de Scipion lui parut plus qu'humaine. Il répandit qu'un dieu marchoit à la tête des Romains; & les chefs de la nation vinrent en foule offrir à ce jeune héros leurs places, leurs richeſſes, & leurs ſoldats. Lucéius, pénétré de la plus vive reconnoiſſance, lui amena quatorze cens chevaux, & voulut toujours combattre à ſes côtés.

[548.]

Jeux célèbres, à Carthage la Neuve, en l'honneur des victoires de Scipion. Les combats qui s'y livrerent n'offroient pas une vraie image de la guerre; c'étoient de vrais duels. Corbis & Orſua, deux princes Eſpagnols, & couſins germains, (Valere-Maxime dit qu'ils étoient freres) demanderent la permiſſion de vuider un différend, les armes à la main. Il s'agiſſoit de la principauté de la ville d'Iba. En vain Scipion leur offrit ſa médiation. Il répondirent que leur coutume n'étoit pas d'avoir pour juges ni les hommes ni les dieux, mais leur épée. Ils ſe battirent. Orſua fut vaincu: il étoit le plus jeune, & l'injuſte aggreſſeur. On regarda ſa mort comme la punition de ſon opiniâtreté.

Les habitans d'Aſtapa, ennemis mortels des Romains, & de leurs alliés, n'eſpérant plus

plus obtenir des conditions honorables, après plusieurs révoltes contre Scipion, prennent le parti de suivre l'exemple des Saguntins. Ils tracent un grand cercle au milieu de leur place d'armes, dressent sur un bûcher ce qu'ils ont de plus précieux, y font monter leurs femmes & leurs enfans, les environnent de matieres combustibles, & placent autour cinquante hommes armés. Ils s'engagent, par serment, de combattre tous jusqu'à la mort, & font jurer les cinquante gardes, par les dieux célestes & infernaux, que, si le sort du combat leur est fatal, ils ne se retireront qu'après avoir mis le feu au bûcher, & y avoit vu consumer ce qu'ils ont de plus cher. « Heureuses nos femmes, disoient-ils, de périr par des mains » fidèles & amies, plutôt que d'éprouver » l'insolence & les mépris d'un vainqueur » irrité. » Ils prononcent une horrible imprécation contre ceux que la pitié empêcheroit d'exécuter cet ordre barbare. Aussitôt ils ouvrent leurs portes, tombent avec furie sur les Romains, bravent tous les dangers, cherchent & donnent la mort, jusqu'à ce qu'environnés de toutes parts, & refusant de quitter les armes, ils sont accablés sous une grêle de traits. Les cinquante hommes restés dans la ville rempliſſent leur serment. Chose incroyable ! quelques Romains poussés par une cupidité effrénée,

voyant briller l'or au milieu des flammes, s'y précipitent, & y trouvent la mort.

[548.]

Scipion quitte l'Eſpagne, après cinq ans de victoires par leſquelles il en avoit chaſſé les Carthaginois. Il y fonda Italique, près de Séville, & en fit une colonie Romaine. Cette ville a donné trois empereurs, Trajan, Adrien & Théodoſe.

Les Romains, malgré leurs victoires, ne pouvoient pas ſe flater d'avoir conquis l'Eſpagne. Ils ſe voyoient les maîtres des peuples que les Carthaginois avoient aſſervis avant eux; mais ces peuples, quoique nombreux, n'habitoient qu'une partie de l'Eſpagne, ſur les bords de la Méditerranée, & au bas des Monts-Pyrennées. A peine les Romains étoient-ils avancés juſqu'au fleuve Bétis, (Guadalquivir.) Il leur reſtoit à ſubjuguer ceux que nous nommerions aujourd'hui Navarrois, Biſcayens, Alavarois, Aſturiens, Caſtillans, &c. Ceux-ci, tranquilles poſſeſſeurs de leur patrie, ne regardoient les Romains que comme un peuple de brigands, contre leſquels ils étoient bien réſolus de défendre leur liberté. Mais ils ignoroient l'art de la guerre, & ils étoient déſunis entr'eux. A ces deux principes de deſtruction, les hiſtoriens ajoûtent la vaine gloire qui les livroit à ceux qui louoient

leur valeur, & les armoit contre ceux qui sembloient en faire peu de cas. C'est ainsi qu'ils furent souvent les dupes de ces Romains qu'ils méprisoient.

[549.]

Mandonius & Indibilis, chefs des Ilergetes, peuples qui habitoient les bords de l'Ebre, sçachant que les Romains étoient fort occupés à éloigner Annibal de l'Italie, forment le projet d'une troisieme révolte; excitent un soulevement général dans leur canton; tiennent la campagne au nombre de trente mille hommes de pied & de quatre mille chevaux; attaquent Lentulus * & Manlius, & sont vaincus après un combat sanglant, qui leur coûta treize mille hommes. Indibilis est tué dans la mêlée, & Mandonius livré aux Romains par ses propres troupes qui espéroient par-là faire oublier leurs révoltes multipliées **.

* L. Cornélius Lentulus, de retour à Rome, mit dans les coffres de l'épagne cent quatre-vingt-huit mille marcs d'argent, & quatre mille quatre cens cinquante marcs d'or. Cinq ans auparavant, Scipion avoit remis à la République une somme à-peu-près semblable.

** Quelle que soit l'ignorance de l'art militaire, dont les historiens accusent les Espagnols de ces tems-là, on remarque néanmoins que déja ils en avoient quelque notion. Si l'on s'en tenoit

[556.]

Pendant les trois dernieres années, les Romains tirerent de l'Eſpagne quatre mille marcs d'or, & plus de cent ſoixante mille d'argent. On aſſure qu'une ſeule mine leur produiſoit, chaque jour, vingt-cinq mille drachmes.

[559.]

Depuis deux ans, les Eſpagnols avoient ouvert les yeux ſur la conduite que Rome tenoit à leur égard, & s'étoient réunis par une Ligue ſecrette, afin de ſe défaire des nouveaux maîtres dont ils ſe repentoient d'avoir eux-mêmes favoriſé les projets. Animés du deſir de recouvrer leur ancienne gloire & leur premiere liberté, ils prennent les armes. Après quelques heureux ſuccès, ils n'éprouvent plus que des pertes, & Caton,

---

au plan de cette derniere bataille, on jugeroit que cette accuſation eſt fauſſe, ou du moins bien outrée. L'armée des révoltés ſe trouva diſpoſée de façon que les Romains crurent qu'ils ne pouvoient pas mieux faire que d'imiter un ſi bel ordre de bataille. L'infanterie étoit diviſée en bataillons ſoutenus chacun par un eſcadron de cavalerie. Ils donnerent ſans confuſion, ſe rallierent à propos; & Mandonius fit une belle retraite: ſans doute que cet ordre ſe ſoutenoit peu pendant l'action, puiſqu'ils étoient toujours vaincus.

par la rapidité de ſes victoires, rétablit, en fort peu de tems, la tranquillité dans toute l'Eſpagne *.

Avant que de paſſer l'Ebre, il voulut déſarmer les habitans des villes qu'il laiſſoit derriere lui. La conſternation devint générale, pluſieurs ſe tuoient de déſeſpoir : tous préféroient leurs armes à la vie, & le conſul jugea qu'il devoit s'en tenir à faire raſer les murailles des villes; ce qui fut exécuté par-tout, le même jour.

Caton fit ouvrir de nouvelles mines qu'il donna à cens, & ſe rendit à Rome, avec des richeſſes immenſes. On lui décerna les

---

* Les Eſpagnols perdirent plus de cent mille hommes, pendant cette guerre dont les ſuites furent ſi funeſtes à leur liberté. On peut en juger par ces articles que leurs ambaſſadeurs obtinrent enfin du Sénat, comme un adouciſſement au joug qui leur étoit impoſé.

» Les Préteurs ne vendront plus eux-mêmes le bled.

Les Eſpagnols ne ſeront plus obligés de vendre leurs grains au prix que les Magiſtrats Romains auront taxé.

On ne les contraindra plus de racheter, au gré des Préteurs, ou des Gouverneurs, les droits qu'ils doivent payer aux Romains.

Les Fermiers publics ne mettront point à l'enchere les impôts que leve la République : les villes elles-mêmes ſe chargeront de lever ces impôts, & de les porter au thréſor public. »

honneurs du triomphe dont la pompe fut relevée par cinq cens quarante livres d'or d'Hueſca, & cent quarante-huit mille livres pesant d'argent, tant en lingots qu'en monnoie.

On assure que les Rhodiens, long-tems même avant la fondation de Rome, introduisirent en Espagne l'usage de la monnoie de cuivre. Les Espagnols s'en moquoient d'abord, ne pouvant pas concevoir comment avec un morceau de cuivre qui leur paroissoit mépriſable, on se procuroit toutes les choses dont on avoit besoin. Mais, bientôt après, cette invention leur parut fort commode, & ils ne tarderent pas à l'adopter. Il est au moins vraisemblable que la monnoie Romaine étoit en usage parmi les Espagnols; ils avoient même des piéces d'or & d'argent, qui leur étoient particulieres. Ils appelloient les unes BIGATS: elles portoient l'empreinte d'un char traîné par deux chevaux. Ils nommoient les autres OSCA. Elles portoient la figure d'une ville qui vraisemblablement avoit le même nom.

On peut juger de la richesse des Espagnols par la taxe que le consul Marcellus imposa sur une seule ville située dans le milieu des terres, & qui n'avoit pas l'avantage du commerce, comme les villes maritimes. C'étoit Ocilis qui, s'étant rendue

d'elle-même ſans attendre le ſiége, fut condamnée à payer aux Romains trente talens d'or.

Selon le ſentiment commun, un talent d'or feroit trente-ſix mille livres de notre monnoie. La taxe impoſée monteroit à un milion quatre-vingt mille livres.

[574.]

Titus Simp. Gracchus ſe préparoit à attaquer Certima, ville ſituée dans la Celtibérie. Dix députés vinrent le trouver, & le prierent d'abord de commander qu'on leur apportât à boire. Après avoir bu, le plus ancien d'entr'eux demande à Gracchus ſur quelle aſſurance il leur vient déclarer la guerre ? A ces mots, le Préteur fait défiler, en leur préſence, la belle armée qu'il commande. Les députés ſe levent & rendent les armes en diſant : « Il eſt juſte que le foible ſe ſoumette au plus fort. »

Quand on n'envoyoit qu'un ſeul député, pendant la guerre, ce héraut étoit revêtu d'une peau de loup. S'ils étoient pluſieurs députés, ils portoient cette peau, au haut d'une lance. Les Eſpagnols conſerverent long-tems cet uſage, ſur-tout lorſqu'il s'agiſſoit de ſupplier un vainqueur, ou de propoſer un accommodement.

[604.]

Les Romains ſuivoient le plan qu'ils s'étoient propoſé d'abord, d'étendre & d'affermir leur domination en Eſpagne, afin d'en faire une PROVINCE ROMAINE. Parmi les différens peuples qui compoſoient la nation Eſpagnole, les uns s'étoient ſoumis, en acceptant le titre d'Alliés : les autres avoient ſubi la loi du vainqueur ; pluſieurs combattoient pour la défenſe de leur liberté. Viriathus, Luſitanien de nation, (Portugais) d'une naiſſance obſcure, mais brave juſqu'à l'intrépidité, & chef d'une petite troupe de brigands avec laquelle il s'etoit rendu la terreur de tout le pays, forme le projet d'attaquer les Romains. Ses premiers ſuccès lui attirent des alliés : ſes victoires ſe multiplient ; &, pendant quatorze ans, il ſoutint avec avantage une guerre qui lui mérita le titre de LIBÉRATEUR. Trois de ſes gens gagnés par les promeſſes & les préſens de Servilius Cœpion, général des Romains, le ſurprennent pendant qu'il dormoit, & le poignardent. Son armée le pleura ſincérement & lui fit de magnifiques funérailles.

L'Hiſtoire nous a conſervé la maniere dont les anciens Eſpagnols faiſoient les funérailles de leurs chefs. Elle eſt aſſez

conforme à celle qui étoit en uſage parmi les Romains. Ils lavoient le corps, l'enveloppoient enſuite des plus riches étoffes, & le plaçoient ſur un bûcher fort élevé. Ils immoloient des animaux de pluſieurs eſpeces, mettoient le feu au bûcher; &, tandis que le corps ſe conſumoit dans les flammes, une troupe de guerriers à cheval faiſoit retentir l'air du nom du mort, en courant à toute bride autour du bûcher. Lorſque le corps étoit réduit en cendres, on célébroit en ſon honneur des jeux qui conſiſtoient, comme nous l'avons déja dit, dans des combats à outrance, & qu'on appelloit Courſes de Javelots & de Lances.

[616.]

Les Romains pénetrent dans la Galice qui étoit habitée par les Brécaires. Ces peuples alloient au combat, accompagnés de leurs femmes. Il étoit inouï qu'elles euſſent jamais fui devant l'ennemi. Elles paroiſſoient inſenſibles aux bleſſures; &, quand elles ſe trouvoient au nombre des priſonniers de guerre, elles préféroient une mort volontaire à la ſervitude.

[617.]

Les habitans de Numance, unis aux Vaccéens, (peuples de la Vieille-Caſtille,)

assiégentle camp du consul Hostilius Mancinus, & le forcent à se rendre avec ses trente mille Romains, ou à signer un traité par lequel les Numantins seront maintenus dans une entiere liberté, avec le titre d'Amis & d'Alliés du Peuple Romain. Le Consul accepte le traité, c'étoit le seul moyen de sauver son armée; mais le sénat refuse de le ratifier, sous prétexte que c'étoit reconnoître la supériorité de Numance, & lui céder en quelque sorte l'Empire du Monde. La modération des Numantins ne servit qu'à rendre plus odieuse la mauvaise foi des Romains. Ceux-ci se contenterent de mettre, le matin aux portes de la ville, Mancinus, le corps nud & les mains liées le dos. Telle étoit la coutume de livrer aux ennemis un de leurs capitaines. Le soir, on le ramena au camp; les Numantins prétendant que, pour remplir le traité, il falloit livrer toute l'armée avec le Consul.

[621.]

Les Numantins assiégés par Scipion, & réduits à se nourrir des corps de ceux qui périssoient dans les attaques, se déterminent à demander des conditions que leur courage puisse accepter. On ne leur en offre point d'autres que celle de se rendre à discrétion. Ils sortent de la ville, se jettent en furieux dans le camp des Romains, égorgent tout ce qui

ſe préſente, & font un horrible carnage. Forcés de rentrer dans l'enceinte de leurs murs, ils ſe donnent mutellement la mort; & Scipion, entrant dans Numance, n'y trouva que des cadavres encore tout ſanglans.

[670.]

Sertorius, ſe voyant enveloppé dans les proſcriptions de Sylla, avoit pris le parti de ſe retirer en Eſpagne où les peuples & les ſoldats lui étoient fort attachés. Il gagna d'abord tous les cœurs, par ſa complaiſance, ſa douceur, ſon affabilité & par la diminution des impôts. Bientôt ſon habileté dans l'art de la guerre, & la fineſſe de ſa politique, le font regarder « comme un homme » né pour élever la nation Eſpagnole à un » degré de grandeur & de puiſſance, ca- » pable d'obſcurcir, & même d'effacer la » gloire des Romains, d'abaiſſer leur or- » gueil, & de réprimer leur tyrannie. » Afin de donner une haute idée du gouvernement qu'il ſe propoſoit d'établir, il forme une eſpece de république, ſur le modèle de la république Romaine. Il compoſe un ſénat, crée des charges & des magiſtrats qu'il appelle du même nom que les magiſtrats de Rome.

Il apprend aux troupes à combattre de pied ferme, à garder leurs rangs, à obéir

aux chefs ; les accoutume à ſuivre une exacte diſcipline ; & les victoires qu'il remporte à leur tête font voir que cette nation belliqueuſe n'avoit beſoin que d'un homme digne de commander. Les Eſpagnols l'appelloient communément l'ANNIBAL ROMAIN.

Les Eſpagnols étoient accoutumés à combattre par pelotons : chacun ſe jettoit ſans ordre ſur l'ennemi. Ils attaquoient avec vigueur ; mais ce n'étoit pas une choſe honteuſe parmi eux, que de prendre la fuite. Dès qu'on les pourſuivoit, ils ne faiſoient plus que voltiger.

Une des choſes, qui contribua ſur-tout à les aguerrir, fut l'uſage des armes des Romains, qu'ils enlevoient à ceux qui perdoient la vie dans les combats, & dont ils s'armoient enſuite eux-mêmes.

L'Eſpagne trouva le plus précieux de tous les avantages dans ce qui n'étoit qu'un trait de la politique de Sertorius. Afin d'avoir entre les mains des ôtages qui fuſſent de ſûrs garans de la fidélité d'un peuple qui l'adoroit, mais dont il craignoit la défiance & la jalouſie, il fait venir d'Italie des maîtres habiles dans toutes les ſciences, établit une académie, & s'occupe du ſoin d'y raſſembler les enfans des familles les plus puiſſantes & les plus diſtinguées, pour les appliquer à tous les genres d'étude pro-

près de leur âge, de leur naiſſance & de leurs talens. « Les ſciences, diſoit-il, ne » contribuent pas moins à l'éclat & à la » gloire d'une nation, que la valeur & la » force des armes. Il ne convient pas que » l'Eſpagne le céde à Rome, en quelque » ſorte de connoiſſances que ce puiſſe être, » puiſqu'elle l'égale déja dans tout le » reſte. »

[675.]

Dans un combat où Sertorius eut le deſſous, les Eſpagnols l'enleverent ſur leurs épaules, le paſſerent par-deſſus leurs rangs, de main en main, & ne ſongerent à leur ſalut, qu'après l'avoir mis en ſûreté dans la ville la plus prochaine.

[681.]

Au ſiége de Calagurris, (Calahorra,) ſur les frontieres de Caſtille & de Navarre, les habitans manquoient de vivres; &, ne voyant aucun moyen d'en faire entrer dans la place, ils prirent la barbare & monſtrueuſe réſolution de ſe nourrir de leurs femmes & de leurs enfans dont ils ſalerent les corps. LA FAMINE DE CALAGURRIS a paſſé en proverbe.

Les habitans de Calahorra s'étoient toujours diſtingués par leur dévouement à Sertorius; c'eſt même à la mémoire de ce grand homme, & à la fidélité qu'ils lui

conſervoient après ſa mort, qu'on attribue l'opiniâtreté ſinguliere avec laquelle ils défendirent leur ville contre Pompée. Un d'entr'eux, nommé Brébicius, s'étoit cru obligé, par un devoir d'amitié & de religion, à mourir & à ſe dévouer aux manes de Sertorius, ſuivant la coutume des Grecs & des Romains, que les anciens Eſpagnols avoient adoptée, & qu'ils obſervoient ſcrupuleuſement. On en jugera mieux par cette inſcription antique, gravée ſur une pierre trouvée dans la ville de Calahorra, & envoyée, en 1708, à M. de Baville, alors Intendant en Languedoc.

DIIS MANIBUS
QUINTI SERTORII,
Me, BREBICIUS Calaguritanus,
Devovi,
Arbitratus
Religionem eſſe,
Eo ſublato,
Qui omnia
Cum Diis immortalibus
Communia habebat,
Me incolumem
Retinere animam.
Vale, viator, qui hæc legis;
Et meo diſce exemplo
Fidem ſervare.
Ipſa fides
Etiam mortuis placet
Corpore humano exuis.

Ce qui ſignifie :

» Je, BRÉBICIUS, natif de Calahorra, » me ſuis immolé aux DIEUX MANES de » QUINTUS SERTORIUS; croyant, par » un motif de religion, que je ne devois » pas ſurvivre à la perte d'un homme qui » étoit ſemblable en tout aux Dieux im- » mortels. Adieu, Paſſant, qui lis ces mots. » Que mon exemple t'apprenne à garder » ta foi. Les morts, quoique dépouillés de » leurs corps, ſont touchés de cette vertu. »

[683.]

Les Eſpagnols commençoient à ſe diſtinguer dans les ſciences. Quelques poëtes de Cordouë ſe rendirent à Rome. Cicéron, en parlant d'eux, dit qu'ils étoient groſſiers: » Mais, ajoûte un hiſtorien, cette groſſiéreté » venoit moins du caractere de la nation, » & de leur eſprit, que de la langue latine, » dont ils ne connoiſſoient pas encore toute » la délicateſſe & tous les agrémens, & » dans laquelle cependant ils ſe perfection- » nerent bientôt après. »

[693.]

Jules-Céſar pénetre dans la Galice, & ſe rend maître du port de Brigantin, aujourd'hui la Corogne. Les habitans ſe ſoumettent ſans réſiſtance, ſurpris & effrayés de la grandeur des vaiſſeaux de Céſar, de la

largeur des voiles & de la hauteur des mâts. Jamais ils n'avoient rien vu de ſemblable, n'ayant que de petites barques dont le fond étoit d'un bois fort leger, & les bords d'oſier couvert de cuir.

On rapporte que Céſar, en quittant l'Eſpagne, y prit « un jeune cheval dont la » corne des pieds étoit fendue & partagée » en pluſieurs parties. » Tant que ce cheval vécut il ne put ſouffrir qu'un autre que Céſar le montât. Quand il mourut, Céſar lui fit dreſſer une ſtatue.

[710.]

La mort de Jules-Céſar ramena la guerre en Eſpagne qui s'étoit partagée d'abord entre Céſar & Pompée, & qui ſeule auroit fait pencher la balance; ſi elle s'étoient réunie en faveur de l'un des deux partis.

Auguſte eut la gloire de terminer la conquête de l'Eſpagne, & de la ſoumettre entiérement aux Romains, cent quatre-vingt-dix-huit ans depuis qu'ils avoient, pour la premiere fois, porté leurs armes dans cette contrée. On y établit pluſieurs colonies Romaines, & les Eſpagnols prirent les coutumes des Romains, abandonnerent leurs loix, leurs uſages, oublierent même peu-à-peu leur ancienne langue.

Les Aſturiens & les Baſques, ou Cantabres, inquiéterent long-tems Auguſte, & ſecoue-

ſecouerent pluſieurs fois le joug qu'il prétendoit leur impoſer. Ces peuples, & particuliérement les Cantabres, avoient conſervé l'ancien amour de la liberté, & les anciennes mœurs ſauvages. Ils habitoient des montagnes inacceſſibles, où ils vivoient ſans gouvernement, ſans loix & ſans ſubordination. Ils danſoient au ſon des caſtagnettes, & de certains petits tambours auxquels on a donné leur nom. Ils portoient toujours ſur eux du poiſon, pour s'en ſervir, dès qu'ils tomboient au pouvoir de leurs ennemis. Endurcis aux fatigues, ils ſupportoient les travaux de la guerre, avec une conſtance & une opiniâtreté qui tenoient du prodige.

Les femmes étoit auſſi robuſtes & auſſi courageuſes que les hommes. Elles avoient en partage la culture des terres; auſſi-tôt qu'elles étoient accouchées, on les voyoit ſervir leurs maris qui ſe mettoient au lit pour elles. Dans la ſuite des tems, les Eſpagnols trouverent cette même coutume établie au Breſil; & peut être y eſt-elle encore en uſage aujourd'hui.

[716.]

Les Eſpagnols commencerent à compter leurs années du règne d'Octave Céſar, (l'empereur Auguſte,) ſucceſſeur de Jules-Céſar, ce qui dura juſqu'en 1383 de J. C.

Nous ſuivrons ici l'ère chrétienne, afin d'éviter la confuſion que toute autre maniere de compter jetteroit néceſſairement dans la chronologie.

On peut obſerver que l'ère eſpagnole doit ſon origine au tribut dont l'Eſpagne fut chargée ſous la domination d'Auguſte : *Era ab Ære.* Ère vient de la monnoie avec laquelle on payoit le tribut. Cette impoſition commença, deux ans après le Triumvirat, c'eſt-à-dire en 716 de Rome. Les Triumvirs partagerent l'Empire Romain, en 714. Le Sénat n'ordonna les impoſitions qu'en 715, & elles ne furent levées qu'en 716. Ce qui fixe l'ère eſpagnole à la 38ᵉ année avant J. C.

[727.]

Auguſte change le gouvernement de l'Eſpagne ; y fait bâtir pluſieurs villes conſidérables, entr'autres Saragoſſe, (capitale de l'Aragon,) qui porta long-tems le nom de CÆSAR-AUGUSTA, & fit dreſſer des trophées en forme de pyramides, dont on trouve encore des veſtiges près de Giſon, à vingt milles d'Oviédo. Le monument le plus célèbre a été un grand chemin, depuis Cordouë juſqu'à l'Océan. La colomne de marbre verd, que l'on voit encore aujourd'hui à Cordouë, dans le cloître des Cordeliers, en eſt une preuve inconteſtable.

On lit dans l'inſcription * le nom d'Auguſte, ſon huitieme conſulat, & le nombre de cent vingt-un milles, qui eſt la diſtance réelle de Cordouë à la mer.

L'année 752, depuis la fondation de Rome, étant celle de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, nous allons commencer à compter de la premiere année de l'ère chrétienne.

[1.]

Dion rapporte, ſans déterminer ni le tems ni le lieu, que Corocotus, chef d'une troupe de brigands en Eſpagne, vint ſe préſenter à Auguſte qui avoit mis ſa tête à prix. Par cette démarche hardie, il obtint ſa grace de l'Empereur, & en reçut encore la ſomme d'argent qui avoit été promiſe pour récompenſe à celui qui apporteroit ſa tête.

[15.]

Les Eſpagnols pleurerent ſincérement la

---

* Voici cette inſcription latine, telle que la rapportent les antiquaires.

IMP. CÆSAR. DIVI. F. AUGUSTUS.
COS. VIII. TRIB. POTEST. XXI.
PONT. MAX. A. BŒTE ET JANO.
AUGUSTO. AD OCEANUM. CXXI.
CONSTANTIÆ. ÆTERNITATIQUE AUGUSTÆ.

mort d'Auguſte, qui arriva cette année : ils bâtirent à Tarragone un temple en ſon honneur ; &, peu de tems après, ayant appris que Germanicus, ſon petit-neveu, manquoit de tout, pendant la guerre qu'il faiſoit dans les Gaules, ils lui envoyerent des armes, des chevaux & de l'argent. Le jeune Prince refuſa l'argent.

[39.]

La Religion Chrétienne commence à s'établir en Eſpagne. On bâtit à Saragoſſe une égliſe qu'on appelle aujourd'hui Notre-Dame du Pilier.

Tous les auteurs Eſpagnols aſſurent que l'Evangile fut annoncé à l'Eſpagne par l'apôtre S. Jacques, ſurnommé Le Grand, fils de Zébédée, qu'Hérode Agrippa fit mourir à Jéruſalem, l'année quarante-deuxieme de J. C. que les diſciples de cet apôtre enleverent ſon corps, & le mirent ſur un vaiſſeau qui aborda, le 25 Juillet de la même année, à Iria-Flavia, aujourd'hui El-Padron ou Padrone, dans l'extrémité de la Galice, d'où on le transféra à Compoſtelle. De-là les pélerinages autrefois ſi fréquens à ſaint Jacques de Compoſtelle. On dit que cet apôtre ne fit qu'un très-petit nombre de diſciples, dans le tems qu'il demeura en Eſpagne. (Voyez ci-après ſous l'an 800.)

[82.]

A la mort de l'empereur Veſpaſien, l'Eſpagne jouiſſoit d'une paix qui la dédommageoit des maux qu'elle avoit ſoufferts pendant une longue ſuite de guerres. Elle étoit diviſée en trois provinces, la Bétique, (l'Andalouſie;) la Luſitanie, (le Portugal;) & la Tarragonoiſe, ou l'Eſpagne citérieure, qui étoit la plus conſidérable par ſes richeſſes, ſon étendue, & le nombre de ſes villes *.

[97.]

L'empereur Domitien, très-peu de tems avant ſa mort, porta un édit, par lequel il

---

* Quintilien, Eſpagnol, donna aux Romains des leçons de goût & d'éloquence. En vain il proſcrivit le ſtyle des orateurs de ſon tems, & leur répéta les noms de Craſſus, d'Antoine, d'Hortenſius & de Cicéron; modèles dont ils n'auroient jamais dû s'écarter. On préféra les vices ſéduiſans de l'éloquence de Senèque & de Pline; & bientôt on vit prévaloir le goût pour les penſées découſues, mais brillantes & ſententieuſes.

L'Eſpagne auroit pu ſe policer & ſe diſtinguer par les grands hommes qui ſortirent de ſon ſein; mais la liberté, cette mere des ſciences & des beaux-arts lui manquoit. Tous ceux qui ſe ſentoient du génie cherchoient un grand théatre, & ſe rendoient à Rome.

défendoit de planter de nouvelles vignes en Eſpagne. Leur culture faiſoit négliger celle des terres ; ce qui donnoit lieu de craindre une famine dans ces vaſtes provinces.

[99.]

Trajan prend le gouvernement de l'Empire. Il étoit Eſpagnol, né à Italique, près de Séville, & s'étoit toujours diſtingué dans la paix & dans la guerre. Plutarque lui écrivit cette Lettre au commencement de ſon règne, il avoit été chargé de ſon éducation. « Le moyen le plus aſſuré pour bien » gouverner vos ſujets, & pour vous en » faire obéir avec joie, c'eſt de vous gouver- » ner vous-même ſelon les régles de la plus » exacte probité, & d'être maître abſolu » de vos paſſions & de votre eſprit. Les » fautes des Princes ne leur ſont pas ſeu- » lement honteuſes & préjudiciables à eux- » mêmes, elles le ſont encore plus à ceux » qui les ont inſtruits. Si vous ſuivez les » conſeils que je vous donne, je ſerai au » comble de mes vœux ; & ſi vous les » négligez, je ſuis bien-aiſe que toute la » terre ſçache que je n'ai nulle part aux » fautes de l'Empereur, puiſqu'il n'aura » écouté ni mes inſtructions ni mes con- » ſeils. »

[254.]

On ne ſçait rien de ce qui ſe paſſa en Eſpagne, pendant le règne des derniers Empereurs Romains. Sous celui de Valérien, les Allemands, après avoir traverſé les Gaules, vinrent inonder l'Eſpagne par leur multitude, la ravagerent impunément pendant douze ans, & laiſſerent par-tout des marques de leur barbarie.

[269.]

La Religion Chrétienne étoit déja très-répandue en Eſpagne; & on commença à diviſer les diocèſes en paroiſſes, comme on avoit fait à Rome.

[303.]

Dacien, gouverneur en Eſpagne, fait périr à Saragoſſe une foule innombrable de Chrétiens. Les Chroniques Eſpagnoles rapportent que S. Lambert ayant été décapité, à une lieue de diſtance des corps entaſſés de ces ſaints martyrs, « prit ſa tête à deux » mains, il chemina plus d'une grande lieue, » juſqu'à ce qu'il parvint au lieu où giſoient » les corps, à grands monceaux, des martyrs » ſuſmentionnés, & que là il ſe print à » chanter, *exultabunt ſancti in gloriâ*, & » qu'eux répondirent *lætabuntur in cubilibus ſuis*; & puis il tomba ſur eux. » Ce

qu'il y a d'admirable, c'eſt qu'un hiſtorien Proteſtant, (Louis de Mayerne Turquet, Lyonnois,) rapporte ce fait, ſur la foi d'une Légende, & que, ſur le témoignage des auteurs qu'il dit avoir conſultés, il n'oſe pas le révoquer en doute. Il eſt fort permis aux Catholiques d'en douter; & Mariana n'en dit rien.

[313.]

Le célèbre concile d'Elvire, ville de l'Andalouſie, où eſt à préſent Grenade, fait mention de vierges conſacrées à Dieu; défend aux femmes d'écrire & de recevoir des Lettres, ſans la participation de leurs maris; exempte les filles de la loi du jeûne, pendant les mois de Juillet & d'Août. Les grandes chaleurs de l'été rendoient cette loi nuiſible aux jeunes perſonnes.

[361.]

Quelques enfans portoient de la lumiere, à l'entrée de la nuit, & diſoient entr'eux, ſuivant une ancienne coutume : VAINQUONS! VAINQUONS! Un Romain interpréta mal ces paroles, & poignarda ſon hôte avec toute ſa famille. De-là eſt venue la coutume, que les Eſpagnols ont toujours obſervée ſcrupuleuſement, de ſe ſaluer, quand ils ſe portent de la lumiere à l'entrée de la nuit.

Les Vandales, les Bourguignons, les Suèves, les Alains, les Silingiens & les Goths, peuples barbares & guerriers, ſortis de l'Allemagne, de la Scythie, & des pays du Nord, voiſins de la Suède, de la Norwège & de la Laponie, venoient ſe jetter dans les provinces de l'Empire Romain, & y portoient la déſolation. L'Eſpagne ne fut pas à l'abri de leurs ravages, & défendit longtems ſa liberté contre les Goths dont nous allons parler plus particuliérement.

SECONDE ÉPOQUE.

Domination des Goths & des autres Peuples barbares.

[412.]

LEs Goths, ſous prétexte de ſervir les Romains & de les aider à conſerver les Gaules & l'Eſpagne, s'établiſſent aux pieds des Monts-Pyrenées. Déja les Suèves poſſédoient la Galice qui comprenoit alors toute la Vieille-Caſtille : les Alains étoient maîtres de la Luſitanie (le Portugal;) les Vandales occupoient la Bétique, où ils ſe fixerent. Ils lui donnerent même leur nom. On l'appella d'abord VANDALOUSIE, &, dans la ſuite des tems, ANDALOUSIE. Ce qui avoit facilité l'établiſſement de ces différens peuples, c'eſt que l'Eſpagne ſe trouva preſqu'entiérement dépeuplée par les ravages de la famine & de la peſte. Le premier de ces fléaux fut d'autant plus cruel, que les animaux accoutumés au carnage, ſouffrant eux-mêmes de la faim, ſe jettoient ſur les hommes, & les dévoroient.

Ces nouveaux peuples contens de leurs conquêtes cultiverent les terres, releverent les villes ruinées, en bâtirent pluſieurs au-

tres, s'alliérent avec les naturels du pays *; & l'Eſpagne ne tarda pas à ſe repeupler, & à reprendre ſon ancien luſtre.

Les Goths ſont ſortis de la Scandie, ou Scandinavie, que les anciens appelloient Baſilie ou Balthie, & comprenoit tout le pays que nous connoiſſons aujourd'hui ſous le nom de Gothland, de Scandinavie, de Suède, de Norwège & de Laponie. La Gothie étoit autrefois diviſée en deux. La partie orientale s'appelloit OSTROGOTHIE, & les peuples OSTROGOTHS, c'eſt-à-dire Goths Orientaux. On nommoit la partie Occidentale VISIGOTHIE; & ceux qui l'habitoient VISIGOTHS, Goths Occidentaux.

Les Goths avoient, preſque tous, la barbe & les cheveux blonds, le teint blanc, & leur langue avoit beaucoup de rapport avec celle des peuples qui venoient de s'établir en Eſpagne. Il eſt certain qu'il s'eſt gliſſé pluſieurs mots de la langue gothique dans la langue vulgaire, que l'on parle au-

* En Eſpagne, on appelloit Grecs, ou Romains, ceux qui étoient Eſpagnols naturels, & qui, dans la décadence de l'Empire, après que les Barbares ſe furent rendus maîtres de la plus grande partie de l'Eſpagne, reconnoiſſoient encore la domination des empereurs de Conſtantinople, qui avoient ſuccédé aux empereurs Romains. Comme on appelloit indifféremment ces princes, Empereurs Grecs ou Romains, on nommoit auſſi indifféremment leurs ſujets, Grecs ou Romains.

jourd'hui en Eſpagne, & qui s'eſt formée du mêlange de la plûpart des langues en uſage parmi les différens peuples qui y ont établi leur domination.

Ces peuples croyoient, d'après une tradition fort ancienne parmi eux, l'immortalité de l'ame, une autre vie, des récompenſes & des peines après la mort; mais leurs ſuperſtitions étoient auſſi horribles que nombreuſes. Mars étoit leur divinité tutelaire; ils égorgeoient les priſonniers de guerre, en ſon honneur, & lui offroient les prémices du butin, en attachant à des troncs d'arbres les dépouilles qu'ils deſtinoient à lui ſervir de trophée. Avant le combat, ils égorgeoient des chevaux, avec beaucoup de cérémonie. On portoit enſuite, au bout des lances, comme autant d'enſeignes, les têtes de ces chevaux dont la bouche étoit béante. Ils ne croyoient pas pouvoir entreprendre une guerre, ni la terminer heureuſement, s'ils ne purifioient leur armée, en l'arroſant de ſang humain. Ils décrivoient en vers les grandes actions de leurs ancêtres, & les chantoient au ſon de la lyre. Lorſqu'il tonnoit, ils jettoient en l'air des fléches pour ſecourir leurs dieux; s'imaginant que le bruit qu'ils entendoient étoit celui d'un combat dans le ciel. Dion aſſure que les Goths s'appliquerent particuliérement à l'étude de la philoſophie, & qu'ils eurent, parmi eux, de grands & d'il-

luſtres philoſophes entre leſquels on diſtinguoit *Zeuta*, *Dicénéus* & *Zamalxis*.

[415.]

L'Eſpagne ſe trouva diviſée en pluſieurs royaumes occupés par des peuples qui avoient des mœurs, des loix, & une religion différentes. Les Romains & les Eſpagnols étoient Catholiques; les Goths étoient infectés de l'Arianiſme *; &, les autres nations qui n'avoient pas encore embraſſé le Chriſtianiſme, étoient idolâtres.

Godigis ou Gunderic, roi des Vandales, (& non pas Giſeric, comme le prétend Sornandès) fit un traité avec les Romains qui prouve bien la décadence de leur Empire. Sous la ſimple condition de ne pas inquiéter les anciens habitans, on le laiſſe tranquille poſſeſſeur des provinces dont il s'étoit emparé.

---

* Sous l'empire de Valens, les Viſigoths s'étoient établis dans la Mœſie, à condition de payer un tribut aux Romains, de ſervir dans les armées de l'Empire, & d'embraſſer la Religion Chrétienne; mais ils ne tarderent pas à s'engager dans l'Arianiſme que Valens protégeoit, & que leur inſpiroit Ulfilas, un de leurs évêques, pour lequel ils avoient beaucoup de conſidération, à cauſe de ſa capacité. Il étoit l'inventeur des caracteres gothiques, & avoit traduit l'ancien & le nouveau Teſtament, en langue gothique.

WALLIA.

[416.]

WALLIA, que l'on peut regarder comme la tige des rois Goths en Eſpagne, fait un traité avec Conſtantius, par lequel « les Goths feront la guerre aux » autres nations barbares, qui ſe ſont éta- » blies en Eſpagne. Tout ce que l'on pourra » reprendre ſur les ennemis, dans le cours » de cette guerre, ſera rendu à l'Empire » Romain. Ni dans les Gaules, ni dans » l'Eſpagne, les Goths ne paſſeront point » les bornes marquées, & s'en tiendront » aux anciens traités. » Ils ne poſſédoient alors en Eſpagne, que la Catalogne; mais ils étoient riches & puiſſans dans les Gaules. Cette guerre ſe fit au nom de l'empereur Honorius, & aux dépens des Goths qui, après l'avoir heureuſement terminée, reçurent pour récompenſe toute la Guienne. Cette grande province renfermée entre la Garonne, la mer, les Monts-Pyrenées, fut alors appellée la Gaule Gothique.

THÉODOREDE *ou* THÉODORIC I.

[451.]

DÉFAITE d'Attila, roi des Huns. Quatre rois ſoutenoient la querelle des Romains ; Théodorede, qui périt dans le combat ; Sangibanus, roi des Alains ; Ardaric, roi des Gépides, & Mérovée, roi des Francs. Cette journée fut à jamais mémorable, ſoit parce qu'il s'agiſſoit de combattre pour l'Empire du Monde, ſoit parce qu'il y périt au moins cent cinquante-mille hommes. Il y a des auteurs qui prétendent qu'Attila perdit, lui ſeul, deux cens mille hommes.

TURISMUND *ou* TRASIMUND.

[451.]

AËTIUS, général de l'armée Romaine, craignant que la puiſſance des Goths ne s'augmentât & ne devînt préjudiciable à l'Empire, eut l'adreſſe d'empêcher Turiſmund de pourſuivre Attila. « Il vaut » mieux, diſoit-il, commencer par affer- » mir ſur votre tête une couronne que vos » freres pouroient vous enlever, ſi vous » reſtiez ici plus long-tems, éloigné de » vos Etats. » Le nouveau Roi déféra d'abord à cet avis; mais bientôt, revenant ſur ſes pas, il joignit Attila ſur les bords de la Loire; & la victoire qu'il remporta contraignit ce rival dangereux à ſe retirer entiérement des Gaules.

THÉO-

THÉODORIC II.

[452.]

THÉODORIC, ayant obtenu de l'Empereur, la permiſſion d'unir à ſon royaume tout ce qu'il pourroit enlever aux Suèves, ne cherchoit plus que le moyen de rompre les traités qu'il avoit faits avec eux. Il n'en prit point d'autre, que d'envoyer dire à leur roi Ricciaire, « qu'il ne » devoit pas moleſter des voiſins qui ne lui » faiſoient aucun tort; que, par-là, il s'at» tiroit la haine publique, & la jalouſie des » autres nations; que les royaumes s'éta» bliſſoient & s'affermiſſoient par l'équité » & la modération; que rien n'étoit plus » propre à renverſer les Etats que l'ambi» tion & la cruauté; en un mot, que, s'il » ne changeoit de conduite, Théodoric ſe » verroit indiſpenſablement obligé de pren» dre le parti de l'Empereur qui lui avoit » rendu des ſervices conſidérables, & avec » lequel il venoit de conclure des traités » d'union & d'amitié. » Ricciaire répondit que, dans peu, il ſeroit à Toulouſe, (cette ville étoit alors la capitale de l'empire des Goths;) qu'on y éprouveroit la valeur des

deux nations, & qu'une ſeule bataille ſuffiroit pour en décider. Théodoric n'attendoit que cette réponſe. Il aſſemble une armée formidable. Les Francs & les Bourguignons lui fourniſſent des ſecours. Il paſſe les Pyrenées; attaque les Suèves; remporte ſur eux une victoire complette; fait périr leur roi, & ſoumet, en peu de tems, la Galice, la Luſitanie & la Bétique, (le Portugal & l'Andalouſie.)

Les Suèves, épars çà & là, députent leurs évêques vers le vainqueur, pour ménager une amniſtie. Théodoric leur permet de ſe raſſembler, & d'élire un roi de leur nation.

Les hiſtoriens reprochent à Théodoric ſon zèle pour l'Arianiſme, & le meurtre de ſon frere; ce qui les empêche de l'égaler aux plus grands Princes. Il gouvernoit ſes peuples avec une prudence & une modération ſinguliere. Sidonius Apollinaris, dans une Lettre à Agricole, décrit les belles qualités de ce Prince, & vante « la ma-» jeſté & l'agrément de ſon viſage, ſans » avoir rien d'efféminé; la nobleſſe de ſa » taille avantageuſe; ſon air guerrier; ſon » adreſſe à lancer le javelot; ſa tempérance » & ſa ſobriété. Il a coutume, après ſes re-» pas, pour relâcher ſon eſprit, ſans ceſſe » occupé au gouvernement de ſes Etats, » de prendre quelques divertiſſemens hon-» nêtes. Il écoute, avec une affabilité &

» une patience merveilleuſe, ceux qui vien-
» nent lui préſenter des requêtes. Il aime la
» raillerie, & l'entend lui-même mieux que
» perſonne; mais il veut qu'elle ſoit ſpiri-
» tuelle & innocente. »

EURIC.

[467.]

L'ESPAGNE étoit encore alors partagée en trois. Les Suèves occupoient la Galice & une partie du Portugal. Les Goths étoient maîtres de la Catalogne, & d'une partie de l'Andalouſie : tout le reſte étoit ſoumis aux Romains. Euric entreprit de conquérir toute l'Eſpagne, & en vint aiſément à bout, à l'exception de la Galice dont les montagnes parurent alors oppoſer un rempart inſurmontable. Les Romains furent abſolument chaſſés de ces riches provinces qu'ils tenoient ſous leur domination, depuis environ ſept cents ans. Peu d'années après, (en 471), on vit finir l'Empire Romain, dont la puiſſance paroiſſoit devoir égaler la durée de l'univers.

ALARIC.

[485.]

TOLÈDE étoit alors la capitale de toute l'Eſpagne. Sous les règnes des rois précédens, les Viſigoths & les Francs étoient amis. La rivalité arma Clovis contre Alaric qui perdit la bataille & la vie dans les plaines de Vouillé, près de Poitiers, l'an 507.

Alaric eſt le premier des rois Goths, qui donna des loix par écrit. Il fit rédiger un Abrégé du Code Théodoſien, auquel il ajoûta quelques loix particulieres, & le publia, le 3 de Février 506. Juſqu'alors les Goths s'étoient gouvernés, ſuivant les coutumes & uſages qu'ils avoient hérités de leurs peres, & qui ſe tranſmettoient d'âge en âge. Cet Abrégé du Code Théodoſien, groſſi peu-à-peu par de nouvelles loix, a formé enfin le volume appellé communément EL FUERO JUZGO, *le For des Juges* dont nous parlerons dans la ſuite.

AMALARIC.

[515.]

IL se tint un concile à Tarragone, le 6 de Novembre, dans lequel on régla que la solemnité du dimanche commenceroit dès le soir du samedi précédent. C'est la premiere fois qu'il est fait mention des moines dans les anciens monumens de l'Histoire ecclésiastique d'Espagne. Un autre concile tenu, peu d'années après, défend de donner le voile aux vierges, avant qu'elles n'aient l'âge de quarante ans.

[520.]

Amalaric établit sa demeure à Séville, & en fait la capitale de son royaume. La plûpart des historiens ne commencent à compter les années de son règne, que depuis 526, parce que Théodoric, son aïeul, roi des Ostrogoths, en Italie, avoit toujours gouverné l'Espagne, soit en son nom, soit au nom de son petit-fils.

[531.]

Amalaric, entêté de l'Arianisme jusqu'à la fureur, maltraitoit cruellement la reine Clotilde, son épouse, fille de Clovis, parce qu'elle étoit constamment attachée à

la Religion Catholique. Cette princeſſe, après avoir long-tems ſouffert avec une patience héroïque, la cruauté de ſon époux, & l'inſolence d'une populace effrénée, envoya à ſes freres un mouchoir teint de ſon ſang, en les conjurant de finir des maux qu'elle ne pouvoit plus ſouffrir. Elle écrivit, en ces termes, à Childebert : « Plût à » Dieu que la mort eût fini mes miſeres, » plutôt que de voir mes freres en guerre » contre mon époux. J'avois long-tems eſ- » péré que, touché de ma peine & de ma » patience, Amalaric changeroit de con- » duite à mon égard, & me traiteroit avec » plus de douceur ; mais le contraire eſt » arrivé : les outrages redoublent ; &, cha- » que jour, ma vie devient plus triſte & » plus inſupportable. Mes complaiſances ne » ſont récompenſées que par des cruautés. » Plus je cherche à lui plaire, plus j'en ſuis » maltraitée. Ce qui apprivoiſe les bêtes les » plus farouches ne ſert qu'à le rendre plus » furieux. Enfin je vois bien que la cauſe » d'une conduite ſi barbare vient unique- » ment de ma perſévérance dans la religion » de mes peres, dans laquelle la reine Clo- » tilde, notre ſainte mere, m'a élevée. Je » vous conjure donc, par tout ce que vous » avez de plus cher, de rompre mes chaî- » nes, & de me délivrer du joug tyranni- » que, que vous m'avez vous-même im-

» posé, en me liant par les nœuds du ma-
» riage. Amalaric n'eſt pas un homme : c'eſt
» une bête féroce, qui n'a de l'homme que
» la figure. C'eſt un monſtre cruel, des
» mains duquel vous devez m'arracher. Si
» vous ne voulez pas ajoûter foi au triſte
» récit de mes malheurs, &, ſi vous dou-
» tez de ma ſincérité, jettez les yeux ſur
» mon ſang dont eſt teint le linge que je
» vous envoie. Si les liens de la nature, &
» le titre de Sœur vous touchent peu, écou-
» tez du moins les ſentimens de l'humanité.
» Souvenez-vous, mon frere, que rien ne
» rend les rois plus ſemblables à Dieu, que
» de prendre la défenſe des malheureux que
» l'on opprime, & particuliérement des
» princeſſes qui, par leur naiſſance & par
» leur rang, ſont deſtinées à un ſort moins
» affreux que le mien. »

Les rois François, Childebert, Clotaire, Clodomir & Théodoric, aſſemblent une armée. Childebert paſſe en Eſpagne. Amalaric, effrayé, prend la fuite. Le deſir de ſauver un thréſor qu'il avoit à Barcelone, le ramene dans cette ville. Inveſti par les François, il cherche un aſyle dans une égliſe catholique; mais, comme il en approchoit, un ſoldat le perce d'un coup de lance, & le tue. Childebert, chargé de riches dépouilles, revient en France, avec la reine, ſa ſœur, qui mourut en chemin.

[531.]

On croit, ſur la foi de pluſieurs auteurs, qu'en ce tems-là, les prêtres d'Eſpagne étoient mariés. Ce ſentiment eſt appuyé ſur un décret du ſecond concile de Tolède. Il ſuffira de le rapporter ici, pour réfuter cette erreur. Il s'agit des enfans que, par dévotion, ou par quelqu'autre motif, on mettoit, dès l'âge le plus tendre, dans les ſéminaires & dans les colléges, pour y être formés aux ſciences & à la piété. Comme ils y portoient la tonſure & l'habit clérical, le concile ordonne que, « dès » qu'ils auront atteint l'âge de dix-huit ans, » ils ſoient interrogés publiquement, pour » examiner leur vocation, & ſur-tout qu'on » leur demande s'ils veulent faire vœu de » chaſteté ? S'ils y conſentent, qu'il ne leur » ſoit plus permis de ſe marier, & qu'on » regarde leur mariage, comme une eſpece » d'apoſtaſie; que ſi, au contraire, ils le » refuſent, on leur permette de ſe marier, » quand ils le jugeront à propos; que ſi, » arrivés à un âge plus avancé, ils veulent » ſe ſéparer pour toujours de leurs fem- » mes, & le faſſent avec leur conſente- » ment, on puiſſe alors les ordonner prêtres. »

[531.]

Saint Ildefonſe, dans ſon Livre des Hommes illuſtres d'Eſpagne, rapporte, comme un fait conſtant, que Montan, évêque de

Tolède, accusé d'un crime honteux, justifia son innocence, en portant dans son sein, pendant tout le tems qu'il disoit la messe, des charbons ardens, qui n'endommagerent pas seulement ses habits.

On croit que ce fut-là l'origine de l'épreuve du feu que les Goths établirent en Espagne, & qui se répandit presque généralement dans tous les Etats Chrétiens, quoiqu'elle soit contraire à la loi de Dieu. Voici comment elle s'est pratiquée en Espagne, jusqu'au concile de Latran, tenu, l'an 1215, qui abolit cet usage.

Ceux qu'on accusoit de vol, d'adultere, & d'autres crimes semblables, se justifioient, en touchant un fer brûlant, ou en buvant de l'eau bouillante. L'accusé commençoit par se confesser. Un prêtre, après avoir dit la Messe, bénissoit le fer chaud, ou l'eau destinée à être bue. Alors celui qui étoit soumis à cette épreuve, prenoit le fer chaud entre les mains, ou buvoit l'eau bouillante. S'il n'en ressentoit aucun mal, c'étoit une preuve de son innocence; & on le renvoyoit absous.

[547.]

Au siége de Ceuta, l'armée des Goths fut entiérement détruite, parce qu'ayant été attaquée un dimanche, elle n'osa pas se défendre, par respect pour ce jour qu'on observoit alors avec un scrupule égal à celui des Juifs pour le sabbat.

LEUVIGILDE.

[567.]

DEPUIS la mort d'Amalaric, le dernier de la premiere race des rois Vifigoths, la couronne paſſa ſur la tête de Theudis qui fut aſſaſſiné, après un règne de dix-ſept ans & demi. Theudiſèle qui lui ſuccéda fut poignardé par une troupe de conjurés, & ne régna que dix-huit mois. Agile fut tué par ſes gens, après avoir été vaincu par Athanagilde qui lui ſuccéda, en 554. Liuva, proclamé Roi à Narbonne, aſſocia à ſon thrône Leuvigilde, ſon frere, & lui abandonna l'Eſpagne. Tous ces rois ne porterent point la couronne par le droit de ſucceſſion, mais par le choix des Grands de la nation.

L'Eſpagne étoit alors en proie à différens partis que les Goths, diviſés entr'eux, faiſoient naître chaque jour; & d'ailleurs les Romains s'étoient rendus maîtres de pluſieurs provinces. Les conquêtes de Leuvigilde lui ſoumirent toute l'Eſpagne. Elle eût été heureuſe ſous un Prince ſi digne du thrône, s'il n'avoit pas terni l'éclat de ſes grandes qualités par la mort de ſon fils Her-

menegilde, par la guerre cruelle qu'il fit aux Catholiques, & par ſa conduite à l'égard des Grands de ſon royaume. Il faiſoit mourir, ſous de faux prétextes, ceux dont le crédit, la puiſſance ou la probité pouvoient lui faire ombrage, & ceux dont les richeſſes piquoient ſon avarice. Le deſir de perpétuer la couronne dans ſa famille lui avoit inſpiré l'affreux projet d'exterminer tous ceux qui pourroient être, un jour, en état de s'y oppoſer. Les approches de la mort le firent entiérement changer. (Voyez ci-après ſous l'année 586.)

[569.]

On confirme, au concile de Lugo, le réglement qui avoit déja été fait, par lequel on déterminoit le diſtrict des diocèſes, & la juriſdiction de chaque égliſe. Ce réglement eſt célèbre en Eſpagne. On y remarque ſur-tout que la maiſon du Roi avoit un évêque particulier; c'étoit celui de Dumio, voiſin de l'évêché de Prague, & auquel on n'accordoit aucun diſtrict. Le roi Wamba, en confirmant ce réglement, quelques années après, rapportoit ainſi les paroles du concile: « Quant à l'évêque de Dumio, il aura pour diocéſains la famille & la maiſon du Roi.» Les Goths même ſe conformerent à ce réglement, & établirent

parmi eux cette coutume qui avoit lieu dans la Galice où régnoient les Suèves.

[573.]

Les Eſpagnols célébrerent le jour de Pâques, le 21 de Mars; & les François, le 18 d'Avril. Les eaux des fonts baptiſmaux d'Oſſette, qui ſe rempliſſoient miraculeuſement, tous les ans, pendant la Semaine-ſainte, ſe trouverent vuides, le jour que les Eſpagnols célébrerent la Pâque, & le contraire arriva, le jour auquel les François l'avoient fixée; ce qui prouve qu'on avoit mal calculé en Eſpagne. Lorſque les deux nations n'étoient pas du même avis ſur la célébration de la Pâque, ce miracle ſervoit de régle pour déterminer à quoi on devoit s'en tenir. Les paroles de Grégoire de Tours prouvent que les Eſpagnols n'étoient pas les ſeuls qui ajoûtoient foi à ce prodige: « *Sed fontes Hiſpaniæ qui* » *divinitùs implentur, in noſtrum Paſcha re-* » *pleti ſunt.* Mais les fonts baptiſmaux d'Eſ- » pagne, qui ſe rempliſſent miraculeuſe- » ment, ont été remplis, au tems de notre » Pâque. »

» On rapporte que, dans une égliſe d'une » petite ville voiſine de Séville, que l'on » nomme aujourd'hui communément *Oſ-* » *ſetto*, & que Pline appelle *Oſſet*, il y

» avoit des fonts baptiſmaux pour les Ro-
» mains. (C'eſt ainſi que les Ariens appel-
» loient, en Eſpagne, les Catholiques.)
» L'évêque les fermoit, tous les ans, le
» jeudi de la Semaine-ſainte, en préſence du
» peuple, & y faiſoit appoſer les ſçeaux
» avec beaucoup de ſoin. Le Samedi-ſaint
» ſuivant, les mêmes fonts ſe trouvoient
» remplis d'eau, ſans que l'on pût com-
» prendre comment elle pouvoit y couler.
» Le roi Theudiſèle, qui monta ſur le
» thrône, en 548, ayant ouï parler de ce
» prodige, & ne pouvant le croire, ſe per-
» ſuada que c'étoit une ſuperchérie des Ca-
» tholiques, pour maintenir le peuple dans
» leur religion: ce prince étoit Arien. Il fit
» mettre des gardes autour des fonts; &
» on environna l'égliſe d'un foſſé large, &
» profond de vingt-cinq pieds, afin que
» l'eau ne pût jaillir par des canaux ſouter-
» reins. Malgré ces précautions, les fonts
» ſe trouverent remplis d'eau. »

[574.]

Un moine, nommé *Donat*, paſſe d'Afrique en Eſpagne, avec ſoixante & dix compagnons; & Minicia, dame de qualité, fort riche, fonde pour ces religieux le célèbre monaſtere des Servites. On fixe, à cette époque, l'établiſſement de la vie monaſtique en Eſpagne. Il eſt vrai que, long-

tems avant, les conciles font mention de moines; mais ils n'étoient pas alors engagés par des vœux. Ils ſe diſperſoient dans les bois où ils menoient une vie ſolitaire. Donat, au contraire, leur donna des régles qui les obligeoient de vivre en communauté, ſous la conduite d'un ſupérieur.

[580.]

Leuvigilde demandoit, un jour, à un évêque Arien, des plus attachés à ſa ſecte, pourquoi les Catholiques faiſoient tant de miracles pour confirmer la vérité de leur foi, & pourquoi eux Ariens n'en faiſoient aucun? « Si vous voulez que je vous parle » ingénument, répondit l'évêque, je vous » dirai que j'ai fait, auſſi bien que nos adverſaires, pluſieurs miracles; car j'ai rendu » l'ouïe à des ſourds, & la vue à pluſieurs » aveugles; mais j'ai eu ſoin de les cacher, » & de les faire en ſecret. Si vous me l'ordonnez, je m'engage d'en faire opérer » publiquement, & à la face de tout votre » royaume: par-là, vous vous convaincrez » vous-même, par vos propres yeux, de » la vérité de mes paroles. » Peu de jours après, un Arien, apoſté par l'évêque, & qui feignoit d'être aveugle, ſe trouva dans l'endroit par où le Prince devoit paſſer. Alors, élevant la voix, il demande, à grands cris, que l'évêque veuille bien, par ſes prie-

res, lui rendre la vue. Le prélat s'avance hardiment, lui impoſe les mains; &, au même inſtant, ce malheureux devient réellement aveugle. La colere & la douleur l'emportant ſur la honte, il découvre l'impoſture; ce qui contribua fort à dégoûter le roi & les peuples de l'Arianiſme.

[583.]

Le Roi avoit donné un village à l'abbé Nunctus. Les payſans, choqués de la mauvaiſe mine de leur nouveau ſeigneur, prirent le parti de le maſſacrer, pour éviter le deshonneur qu'ils trouvoient à lui obéir.

[586.]

Fin du royaume des Suèves, qui avoit ſubſiſté, avec beaucoup d'éclat, dans la Galice, pendant cent ſoixante & quatorze ans, malgré les efforts des Goths. Depuis que la puiſſance formidable des Romains étoit tombée en décadence, l'Eſpagne ſe trouva, pour la premiere fois, réunie entièrement ſous la domination d'un ſeul Prince.

Leuvigilde, après avoir vaincu & fait priſonnier Antéca, roi des Suèves, lui enleva ſes thréſors, le confina dans un monaſtere, & lui fit couper les cheveux; c'étoit, pour un Prince, la marque qu'il étoit déchu de tout droit au thrône. Les

cheveux longs étoient, pour les ſujets, une diſtinction réſervée à la nobleſſe.

[586.]

Leuvigilde abjura l'Arianiſme, peu de tems avant ſa mort, & laiſſa à ſon fils Reccarede ces avis qu'il lui répéta ſouvent: » Vous trouverez mon royaume bien plus » étendu par mes conquêtes, & plus flo- » riſſant que je ne l'ai reçu de mes prédé- » ceſſeurs; mais il deviendra plus illuſtre » encore, ſi vous avez ſoin d'y rétablir la » Religion Catholique. Faites tous vos ef- » forts pour engager vos nouveaux ſujets » à l'embraſſer. Ils vous aiment: ils ſe laiſ- » ſeront aiſément gagner par votre exem- » ple. La foi orthodoxe eſt la ſeule capa- » ble de maintenir la paix dans vos Etats; » d'entretenir une parfaite correſpondance » entre les ſujets & le ſouverain; d'inſpirer » aux peuples la ſoumiſſion, & d'attirer la » protection divine ſur votre règne. »

Leuvigilde fut le premier des rois Goths régnans en Eſpagne, qui porta une couronne avec le manteau de pourpre. Avant lui, l'habillement des Rois n'étoit pas diſtingué de celui des Nobles.

RECCAREDE, PERE DU PEUPLE.

[587.]

RECCAREDE avoit toujours été intérieurement disposé en faveur de la Religion Catholique. A peine fut-il monté sur le thrône de son pere, qu'il abjura publiquement l'Arianisme, & répara les maux que Leuvigilde avoit causés. Les peuples, comme de concert, suivirent cet exemple; & l'Espagne donna le titre glorieux de Pere du Peuple à un Prince qui étoit véritablement digne de le porter.

C'est sous ce règne que les noms de DUC & de COMTE commencerent d'être en usage. On appelloit COMTES, ceux qui avoient la principale autorité dans les provinces, & le gouvernement général. On donnoit encore ce titre à tous ceux qui avoient quelque charge considérable à l'armée, ou dans la maison du Roi, de-là vient qu'on trouve dans les anciennes Histoires, lorsqu'il est question de guerre & de troupes, LES COMTES DES ARBALÊTRIERS, LES COMTES DES ARCHERS, LES COMTES DES GENS-D'ARMES; &, lorsqu'il s'agit des principaux officiers de la

maiſon du Roi, LES COMTES DE L'ETABLE; LES COMTES DE LA CHAMBRE, &c.

On donnoit le nom de DUCS à ceux qui avoient le commandement des troupes dans une province ou dans une ville. Ils étoient chargés de la plus grande partie des affaires, ſur-tout de celles de la guerre & du payement des troupes; ce qui leur avoit procuré le droit de faire battre monnoie, ou du moins l'intendance ſur ceux qui la battoient, & c'eſt de-là que vient le nom de DUCAT qu'on donne à un écu d'Eſpagne.

Il paroît que ces charges & ces noms ont été Empruntés des empereurs qui les avoient introduits dans leurs maiſons & dans leurs armées. Comme la puiſſance des rois Goths ne le cédoit point à celle des Empereurs, on croyoit qu'il étoit de la dignité d'imiter tout ce qui annonçoit la grandeur & l'éclat.

C'eſt ſans doute à l'imitation des anciens Romains, que Reccarede prit le ſurnom de FLAVIUS, qui paſſa aux rois ſes ſucceſſeurs. Il donna le nom de ROYALE à la ville de Tolède, parce qu'on avoit donné celui d'IMPÉRIALE à Conſtantinople, capitale de l'Empire.

Les noms de Comtes & de Ducs étoient d'abord attachés ſeulement aux perſonnes

qui poſſédoient les grandes charges de l'Etat, & ne paſſoient point à leurs héritiers. Dans la ſuite, on les rendit héréditaires, en récompenſe de ſervices importans; mais, en même tems, on diminua l'autorité qui y étoit attachée; & ſouvent on la borna à de petites villes & à un petit nombre de vaſſaux.

[588.]

Argimund, grand chambellan de Reccarede, forme le projet déteſtable d'aſſaſſiner ſon maître, & de monter ſur le thrône. Parmi ſes complices il ſe trouva des ſujets fidèles qui découvrirent au Roi toute l'intrigue. Le traître, convaincu de ſon crime, fut condamné au ſupplice qui parut le plus capable d'arrêter le cours de ſemblables attentats. Il eut d'abord les cheveux coupés; ce qui étoit une dégradation de nobleſſe, & la marque d'une éternelle infamie. Enſuite on lui coupa la main, & on le promena ſur un âne dans toute la ville de Tolède. Enfin on lui trancha la tête. Tolède étoit alors la capitale du royaume des Goths & le ſéjour ordinaire des Rois.

[589.]

Le concile de Tolède, aſſemblé cette année, pour la réformation des mœurs, & le rétabliſſement de la Religion Catho-

lique & de la Diſcipline eccléſiaſtique, défend « qu'aucun laïque ne ſoit reçu à la » communion, qu'il n'ait auparavant pro- » noncé à voix haute & diſtincte, le Sym- » bole de la Foi, tel qu'il a été arrêté par » le concile de Conſtantinople. » C'eſt d'après ce décret, que les Eſpagnols ont conſervé la coutume de prononcer le Symbole de la Foi, avec le prêtre, avant que de communier. Pluſieurs écrivains prétendent que le rit gothique étoit déja introduit dans pluſieurs égliſes d'Eſpagne; & ce décret eſt une des preuves qu'ils en donnent.

[590.]

Reccarede envoya des préſens au pape S. Grégoire le Grand, parmi leſquels il y avoit trois cents habits pour les pauvres que l'égliſe de S. Pierre entretenoit. Il reçut du pape une croix d'or magnifique, dans laquelle étoit renfermée une portion conſidérable de la vraie Croix.

[601.]

Reccarede laiſſa en mourant, trois fils; Liuva, Suinthila & Geila. « Ce qu'il y a de » conſtant, & dont tous les hiſtoriens con- » viennent, c'eſt que les rois d'Eſpagne deſ- » cendent, ſans interruption, de quelqu'un » de ces trois Princes, enfans de l'illuſtre

» Reccarede, comme il paroît par les an-
» ciennes chartes, & ſelon le témoignage
» de nos anciens hiſtoriens, &, en particu-
» lier, du roi Alphonſe le Grand, & d'Iſi-
» dore de Badajos, ſurnommé le Jeune. »

On peut obſerver ici, combien le ſang des premiers rois de France étoit mêlé avec celui des premiers princes Viſigoths, qui régnerent en Eſpagne. Athanagilde, prédéceſſeur de Leuvigilde, eut de Goſvinde ſon épouſe, deux filles, Galſvinde, & Brunehault. Clotaire, fils de Clovis I, roi des François, eut trois fils; Gontran, Chilpéric, & Sigebert. Chilpéric épouſa Galſvinde qui périt par les artifices & la perfidie de Frédegonde. Sigebert épouſa Brunehault, & en eut le roi Childebert, Ingunde & Clodoſinde. Hermenegilde & Reccarede, fils de Leuvigilde, épouſerent; le premier, Ingunde; & le ſecond Clodoſinde. Ces deux princeſſes étoient petites-filles de Goſvinde, veuve d'Athanagilde, & que Leuvigilde avoit épouſée après la mort de ſa premiere femme Théodoſia, dont il avoit eu Hermenegilde & Reccarede. Ces alliances ſi multipliées préſageoient bien moins la rivalité qui ſubſiſta ſi long-tems entre les deux nations, que le bonheur dont elles jouiſſent aujourd'hui ſous des Rois du même ſang & du même nom.

LIUVA.

[601.]

LIUVA donnoit les plus grandes eſpérances, en montant ſur le thrône de ſon pere; &, malgré ſa jeuneſſe, (il avoit à peine vingt ans,) on remarquoit en lui toutes les vertus qui font les grands Rois. Ce Prince périt miſérablement par la trahiſon du perfide & de l'ambitieux Witeric à qui une troupe de factieux mit la couronne ſur la tête.

On voit encore en Eſpagne des piéces de monnoie d'or, frapées au coin de ce Prince; on lit ces mots ſur le revers: HISPALI PIUS; ce qui prouve qu'il avoit donné à Séville des marques particulieres de ſa bonté, ou qu'il y avoit laiſſé des monumens de ſa piété & de ſa religion. Pluſieurs prétendent que ces piéces de monnoie ſont des médailles frapées ſous Liuva, grand-oncle de celui-ci. Mais la courronne qu'on y voit ſur la tête du Prince, doit réſoudre la difficulté, puiſqu'avant Leuvigilde cette marque de la dignité royale n'étoit pas en uſage parmi les Goths.

WITERIC.

[603.]

WITERIC, malgré ſes défauts, avoit de grandes qualités. Il étoit brave, & entendoit la guerre, quoiqu'il n'y fût pas toujours heureux. Il fut aſſaſſiné, après un règne d'environ ſept ans, pendant leſquels il s'étoit rendu odieux, au point d'exciter contre lui un ſoulevement preſque général de toute la nation. On ſe perſuadoit qu'il vouloit rétablir l'Arianiſme en Eſpagne, parce qu'il devoit ſa couronne aux partiſans ſecrets de cette héréſie, qui étoient encore en grand nombre.

GUNDEMAR.

[610.]

GUNDEMAR avoit ſçu ménager la faveur des grands, & donner une haute idée des talens qui le rendoient digne du thrône. Il y monta, du conſentement unanime de toute la nation. Les François n'ont-ils pas contribué à lui mettre la couronne ſur la tête? C'eſt ce qu'on n'oſeroit aſſurer; mais il eſt certain que ce Prince s'étoit engagé à leur payer, tous les ans, une eſpece de tribut, comme on le voit « par les » Lettres du comte Bulgarano, gouverneur » des provinces que les Goths poſſédoient » dans les Gaules. Ces Lettres ſubſiſtent » encore aujourd'hui, & on les trouve » parmi les manuſcrits de la bibliotheque » de la fameuſe univerſité d'Alcala, & » dans la bibliotheque de l'égliſe d'O- » viédo. »

SISEBUT.

[612.]

LEs hiſtoriens s'accordent à faire l'éloge de Siſebut qui ne le cédoit en rien à ſon prédéceſſeur. Ils ajoûtent, ce que l'on regardoit, en ce tems-là, comme une eſpece de prodige, qu'il ſçavoit aſſez bien la langue latine, qu'il aimoit les Lettres, & qu'il étoit lui-même ſçavant. On trouve encore quelques Lettres de ce Prince, qui donnent une idée avantageuſe de la politeſſe de ſon eſprit, & de ſon amour pour les ſciences.

C'eſt ſous le règne, & par les ſoins de ce Prince, que les Goths commencerent à équiper des flottes, & à ſe rendre redoutables ſur la mer. Ils crurent que c'étoit le ſeul moyen d'accroître la réputation qu'ils avoient acquiſe, d'entretenir l'abondance dans leur pays & de l'enrichir par le commerce. Siſebut méditoit de nouvelles conquêtes, & vouloit ſe rendre maître de l'Afrique, ce qu'il ne pouvoit exécuter ſans le ſecours d'une flotte conſidérable.

[614.]

Siſebut bannit les Juifs de ſes Etats, à

cette occaſion. Le patrice Céſarius venoit de conclure un traité avec l'Eſpagne, & ſollicitoit Héraclius, empereur de Conſtantinople, de le confirmer. L'Empereur commença par déclarer qu'il ratifieroit aveuglément le traité, à condition que Siſebut prendroit, à ſon exemple, la réſolution de chaſſer les Juifs. Héraclius, entêté de l'Aſtrologie judiciaire, ajoûtoit foi aux prédictions des devins, quelqu'extravagantes qu'elles fuſſent. Ils lui avoient prédit que lui-même & tous les Princes Chrétiens devoient redouter infiniment une nation circonvoiſine, qui leur feroit les plus grands maux. L'évènement appliqua cette prédiction aux Saraſins; mais alors on l'entendoit des Juifs; &, pendant que l'Empereur n'épargnoit rien pour les exterminer, Siſebut, peu content d'avoir porté contre eux un édit de banniſſement, employoit les promeſſes, les menaces & les ſupplices pour les contraindre à recevoir le Baptême. S. Iſidore aſſure qu'on condamnoit hautement une conduite ſi oppoſée à l'eſprit du Chriſtianiſme, ce qui prouve que la nation étoit, ſur ce point *, plus éclairée & mieux inſtruite que le Prince.

* L'Eſpagne étoit retombée dans ſon ancienne barbarie, par rapport aux ſciences & aux beaux-arts que les Romains y avoient portés. Mais les

[619.]

Siſebut dépoſa, de ſon propre mouvement, Euſebe, évêque de Barcelone, & en fit élire un autre en ſa place. On trouve dans les Lettres de ce Prince la cauſe de cette dépoſition. « Euſébe a permis à des » comédiens de repréſenter ſur le théatre, » des comédies tirées des cérémonies im- » pies du paganiſme; ce qui eſt une choſe » ſcandaleuſe & contraire à l'eſprit du Chriſ- » tianiſme & au caractere ſacré de l'Epiſco- » pat. » Les évêques convenoient qu'Euſebe méritoit ce châtiment, mais ils repréſenterent au Prince qu'il ne devoit être dépoſé que ſuivant les règles de la diſcipline eccléſiaſtique.

[621.]

Les funérailles de Siſebut furent honorées par les larmes de tous ſes ſujets. Ce Prince avoit porté beaucoup de loix qui ſe

---

vertus chrétiennes étoient honorées; & l'état monaſtique s'y diſtinguoit, depuis un ſiécle. On en tiroit la plûpart des évêques. Il falloit employer l'autorité pour les empêcher de retourner dans leur ſolitude. On comptoit déja pluſieurs monaſteres de religieuſes. Elles ne s'engageoient par des vœux, qu'à quarante ans, & il ne leur étoit permis de parler qu'à leurs ſupérieurs, & en préſence de témoins.

trouvent dans le volume des anciennes Loix Gothiques. En général, elles ſont d'une ſévérité très-grande, quelquefois même un peu outrée. Ses ſucceſſeurs ſe crurent obligés d'adoucir la rigueur de ſes loix militaires. On y condamnoit à une éternelle infamie tout ſoldat qui fuiroit devant l'ennemi. C'étoit l'obliger de vaincre ou de périr. Mais ſa conduite envers les ennemis, rapprochée de cette loi, doit paroître ſinguliere. Il payoit à ſes ſoldats la rançon des priſonniers qu'ils faiſoient à la guerre, & les renvoyoit libres. On prétend qu'il épuiſa, plus d'une fois, ſes finances par cette ſorte de libéralité. Ce fut ſans doute, quand il entreprit de chaſſer les Romains des poſtes qu'ils occupoient encore ſur les côtes de l'Océan. Comme ils faiſoient tous profeſſion de la Religion Catholique, cette raiſon le déterminoit à leur procurer la liberté.

Ce Prince laiſſa un fils nommé Reccarede II, qui lui ſuccéda, quoiqu'à peine ſorti de l'enfance, & qui mourut trois mois après.

SUINTHILA, PERE DES PAUVRES.

[621.]

LEs grands du royaume s'aſſemblerent pour ſe choiſir un roi. Suinthila, fils de Reccarede I, fut élu tout d'une voix. Le nom de ſon pere, ſes qualités perſonnelles, ſon courage, ſa prudence, ſa libéralité, la gloire qu'il avoit acquiſe dans les dernieres guerres, tout contribua à le placer ſur un thrône que ſes ancêtres avoient occupé.

Les Navarrois faiſoient d'horribles ravages dans la province Tarragonoiſe: la ſeule préſence de Suinthila arrêta leur fureur; & ſa bonté leur fit trouver plus d'avantages ſous le joug qu'il leur impoſa, que dans la liberté dont ils faiſoient depuis long-tems un mauvais uſage.

[626.]

Suinthila eut la gloire de terminer une guerre qui avoit occupé long-tems ſes prédéceſſeurs. Les Romains, ou plutôt les empereurs Grecs, tenoient toujours une partie de l'Andalouſie & du Portugal. Il entreprit de les en chaſſer; &, pour aſſurer

l'exécution de ce projet, il commença par désunir les deux Patrices que les Empereurs y entretenoient en qualité de gouverneurs. Il ménagea l'esprit de l'un, par son adresse, & se l'attacha entiérement, à force de promesses, & de présens. L'autre, qui avoit pris les armes, n'éprouva que des pertes, & fut contraint d'abandonner un pays où il ne lui étoit plus possible de se défendre.

[626.]

Après avoir rétabli la tranquillité dans l'Espagne, Suinthila ne pensa plus qu'à ses propres intérêts & à exécuter le projet qu'il avoit conçu d'assurer le sceptre dans sa famille. Son habileté à gagner les esprits lui réussit d'abord ; & il commença par associer à sa couronne son fils Richimer qu'il déclara son collégue, en le faisant reconnoître pour son successeur. Les grands y avoient consenti ; mais ils ne tarderent pas à se repentir d'une complaisance qui les dépouilloit tout-à-la-fois du droit de se choisir un roi, & de l'espérance de le devenir. Il se fit une révolution générale dans les esprits. On oublia que Suinthila étoit digne du thrône, & que son fils donnoit les plus heureux présages. La révolte, la haine & l'insolence prirent la place du devoir, de l'amour & du respect. Les grands & le peuple ne penserent plus qu'à faire descendre du thrône ceux qu'ils

y avoient élevés. Le Roi s'oublioit lui-même, & abandonnoit les rênes du gouvernement à ſon frere Agiland, & à la reine Théodora.

[626.]

S. Iſidore, évêque de Seville, qui a écrit l'Hiſtoire des Goths, en eſt reſté à l'année 626. Ne voulant pas tranſmettre à la poſtérité les malheurs d'un Roi, ſon parent, ni perpétuer le ſouvenir des guerres civiles, des trahiſons & des perfidies dont il étoit le témoin. On raconte de ce grand homme qui a fait tant d'honneur à ſa patrie, que, « dans ſa jeuneſſe, on en avoit peu d'i-
» dée tant il avoit l'eſprit lent, ſombre &
» peſant ! Son peu de diſpoſition & d'ouver-
» ture pour les ſciences, joint à la crainte
» qu'il avoit d'un maître violent & ſévere,
» lui fit quitter la maiſon de ſon pere. Ne
» ſçachant où ſe retirer, il jetta les yeux
» ſur un puits qu'il rencontra, & en remar-
» qua le bord creuſé & mangé par la corde
» dont on ſe ſervoit pour puiſer de l'eau.
» Tout enfant qu'il étoit, cette vue lui
» donna lieu de faire une réflexion judi-
» cieuſe. Il rentre en lui-même, & conçoit
» que l'habitude & l'application, l'art, la
» conſtance & le travail peuvent, en quel-
» que façon, vaincre & même forcer la
» nature. Auſſi-tôt il change de réſolution, &

» retourne dans la maiſon paternelle. » On voit encore aujourd'hui à Séville, dans le monaſtere de S. Iſidore, la pierre de ce puits que l'on y conſerve comme un monument précieux.

[630.]

Siſenand que de grandes richeſſes mettoient en état de tout oſer, étoit brave, entreprenant, ambitieux; gagnoit le peuple par ſes libéralités, & les grands par ſes promeſſes; négocioit avec Dagobert I, roi de France, pour en obtenir des troupes. Il leve l'étendard de la révolte, dès qu'il apprend que Vénérandus & Abundance ſont arrivés en Eſpagne, à la tête d'une nombreuſe armée de Bourguignons. Suinthila n'eſt plus environné que de ſujets rebelles. Chaſſé de ſon thrône, obligé de fuir avec la reine ſon épouſe, & ſon fils Richimer, il a la douleur de voir Agiland, ſon frere, embraſſer le parti de Siſenand; & l'Hiſtoire ne dit plus rien de lui. Ses libéralités envers les pauvres lui avoient mérité d'en être appellé le Pere.

SISENAND.

[634.]

SISENAND ne fut pas plutôt assis sur le thrône, que, craignant pour lui-même le sort qu'il avoit fait éprouver à son prédécesseur, il couvrit son ambition du voile de la religion, en faisant assembler un concile à Tolède. Le prétexte fut la nécessité de réformer les mœurs des ecclésiastiques, & la discipline de l'église; mais le véritable motif étoit d'engager les peres du concile à casser les Actes du roi Suinthila, & à le condamner comme indigne de porter la couronne, afin d'ôter aux mécontens l'envie de remuer en sa faveur.

Le Roi se trouva au concile, & s'y tint long-tems à genoux, priant les évêques d'attirer les bénédictions du ciel sur sa personne & sur son royaume, & les conjurant de remettre en vigueur l'ancienne discipline de l'église. Ce concile (le quatrieme de Tolède) finit par excommunier Suinthila, sa femme, ses enfans & son frere, pour l'abus qu'ils avoient fait de leur pouvoir, & pour les cruautés qu'ils avoient exercées sur leurs sujets. On lit, dans les canons de

ce concile, que « perſonne ne pourra être » élevé ſur le thrône, que du conſente- » ment & du choix libre des évêques & des » grands du royaume... Il ne ſera pas per- » mis de violer le ſerment que l'on aura » fait au Roi... Perſonne ne ſera ordonné » prêtre, ni ſacré évêque, qu'il n'ait trente » ans, & qu'il ne ſoit d'une vertu recon- » nue & atteſtée par les ſuffrages des peu- » ples. »

Le quatrieme concile de Tolède régla ainſi la maniere dont ſe tiendroient les conciles provinciaux, qu'il ordonnoit d'aſſembler tous les ans. 1° Les peres s'aſſéyeront dans le concile & diront leur avis, ſuivant l'ancienneté de leur ordination.

2° Les grands, dont on jugera la préſence néceſſaire ou utile, ne pourront entrer au concile, que de l'agrément & de la permiſſion des peres.

3° On fermera, de grand matin, les portes de l'égliſe où ſe tiendra le concile, excepté celles par où les peres devront entrer; & il y aura des gardes à cette porte.

4° Le métropolitain aura ſeul le droit de propoſer aux peres du concile les matieres dont on devra traiter, & les affaires particulieres ſeront propoſées par l'archidiacre.

CHINTILA.

[637.]

L'HISTOIRE n'a rien laissé du règne de ce Prince, que la convocation de deux conciles dans lesquels, à l'exemple de son prédécesseur, il fit confirmer son élection. Ces conciles ressembloient aux assemblées tenues sous les rois de France de la seconde race. Le Roi & les Grands y assistoient, donnoient les loix nécessaires au gouvernement du royaume; & les évêques régloient ce qui concernoit la discipline de l'église.

Dans le cinquieme concile de Tolède, » on défendit, sous peine d'excommuni- » cation, que personne ne fût assez témé- » raire pour prendre le nom & la qualité » de Roi, à moins qu'il ne fût élu libre- » ment par les suffrages & le consentement » des évêques & des grands. On régla » même, que l'on ne pourroit elever per- » sonne sur le thrône, qu'il ne fût du sang » & de la premiere noblesse des Goths. » On déclara encore que celui qui oseroit » briguer les voix des Grands, pour se faire » Roi, avant la mort de celui qui le seroit

» alors, ſe déclareroit ennemi de l'Etat & » du Peuple ; qu'on le regarderoit, & qu'on » le traiteroit comme tel, parce que ces » Ligues ſecrettes ou publiques étoient une » ſource perpétuelle de troubles & de ré- » voltes. »

Dans le ſixieme concile tenu en 638, on régla « qu'on ne couronneroit point » celui qui ſeroit élu Roi, qu'après qu'il » auroit fait ſerment de ne favoriſer les » Juifs, en aucune maniere, & de ne per- » mettre jamais que perſonne pût faire » librement profeſſion dans tout le royau- » me, d'une autre Religion que de la Chré- » tienne.

Branlio, évêque de Saragoſſe, jouiſſoit de la réputation d'un ſçavant diſtingué. Ses Lettres au pape Honorius « furent admi- » rées à Rome, pour la beauté & l'élévation » des penſées, la politeſſe & l'élégance de » l'expreſſion. »

L'Eſpagne jouiſſoit alors d'une paix profonde ; & les Lettres y étoient en honneur.

TULGA.

[639.]

TULGA, quoiqu'assez jeune encore, mérita, par ses rares qualités, la préférence sur tous ses concurrens. La mort l'enleva à l'Espagne, après deux ans d'un règne qui faisoit concevoir les plus grandes espérances. Il n'étoit sensible qu'au plaisir de faire du bien, & il régloit sa conduite sur ces maximes qu'il répétoit souvent : « La compassion pour les malheureux, » doit être la vertu & le caractere pro- » pre des Rois... Les thrésors que les Prin- » ces ont soin d'amasser, ne doivent servir » qu'à soulager leurs sujets, & à les rendre » heureux. »

CHINDASUINTHE.

[641.]

LA mort de Tulga venoit d'épargner à Chindaſuinthe l'exécution d'un crime qu'il méditoit. Maître d'une armée dont il avoit ſçu gagner l'affection, il s'occupoit du projet de déthrôner ſon Souverain. Il prit lui-même une couronne à laquelle la crainte empêchoit tous ſes concurrens de prétendre, parce qu'ils n'étoient pas en état de la lui diſputer. Mais il gouverna avec tant de prudence, de juſtice & de bonté, qu'on oublia bientôt ſon uſurpation.

On prétend que, dans le ſeptieme concile de Tolède, convoqué par le roi Chindaſuinthe, les peres terminerent le différend qui étoit depuis long-tems entre l'évêque de Séville, & celui de Tolède, pour la primatie. On ajoûte que la chute & la dépoſition de Théodiſcle, Grec de naiſſance, évêque de Séville, fut le prétexte dont le Roi ſe ſervit pour tranſporter la dignité de Primat au ſiége de Tolède, qui étoit la capitale du royaume, & le ſéjour des Rois. Il eſt vrai que le dernier canon de ce concile ordonne que les évêques voiſins vien-

dront tour-à-tour passer chacun un mois à Tolède. On crut qu'il étoit de la grandeur, & de la majesté royale, qu'il y eût toujours quelques évêques à la cour, & que la dignité du métropolitain exigeoit qu'il fût accompagné de quelqu'un de ses confreres. Mais cette distinction ne décida rien alors en faveur de la primatie, puisqu'Eugene, évêque de Tolède, ne souscrivit qu'après Oronce, évêque de Mérida, & Antoine, évêque de Séville. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans ce concile, c'est que les vicaires des évêques absens, envoyés pour y assister en leur place, signerent comme juges, aussi-bien que les évêques.

[647.]

Le roi Chindasuinthe, qui aimoit les lettres & les sçavans, faisoit venir, de toutes parts, des hommes distingués par leur érudition, & rassembloit le plus de livres qu'il pouvoit, pour en former une bibliothèque royale. Il envoya à Rome Taïus, évêque de Saragosse, avec ordre de chercher tous les ouvrages du pape S. Grégoire, & particuliérement ses Morales sur Job; ce qui fut exécuté, après beaucoup de peines & de recherches.

[648.]

Chindaſuinthe prit la réſolution d'abolir l'élection des Rois, & de rendre la couronne héréditaire dans ſa famille. Plus heureux que Suinthila, (voyez ci-deſſus, page 94,) il s'aſſocia Receſvinthe, ſon fils, & ſe déchargea ſur lui des ſoins du gouvernement, pendant les trois ans, & plus, qu'il vécut encore, après une entrepriſe ſi délicate, & qui avoit été ſi funeſte à l'un de ſes prédéceſſeurs. (Voyez ci-deſſus, page 96.)

RÉCESVINTHE.

[652.]

CE Prince déclara d'abord qu'il étoit prêt de reſtituer à ſes ſujets les biens qu'ils prouveroient leur avoir été injuſtement enlevés par les Rois ſes prédéceſſeurs; &, bientôt après, il renonça au droit de fixer & de lever les impôts: « Je ne veux » recevoir de mes peuples, diſoit-il, que » les tributs qu'ils m'offriront volontaire» ment. » Telle fut l'origine du don gratuit.

[653.]

Les revenus du Roi conſiſtoient, 1° dans les tributs qu'il levoit ſur ſes ſujets, & qui étoient proportionnés aux biens-fonds que chacun poſſédoit; 2° dans les grandes terres unies au domaine de la couronne, & cultivées par des ſerfs, appellés *fiſcalins*, parce qu'ils appartenoient au fiſc; 3° dans les contributions qu'on exigeoit des Juifs qui faiſoient tout le commerce, & rachetoient ſouvent, par des ſommes énormes, la liberté de reſter en Eſpagne; 4° dans les profits ſur la monnoie que le Roi ſeul étoit en droit de faire fraper; 5° dans ſon patrimoine qui faiſoit ſouvent une reſſource

conſidérable, le Roi étant toujours choiſi parmi les plus riches de la nation.

Le huitieme concile de Tolède ordonna que les domaines attachés à la couronne paſſeroient au Roi nouvellement élu, & que les héritiers ne pourroient ſuccéder qu'aux biens poſſédés par le Prince avant ſon avénement au thrône. Réceſvinthe ajoûte, par une loi expreſſe, que toutes les acquiſitions, faites par les Rois, ſeroient inſéparables du domaine de la couronne.

Les conciles tenoient lieu des Etats généraux. Les ducs, les comtes, & tous ceux qui avoient quelques charges dans l'Etat, y aſſiſtoient, & en ſignoient les actes, parce qu'outre les matieres eccléſiaſtiques, on y régloit tout ce qui pouvoit intéreſſer la police, le bon ordre & le gouvernement de l'Etat. Les Rois n'aſſiſtoient qu'à la premiere & à la derniere ſéance de ces aſſemblées. Ils préſentoient leurs demandes par écrit; & on n'y répondoit qu'après une mûre délibération.

[656.]

Le dixieme concile de Tolède preſcrit aux vierges conſacrées à Dieu de porter ſur la tête un voile noir ou rouge, pour leur ſervir de marque diſtinctive. On les qualifioit, dès ce tems-là, du nom de *béates*, encore en uſage dans pluſieurs provinces des Pays-bas, qui ont été long-tems ſous la domination Eſpagnole.

WAMBA.

[672.]

RÉCESVINTHE n'avoit pas laiſſé d'enfans pour lui ſuccéder; & les grands du royaume élurent, tout d'une voix, Wamba qui joignoit à une prudence conſommée la gloire de paſſer pour le plus grand capitaine de ſon tems. Quelle fut leur ſurpriſe, quand ils le virent s'excuſer ſur ſon âge, déja avancé, & les ſupplier, avec larmes, de placer ſur une autre tête la couronne qu'ils lui déféroient! L'opiniâtreté de ſon refus rendant inutiles les plus vives inſtances, un des principaux officiers met l'épée à la main, & jure d'en percer Wamba, ſur le champ, s'il ne ſe rend pas aux vœux de toute ſa nation. La crainte arrache un conſentement que les prieres n'avoient pu obtenir, mais à condition que l'aſſemblée générale des Goths confirmera cette élection: « J'aime mieux vivre par-» ticulier, diſoit Wamba, & endurer la » mort, s'il le faut, que de régner, malgré » mes citoyens, & au prix de leur ſang. »

Le choix des électeurs fut confirmé, avec joie, par toute la nation. Le nouveau Roi

ſe fit ſacrer & couronner à Tolède, par Quiricus, archevêque de cette ville. Il jura, pendant la cérémonie de ſon couronnement, de maintenir la Religion Catholique, d'obſerver lui-même & de faire obſerver exactement les loix du royaume, & de n'avoir égard qu'au bien public, qu'il préféreroit à ſon repos & à ſa propre vie.

Wamba fut le premier Souverain qui ſe fit ſacrer, en Eſpagne, avec les cérémonies de l'égliſe; mais il s'en faut que cet exemple y ait été ſuivi, comme celui de Pépin l'a été en France, depuis l'an 751.

[673.]

Toutes les circonſtances de l'élection de Wamba ſembloient lui promettre un règne tranquille; mais ces heureux préſages ne furent pas de longue durée. A peine étoit-il monté ſur le thrône, qu'on leva l'étendard de la révolte. Les Navarrois crurent pouvoir recommencer impunément leurs ravages: les Aſturiens & les Catalans ſuivent ce dangereux exemple; &, tandis que l'Eſpagne eſt en combuſtion, Hilpéric ou Hildéric, comte de Nîmes, en France, entreprend de ſe faire roi de la Gaule Gothique. Jamais révolte ne fut plus tumultueuſe; & jamais on ne s'embarraſſa moins de garder des meſures, ni de ſauver les apparences. Le Roi occupé, dans la Na-

varre, à ſoumettre les rebelles, confie au duc Paul le commandement de l'armée qu'il envoie dans les Gaules. Le perfide Paul ſéduit les troupes ; engage dans le parti des mécontens, les ducs & les comtes qu'il trouve dans ſa marche, & vient à bout, en moins de deux mois, de ſe faire reconnoître pour Souverain dans le Languedoc & dans toute la Catalogne. Couronné à Narbonne, il a l'audace de défier ſon Souverain, & le bonheur de ſe fortifier d'un grand corps de troupes Françoiſes & Allemandes.

Wamba n'eſt point effrayé du danger, & montre encore plus d'activité, que ſon rival. Malgré l'avis de ſon conſeil, il ſe diſpoſe à aller lui-même étouffer la révolte. Tous les Goths, ſans en excepter les prêtres & les évêques, reçoivent l'ordre de prendre les armes, & de ſuivre le Roi. Une armée nombreuſe, partagée en quatre corps, pénetre dans la Gaule ; y prévient la nouvelle de ſa marche ; répand par-tout le trouble & la terreur, & ſe réunit ſous les murs de Narbonne où les rebelles avoient fait entrer leurs meilleures troupes.

Quand il s'agiſſoit de lever une armée, le Roi faiſoit publier *le ban ;* & tous les Goths étoient obligés de ſe diſpoſer à marcher, chacun avec la dixieme partie de ſes eſclaves bien armés. Les Eſpagnols & les Romains

étoient ſeuls exempts du ſervice militaire ; ſoit par le mépris, ſoit par la défiance qu'on en avoit conçu. Ervige, ſucceſſeur de Wamba, fils d'un Romain, répara cette injure, en leur impoſant la néceſſité de porter les armes. Des officiers appellés *compulſores militiæ*, parcouroient les provinces pour hâter la marche des troupes : elles arrivoient au rendez-vous, ſous la conduite des Ducs, des Comtes & des Gardingues. On en faiſoit la revue ; &, s'il y manquoit un grand, c'eſt-à-dire, un évêque, un duc, un comte, &c. on le condamnoit à l'exil, & ſes biens étoient confiſqués : tout autre payoit une livre d'or, recevoit deux cens coups de fouet, & on lui arrachoit les cheveux ; ce qui étoit un très-grand deshonneur.

Le Roi commandoit ordinairement l'armée en perſonne, & fourniſſoit à la ſubſiſtance du ſoldat qui recevoit en nature ſa ration de bled, de vin, d'huile, de ſel & de viande. Les ducs & les comtes faiſoient le ſervice de lieutenans-généraux ; les Thiuphades, celui de maréchaux-de-camp, ou de brigadiers ; & les autres officiers, appellés *millenarii*, *quingenarii*, *centenarii*, *denarii*, avoient, ſous leurs ordres, mille ou cinq cens ſoldats ; cent, ou dix ſeulement. La diſcipline militaire s'obſervoit très-rigoureuſement. Un ſoldat, ſurpris en maraude, avoit

le choix de rendre quatre fois autant qu'il avoit pris, ou de recevoir, ſur le champ, cent cinquante coups. (Le fouet n'étoit pas une peine deshonorante parmi les Goths.) Un munitionnaire infidèle étoit condamné à payer au ſoldat qui ſe plaignoit le quadruple de ce qui manquoit à la qualité ou à la quantité de la proviſion preſcrite par la loi.

L'infanterie des Goths paſſoit pour la meilleure qui fût dans l'univers : elle étoit armée & diſciplinée à la maniere des Romains dont on avoit auſſi emprunté les machines de guerre, l'art des ſiéges & des campemens.

[673.]

Le Roi avoit commencé par rétablir l'ordre dans la Catalogne. Dès qu'il parut devant Gironne, l'évêque lui en préſenta les clefs, avec une Lettre du perfide Paul qui, n'ayant pu engager cette ville dans la révolte, menaçoit d'en venir faire le ſiége, & promettoit d'en offrir les clefs à celui des deux Rois, qui paroîtroit le premier avec une armée. Wamba lut cette Lettre, & répondit, en ſouriant : « Je ſuis bien obligé » au général Paul. Il m'eſt plus fidèle qu'on » ne croit. Il avoit apparemment prévu » mon arrivée à Gironne : c'eſt pourquoi il » ordonne à l'évêque de m'en remettre les » clefs. »

[673.]

Narbonne investie, & sommée de se rendre, est aussi-tôt emportée, après un sanglant assaut qui dura trois heures. Toutes les villes rebelles subissent la loi du vainqueur. Paul est forcé dans Nîmes qui étoit sa place d'armes, & traîné, aux pieds du Roi, par deux officiers à cheval, qui le tenoient aux cheveux. Wamba usa de la victoire, de maniere à en relever la gloire. Il accorda la vie aux rebelles; donna des ordres pour réparer les maux que cette guerre avoit pu causer, & mit en liberté les François & les Allemands, qu'il renvoya, après les avoir comblés de présens.

Le Roi étoit sur son thrône, quand on lui amena les chefs des rebelles chargés de chaînes. Il leur mit d'abord le pied sur le cou, & demanda à Paul quels pouvoient être les motifs de la révolte dont il s'étoit rendu coupable? Il répondit que la mort & les supplices les plus horribles n'étoient pas capables d'effacer son crime, & de punir sa trahison, comme elle le méritoit. On lui fit aussi-tôt la lecture du serment de fidélité, qu'il avoit prêté avec les autres grands d'Espagne, & des loix portées contre ceux qui oseroient se révolter. Enfin, on prononça la peine de mort contre Paul & ses complices. Le Roi leur accorda la vie, & se contenta

de

de leur faire ôter le baudrier, & couper les cheveux; ce qui étoit une note d'infamie, & une dégradation de nobleſſe. Les anciens nobles ayant ſeuls le droit de porter la chevelure longue.

Wamba avoit d'abord été tenté de faire une invaſion dans la France, pour la punir d'avoir ſecouru les rebelles; mais on lui fit ſentir la néceſſité d'entretenir la paix avec un peuple qui ne demanderoit pas mieux, que de trouver l'occaſion de s'emparer du Languedoc. Il reprit donc la route de ſes Etats; & ſon entrée dans Tolède fut un véritable triomphe. Il ne mit que ſix mois à terminer une guerre qui menaçoit le royaume des Goths d'une ruine prochaine.

Cette marche triomphante étoit ouverte par des chameaux ſur leſquels on avoit fait monter les chefs des rebelles, couverts de haillons, ſans chauſſure, & ayant la barbe, les ſourcils & les cheveux raſés. Paul étoit diſtingué par une couronne de cuir noir, qu'on lui avoit miſe par dériſion. Les troupes de la Maiſon du Roi précédoient le monarque. Il étoit accompagné d'un cortége brillant, & ſuivi de ſon armée victorieuſe. Le peuple, ſorti hors de la ville, pour aller à ſa rencontre, le ſuivit juſques dans ſon palais, avec mille acclamations, & des cris de VIVE LE ROI! Les rebelles furent condamnés à une priſon perpétuelle.

[680.]

Tandis que Wamba ne s'occupoit que du ſoin de ramener l'abondance dans ſes Etats, d'y maintenir la tranquillité, d'embellir & d'augmenter ſes villes principales, de faire fleurir le commerce, les arts & les ſciences; ce qu'il appelloit ſes Délices, l'ambitieux Ervigius, ou Ervige, employoit la ruſe & la perfidie, pour s'ouvrir vers le thrône un chemin qui lui étoit fermé. Les intelligences qu'il entretenoit avec les Maures ou Sarafins ne lui ayant pas réuſſi, comme il le prétendoit, il fit boire au Roi, dont il étoit le favori, une eau qui lui ôta tout ſentiment. On crut que le monarque alloit expirer: on ſe hâta de lui couper la barbe & les cheveux; &, ſuivant un uſage établi, dès ce tems-là, de le revêtir d'un habit de religieux. Ervige profite des circonſtances; ſe fait reconnoître & couronner Roi, à la ſollicitation même de Wamba qui ignoroit l'horrible trahiſon dont il étoit la victime. Ce Prince, revenu à lui, quitta le thrône, & ſe retira au monaſtere de Pampliéga, où il vécut encore plus de ſept ans.

Le goût des lettres, des ſciences & des arts, quoique fort affoibli, ne s'étoit conſervé que parmi les Eſpagnols & les Romains; car les Goths ſe faiſoient gloire de les ignorer & de les mépriſer. Ils ne cultivoient que l'art militaire, & n'aimoient que la guerre, les factions & la chaſſe.

ERVIGE.

[680.]

ERVIGE ſçavoit que ſon prédéceſſeur étoit très-eſtimé pour ſes grandes qualités, & que les Goths n'ignoroient pas la perfidie qu'on avoit employée pour le déthrôner. Il crut devoir ſe mettre à couvert de la jalouſie des rivaux, & de la haine publique, en faiſant confirmer ſon élection dans un concile.

[682.]

Les amis de Wamba s'intriguoient pour former un parti en ſa faveur. Ervige fait épouſer ſa fille Cixilone à Egica, neveu de Wamba, & lui promet de le choiſir pour ſon ſucceſſeur. Il calme ainſi tous les eſprits, les réunit, & prévient la guerre civile, qui le menaçoit.

[683.]

Les Eſpagnols naturels avoient toujours été exclus, par les Goths, du ſervice militaire: Ervige les admit dans ſes armées, &

fit ceſſer cette coutume qui devenoit une insulte, de la part d'une nation toute guerriere.

[867.]

Ervige tomba malade à Tolède; &, la veille de ſa mort, il nomma Egica pour ſon ſucceſſeur, du conſentement des grands du royaume. Il les diſpenſa du ſerment de fidélité, qu'ils lui avoient prêté, afin qu'ils puſſent le prêter, ſur le champ, au nouveau Roi.

EGICA.

[687.]

APEINE Egica eſt-il monté ſur le thrône, qu'il fait éclater ſa haine contre Ervige. Il répudia Cixilone, quoiqu'il lui fût redevable de la couronne, & qu'il en eût un fils. Il confina dans un monaſtere la Reine douairiere, & trouva le moyen de punir tous ceux qui s'étoient attachés au Roi, ſon prédéceſſeur. Pour venger l'injure faite à ſon oncle Wamba, il oublioit le bienfait par lequel on avoit tâché de l'adoucir. L'Hiſtoire le condamne ſur ce point, & lui rend juſtice, en louant ſa valeur, ſa prudence & ſon zèle pour le maintien des loix.

[694.]

Les Juifs s'étoient toujours conſervés en Eſpagne, malgré les édits de banniſſement, ſi ſouvent portés contre eux. D'intelligence avec ceux de leur nation, qui habitoient l'Afrique, ils avoient pris des meſures pour livrer le royaume aux Saraſins. La conſpiration fut découverte : on confiſqua tous les biens qui appartenoient aux Juifs. Les

uns furent chaſſés, & les autres déclarés eſclaves.

[697.]

Egica aſſocie à ſa couronne ſon fils Witiza, & le fait reconnoître, par les Goths, pour Roi d'Eſpagne. On trouve encore aujourd'hui des médailles frapées au coin de ces deux Princes, & ſur leſquelles on voit leurs portraits. Le jeune Roi fut envoyé dans la Galice, & gouverna cette province juſqu'à la mort de ſon pere.

WITIZA.

[701.]

LES premiers jours du règne de Witiza annoncent un Prince occupé du bonheur de ſes ſujets, & qui ſe propoſe d'effacer la gloire de tous ſes prédéceſſeurs. Les impôts ſont modérés; & on remet au peuple tout ce qu'il doit au thréſor royal: l'injuſtice eſt réprimée; l'innocence & la vertu trouvent des appuis auprès du thrône. On rétablit, dans tous leurs droits, les citoyens malheureux, qui avoient été entraînés dans la rebellion: les uns ſont rappellés de l'exil; & les autres ſont tirés de leurs priſons. On leur rend les biens, les charges, les dignités qu'ils poſſédoient; &, pour effacer la honte qui auroit pu rejaillir ſur leurs familles, on fait brûler publiquement les regiſtres & les papiers qui en auroient conſervé le ſouvenir. Tant de vertus n'étoient que ſimulées, & cachoient le Prince le plus corrompu, qui ait jamais régné en Eſpagne.

[702.]

A peine Witiza ſe croit-il affermi ſur le thrône, qu'il ſe précipite, en furieux, dans tous les crimes que lui inſpirent des paſſions.

violentes, un miniſtre ſcélérat, & des courtiſans qui briguoient la gloire d'être ſes complices. Son palais devient un ſerrail. Il traite en reines & en épouſes légitimes un nombre prodigieux de femmes, & porte une loi par laquelle il donne à ſes ſujets la même liberté; permet aux eccléſiaſtiques, non-ſeulement de ſe marier, mais d'avoir encore autant de concubines qu'ils voudront. Il ouvre les cloîtres à la licence, & précipite, dans un libertinage affreux, tous les ordres de l'Etat. Son avarice & ſa cruauté s'exercent contre les grands du royaume, dont la conduite condamne ſes excès. Il bannit les uns, fait crever les yeux aux autres, & s'empare de leurs biens. Il rappelle les Juifs, ſi ſouvent proſcrits, & leur donne toute ſa confiance. Enfin, pour ſe mettre à l'abri des révoltes dont il ſe voit menacé, (ce qu'on croit, à peine, malgré le témoignage unanime des hiſtoriens Eſpagnols,) il fait démanteler toutes les villes, brûler & diſſiper toutes les armes, & ne conſerve, dans leur ancien état, que les villes de Tolède, de Léon & d'Aſtorga.

[703.]

Gunderic, archevêque de Tolède, & pluſieurs grands du royaume, ont le courage d'aller trouver Witiza, & de l'exhorter à modérer au moins ſes excès. Il ne leur répond qu'en les tournant en ridicule. Ils lui repréſentent combien ſon miniſtre eſt indi-

gne des marques de confiance & d'eſtime qu'il lui prodigue : « Moi ! dit-il, je ne le » garde que pour détromper les Goths qui » me croient le plus grand ſcélérat des hom- » mes, & pour leur en montrer un qui l'eſt » beaucoup plus que moi. »

[707.]

Sinderède, ſucceſſeur de Gunderic, dans l'archevêché de Tolède, punit rigoureuſement pluſieurs eccléſiaſtiques, pour avoir reproché, en face, à Witiza, ſes horreurs.

[710.]

Rodrigue, fils de Théodofrede, duc de Cordouë, à qui Witiza avoit fait crever les yeux, & petit-fils du roi Chindaſvinthe, ſe met à la tête d'un grand nombre de mécontens ; raſſemble ceux qui étoient toujours demeurés attachés à ſa maiſon ; ſe fait proclamer Roi, & cauſe une guerre civile, où périſſent les plus braves de la nation : c'étoit faciliter la conquête de l'Eſpagne, en lui ôtant ſes meilleurs défenſeurs.

[711.]

On n'a rien de certain ſur le lieu, le tems, ou les circonſtances de la mort de Witiza. Les uns diſent qu'il mourut de maladie, à Tolède, la dixieme année de ſon règne ; d'autres aſſurent que, vaincu & pris par le prince Rodrigue, il eut les yeux crévés, fut relégué à Cordoue, & y mourut, peu de tems après.

RODRIGUE.

[711.]

RODRIGUE avoit toutes les qualités qui font les grands Rois, & tous les vices capables de flétrir & de ſouiller les plus belles vertus. Vindicatif juſqu'à la fureur, il punit, de la maniere la plus cruelle, ceux qui avoient favoriſé le parti de ſes concurrens, Evan & Siſebut, fils de Witiza. Son incontinence fut la premiere cauſe des maux qui accablerent ſa nation. Le reſſentiment d'un ſujet irrité de ce que le Prince avoit deshonoré ſa famille, en fut la cauſe prochaine : ainſi un crime, vengé par un autre crime, fut le principe de la ruine de l'Empire des Goths en Eſpagne.

Parmi les filles de la premiere qualité, qu'on élevoit dans le palais *, le comte Ju-

* C'étoit la coutume en Eſpagne d'élever dans le palais, & à la cour du Prince, les enfans des grands du royaume. Les garçons étoient deſtinés d'abord à garder la perſonne du Roi, à l'accompagner à la chaſſe, & à le ſuivre à la guerre. Dans la ſuite, on en faiſoit des gouverneurs de villes ou de provinces ; & ils rempliſſoient les premiers emplois. L'éducation qu'ils recevoient étoit

lien en avoit une, nommée *Cava*. Rodrigue, ayant inutilement tenté de la séduire, trouva le moyen de lui faire violence. « Ce » fut une nouvelle Lucrece, plus sage que » la Romaine, en ce qu'elle ne vengea pas, » comme celle-ci, le crime d'autrui sur soi-» même, mais aussi, moins heureuse en ce » qu'elle attira sur sa patrie, sur sa nation, » sur sa religion, une vengeance que Lucrece » ne fit ressentir qu'aux coupables. » Le comte Julien étoit en Afrique où il avoit le gouvernement de Ceuta. Sa fille lui écrivit, en ces termes : « Plût à Dieu que la terre » m'eût engloutie, & que je ne fusse pas » obligée de vous donner le cruel avis qui » va troubler votre repos ! Mais, si je me » tais, vous me croirez coupable, & je de-» meurerai accablée de tout le poids de mon » malheur. La peine que je sens à parler est » égale à la nécessité où je me trouve de ne » pas me taire. Votre fille, votre sang, ce-» lui de nos Rois, mêlé avec le vôtre, a souf-» fert la plus honteuse violence par leur in-» digne successeur. C'est à vous & à vos

---

propre à les rendre capables de bien servir l'Etat. Les filles étoient toujours sous les yeux de la Reine qui présidoit elle-même à leur éducation. Quand elles étoient en âge d'être mariées, on les faisoit épouser à des seigneurs d'une qualité, & d'un rang proportionné à leur naissance.

» amis, ſi leur courage les rend dignes de
» l'être, à expier un attentat qui ne peut
» demeurer impuni, ſans rendre notre mai-
» ſon infâme à toute la poſtérité. »

Le comte Julien étoit intrigant, hardi, habile dans l'art de feindre, fier & vindicatif juſqu'à l'excès. Maître d'un grand pays en Eſpagne, gouverneur de Ceuta, place importante en Afrique, & déja aſſez puiſſant par lui-même pour ſe faire craindre, il aſſocie ſa vengeance à celle des fils de Witiza; tend les bras à une faction de mécontens, qui n'attendoit qu'une circonſtance favorable pour ſe déclarer, & conclut un traité avec les Maures.

Les Sarafins s'étoient rendus redoutables à toutes les nations Chrétiennes, depuis qu'ils avoient conquis l'Egypte, la Numidie & la Mauritanie, d'où ils étoient appellés MAURES.

Cette nation, que l'Hiſtoire déſigne indifféremment ſous les noms de Sarafins, Arabes, Maures & Muſulmans, tiroit ſon origine de l'Arabie, reconnoiſſoit Mahomet pour ſon chef, & s'étoit d'abord prodigieuſement augmentée par la rapidité de ſes conquêtes dans l'Egypte, la Perſe & la Syrie. Vers le commencement du huitieme ſiécle, Abdalla, Calife de Moabie, ou d'Aroër dans l'Arabie, & le quatrieme depuis le prophète Mahomet, fit la conquête de

l'Afrique, & jetta l'épouvante dans toute l'Eſpagne qui n'en eſt ſéparée, que par le détroit de Gibraltar.

Ce détroit n'étoit connu autrefois que ſous le nom du Monr-Calpée, ou de la Ville d'Héraclée, ſituée ſur cette montagne. Lorſque les Maures, commandés par Tarif, aborderent en Eſpagne, ils prirent d'abord la ville d'Héraclée, & donnerent au Mont-Calpée le nom de Gibraltar, du mot Arabe *Gébal* qui ſignifie Mont, & de la premiere ſyllabe du nom de Tarif. Tartèſe, ou Tarteſſo, autre ville ſur la même côte, fut auſſi priſe alors, & nommée *Tariffa*, du nom même de ſon conquérant, qu'elle porte encore aujourd'hui.

[711.]

Muza gouvernoit alors l'Afrique, pour le Miramolin Ulit: c'eſt ainſi qu'on nommoit le prince de la nation Saraſine. Il tenoit ſa cour à Damas. Miramolin ſignifie Chefs des croyans, ou des fidèles.

Le comte Julien, étant venu à bout, par ſes artifices, de faire paſſer ſa fille en Afrique, & d'éloigner toutes les troupes qui étoient dans le royaume, forme ſa Ligue ſur le Mont, appellé depuis CALDERINO, d'un mot Arabe, qui ſignifie montagne de trahiſon, & va repréſenter à Muza que le tems eſt venu d'ajoûter l'Eſpagne à l'empire des Saraſins. Le projet s'exécute, mais avec la

plus grande prudence de la part des Maures qui ne donnerent d'abord que cinq cents hommes, pour tenter l'entrepriſe, & la promeſſe d'un ſecours beaucoup plus conſidérable. Les premiers ſuccès du Comte ne furent que trop conformes à ſes eſpérances. Muza, qui en fut inſtruit, ne tarda pas à envoyer douze mille hommes de ſes meilleures troupes, ſous la conduite de Tarif Abenzarca. Une armée de Goths, taillée en piéces, abandonne l'Andalouſie & l'Eſtramadure aux ravages du vainqueur.

[712.]

Le roi Rodrigue ordonne à tous ſes ſujets, en âge de porter les armes, de ſe rendre à Tolède. Plus de cent mille hommes ſe raſſemblent; la plûpart n'ont pour armes que des frondes & des bâtons: peu ſont en état de ſoutenir les fatigues de la guerre; mais tous ſont animés du deſir de ſauver la patrie. Ils arrivent, à la vue de Xérès, dans une vaſte plaine arroſée par la Guadalete. Rodrigue vêtu d'un habit tout brillant d'or, & monté ſur un char d'yvoire, ſelon la coutume ancienne des rois Goths, lorſqu'ils combattoient à la tête de leurs armées, harangue ſes troupes & les mene au combat. Les trompettes en donnent le ſignal du côté des Goths, & des tymbales du côté des Maures. On ſe charge avec une égale furie, & la victoire

ſembloit ſe déclarer pour Rodrigue, lorſqu'une trahiſon le livre à ſes ennemis. Les fils de Witiza, & Oppas leur oncle, qui ne s'étoient ranges du côté du Roi, que pour exercer la plus noire perfidie, chargent en flanc l'armée dont ils ſe détachent; le comte Julien, qui étoit du complot, vient les ſoutenir: la déroute eſt générale; & l'Empire des Goths en Eſpagne tombe ſans reſſource avec le dernier de ſes rois. On trouve dans les narrations de cette ſanglante bataille, que d'abord on ſe ſervit de la fronde: enſuite on lança des traits & des javelots; enfin on en vint à l'épée. Les deux armées étoient compoſées d'infanterie & de cavalerie,

[712.]

» Les plus célèbres écrivains, après bien » des recherches pour accorder l'ère ro» maine, l'hégire Saraſine & la chronolo» gie Chrétienne, n'ont pu convenir de » l'année que ſe donna cette bataille ſi » funeſte à l'Empire des Goths, & à toute » la Chrétienté. Les uns la marquent en » l'année ſept cent douze; les autres, en » ſept cent treize, & pluſieurs en ſept cent » quatorze. » En la plaçant ſous l'an 712. Nous avons ſuivi le ſyſtême de Ferreras.

L'origine de cette diverſité d'opinions vient de la maniere dont les Arabes comp-

tent leurs années, & à laquelle la plûpart des hiſtoriens n'ont pas fait aſſez d'attention. L'HÉGIRE commence au tems que Mahomet fut reconnu & couronné Roi ; ce mot ſignifie FUITE, JOURNÉE ou EXPEDITION ; &, depuis 592 juſqu'à 627. Il n'y a preſque pas une année ou quelqu'auteur n'ait placé le commencement de l'hégire. Si l'on en croit les Annales de Tolède, & d'anciennes Inſcriptions, on la placera l'an de Jeſus-Chriſt 622, la nuit du 15 au 16 de Juillet. Il eſt ſurprenant qu'on n'ait pas obſervé d'abord que les Arabes, dans la ſupputation de leurs années, n'avoient eu égard qu'au ſeul mouvement de la lune, & qu'en compoſant chaque année des douze révolutions de cet aſtre dans le zodiaque, elle étoit plus courte que la nôtre de douze jours & ſix heures. De-là vient que trente-deux de nos années ſolaires, valent trente-trois de nos années lunaires, moins ſix jours. Les Maures ont bien ſenti l'inconvénient qui réſultoit de ce calcul, quand l'hiver s'eſt rencontré dans les mois de l'été, & l'été dans les mois de l'hiver, mais ils étoient trop opiniâtrément attachés à leurs anciennes coutumes, pour corriger l'erreur, en combinant enſemble les mouvemens du ſoleil & de la lune.

Le roi Rodrigue ne parut plus après ſa défaite. On crut qu'il avoit été tué en fuyant, ou

ou qu'il s'étoit noyé au paſſage de la riviere, ſur les bords de laquelle on trouva ſa couronne, ſon manteau royal, ſes brodequins, & ſon cheval qui étoit demeuré dans un bourbier. L'auteur de la Chronique de Rodrigue le fait revivre pour le conduire dans un déſert où il prétend que ce Prince paſſa le reſte de ſes jours dans les pratiques de la pénitence. Mais les aventures romaneſques, répandues dans cet ouvrage, en décelent la ſuppoſition. On a trouvé, deux cents ans après, dans une égliſe de Viſeu, en Portugal, cette inſcription latine, qui témoigne que Rodrigue ſe retira de ce côté-là, ou que ſon corps y fut porté après ſa mort :

Hîc jacet RODERICUS, *ultimus Rex Gothorum.*

Maledictus furor impius Juliani quia pertinax, & indignatio quia dura, veſanus furiâ, animoſus furore, oblitus fidelitatis, immemor religionis, contemptor divinitatis, crudelis in ſe, homicida in dominum, hoſtis in domeſticos, vaſtator in patriam, reus in omnes. Memoria ejus in omni ore amareſcet, & nomen ejus in æternum putreſcet.

Ici repoſe RODRIGUE, dernier roi des Goths.

Maudite ſoit la fureur impie & opiniâtre de Julien, cruel objet d'indignation, méchant homme, violent, perfide, ſans religion, ſans crainte de Dieu, cruel à ſoi-même, homicide de ſon maître, l'ennemi des ſiens, le deſtructeur de ſa patrie, coupable envers tout le genre humain. Sa mémoire ſera en horreur, & ſon nom à jamais flétri.

[713.]

Tarif profita de ſa victoire, avec une activité propre à ôter aux vaincus le tems de ſe reconnoître, la plûpart des villes ſe rendoient aux premieres approches de l'ennemi, parce qu'elles étoient dépourvues des moyens les plus néceſſaires pour ſe défendre ; & celles qui oppoſoient quelque réſiſtance ne manquoient pas d'être emportées au premier aſſaut. (Voyez ci-deſſus page 119.) Tolède, la capitale de l'Eſpagne, & la demeure de ſes Rois, fut livrée par les Juifs qui en ouvrirent les portes aux aſſiégeans. Pluſieurs hiſtoriens prétendent que les habitans ſoutinrent un long ſiége, & ne ſe rendirent qu'aux conditions ſuivantes, qui furent accordées à la plûpart des autres villes. 1° Ceux qui voudront ſortir de la ville auront la liberté de ſe retirer avec tous leurs effets, où il leur plaira, & ne ſeront pas inquiétés dans leur retraite. 2° Ceux qui voudront demeurer dans la place auront la liberté de conſcience, & on leur laiſſera ſept égliſes pour y exercer librement la Religion Catholique. 3° On payera aux Saraſins les mêmes droits qu'on payoit aux Goths ; & les anciens impôts ſubſiſteront, ſans qu'on puiſſe en ajoûter de nouveaux. 4° Les habitans ſe gouverneront

ſelon leurs loix & leur coutumes, & choiſiront parmi eux des juges pour l'adminiſtration de la juſtice.

C'eſt ainſi que les Maures paroiſſoient adoucir le joug qu'ils impoſoient ; mais ils n'étoient pas fort exacts obſervateurs des traités ; & comment auroit-on pu les y forcer ? L'avidité, l'inſolence & la barbarie du ſoldat n'étoient pas réprimées, & le Général changeoit lui-même les égliſes en moſquées ; les peuples conſternés, errans & fugitifs, cachoient dans les entrailles de la terre tout ce qu'ils avoient de plus précieux, & ſe diſperſoient dans les lieux où ils eſpéroient trouver un aſyle aſſuré.

[714.]

Muza, gouverneur de l'Afrique, inſtruit de tant d'heureux ſuccès, & chagrin de n'en avoir pas ſeul toute la gloire, paſſe en Eſpagne avec une armée nombreuſe, ſe réſerve la conquête des provinces intérieures ; confie au jeune Abdalaſſiz, ſon fils, le ſoin de ſubjuguer les régions baignées par l'Océan, & charge Tarif d'en réduire les côtes.

Muza n'éprouva de réſiſtance que devant Mérida. Cette ville étoit une colonie Romaine, & l'une des plus belles & des

plus riches de tout le pays compris sous le nom de Lusitanie. Elle conservoit encore des restes précieux de la magnificence Romaine; ce qui fit dire à Muza, en la voyant : « Il semble que tous les peuples » de l'univers ayent voulu concourir à bâ- » tir & à embellir cette ville : heureux » celui qui peut en être le maître ! » Aussi n'épargna-t-il rien pour la soumettre, malgré la résistance qu'il y trouva. La faim seule put contraindre les habitans à capituler : encore eurent-ils le courage de demander des conditions si avantageuses, que Muza crut ne pouvoir les accorder sans intéresser sa gloire. « Ils ne s'en relâcherent » point; & ce qui les rendit si fermes fut le » rapport que leurs députés firent de la ca- » ducité du général Maure, disant qu'ils l'a- » voient trouvé si cassé, qu'il mourroit de » défaillance, avant qu'ils ne mourussent de » faim. »

» On avoit recommencé les attaques; & » la défense continuoit avec la même opi- » niâtreté, lorsque Muza en ayant appris la » cause, usa d'un stratagême qui lui réussit » Il se fit peindre en noir la barbe & les » cheveux, & rappella les députés, sous » prétexte que leur valeur l'engageoit à les » contenter. Ce spectacle les surprit en effet. » Ils crurent Muza véritablement rajeuni &

» ſe ſoumirent ſans honte aux loix d'un » homme, en faveur duquel la nature ſem- » bloit avoir changé les ſiennes. Il ſeroit » plus vraiſemblable de dire que ne le trou- » vant pas ſi vieux que la premiere fois, & » croyant s'être trompés, la néceſſité leur » fit accepter les conditions les moins dures » qu'il leur fut poſſible. »

En moins de trois ans, l'Eſpagne entiere fut aſſervie au joug des Saraſins, à la réſerve de quelques lieux preſqu'inconnus & inacceſſibles, dans les montagnes d'Aſturie, où un petit nombre de ſeigneurs Chrétiens raſſembloient les Goths échappés à la fureur & aux fers des Arabes.

Depuis la bataille de Xérès, il n'eſt plus fait mention du comte Julien, ni des traîtres & des rebelles de ſon parti. On dit que, s'étant brouillé avec les Saraſins, ils l'enfermerent dans une forteresſe où il finit miſérablement ſes jours; que ſa femme fut lapidée & ſon fils précipité du haut d'une tour, & que les enfans de Witiza eurent le même ſort que Julien.

TROISIEME ÉPOQUE.

Domination des Maures & des Princes Chrétiens, qui avoient ſecoué le joug des Infidèles.

[715.]

LES chrétiens Eſpagnols, forcés d'obéir aux Saraſins, furent appellés MUZARABES, du nom de Muza leur vainqueur, & de celui d'Arabes, qu'on donnoit alors aux Mahométans Africains, pour déſigner leur origine. Dans la ſuite, on donna aux Chrétiens iſſus de race Maure, le nom de MARANES, parce que ce même conquérant avoit pris le ſurnom de Marane, d'un oncle illuſtre dont on vantoit les exploits.

[715.]

Les Califes de Damas confierent toute leur autorité aux gouverneurs de l'Afrique, pour tout ce qui regardoit l'Eſpagne, & ordonnerent expreſſément de ne pas laiſſer en place, plus de trois ans, ceux qu'ils enverroient dans ce royaume, en qualité de gouverneurs ou de commandans. Ils prétendoient par-là s'aſſurer une conquête

dont ils connoiſſoient l'importance, & ôter à ces vice-rois ſubalternes le tems de s'y rendre abſolus, & les moyens de parvenir à la puiſſance ſuprême. Cette politique plongea l'Eſpagne dans un abîme de maux, ſes gouverneurs ne s'occupant qu'à ſatisfaire leur avarice, leur cruauté & leur paſſion effrénée pour les femmes. Egalement odieux aux Chrétiens & aux Infidéles qu'ils véxoient indifféremment, à peine y en eut-il un des quatre premiers, qui conſervât ce gouvernement une année entiere : à peine en trouve-t-on qui ſe ſoient comportés avec quelque modération ; la plûpart ne s'étant rendus fameux que par leurs violences, leurs concuſſions & leurs brigandages.

Le nombre des Chrétiens étant beaucoup plus conſidérable que celui des Maures, on cherchoit tous les moyens de les opprimer & de les appauvrir, afin d'ôter le pouvoir de ſe révolter à ceux qui en conſervoient le deſir. On avoit diſtribué aux Maures qui paſſoient en foule de l'Afrique en Eſpagne, des terres incultes & celles des habitans ou morts les armes à la main, ou refugiés hors du royaume & dans les montagnes des Aſturies. Les villes priſes par force payoient au thréſor royal, la cinquieme partie de leurs revenus ; & toutes les autres, la dixieme. A cette condition, les Eſpagnols conſerverent

leurs héritages, mais à titre de fiefs relevans de leurs vainqueurs. Les Maures ne tarderent pas à payer auſſi la cinquieme partie de tous leurs biens, parce qu'on ſe défioit de leur fidélité, & qu'on vouloit leur ôter l'envie de ſe ſoulever.

Pélage & Alphonſe, deux princes du ſang des rois Goths, échappés du commun naufrage, après la bataille de Xérès, avoient raſſemblé ceux qui avoient pu éviter le fer ou le joug des Sarafins, & s'étoient fortifiés dans les montagnes des Aſturies. Muza ne crut pas devoir perdre ſon tems à réduire des gens que la famine forceroit à ſe rendre. Il ſe trompa. Une multitude de Navarrois, d'Aragonnois, de Catalans, paſſent les Pyrenées, s'établiſſent dans la Guienne & dans la Gaſcogne; & c'eſt des montagnes des Aſturies que ſont ſortis les reſtaurateurs des monarchies chrétiennes d'Eſpagne.

[715.]

Abdalaſſiz, fils de Muza, ſe fait amener la reine Egilone, femme du dernier roi des Goths, qu'on avoit retenue captive à Tolède, depuis la mort de ſon mari. Il l'aima dès qu'il la vit, & l'épouſa peu de tems après, à condition qu'elle auroit le libre exercice de ſa religion; qu'elle ſeroit traitée en reine, & qu'Abdalaſſiz cher-

cherôit les moyens de prendre le titre & les marques de la royauté. L'exécution de ce dernier article cauſa la perte d'Abdalaſſiz; quelques officiers Arabes conjurerent contre lui, & le maſſacrerent dans une moſquée où il faiſoit ſa priere. Le Calife combla de bienfaits les aſſaſſins. Il avoit rappellé Muza à Damas où la récompenſe de ſes ſervices fut une étroite priſon dans laquelle il mourut de vieilleſſe & de chagrin.

[716.]

Alahor, gouverneur de l'Eſpagne, veut, par de nouvelles conquêtes, rendre ſon nom célèbre, & chaſſer les Goths des provinces qu'ils poſſédoient encore dans les Gaules. Il paſſe les Pyrenées, à la tête d'une armée formidable, s'empare du Rouſſillon, du Languedoc, & forme le projet d'envahir le reſte d'un royaume où les derniers deſcendans de Clovis, ſous la tutelle de leurs maires du palais, n'étoient plus Rois que de nom.

Les Eſpagnols refugiés dans la Cantabrie, la Biſcaye, la Galice & les Aſturies, profitent de l'éloignement des Maures, pour affermir leur liberté, & choiſiſſent Pélage pour leur ſouverain.

PÉLAGE, *Roi des Aſturies.*

[718.]

» QUELQUES hiſtoriens Caſtillans diſent qu'on donna à Pélage le titre » de roi d'Eſpagne; mais s'il eût une fois » pris cette qualité, lui & ſes ſucceſſeurs » n'auroient pas manqué de la conſerver, & » il n'eſt pas croyable, qu'ils euſſent diminué leurs titres, lorſqu'ils augmentoient » leur domination. » Quoi qu'il en ſoit, Pélage avoit toutes les qualités propres à relever le courage & les eſpérances des reſtes malheureux d'une nation qu'une ſeule guerre de deux ans avoit preſqu'anéantie. Le nouveau Roi, qui ne comptoit pas plus de cinquante mille ſujets, ne tarda pas à exercer des hoſtilités ſur les terres des Maures, & ſes premiers ſuccès furent d'un heureux préſage.

[718.]

Pélage, à la tête de mille ſoldats choiſis, attend une armée nombreuſe de Sarafins; ſe renferme dans une vaſte caverne pour y ſoutenir le premier choc * ; charge

* Toute l'hiſtoire fait foi d'un évènement miraculeux, auquel on attribue la victoire de Pé-

à ſon tour les infidèles, en fait périr plus de vingt mille ſur le champ de bataille, & diſperſe le reſte. Une partie tombe ſous les coups de ceux que Pélage avoit placés dans des poſtes avantageux, & l'autre s'étant

---

lage. « Les infidèles lancerent une grêle de pier-
» res & de traits à l'entrée de la caverne où Pé-
» lage s'étoit retranché avec mille ſoldats des
» plus déterminés. Mais la protection viſible de
» Dieu, en faveur des Chrétiens, parut dans
» cette rencontre ; car les pierres & les traits, au
» lieu de bleſſer les Chrétiens, retournoient avec
» impétuoſité contre les Maures, comme ſi une
» main inviſible les eut lancés : un grand nom-
» bre périt de cette maniere. Ce miracle épou-
» vanta les ennemis, & jetta la conſternation
» dans leurs troupes... Pélage ſort hardiment
» de ſa caverne... Ce fut moins un combat qu'une
» boucherie.» (Hiſt. d'Eſp. de Mariana, Liv. VII, page 15.)

» Les hiſtoriens Eſpagnols, chez qui tout eſt
» merveilleux, prétendent que le ciel fit un pro-
» dige en faveur de Pélage... Si quelque mortel
» mérite un miracle, c'eſt, ſans contredit, un Prince
» qui combat pour la religion & pour la patrie.
» Mais Dieu a-t-il beſoin de renverſer les loix
» de la nature, pour diſpoſer de la victoire ?
» Après tout, ſi les Eſpagnols veulent du mira-
» cle, quoi de plus miraculeux qu'un Prince qui
» inſpire ſa confiance & ſon audace à un petit
» nombre de vaincus, & qui, à leur tête, triom-
» phe d'une armée puiſſante & victorieuſe ? »
(Abrégé chronol. de l'Hiſt. d'Eſp. tome 1, page 234.)

engagée dans le défilé d'un rocher eſcarpé, ſur le bord de la Déva, fut engloutie dans les eaux, la terre & le rocher s'écroulant tout-à-coup. « Les armes & les oſſemens » des Arabes, découverts long-tems après, » font foi de cet évènement. »

[722.]

Le roi des Aſturies ne s'étoit occupé qu'à profiter de ſa victoire, de maniere à réveiller le courage des Chrétiens, à augmenter le nombre de ſes ſujets, & à jetter les premiers fondemens de ſa nouvelle monarchie. Secouru d'un corps de Galiciens & de Cantabres, il ſe fortifie dans ſes montagnes, & deſcend dans la plaine pour y faire des conquêtes. Léon, Gyon & Aſtorga furent les premieres villes qu'il força : pluſieurs autres ſe ſoumirent d'elles-mêmes ; & l'attachement des Saraſins à la conquête de la Gaule Gothique lui donna le tems d'étendre & d'affermir ſon royaume naiſſant.

[722.]

Pélage voulant s'attacher de plus en plus Alphonſe, duc de Biſcaye, lui fait épouſer ſa fille Ermiſinde ; & c'eſt de ce mariage qu'eſt ſortie cette longue ſuite de Rois qui ont régné en Eſpagne, & dont nous ſuivrons ici la chronologie.

Le titre de Duc n'étoit point encore

en Eſpagne une marque de ſouveraineté ni de propriété, mais ſeulement une charge & une dignité, comme en France, en Allemagne, & dans les autres Empires voiſins, où les ducs étoient les gouverneurs des grandes provinces. Dans la ſuite des tems, les duchés ont été perpétués dans les familles, ſoit que, ſous des règnes foibles, les ducs ſe ſoient emparés du domaine & de la propriété des gouvernemens qu'ils avoient à vie, & même d'une maniere ſubordonnée à la volonté du Prince, ſoit que les Souverains, voulant récompenſer les ducs, ou ſe les attacher davantage, leur en ayent cédé le domaine & la propriété, à la charge de les tenir en fiefs relevans de la couronne.

[730.]

Munuz, gouverneur de la Catalogne & du Languedoc, eſpérant trouver du ſecours parmi les ſeigneurs François, forme le projet de ſe rendre indépendant, & détermine la Gaule Gothique à ſe déclarer en ſa faveur. Eudes, duc d'Aquitaine, profitoit du déſordre où étoit la Monarchie Françoiſe, ſous les derniers rois de la premiere race, pour contenter l'ambition qu'il avoit d'être ſouverain. Ces deux gouverneurs portoient avec la même impatience le titre de Sujets, & ne tarderent pas à conclure enſemble

une paix qui les mit en état de commencer des guerres où ils avoient beſoin l'un de l'autre. Le duc d'Aquitaine oblige ſa fille d'épouſer Munuz : c'étoit la plus belle femme de l'Europe. A la nouvelle de ce mariage, Abdéramène, qui venoit d'être nommé gouverneur d'Eſpagne, ſe propoſe d'arrêter le mal dans ſa ſource. Il aſſiége & prend la ville de Cerdaña. Munuz s'étoit renfermé dans cette place; déſeſpérant de pouvoir échapper, il ſe précipite du haut des murs : ſa tête eſt envoyée en Afrique, avec ſa femme, comme le préſent le plus agréable qu'on pût faire au Miramolin.

[731.]

Abdéramène traverſe les Pyrenées, entre dans les Gaules, fait main-baſſe ſur tout ce qui ſe préſente; & deux victoires qu'il remporte contre le duc d'Aquitaine lui aſſurent la conquête du Languedoc & de la Gaule Lyonnoiſe.

[732.]

Les Sarafins rentrent en France, au nombre de quatre cens mille hommes, à deſſein de s'y établir, & d'ajoûter cette conquête à celle de l'Eſpagne. L'Angoumois, le Périgord, la Xaintonge, & le Poitou, plient ſous le joug d'un vainqueur qui s'enrichit de leurs dépouilles. La France entiere & le reſte de l'Europe, ſemblent toucher

au-moment de n'être plus qu'une partie de l'Empire Arabe. Charles Martel, ſuivi de trente mille hommes, préſente la bataille à Abdéramène, entre Tours & Poitiers. On combat un jour entier. Les François remportent une victoire ſi complette, qu'au rapport des Chrétiens, les infidèles perdirent plus de trois cents ſoixante & dix mille hommes laiſſés ſur le champ de bataille avec Abdéramène leur chef. Charles eût le bonheur de ne perdre que douze cents hommes en cette journée, l'une des plus importantes qu'il y ait eu & qui lui mérita le ſurnom de Martel, parce qu'on comparoit ſa valeur à un marteau qui avoit écraſé les Saraſins.

[737.]

Le roi Pélage retiroit mille avantages de la guerre que les Maures s'opiniâtroient à porter, chaque année, dans les Gaules. Il étendoit les limites de ſon royaume, formoit ſes ſoldats à la diſcipline militaire; augmentoit le nombre de ſes ſujets, les poliçoit, leur donnoit des loix, & les rendoit auſſi heureux que les circonſtances pouvoient le permettre.

FAVILA.

[737.]

FAVILA ſuccéda à ſon pere, & ſe mit peu en peine de lui reſſembler. S'il conſerva ſa couronne, pendant le peu de tems qu'il la porta, il en fut redevable à la foibleſſe des Maures, aux embarras que leur donnoient des diviſions inteſtines, & à la guerre qu'ils continuoient de faire aux François.

[739.]

Favila fut tué par un ours qu'il preſſoit trop vivement à la chaſſe, & qui le mit en piéces.

Sous le règne de ce Prince, la langue arabe, en uſage dans toute l'Eſpagne, étoit déja devenue la langue vulgaire, & avoit remplacé le latin que preſque tout le monde ignoroit. Jean, archevêque de Séville, traduiſit la Bible en arabe; & il s'eſt conſervé des exemplaires de cette traduction, juſques dans ces derniers ſiécles.

ALPHONSE

ALPHONSE I, LE CATHOLIQUE.

[739.]

SUIVANT le teſtament de Pélage, Alphonſe & Ermiſinde ſon épouſe, ſœur de Favila, monterent ſur le thrône. Alphonſe en étoit digne, indépendamment de ſa naiſſance : il ne le poſſéda cependant que « du chef de ſa femme ; & ce fut le » premier exemple de la ſucceſſion des femmes aux couronnes Eſpagnoles, qui s'eſt » perpétué dans la ſuite.

» Les reſtes des Goths refugiés dans les » Aſturies conſerverent le droit d'élire leur » Roi, ſi nous en croyons un autre hiſtorien. Ils choiſirent Favila, fils de Pélage ; » mais leur choix tombant, pour l'ordinaire, » ſur les plus proches parens du dernier » monarque, leur fit perdre peu-à-peu un » droit dont leurs ancêtres avoient toujours » été ſi jaloux ; la ſucceſſion héréditaire s'é» tablit ſi fortement, en moins de deux ou » trois ſiécles, que les filles, au défaut des » mâles, parvinrent à la couronne. »

[740.]

Alphonſe avoit eu beaucoup de part aux

exploits de Pélage ; &, à ſon exemple, il ſçut tirer avantage de toutes les circonſtances, pour étendre les limites de ſon royaume qui étoit très-borné. Les Chrétiens fatigués de la cruelle domination des Maures ne cherchoient que les moyens de ſecouer le joug. La diſcorde augmentoit, chaque jour, de plus en plus parmi les infidéles ; les François faiſoient de nouveaux progrès, du côté des Pyrenées. Alphonſe entre dans les provinces voiſines de ſon petit Etat ; & la victoire l'accompagne par-tout.

[742.]

Afin d'être toujours en état d'attaquer à propos, & de ſe défendre avec avantage, Alphonſe ſe ménagea les alliances d'un grand nombre de villes ; & il établit des gouverneurs dont les conquêtes, diviſées d'abord en pluſieurs comtés, donnerent commencement au royaume de Caſtille.

[746.]

Alhoſam, gouverneur de l'Eſpagne, fait ſommer le roi des Aſturies d'accepter la paix, en payant un tribut. Alphonſe refuſe d'entrer dans un accommodement ſi honteux ; & on le laiſſe gouverner en paix les Chrétiens qui lui étoient ſoumis. Cette conduite prouve combien les Saraſins étoient peu en état de ſoutenir la guerre. Alphonſe

avoit le plus grand desir de réformer les mœurs de ses sujets qui n'avoient de Chrétien que le nom. La corruption étoit générale dans tous les lieux où les Maures avoient dominé. En prenant le langage, les coutumes & l'habillement des vainqueurs, on en avoit pris aussi les mœurs; l'ignorance y étoit extrême, ainsi que la superstition qui en est la compagne inséparable. La paix procura le remède à tant de maux; & bientôt la religion reprit une nouvelle face.

[753.]

On vit à Cordoue deux parélies; & ce phénomene jetta dans cette ville une consternation qui se répandit, bientôt après, dans toute l'Espagne. L'ignorance & la grossiéreté ne voyoit qu'un prodige effrayant dans l'apparition de trois soleils. Sans doute on ne sçavoit pas encore que le soleil peut se peindre dans un nuage, aussi aisément que tout autre objet se peint dans un miroir. Quoique cet évènement n'eût rien que de naturel, la frayeur représenta aux imaginations déja troublées mille spectres qu'on croyoit voir dans les airs; & l'épouvante fut à son comble, lorsque, peu de tems après, on souffrit une famine occasionnée par ces grandes sécheresses auxquelles l'Espagne est si souvent exposée.

[757.]

Alphonſe mourut, à l'âge de ſoixante & quatorze ans, après avoir montré ſur le thrône toutes les qualités qui forment les grands Rois. On obſerve que « le » nom d'Alphonſe a été heureux pour » l'Eſpagne? Preſque tous les Rois qui le » porterent l'ont illuſtré par des actions » d'un grand éclat. » Celui-ci a été diſtingué des autres, par le ſurnom de Catholique, que lui mérita ſa piété, & ſon zèle pour la religion qu'il rétablit dans ſon royaume. Le troiſieme concile de Tolède avoit donné le nom de Catholique à Reccarede, lorſqu'il renonça publiquement à l'arianiſme, & qu'il engagea tous les Goths, ſes ſujets, à ſuivre ſon exemple. Ce ſurnom ne s'eſt pas perpétué dans la perſonne des Rois ſucceſſeurs d'Alphonſe. Ferdinand d'Aragon le reçut du pape Alexandre VI, après avoir entiérement délivré l'Eſpagne des Saraſins, & les Rois ſes ſucceſſeurs l'ont toujours conſervé.

FROYLA.

[757.]

FROYLA introduit le titre de DOM ou DON, qui, depuis ce tems-là a toujours été en uſage dans toute l'Eſpagne. Perſonne n'ignore que DOM eſt une abbréviation du mot latin *Dominus*, *Seigneur*, comme DONNA ou DONA, en eſt une de *Domina*, *Madame*. Ces titres, réſervés d'abord aux perſonnes de la premiere qualité, ſe donnent aujourd'hui indifféremment, & ſans diſtinction.

[758.]

On abolit le mariage des prêtres qui, depuis le règne de Witiza, avoient ſecoué le joug du célibat, & ſuivoient la coutume des Grecs. (Voyez ci-deſſus, page 120.)

[759.]

Les Saraſins entrent dans la Galice, & y mettent tout à feu & à ſang. Froyla marche contre eux, les combat; &, ſi l'on en croit les hiſtoriens Eſpagnols, cinquante-quatre mille infidèles reſterent ſur le champ de bataille. Quoiqu'il en ſoit,

cette victoire devint doublement avantageuse * aux Chrétiens, par la nouvelle division qu'elle causa entre les Sarasins.

Depuis long-tems la nation Sarasine étoit agitée par les factions de deux familles issuës des deux filles de Mahomet. Celle des Huméyas ou Ommiades avoit d'abord régné, mais celle des Alaricins ou Abbassides, qui descendoit de Fatime, fille aînée du faux-Prophète, avoit pris le dessus, & fait égorger quatre-vingt princes de la famille des Ommiades. Abdéramme, échappé de cet horrible massacre, étoit venu en Espagne où il trouva d'abord un grand nombre de partisans. La victoire de Froyla fut pour lui une circonstance très-favorable à l'exécution du projet qu'il méditoit. Il secoua le joug de son Souverain, se fit proclamer Roi, & rendit son nouveau royaume indépendant du Calife

* Il s'éleva alors une nouvelle monarchie, » que la puissance d'Abdéramme, homme d'es- » prit, & grand guerrier, rendoit redoutable aux » Chrétiens. Mais aussi, d'un autre côté, les forces » des Sarasins en étoient beaucoup diminuées; » car, outre que ceux qui restoient en Espagne » se privoient, par leur rebellion, des secours de » ceux d'Afrique & d'Asie, plusieurs d'entr'eux, » suivant l'exemple d'Abdéramme, avoient érigé » leurs gouvernemens particuliers en autant de » principautés séparées. Ainsi l'Espagne Sarasine » s'étoit affoiblie en se divisant. »

& du gouverneur ou Miramolin d'Afrique. Cordouë fut choiſie pour la capitale de ce nouvel Etat; & cette ville, qui devint de jour en jour plus fameuſe, donna long-tems des loix à preſque toute l'Eſpagne.

On reproche à Froyla de n'avoir pas ſçu profiter de cette révolution. « Au lieu » d'entretenir la guerre civile chez ſes en- » nemis, il faiſoit bâtir Oviédo. Cette ville » devint la capitale de ſes Etats; & ſes ſuc- » ceſſeurs prirent la qualité de Rois d'O- » viédo, juſqu'à Alphonſe le Grand, qui » prit celle de Roi de Léon. »

[768.]

Froyla s'étoit déja rendu odieux à ſes peuples, par ſon caractere naturellement dur & porté à la cruauté. Il acheva d'aliéner les eſprits, en verſant lui-même le ſang de ſon frere qui, par mille qualités aimables, avoit gagné tous les cœurs. La jalouſie fut le ſeul motif de cette action barbare; elle fut punie par un autre attentat. Aurèle, frere ou couſin-germain de Froyla, à la tête d'une troupe de conjurés, fait périr le cruel monarque, & monte ſur le thrône.

AURÈLE.

[769.]

AURÈLE, ou Aurélio, renouvelle la trêve que ſon prédéceſſeur avoit faite avec les Arabes, & fut aſſez heureux pour appaiſer la révolte des eſclaves qui avoient pris les armes, dans le deſſein de recouvrer leur liberté. Ces eſclaves étoient plus nombreux que les citoyens : on n'en eſt point ſurpris, quand on ſe rappelle que les deux derniers Rois alloient, pour ainſi dire, à la chaſſe des hommes. Leur façon de faire la guerre étoit de ſurprendre une ville, de la démanteler & de l'abandonner, après en avoir enlevé les habitans dont ils maſſacroient une partie, & emmenoient l'autre en eſclavage.

SILO.

[774.]

SILO associe à son thrône Dom Alphonse, fils du roi Froyla ; & la trève qu'il entretient avec les Maures devient funeste à la religion, & aux mœurs de ses sujets, parce qu'elle donnoit aux deux nations la facilité de se rapprocher insensiblement par des mariages. Abdéramme, de son côté, empêchoit qu'on ne remplît les évêchés vacans; écartoit les Chrétiens des charges & des emplois ; combloit de bienfaits les apostats, & travailloit peu-à-peu à l'anéantissement du Christianisme, par des voies indirectes, plus sûres que la violence & la persécution.

[778.]

Plusieurs des gouverneurs, qui n'avoient pas voulu se soumettre au roi de Cordouë, se mettent sous la protection de la France dont ils implorent le secours contre Abdéramme. Charlemagne passe en Espagne. Tout se soumet à son empire, depuis les Pyrenées jusqu'à l'Ebre. Il prend des ôtages, pourvoit aux affaires de la religion, établit des Comtes pour veiller sur les Sarasins, & revient en France, chargé des dépouilles de l'Espagne. Au passage des défilés de

Roncevaux *, les Baſques tombent ſur l'arrière-garde ; enlevent une partie du bagage, & ſe diſperſent dans les montagnes. Quelques perſonnes de marque périſſent dans cette occaſion, entr'autres ce Roland, ſi célèbre dans les vieux Romans, qui n'étoit pas neveu de Charlemagne, comme on le dit communément, mais gouverneur des côtes de Bretagne.

* » Cette action que les Romanciers on t pris » plaiſir à repréſenter avec des circonſtances fa» buleuſes, ne fut au fond qu'une rencontre for» tuite, où, de l'aveu d'Eginard, il ne ſe paſſa » rien de conſidérable. Quelques hiſtoriens Eſpa» gnols, fondés ſur le Roman de l'archevêque » Turpin, en ont fait une victoire complette de » leur nation ſur la Françoiſe, & ont ſoutenu » que leurs ancêtres avoient eu la gloire de vain» cre le plus grand de nos rois, & ſes douze pairs, » qui ne furent pourtant inſtitués que plus de » trois cents ans après.

» D'autres, ne pouvant ſoutenir un conte ſi » mal inventé, font faire à Charles, ſur la fin de » ſes jours, un voyage en Eſpagne, & prétendent qu'alors ſe donna cette bataille où Ber» nard del Carpio, l'un des héros de leurs Ro» mans, fit des prodiges de valeur. » Le cardinal Baronius a ſi bien réfuté ces hiſtoires, qu'on ne doit plus les regarder que comme autant de fictions.

Les habitans de Girone ont toujours conſervé la plus vive reconnoiſſance pour Charlemagne qui avoit délivré leurs ancêtres du joug des Sarraſins. Un de leurs évêques inſtitua, l'an 1345, une fête ſolemnelle, en ſon honneur, & qui ſe célèbre, chaque année, avec beaucoup d'appareil.

MAUREGAT.

[783.]

AUSSI-TÔT après la mort de Silo, Alphonſe fut proclamé Roi ; mais ſon oncle Mauregat, fils naturel d'Alphonſe le Catholique, traite avec Abdéramme ; en obtient une armée, à condition de lui envoyer, tous les ans, cinquante jeunes filles de qualité, & cinquante autres d'une naiſſance inférieure. A la faveur de ce traité infâme & ſacrilége, Mauregat monte ſur un thrône qu'Alphonſe aima mieux quitter, que de le défendre contre un rival trop ſupérieur en forces, & au riſque de voir tomber ſon royaume ſous la domination des Saraſins.

» L'ouvrage du grand Pélage étoit ruiné ; » & l'Eſpagne alloit rentrer dans ſes pre- » miers fers, d'autant plus difficiles à rom- » pre, qu'Abdéramme profitoit du déſor- » dre des Aſturiens, pour augmenter, tous » les jours, ſon Empire. Mais la Providence » fit naître, en aſſez peu d'années, un en- » chaînement de conjonctures ſi favora- » bles aux Eſpagnols, qu'ils recouvrerent » leur liberté. La premiere fut le peu de du-

» rée du règne de Mauregat qui ne gou-
» verna que cinq ans; la ſeconde fut la mort
» d'Abdéramme, à-peu-près dans le même
» tems que celle de ſon tributaire, dont les
» crimes n'avoient pas été un des moindres
» appuis de la Monarchie Saraſine; la troi-
» ſieme fut la juſtice que ſe fit à ſoi-même
» Bermude le Diacre. Ne ſe ſentant pas les
» talens néceſſaires pour bien régner, il eut
» l'équité de rappeller Alphonſe, de ſe l'aſ-
» ſocier, & de ſe repoſer ſur lui de tout
» le ſoin du gouvernement. Cette action
» fut le ſalut du royaume. »

[788.]

Mort d'Abdérame, le plus grand Prince qu'ait eu l'Eſpagne Saraſine, & qui n'avoit rien de la barbarie, ni de la groſſiereté de ſa nation. « Le courage, l'induſtrie, la pru-
» dence, l'activité, la douceur formoient
» ſon caractere. » Après quelques tentatives inutiles, pour s'emparer des Aſturies, il renonça aux conquêtes, & mit tous ſes ſoins à embellir Cordouë; à faire fleurir le commerce & les arts; à remplir l'Eſpagne de bâtimens magnifiques, & à peupler les villes qu'il faiſoit réparer, orner & fortifier.

BERMUDE LE DIACRE.

[788.]

AU lieu de rappeller Alphonſe ſur un thrône qu'il avoit déja occupé, & dont il étoit digne, les Aſturiens y placent Bermude, quoique diacre, & preſqu'incapable de régner. Le nouveau monarque aſſocie Alphonſe à ſa couronne qu'il abdique, après l'avoir portée, trois ans & demi, & ſe ſépare de ſa femme, pour s'en tenir aux engagemens qu'il avoit pris, en recevant les ordres ſacrés.

[788.]

Zuléyman, l'aîné des onze fils qu'Abdéramme avoit laiſſés, en mourant, vaincu pluſieurs fois par ſon frere Hiſcem, lui vend ſon droit à la couronne ſoixante mille écus, & ſe retire en Afrique.

ALPHONSE II, LE CHASTE.

[791.]

ALPHONSE, écarté trois fois du thrône, depuis la mort de ſon pere, y monte enfin, mais pour ſe voir encore au moment de le perdre. C'eſt à la valeur, à la prudence, & aux heureux ſuccès de ce Prince, que le royaume d'Oviédo fut redevable de l'éclat & de la grandeur qu'il eut dans la ſuite. Le refus de payer le tribut déteſtable, auquel Mauregat s'étoit ſoumis, attire ſur les terres des Chrétiens une nombreuſe armée de Saraſins. La perte d'une bataille, qui leur coûta ſoixante & dix mille hommes, leur apprit à reſpecter un héros qui ne ſçavoit pas les craindre, & qui devoit, pendant plus de cinquante ans, les faire plier par-tout ſous ſes armes.

[795.]

» Les François s'emparent de preſque » toute la Catalogne. Ils en rétabliſſent les » villes, & les peuplent de colonies Fran- » çoiſes. La campagne précédente, ils en » avoient emmené tous les habitans: ainſi

» les Catalans d'aujourd'hui ſont d'origine
» Françoiſe.

» Vers la fin de ce ſiécle, quatre nations
» différentes rempliſſoient l'Eſpagne, ſça-
» voir les naturels du pays, qui, du tems des
» Goths, étoient appellés Romains; les
» Goths qui, confondus ſous le nom géné-
» ral de Chrétiens, s'étoient preſque tous
» refugiés dans les Aſturies & dans la Na-
» varre, pour conſerver leur religion & leur
» liberté. Les Arabes & les Africains qui
» avoient inondé l'Eſpagne, & que nous
» appellons indifféremment Saraſins, Ara-
» bes, Maures, Muſulmans; & enfin les
» François qui peuploient de leurs colonies
» la Catalogne, les Pyrenées, & la Navarre;
» chacune de ces nations porta en Eſpagne
» ſon génie, ſes mœurs & ſes loix : auſſi
» les habitans de ce royaume ont-ils con-
» ſervé pluſieurs choſes de tous ces différens
» peuples. C'eſt des Arabes qu'ils tiennent
» les jeux, les divertiſſemens, certains ſpec-
» tacles particuliers à la nation, le penchant
» à la galanterie, le goût pour les titres faſ-
» tueux, pour les métaphores & pour les
» expreſſions emphatiques. Leur langue y
» a, ſans doute, gagné de la pompe & de
» la majeſté; mais ils y ont perdu du côté
» de la ſimplicité. Les Goths leur ont tranſ-
» mis la valeur & la probité; les Francs,
» l'attachement pour leur Souverain; & les

» Africains enfin, la pareſſe, la vie retirée,
» & la gêne dans laquelle on tient les fem-
» mes. Indépendamment de tous ces peu-
» ples, les flottes des Miramolins enlevoient,
» chaque année, ſur les côtes d'Italie, de
» Sicile, de Sardaigne, des iſles de l'Archi-
» pel & de la Grèce, une infinité de Chré-
» tiens qu'on mettoit à la chaîne, & qu'on
» tranſportoit en Eſpagne. Après les avoir
» tenus, quelque tems, dans l'eſclavage, &
» les avoir employés aux travaux publics,
» on leur rendoit la liberté; & on en for-
» moit des citoyens. »

[798.]

Un capitaine Saraſin, nommé *Mahomet*, voulant éviter le reſſentiment de ſon Souverain, le roi de Cordouë, s'étoit refugié avec quelques troupes, auprès d'Alphonſe qui lui avoit accordé un aſyle, & des terres dans la Galice. Pluſieurs années après, Mahomet entretient des intelligences ſecrettes avec d'autres chefs de ſa nation, & s'engage à prendre les armes contre ſon bienfaiteur, auſſi-tôt qu'une armée de Maures paroîtra ſur la frontiere. Le projet s'exécute; & déja le perfide Mahométan s'eſt emparé d'un poſte avantageux. Alphonſe marche à ſa rencontre, le combat; « &, ayant couvert la
» campagne de plus de cinquante mille
» morts, il apprit aux Saraſins qu'on ne l'at-

taquoit

» taquoit point impunément ; & aux Rois, » qu'on ne ſe fie jamais prudemment aux » traîtres. »

[798.]

Une guerre civile, ou un ſoulevement général, arrête Alphonſe au milieu de ſes conquêtes contre les Saraſins. Obligé de fuir devant ſes ſujets, il ſe réfugie dans le célèbre monaſtere d'Abélia, ſitué dans la Galice, entre des rochers eſcarpés, & des montagnes preſqu'inacceſſibles. Theudis, homme puiſſant & accrédité, entreprend de remettre ſon Roi ſur le thrône ; en vient heureuſement à bout ; & cette étrange révolution, dont les hiſtoriens nous laiſſent ignorer la cauſe & les circonſtances, ne ſervit qu'à relever la gloire d'Alphonſe, & à le rendre plus puiſſant que jamais.

[800.]

Cette année eſt célèbre, dans les Annales Eſpagnoles, par la découverte du corps de l'apôtre S. Jacques, au milieu d'un bois où eſt aujourd'hui la ville de Compoſtelle. Sans examiner ſi S. Jacques, fils de Zébédée, vint jamais en Eſpagne, & ſi ſon tombeau étoit véritablement dans une grotte de marbre, que l'on découvrit dans ce tems-là, il eſt certain que cet apôtre fut particuliérement honoré en ce lieu, & « qu'il protégea » des peuples qui ont livré tant de combats

» pour y conſerver la vraie Foi. L'hiſtoire de » Ramire qui monta ſur le thrône, après » Alphonſe, en eſt une preuve authenti- » que. »

[805.]

La dureté avec laquelle on levoit les impôts dans la ville de Tolède y excite une révolte générale. Alhaca, roi de Cordouë, de concert avec un perfide Tolétain, nommé *Ambroz*, envoie ſon fils, ſous prétexte d'examiner les plaintes, & de rendre juſtice aux habitans. Ceux-ci admettent le jeune Prince dans leur ville, à condition qu'il ſeroit peu accompagné, & ſe rendent au château où ils étoient invités à une conférence ſuivie d'un grand ſouper. A meſure qu'ils entrent, on les égorge, & on les jette dans des puits. Cinq mille hommes périſſent, avant que la fourbe ne ſoit découverte. La conſternation devient générale ; & la préſence d'une armée, qui campoit ſous les murs de la ville, détermine les habitans à ſe ſoumettre.

Trois ans après, le traître Ambroz ſe révolta contre ſon Roi, & rendit hommage à Charlemagne, pour les villes de Saragoſſe & d'Hueſca, dont il étoit gouverneur.

Les gouverneurs, ſoit Chrétiens, ſoit Mahométans, qui vouloient ſe rendre ſouverains, rendoient hommage aux Princes

qu'ils trouvoient disposés à les protéger ; mais cette vassalité ne duroit pas plus longtems que le danger ou le besoin. Souvent même ils se déclaroient contre ceux qui venoient de les secourir ; & alors ils se mettoient sous la protection d'un autre Prince plus puissant. « Il n'étoit pas rare d'en voir » qui, pour éviter le danger, reconnoissoient pour leurs seigneurs différens » Souverains. Il est vrai que ces hommages » étoient purement illusoires : il est encore » plus vrai que les Princes à qui on les » rendoit sçavoient jusqu'à quel point ils » devoient compter sur de pareils vassaux. »

[824.]

» Les François, établis à Jacca, secon- » dés de leurs femmes, battent un corps » de troupes infidèles. Toutes les posses- » sions des François en Espagne étoient » annexées au royaume d'Aquitaine, » & gouvernées par des Comtes qui trouverent, dans la suite, le moyen de se rendre indépendans, & d'établir ces petites souverainetés qui formerent enfin le royaume de Castille.

[835.]

Le règne tumultueux de Louis le Débonnaire privoit Alphonse des secours qu'il avoit reçus de la France ; & cette circons-

tance jointe à son grand âge le détermine à convoquer les Grands de son royaume, à Oviédo. Il y fait reconnoître successeur de sa couronne le prince Ramire, son cousin, qui descendoit, comme lui, du roi Reccarede. « On dit qu'il avoit offert à Charlemagne de l'adopter, & que les Grands » de ses Etats furent assez heureux pour l'en » empêcher, ne voulant point que le » royaume devînt une misérable province » de l'Empire François. »

[840.]

Le royaume de Navarre * se forma des conquêtes abandonnées par Louis le Débonnaire, au-delà des Monts. Les Navarrois, exposés aux incursions des Sarasins, résolurent de se choisir un Roi, & vinrent le chercher en France. Les suffrages se réunirent en faveur d'Inigo, comte de Bigorre, qui possédoit des terres considérables au-delà des Pyrenées & devoit s'intéresser plus que personne à la défense du pays. On élut,

* Les rois de Navarre ne prirent ce titre, qu'après avoir chassé les Maures de toutes ces contrées, & ne porterent que le nom de Rois de Sobrarbe ou Sobrarvé, qui faisoit partie de l'Aragon. D'autres assurent que Fortune fut le premier qui prit la qualité de Roi, en 880, & que ses prédécesseurs n'eurent jamais que celle de Comte.

en même tems, Aznar, comte héréditaire d'Aragon, ſous la ſouveraineté du royaume de Navarre. On y fit auſſi des loix qui, ſous prétexte de tempérer l'autorité des Souverains, ne devoient ſervir qu'à l'anéantir.

Le Code de ces loix fut également compoſé pour la Navarre & l'Aragon, & n'eſt devenu propre aux Aragonnois que par leur opiniâtreté à ne ſe point relâcher ſur ce qu'ils appelloient les Priviléges de la Nation, quoiqu'ils en reconnuſſent les inconvéniens. Ces loix ne comprenoient que peu d'articles, dont les principaux étoient:

1° Le Roi ne pourra rien faire, ni pour la paix, ni pour la guerre, ni pour aucune autre choſe qui concerne le public, ſans le conſentement d'un conſeil compoſé de douze Ricombres, c'eſt-à-dire douze Seigneurs des plus riches & des plus conſidérables du pays.

2° Les Ricombres feront ſerment de veiller à la conſervation du Roi, & de l'aider en tout ce qui regarde la défenſe & le gouvernement de l'Etat.

Ce Code de loix a été groſſi, dans la ſuite, particuliérement de celles qui furent empruntées des François & des Lombards.

RAMIRE I, *Roi d'Oviédo.*

[844.]

ALPHONSE II s'étoit occupé du ſoin d'embellir la ville d'Oviédo, & n'avoit rien épargné pour la rendre digne d'être la capitale de ſon royaume. Le palais qu'il s'étoit bâti étoit auſſi beau que pouvoit le permettre la barbarie de ce ſiécle. Ramire eſt le premier qui prit le titre de Roi d'Oviédo, & qui humilia l'orgueil des Saraſins, de maniere à conſerver aux Rois ſes ſucceſſeurs un aſcendant dont ils tirerent le plus grand avantage contre une nation naturellement inſolente.

[844.]

Abdéramme II envoie une ambaſſade à Ramire pour lui demander le tribut de cent jeunes filles Chrétiennes, ſuivant le traité que Mauregat avoit fait avec les rois de Cordouë. Peu s'en fallut que les Aſturiens ne violaſſent le droit des gens dans la perſonne de ces ambaſſadeurs. Ramire leve en diligence une armée, où les prêtres, & même les évêques, furent obligés de ſe trouver. De tous ſes ſujets en état de porter les armes, il n'exempta que ceux qu'il falloit néceſſairement laiſſer pour la

culture des terres. Sa marche prévint celle de l'ennemi; &, en l'attendant, il porta le ravage ſur les frontieres. Les armées ſe trouverent en préſence, près d'Alvéda. On combattit, pendant deux jours, avec un égal acharnement. Le ſuccès de la premiere journée ne fut pas heureux pour les Chrétiens. Ils n'éviterent une défaite entiere, qu'à la faveur de la nuit. Le lendemain, Ramire dit qu'il avoit vu en ſonge l'apôtre S. Jacques, & qu'il lui avoit promis la victoire. Ses ſoldats animés d'un nouveau courage ne reſpirent que le combat. On retourne aux ennemis, & on les charge en criant : SAINT JACQUES ! nom qui, depuis ce tems-là, a été le cri de guerre des Eſpagnols, comme SAINT DENIS, celui des François. Les Saraſins effrayés de voir tant de réſolution en des troupes qu'ils croyoient vaincues, & diſperſées, ſoutiennent à peine le premier choc; leur déroute devient générale : ce n'eſt plus qu'un horrible carnage qui leur coûte ſoixante mille hommes. Ramire couronna ſa victoire par la priſe de pluſieurs villes qui reculerent conſidérablement les frontieres de ſes Etats.

Ce fut à cette occaſion que le Roi avec ſon armée, obligea, par un vœu public, toute l'Eſpagne, quoique la plus grande partie ſe trouvât ſous la domination des Maures, à payer,

tous les ans, à l'égliſe de Compoſtelle, un tribut de bled & de vin, proportionné à ce que chacun poſſédoit de terre. Cette coutume, ſouvent interrompue, & renouvellée, s'obſervoit encore, il y a cent ans, en pluſieurs provinces d'Eſpagne. On dit que ce tribut eſt encore aujourd'hui en uſage dans certains cantons.

Il étoit encore ordonné que, dans toutes les guerres, lorſqu'après une action les ſoldats partageroient entr'eux les dépouilles des vaincus, on réſerveroit la part d'un cavalier pour l'égliſe de S. Jacques à Compoſtelle. Le tems a entiérement aboli cet uſage.

[845.]

Des troupes de voleurs infeſtoient les Aſturiens, au point que le Roi fut obligé de marcher contre eux. Il porta une loi qui les condamnoit à avoir les yeux arrachés : « peine, en quelque maniere, pro» portionnée à la qualité de leurs crimes, » dit Mariana ; car c'étoit leur ôter l'occa» ſion de deſirer le bien d'autrui, & le » moyen de l'enlever. » Mais ce ſupplice étoit le plus en uſage dans ce tems-là. On l'employoit contre la plûpart des criminels, même ceux de lèſe-majeſté. Ramire eſt le premier qui condamna les magiciens & les ſorciers à être brûlés vifs.

[846.]

» Un Allemand, de Chrétien devenu » Juif, paſſe à Cordouë, & détermine Ab- » déramme à perſécuter les Chrétiens, & » à les contraindre d'embraſſer la loi de » Mahomet, ou celle de Moïſe. La Religion » Chrétienne n'a jamais reçu de coups plus » dangereux que de la part de ſes apoſtats. »

Les Normands, après avoir ravagé l'Angleterre, & une partie de la France, abordent en Galice. Vaincus par Ramire, ils ſe jettent ſur les terres des Sarafins, depuis Lisbonne juſqu'à la mer Méditerranée; y portent la déſolation, pendant deux années; gagnent trois batailles; font une multitude infinie d'eſclaves, & emportent avec eux un immenſe butin.

ORDOGNE I.

[851.]

QUATRE eſclaves de l'égliſe de Compoſtelle accuſent Ataulphe, leur évêque, d'un crime exécrable. Le prélat, cité pour être jugé, tarde à ſe rendre, & paroît à la Cour, revêtu de ſes habits pontificaux. Le Roi, ſans l'entendre, fait lâcher ſur lui un taureau indompté. On croyoit Ataulphe perdu, « lorſqu'on vit à ſes pieds l'animal » doux & traitable, comme un agneau, dans » une poſture où l'on eût dit qu'il révéroit » en lui la vertu & l'innocence calomniée. » Le Roi & la Cour en furent touchés. Le » juge ſe proſterna devant l'accuſé, & lui » fit une réparation publique. »

[851.]

Le roi de Cordouë embelliſſoit cette ville, la capitale de ſon royaume; en faiſoit paver les rues; (celles de Paris ne furent pavées qu'en 1183;) ornoit les places publiques de fontaines d'où l'eau ſe diſtribuoit, par une infinité de canaux, dans chaque maiſon particuliere; &, tandis qu'en rappellant les arts & les ſciences, il vouloit adoucir les mœurs de ſes ſujets, un édit qu'il avoit porté, leur permettoit de tuer ſur le champ tout Chrétien qui parleroit mal de Mahomet, ou de l'Alcoran. La perſécution dura dix ans, pendant

lesquels on répandit des fleuves de sang, & on renouvella tous les supplices inventés par les Nérons, les Domitiens, & les Dioclétiens.

Après la conquête de l'Espagne, les Maures avoient accordé aux anciens habitans le libre exercice de leur religion. Les prêtres & les religieux conserverent les marques de leur caractere & de leur profession. Outre les sept églises conservées dans Cordouë, parmi lesquelles on comptoit trois monasteres, il y en avoit huit autres dans les environs de la ville, qui étoient autant de maisons religieuses, & où le tems de l'Office divin s'annonçoit par le son des cloches. A mesure que la puissance des Maures s'affermissoit, leur tyrannie augmentoit; & ils ne cherchoient que les occasions de faire éclater la haine qu'ils portoient aux Chrétiens. Ils les railloient, les insultoient, & les chargeoient d'injures, en toutes rencontres. Ceux-ci ne souffroient pas toujours ces outrages avec une égale patience; &, dès qu'un Maure proféroit quelque blasphême contre la Religion Chrétienne, ils ne manquoient pas d'attaquer Mahomet, & sa secte. Leur zèle s'anima, quand la persécution fut ouvertement déclarée. Ils s'attroupoient dans les places publiques. Ils couroient en foule chez les magistrats; déclaroient hautement qu'ils étoient Chrétiens, & qu'ils avoient en horreur la secte de Mahomet. Le concile de Cordouë ra-

lentit ce zèle, & défendit de regarder, comme martyrs, ceux qui, ſans néceſſité, s'expoſeroient ainſi à la mort.

[857.]

Les Normands ravagent, une ſeconde fois, toutes les côtes d'Eſpagne; paſſent le détroit; entrent dans la Méditerranée, & mettent tout à feu & à ſang dans les iſles Baléares, (Majorque & Minorque.) Ils en vouloient ſur-tout aux Maures, & ne faiſoient quartier à aucun. Leurs maiſons étoient pillées; les moſquées renverſées; & le feu conſumoit les richeſſes qu'on ne pouvoit pas emporter.

Le roi d'Oviédo profitoit du tems où ſes ennemis étoient occupés ailleurs, pour régler les affaires de ſon royaume, entretenir l'union parmi ſes ſujets, rebâtir, accroître & repeupler les principales villes qui étoient, pour la plûpart, déſertes ou ruinés. Le plus leger échec étoit pour lui une perte conſidérable, parce que livrer une bataille, c'étoit ſe battre en déſeſpérés, & s'acharner au maſſacre des vaincus; prendre une ville, c'étoit la démanteler; en paſſer les défenſeurs au fil de l'épée, & emmener en eſclavage le reſte des habitans; faire la guerre, c'étoit tomber à l'improviſte ſur le pays ennemi, & porter par-tout la déſolation, juſqu'à ce qu'une armée pût être raſſemblée, & vînt en arrêter le cours par une victoire.

ALPHONSE III, LE GRAND *.

[862.]

ALPHONSE III, déja associé à la couronne de son pere, lui succede, à l'âge de quatorze ans. Sa jeunesse enhardit plusieurs Grands à se révolter. Froïla, comte de Galice, se fait proclamer Roi, & prend les rênes du gouvernement, après avoir obligé Alphonse de s'éloigner; mais bientôt son avarice & ses violences excitent une conjuration qui le fait périr dans la premiere année de son règne.

---

* Les historiens se plaisent à comparer ce prince avec Alphonse II; & en effet le parallele ne laisse rien à desirer. « Deux hommes ne peuvent être plus semblables par les mœurs, par » les actions, par les aventures de leur vie, que » le dernier Alphonse & lui. L'un auroit pu être » pris aisément pour l'autre... Ils eurent un » même commencement de règne; la longueur » n'en fut guères inégale; la fin fort semblable; » les mêmes ennemis, les mêmes succès à la » guerre, les mêmes occupations durant la paix; » tout fut pareil, jusqu'à une faute qu'ils firent » également tout deux, & dont ils porterent » aussi tous deux également la peine. »

[863.]

A l'exemple de la plûpart des Rois ſes prédéceſſeurs, Alphonſe eſt occupé d'abord de guerres domeſtiques ; &, après avoir vaincu des ſujets rebelles, il tourne ſes armes contre les Saraſins. Une alliance avec les François & les Navarrois lui procure des ſecours conſidérables ; & deux grandes victoires, remportées coup ſur coup, ſont le prélude des ſuccès qu'il eut toute ſa vie, & qui lui mériterent le ſurnom de Grand.

[870.]

Alphonſe, ne trouvant point d'armée qui pût s'oppoſer à ſes deſſeins, pénetre juſques dans la Luſitanie, (le Portugal ;) en ramene ſes ſoldats chargés d'un riche butin ; ajoûte à ſes Etats un grand nombre de ville, qu'il peuple de colonies Chrétiennes, après en avoir chaſſé les Saraſins.

Telle étoit alors la politique d'Alphonſe, que ſes ſucceſſeurs eurent toujours dans la ſuite. Dès qu'on prenoit une ville, on y faiſoit venir des Chrétiens, pour remplacer les Maures qu'on en chaſſoit. « Il arrivoit » de-là, que les Saraſins, ſe retirant peu-à-» peu dans les provinces qui leur reſtoient, » multiplioient conſidérablement le nom-» bre des citoyens qui s'y trouvoient déja.

» Mais les Rois Chrétiens, en dégarniſ-
» ſant les anciennes contrées de leurs ha-
» bitans pour peupler les nouvelles co-
» lonies, étendoient davantage leur do-
» mination, ſans que le nombre de leurs
» ſujets augmentât. En effet, on remar-
» qua, dans la ſuite, que l'Andalouſie &
» le royaume de Grenade, qui, de toutes
» les provinces, furent celles où les Sara-
» ſins ſe maintinrent plus long-tems, quoi-
» qu'elles fiſſent à peine le quart de l'Eſ-
» pagne, renfermoient plus de monde
» que le reſte du pays. »

[874.]

Une multitude de prêtres & de religieux, chaſſés par le roi de Cordouë, ſe refugient auprès d'Alphonſe. Ce Prince leur donne des égliſes où ils vivent en communauté : telle eſt l'origine des monaſteres répandus dans les Aſturies, la Galice, & le royaume de Léon.

[877.]

Un concile d'Oviédo, le cent dixieme qui ſe ſoit tenu en Eſpagne, régla que les évêques, dont les diocèſes étoient ſous la puiſſance des Maures, ſerviroient de grands-vicaires à l'archevêque d'Oviédo, qui conſacra une partie de ſes revenus à leur ſubſiſtance, & leur aſſi-

gna douze égliſes : c'eſt ce qui fit appeller, dans ce tems-là, Oviédo, la Ville des Evêques.

[881.]

Il y eut, dans preſque toute l'Eſpagne, des tremblemens, de terre très-violens, qui renverſerent un grand nombre d'édifices, & cauſerent des dommages conſidérables dans la plûpart des villes.

[882.]

Alphonſe marche contre les Maures qui menaçoient la ville de Léon. Abuhalit, un des principaux chefs de l'armée ennemie, fait priſonnier dans les dernieres guerres, envoie redemander ſon fils qu'il avoit laiſſé en ôtage, quand on lui donna la liberté. Alphonſe a la généroſité d'acquieſcer à cette demande ; & deux victoires, remportées ſur l'armée qu'il étoit venu combattre, obligent les Saraſins à lui payer une ſomme conſidérable, pour obtenir une trève dont il avoit autant de beſoin que ſes ennemis.

[883.]

Mahomet, roi de Cordouë, admiroit la beauté de ſes jardins. Un officier lui dit que ce ſéjour des Rois ſeroit délicieux, ſi l'on pouvoit eſpérer d'en jouir toujours.

Le

Le Prince répondit : « Si l'on ne devoit » jamais mourir, je ne ſerois pas Roi. »

[906.]

Alphonſe, tant de fois expoſé aux conjurations, & toujours heureux contre ſes ennemis domeſtiques, ſuccombe enfin ſous les efforts réunis de ſes enfans, de la reine Ximène, ſon épouſe, & de tous les Grands de ſon royaume. Don Garcie, l'aîné de ſes fils, qu'il avoit vaincu & mis aux fers, paſſe de la priſon ſur le thrône.

[910.]

Alphonſe ſe propoſoit de faire un voyage de dévotion à l'égliſe de S. Jacques, à Compoſtelle. Il demanda en grace à ſon fils de lui laiſſer faire encore une irruption ſur les terres des Maures. « Vraiſemblable- » ment on prit garde quelles troupes on lui » donnoit, & en quel nombre; mais on » ne crut pas qu'il fût bienſéant de lui ré- » fuſer le plaiſir de ſe ſignaler encore une » fois. Il fit l'irruption, & revint chargé » des dépouilles des infidèles. » Il mourut, au retour de cette entrepriſe qui fut le dernier de ſes exploits.

GARCIE I.

[910.]

GARCIE avoit un royaume qui comprenoit les Aſturies, la Galice, une partie du Portugal & de la Vieille-Caſtille, & ce qui fut connu, dans la ſuite, ſous le nom de Royaume de Léon; ſous le règne de Pélage, il étoit borné à quelques rochers. Alphonſe le Grand avoit fait lui ſeul plus de conquêtes que tous ſes prédéceſſeurs enſemble. Le roi de Navarre & le comte de Barcelone poſſédoient auſſi une étendue de pays fort conſidérable. On peut juger des progrès que les Chrétiens avoient faits en deux cents ans. Il eſt vrai que leurs diviſions & leurs guerres civiles y mirent ſouvent de grands obſtacles, & les empêcherent, plus d'une fois, de profiter de la méſintelligence qui régnoit parmi les Maures.

[913.]

Le règne de ce Prince ne fut recommandable que par une victoire complette, remportée ſur les Saraſins, & par quelques irruptions faites ſur leurs terres, avec beaucoup de ſuccès. Il ne laiſſa point d'enfans

& ſon frere lui ſuccéda, ſans qu'il fût queſtion, parmi les grands, de réclamer le droit d'élire, d'où on peut conclure que la ſucceſſion à la couronne étoit bien établie dans la famille des rois d'Oviédo.

ORDOGNE II, *Roi de Léon.*

[913.]

ABDÉRAMÈNE III, roi de Cordouë, voulant réparer les pertes de ſa nation, fait alliance avec les Saraſins d'Afrique, & avec un prince Mahométan, de la Mauritanie Tingitane. Les ſecours qu'il en reçoit lui fourniſſent une armée formidable, qu'il mene contre les Chrétiens. Le combat eſt des plus opiniâtres, Ordogne remporte la victoire, & diſſipe la crainte que la réunion de tant d'ennemis donnoit à un peuple qui pouvoit à peine réſiſter aux ſeuls Maures de Cordouë.

Ordogne, revenant couvert de gloire dans ſes Etats, fut reçu, comme en triomphe, dans la ville de Léon. Elle étoit ſituée agréablement, & ſe trouvoit preſqu'au centre de tout ce que les Princes Chrétiens poſſédoient alors; ce qui le détermina à y

fixer ſon ſéjour, & à la choiſir pour ſa ville capitale. Alors le titre d'Oviédo fut changé en celui de Léon. Il paroît cependant, par d'anciens monumens, que ce Prince ne laiſſa pas de porter encore le nom de Roi d'Oviédo.

[919.]

Les Saraſins vainqueurs dans la Navarre paſſent les Pyrenées, & ravagent la Gaſcogne. Obligés de voler au ſecours de Cordouë que le roi de Léon menaçoit, ils ſont attaqués & battus par Sanche, roi de Navarre. Une femme Navaroiſe eut la gloire de tuer le général ennemi de ſa propre main.

[923.]

Ordogne, ſoupçonnant les comtes de Caſtille d'aſpirer à l'indépendance, les mande à ſa cour, ſous prétexte qu'il a des affaires importantes à leur communiquer. Ils s'y rendent au nombre de quatre. On les met en priſon; &, peu de jours après on leur ôte la vie. Le Roi avoit prévu combien cette trahiſon révoltetoit toutes les villes de Caſtille, & s'étoit mis en état de ſe ſervir de cette circonſtance pour les ſoumettre & les réunir à ſa couronne. Une mort imprévue renverſa ſes projets.

Après que les Maures eurent conquis l'Eſpagne, quelques ſeigneurs particuliers ſe maintinrent dans la Caſtille, & augmentant peu-à-peu leur puiſſance, leur autorité, leurs richeſſes, ils ſe mirent ſous la protection des rois d'Oviédo, dont ils ſe rendirent feudataires, & furent bientôt en état d'étendre les limites de leurs domaines, par les excurſions continuelles qu'ils faiſoient ſur les terres des infidèles. Ces ſeigneurs s'appelloient Comtes, & leur dépendance de la couronne d'Oviédo ſe bornoit à fournir des troupes, en tems de guerre, ſur-tout quand le danger étoit preſſant, & à ſe trouver aux aſſemblées générales du royaume.

FROYLA II.

[923.]

FROYLA, frere d'Ordogne, ne porta que quatorze mois la couronne qu'il avoit enlevée à ſes neveux. Les Caſtillans profitent de la circonſtance, pour ſe déclarer affranchis de toute domination. Ils levent des troupes, en cas d'attaque, & ſe choiſiſſent deux chefs, ſous le nom de Juges. D. Lain Calvo eſt chargé de la guerre; & D. Nugnez Raſura, de l'adminiſtration des affaires. On rédige un code de loix, qui a été long-tems en uſage; & la liberté fut bientôt affermie par les talens de D. Fernand Gonzalve qu'on déclara ſeul comte héréditaire de la nation Caſtillane, du vivant de ſon pere D. Nugnez. C'étoit jetter les fondemens de la monarchie; dans le tems même où l'on ne vouloit établir qu'une république.

ALPHONSE IV, LE MOINE.

[924.]

LE roi de Cordouë renouvelle la perſécution contre lès Chrétiens, « non » par politique, ou par zèle pour ſa religion, » mais par orgueil, par caprice, pour ſatisfaire ſon avarice, ſa cruauté & des paſ» ſions plus infâmes. »

[926.]

Après la mort de Jean, archevêque de Tolède, les Maures ne voulurent par permettre qu'on procédât à l'élection de ſon ſucceſſeur. Ils craignoient que dans la confuſion où étoient leurs affaires, un nouvel évêque n'employât ſon crédit pour relever le courage des Chrétiens, & les animer à ſecouer le joug. Les eccléſiaſtiques convinrent entr'eux de donner la premiere place au curé de S. Juſte, & de le reconnoître pour ſupérieur, cette convention eut toujours lieu, dans la ſuite, juſqu'au tems où les Chrétiens ſe rendirent maîtres de Tolède.

[928.]

Sanche, roi de Navarre, autoriſoit, par

ſon exemple les courſes de ſes ſujets dans la Caſtille, & maltraita les ambaſſadeurs qui lui demandoient la réparation de pluſieurs dommages injuſtement cauſés. Gonzalve raſſemble ſes troupes. Les Navarrois & les Caſtillans en viennent aux mains. Dans la chaleur de la mêlée, le roi de Navarre & le comte de Caſtille ſe rencontrent. La bataille qui alloit couter bien du ſang, ſe change en un combat ſingulier. Les armées ſe ſéparent, les deux guerriers, les plus célèbres de leurs tems mettent la la lance en arrêt, pouſſent leurs chevaux, & ſe heurtent avec tant de violence, qu'ls ſont tous deux déſarçonnés, portés par terre, & couverts du ſang de leurs bleſſures. Mais le Comte ſe releve, quoique dangereuſement bleſſé, & le Roi qui avoit reçu un coup mortel ne ſurvit à ſa chute, que pour voir la fuite de ſes troupes tant de fois victorieuſes.

[931.]

Alphonſe IV, ennuyé d'une vie qui demandoit des ſoins & du travail, renonce à la couronne, & la céde à Ramire, ſon frere. Il laiſſe Ordogne ſon fils, ſans ſecours, ſans apanage, ſans protection, & ſe fait moine pour être oiſif. Il ne tarda point à prouver qu'il avoit reçu l'habit religieux, ſans en prendre l'eſprit.

RAMIRE II.

[932.]

RAMIRE n'ignoroit pas que le ſeul moyen de gagner le cœur de ſes ſujets, c'étoit de faire la guerre aux Maures, & d'augmenter ſon royaume par de nouvelles conquêtes. Il aſſemble une armée, & ſe diſpoſe à tomber ſur les Saraſins; il eſt lui-même attaqué par Alphonſe qui avoit quitté ſon monaſtere pour remonter ſur le thrône, & ſe fortifioit dans la ville de Léon, en attendant que ſa faction fût en état de tenir la campagne. Ramire n'ayant à faire qu'à un mauvais guerrier, ne veut le réduire que par la faim. La ville mal pourvue de munitions eſt à peine inveſtie, qu'elle eſt obligée de ſe rendre à diſcrétion. Alphonſe y fut renfermé dans une étroite priſon, où les enfans de Froyla II ne tarderent pas d'être confinés, pour avoir excité les Aſturiens à la révolte.

Les motifs de cette révolte étoient, de la part des chefs, l'injuſtice qu'on leur avoit faite, en ne les appellant pas à l'aſſemblée des grands du royaume, lorſque

le roi Alphonſe avoit abdiqué la couronne en faveur de ſon frere. Les Aſturiens prétendoient que l'abdication d'Alphonſe n'étoit pas volontaire, & que Ramire l'y avoit contraint.

[933.]

La priſe de Madrid, aujourd'hui la capitale de l'Eſpagne, & qui n'étoit alors qu'une ville peu conſidérable; deux victoire complettes, qui coûterent aux Maures l'élite de leurs troupes; Saragoſſe rendue tributaire de la couronne de Léon; la Caſtille ſecourue & délivrée du danger preſqu'inévitable de tomber ſous la puiſſance des Saraſins : tels furent les premiers ſuccès d'un Roi qui n'éprouva jamais le moindre revers.

[938.]

Le roi de Cordouë, honteux des pertes que les Chrétiens lui faiſoient éprouver, forme le hardi projet de les chaſſer entiérement de l'Eſpagne; &, pour ménager ſes ſujets, il tire de l'Afrique une armée de cent cinquante mille combattans. Défait à Simancas, le 6 d'Août, &, peu de tems après, vaincu & bleſſé à Salamanque, il s'enfuit preſque ſeul à Cordouë.

Des ſuccès ſi éclatans donnent lieu de penſer que Ramire va ſe voir maître de la

capitale des Sarasins. D'ailleurs, si l'on ajoûte foi aux Espagnols, « la perte du vainqueur » ne fut pas considérable : ainsi il devoit » lui rester encore une armée en état d'a- » gir. Mais les Chrétiens libres, quoique » gouvernés par des Rois, ne se rendoient » à l'armée, que quand le royaume étoit » dans un danger évident, ou quand ils » avoient espérance de faire un grand butin. » Le péril étoit-il passé, ou l'armée s'étoit- » elle enrichie par le pillage, chaque parti- » culier quittoit le Roi, soit qu'il y con- » sentit ou non. » Ne peut-on pas dire que le sort des rois d'Espagne ressembloit à celui des rois de France, qui, dans ce tems-là même, ne pouvoient avoir des troupes, que par le moyen des grands vassaux, encore n'étoient-ils obligés de servir, que pendant quarante jours, après lesquels ils quittoient l'armée, sans se mettre en peine des suites fâcheuses que pouvoit avoir leur retraite précipitée.

ORDOGNE III.

[950.]

ORDOGNE III n'eut pas le tems de faire éclater les grandes qualités qui le rendoient digne de ſuccéder à ſon pere. Il lui fallut d'abord défendre ſa couronne, contre un parti formé en faveur de Don Sanche ſon frere, & qui étoit appuyé de toutes les forces de la Caſtille & de la Navarre. Ordogne évite l'occaſion de combattre; & tout-à-coup il n'a plus d'ennemis, les Navarrois & les Caſtillans s'étant retirés chez eux, ſans qu'on ait pu découvrir le motif d'une conduite ſi bizarre; le roi de Léon ſe vengea du comte de Caſtille, en lui renvoyant ſa fille qu'il avoit épouſée.

[954.]

Les Maures n'avoient pas perdu de vue le projet d'accabler les Princes Chrétiens, & de les chaſſer de toute l'Eſpagne. Une armée formidable vient fondre ſur la Caſtille; deux fois vaincue, elle eſt enfin taillée en piéces. Le danger commun avoit réuni les rois de Léon & de Navarre avec le comte de Caſtille.

[955.]

Le roi de Léon ſe diſpoſoit à profiter de cette bonne intelligence pour avancer ſes conquêtes, quand il mourut, laiſſant un fils en ſi bas âge, qu'il fut aiſé à Don Sanche de monter ſur le thrône.

SANCHE I, LE GROS.

[955.]

UN fils d'Alphonſe IV, ſecondé du comte de Caſtille, oblige Sanche à ſe réfugier dans la Navarre. L'exceſſif embonpoint qui avoit fait donner à ce Prince le ſurnom de Gros, l'appeſantiſſoit chaque jour, de plus en plus, & le mettoit hors d'état d'agir. Les médecins Arabes paſſoient alors pour les plus habiles qui fuſſent au monde. Sanche ſe rendit à Cordouë où Abdéramène le reçut avec beaucoup de généroſité, lui envoya ſes propres médecins dont les remèdes eurent un ſuccès ſurprenant, & lui donna une armée avec laquelle il n'eut qu'à paroître pour écarter un lâche concurrent chargé de la haine publique.

[958.]

Les Caſtillans apprennent que le roi de Navarre, par une inſigne trahiſon, retient priſonnier leur Comte qu'il avoit attiré à ſa cour, ſous prétexte de lui faire épouſer ſa ſœur. Ils prennent les armes, & font ſerment de ne les quitter, & de ne revenir chez eux, qu'après avoir ouvert la priſon du Comte. Ils ſont agréablement ſurpris de le rencontrer avec la ſœur du roi de Navarre, qui avoit eu l'adreſſe de mettre ſon amant en liberté. Tout cet appareil de guerre ſe change en une ſorte de triomphe; & on ſe rend à Burgos où le Comte célèbre ſon mariage avec beaucoup de magnificence.

[960.]

Le roi de Léon invite le comte de Caſtille à une aſſemblée générale de ſes Etats, &, pour plaire au roi de Navarre, il le fait arrêter & conduire dans une étroite priſon. Les Caſtillans ne reſpirent que la vengeance. Leur courageuſe comteſſe modere ces tranſports, & ſe charge du ſoin de procurer, une ſeconde fois, la liberté à ſon époux. Sous prétexte d'un voyage de dévotion à l'égliſe de S. Jacques en Galice, elle prend ſon chemin par Léon, & ſe rend à la cour, en habit de pélerine. Le Roi, ſon neveu, la reçoit de maniere à adoucir

ſes chagrins ; cherche à ſe juſtifier, & lui accorde la permiſſion de paſſer quelque tems avec ſon mari. Elle avoit donné tous les ordres néceſſaires au ſuccès du projet qu'elle méditoit. C'étoit de changer d'habit avec le comte, & de demeurer priſonniere en ſa place, le reſpect qu'on avoit pour elle devant empêcher qu'on ne l'obſervât d'aſſez près pour découvrir le ſtratagême. Tout réuſſit à ſouhait ; & la comteſſe fut la premiere qui en apprit la nouvelle au Roi. L'admiration ayant ſuccédé à la colere, Sanche ne put refuſer à ſa tante les louanges qu'elle méritoit, il la fit reconduire en Caſtille avec appareil, & comme en triomphe.

Un grand nombre d'écrivains Eſpagnols ajoûtent une circonſtance qui ſemble tenir beaucoup du fabuleux de ces tems-là, & qui paroîtra bien peu vraiſemblable, quoiqu'elle ſoit autoriſée de leur témoignage. » Dans le premier voyage que Gonzalve, » comte de Caſtille, fit à la cour de Léon, » il avoit vendu au Roi un cheval de grand » prix, & un oiſeau de proie, fort rare : » il les lui avoit offerts en pur don ; mais, » le Roi n'ayant pas voulu les recevoir en » préſent, le Comte les lui avoit vendus » fort cher, & avec cette condition que, » s'il n'etoit pas payé dans un tems marqué, » la ſomme doubleroit, tous les jours, juſ-

» qu'au payement. Soit par oubli, ſoit par » négligence, le payement n'avoit point été » fait. Gonzalve, étant ſorti de priſon, le » demanda, les armes à la main, & obligea » le roi de Léon à faire ſupputer la ſomme » qui ſe trouva ſi exceſſive, depuis qu'elle » avoit commencé à doubler, que le mo- » narque, étant inſolvable, ne put ſatisfaire » le Comte, qu'en lui abandonnant, pour » être quitte, tout ce qu'il prétendoit en- » core de ſouveraineté ſur ſes Etats. Ainſi, » ſelon ces hiſtoriens, la Caſtille ceſſa de » relever du royaume de Léon. »

[965.]

La Galice eſt attaquée par les Normands. L'évêque de Compoſtelle, S. Roſende, raſſemble quelques troupes; marche contre eux; les taille en piéces, & ſauve la Galice de leurs brigandages.

RAMIRE III.

[967.]

RAMIRE, âgé de cinq ans, succede à ſon pere. La reine Thérèſe ſa mere, & la princeſſe Elvire ſa tante, furent chargées de la tutelle du jeune Roi, & du gouvernement de ſes Etats. C'eſt le premier exemple que l'on trouve dans l'Hiſtoire d'Eſpagne, non-ſeulement d'une régence accordée à des femmes, mais encore d'un Roi en tutelle. C'eſt une erreur de dire que la princeſſe Elvire étoit alors religieuſe : elle ne le fut qu'après la majorité & le mariage du Roi ſon neveu.

[968.]

Le comte Gonzalve fut ſi touché des ravages que les Maures venoient de faire dans la Caſtille, ſans qu'il eût pu les arrêter, qu'il en mourut de douleur. La fortune de l'Eſpagne Chrétienne ſembla tomber avec ce grand homme, quoique ſon fils Garcie Fernandez fût l'héritier de ſes vertus, comme de ſon autorité.

[976.]

Un Maure, nommé *Ragis*, envoya au

Miramolin d'Afrique l'Hiſtoire d'Eſpagne, qu'il avoit compoſée en arabe, par les ordres de ce prince Muſulman. Les ſciences & les arts étoient en honneur à la cour de Cordouë. Abdéramène III leur avoit accordé une protection toute particuliere ; & les Maures les cultivoient avec ſuccès.

[982.]

Les Princes Chrétiens, diviſés entr'eux, après avoir perdu l'occaſion d'attaquer les Maures avec avantage, pendant les troubles d'une minorité, ſont eux-mêmes attaqués, & font des pertes conſidérables. Ramire, accoutumé à ſe laiſſer dominer, en prince foible, abandonnoit les rênes du gouvernement à une épouſe qui s'étoit rendue maîtreſſe abſolue; & le mécontentement des ſujets alla juſqu'à la révolte. Il mourut de regret d'avoir été vaincu.

VÉRÉMOND II.

[982.]

VÉRÉMOND portoit déja le titre de Roi, & régnoit dans la Galice qu'il avoit enlevée à Ramire. Dès son avénement à la couronne de Léon, il fit publier un Edit par lequel il confirmoit les anciennes loix des Goths, & ordonnoit que, dans toutes les affaires, même civiles, on se réglât sur les canons des conciles.

[984.]

Une nombreuse armée de Maures vient camper à la vue de la ville de Léon. Le roi Vérémond rassemble ses troupes, surprend les ennemis dans leur camp, & y fait un carnage horrible. Le général Mahométan conserve tout son sang froid, au milieu de cette étrange confusion. Il rassemble ce qu'il peut de ses soldats épars & consternés ; ranime leur courage ; charge vigoureusement les Chrétiens qu'il surprend à son tour, & leur fait payer cher la victoire qu'il leur arrache.

[985.]

Léon & Barcelone tombent au pouvoir

des Sarasins, deviennent la proie des flammes; leurs citoyens sont faits esclaves; & vendus à Cordouë. Le général Maure ne laisse qu'une tour dans la ville de Léon, pour être le monument de sa vengeance & de sa victoire.

[986.]

Les rois Maures, toujours attentifs à ménager leurs sujets, levoient des soldats en Afrique, & jusques dans la Mauritanie. On s'avisa de promettre double paye aux Chrétiens qui s'enrolleroient dans les troupes du roi de Cordouë; & cette adresse en attira une foule prodigieuse, quoiqu'ils ne dussent pas ignorer qu'on alloit leur faire porter les armes contre des Chrétiens.

[987.]

Les royaumes de Léon & de Navarre, la Castille, & les petits Etats que les Comtes s'étoient formés, éprouvoient tour-à-tour la cruauté des infidèles qui étendoient leurs conquêtes avec une rapidité égale à leur barbarie. Ils pilloient, brûloient, saccageoient toutes les villes où ils éprouvoient quelque résistance. Les Princes Chrétiens, occupés de leurs haines & de leurs querelles particulieres, se refusoient un secours mutuel, qui seul auroit pu retarder au moins les progrès des Sarasins.

[993.]

Mahomet Alagil, surnommé Almansor, premier ministre d'Hissem, roi de Cordoue, continuant toujours ses conquêtes sur les Princes Chrétiens; après avoir traversé le Portugal, comme un torrent, passe dans la Galice, entre dans Compostelle, & pille l'église de S. Jacques, où il y avoit de grandes richesses. Il en fait conduire à Cordouë, sur les épaules des Chrétiens esclaves, jusqu'aux cloches & aux portes de cette église. Ces cloches servirent longtemps de lampes dans la grande mosquée de Cordouë.

[993.]

Toute l'Espagne Chrétienne alloit retomber sous le joug des Sarasins, s'ils avoient pu forcer le roi de Léon qui, à l'exemple de Pélage, s'étoit réfugié dans les Asturies où il se défendoit avec courage, & si la dyssenterie, répandue tout-à-coup dans l'armée des infidèles, n'avoit pas arrêté le cours de leurs conquêtes. Les Espagnols attribuerent à la protection de S. Jacques ce fléau qui les délivra d'un joug inévitable. Les Maures furent harcelés, & battus, dans leur retraite, par les Chretiens; & Almansor eut peine à échapper au roi de Léon, qui le poursuivoit vivement.

[998.]

Ce premier avantage, & les malheurs des Chrétiens, firent enfin ſentir la néceſſité de ſe réunir contre l'ennemi commun, qui, avec une armée plus puiſſante que la premiere, ſe promettoit de les réduire aux dernieres extrémités. Le roi de Navarre envoie ſes troupes au rendez-vous général. Le roi de Léon, attaqué de la goutte, ſe fait porter dans une litiere, & ſe met à la tête des troupes, avec le comte de Caſtille. Les deux armées ſe trouvent en préſence, près de Calatagnafor, petite ville ſur les frontieres de Caſtille & de Léon. Les Eſpagnols commencent l'attaque avec une confiance, & une ardeur qui étonna les Maures. On s'acharne au combat : la nuit ſeule en interrompt l'ardeur. Chacun ſe retire dans ſon camp, laiſſant la victoire incertaine. Les Eſpagnols ſe diſpoſoient, le lendemain, à recommencer le combat, quand ils s'apperçurent qu'ils n'avoient plus d'ennemis en tête. On dit qu'Almanzor, effrayé d'une perte de cent mille hommes, licentia le reſte de ſon armée, & ſe ſauva ſeul à Médina-Céli, où il ſe laiſſa mourir de faim. Ce Général étoit véritablement un grand homme. Il s'étoit rendu très-célèbre pour avoir attaqué cinquante-deux fois les Chrétiens, &, le plus ſouvent, avec ſuccès. Sa

mort fut l'époque de la décadence de l'Empire des Saraſins, & de la ſupériorité que reprit l'Eſpagne Chrétienne.

[998.]

Le jour que ſe donna la bataille de Calatagnazor, (ſi l'on en croit même quelques auteurs Maures,) on vit à Cordouë, ſur les bords du Guadalquivir, un pêcheur qui chantoit, d'une voix lamentable, tantôt en arabe, & tantôt en eſpagnol : ALMANZOR A PERDU SON TAMBOUR A CALATAGNASOR! La curioſité raſſemble les habitans autour de cet homme. Il leur échappe des mains, & diſparoît, comme une ombre, au moment qu'ils alloient s'en ſaiſir. On reçut, quelques jours après, des nouvelles du combat.

[999.]

Les Eſpagnols trouverent, dans la méſintelligence qui régnoit parmi les Saraſins, la facilité de rentrer dans leurs biens, & de racheter les domaines qu'on leur avoit enlevés. Si l'on en croit une Charte qui exiſte encore, un Maure vendit la ville de Botam au monaſtere de Lorvan, pour une jument pleine.

ALPHONSE V.

[999.]

LE jeune Roi, âgé de cinq ans, fut confié, avec la régence du royaume, au comte de Galice, D. Melando Gonzales. Le Régent commença par inviter tous les sujets de son Prince, qui avoient pris parti dans l'armée des Maures, à revenir chez eux, sur la promesse qu'ils rentreroient dans leurs biens qu'on avoit confisqués lors de leur désertion. (Voyez ci-dessus, page 196.) Le comte de Castille en fit autant, de son côté; & bientôt les Maures furent abandonnés par cette multitude de Chrétiens que l'appas du gain avoit attirés, & qui formoient la meilleure partie de leurs troupes, moins encore par le nombre & le courage, que par la connoissance qu'ils avoient des lieux où l'on portoit la guerre.

[1000.]

Le comte de Castille, D. Garcie, donne de grands biens à un monastere de filles, qu'il avoit fait bâtir, à condition que, si, dans la suite des tems, quelque Princesse de son sang ne vouloit pas se marier, elle au-

roit la liberté de se retirer dans ce monastere où on lui fourniroit tout ce qui seroit nécessaire pour y vivre d'une maniere conforme à la grandeur de sa naissance.

[1007.]

L'Espagne Sarasine étoit déchirée par des divisions intestines, sous le règne d'Hissem, qui s'évanouissoit à la vue d'une épée nuë. Mahomet Almahadi, chef d'une conjuration, renferme ce Prince dans une étroite prison; poignarde un Chrétien qui ressembloit parfaitement au Roi, & le montre au peuple qui croit reconnoître Hissem. A l'aide de cette surpercherie, il s'empare du thrône. Cette révolution causa plusieurs guerres dont les Princes Chrétiens profiterent, moins pour faire de nouvelles conquêtes, que pour rebâtir, fortifier, repeupler leurs villes, rétablir le bon ordre dans leurs Etats, & policer des sujets, parmi lesquels le tumulte des armes entretenoit l'ignorance & la barbarie.

[1008.]

L'Empire des Maures perdoit son éclat, & s'affoiblissoit insensiblement, en se divisant. Les gouverneurs des villes pricipales secouoient le joug des rois de Cordouë, se rendoient indépendans & souverains. Plusieurs oserent prendre le titre de Roi,

& perſonne ne s'y oppoſa. De-là vient le grand nombre de royaumes que l'on compta dans l'Eſpagne, parmi les Maures, & dont les principaux étoient ceux de Cordouë, de Saragoſſe, de Valence, de Séville & de Tolède. Ce dernier eſt plus ancien, ſi l'on en croit quelques auteurs. Il eſt vrai que cette ville ſe révolta fréquemment, & donna le titre de Rois à ceux qu'elle mettoit à la tête de ſes troupes. Les habitans ſe regardoient comme les plus riches & les plus puiſſans de toute l'Eſpagne, & ne pouvoient ſouffrir que Tolède, qui en avoit été la capitale ſous les rois Goths, dépendît de Cordouë. Dès que les gouverneurs Maures donnoient quelque ſujet de plaintes, le peuple prenoit les armes & ſe choiſiſſoit un chef.

On peut obſerver ici, que « le démembrement du royaume de Cordouë eſt » l'origine des ſeize ou dix-ſept provinces honorées, en Eſpagne, du nom de » Royaume. A meſure que les rois de Caſtille ou d'Aragon dépouilloient un prince » infidèle de ſa province, il ne manquoit » pas de prendre le titre qu'avoit porté le » vaincu : de-là cette multitude de titres » que le roi d'Eſpagne conſerve encore » aujourd'hui, » indépendamment de ceux qui y ont été ajoûtés depuis les conquêtes dans le Nouveau-Monde.

[1010.]

Un capitaine Maure, nommé Humeya, entre dans le palais, avec une troupe de mutins, & demande aux ſoldats de le reconnoître pour Roi. Ceux-ci lui repréſentent le danger auquel il s'expoſe, en voulant porter une couronne qui, depuis quelque tems, occaſionnoit tant de ſcènes tragiques. « Reconnoiſſez-moi Roi aujourd'hui, leur dit-il, & me poignardez demain, ſi vous le voulez. » Les ſoldats étonnés de cette intrepidité le proclament ſur le champ. Ce nouveau Roi en fut quitte pour être chaſſé de Cordouë, peu de jours après.

[1013.]

Le royaume de Cordouë étoit ſi dépeuplé par les guerres civiles, qu'il ne ſe trouvoit preſque plus d'hommes pour cultiver les terres; ce qui cauſa une famine générale. Elle ſe fit ſentir ſur-tout dans la ville de Cordouë, qui étoit alors aſſiégée. Un pain y coûtoit trente piéces d'or.

[1014.]

Hiſſem, roi de Cordouë, échappé au carnage qui ſuivit la priſe de ſa capitale, ſe retira en Afrique, l'aſyle des rois Saraſins déthrônés, & y mourut dans la miſere. Ce Prince fut le dernier roi de la

famille d'Aldéramme, fondateur de l'Empire de Cordouë, & dont les descendans avoient occupé le thrône, pendant deux cens cinquante-quatre ans. « Au réste, il » en fut de cette monarchie, comme de » toutes les autres : un grand homme la » forma ; & un Prince foible & lâche fut » cause de sa destruction. »

[1016.]

Sanche Garcie, comte de Castille, est informé que sa mere, résolue de l'empoisonner, lui a préparé un breuvage. Le motif de cette cruelle résolution étoit de lever le seul obstacle qu'elle craignoit à son mariage avec un Prince Maure. Le comte n'écoute que sa fureur ; étouffe les sentimens de la nature, & force sa mere, sous prétexte de lui faire honneur, à boire la premiere dans la coupe qu'elle lui présente. Malgré toutes ses résistances, elle ne peut s'en dispenser, & meurt empoisonnée. Le fils parricide ne tarda pas à pleurer son crime, & fonda le monastere d'Ogna, auquel il donna le nom de sa mere. Il y choisit sa sépulture qu'on y montre encore aujourd'hui.

Plusieurs écrivains rapportent à cette scène tragique l'origine de la coutume, établie en différens cantons de l'Espagne,

de faire boire les femmes à table, avant leurs maris.

D'autres prétendent que Don Sanche Delvalle d'Eſpinoſa avoit averti le comte de Caſtille du danger qu'il couroit d'être empoiſonné, & qu'en récompenſe de ce ſervice, le Comte accorda aux vaſſaux de Don Sanche, c'eſt-à-dire aux chaſſeurs d'Eſpinoſa, le privilége de faire la garde, pendant la nuit, dans le palais, & auprès de la perſonne du Prince. « Les habitans de la » ville regardent ce fait comme une tradi- » tion ancienne, conſtante, & dont il n'eſt » pas permis de douter. »

[1019.]

Richard, duc de Normandie, vole au ſecours de la comteſſe de Barcelone, ſa belle-mere, & la délivre des Saraſins qui l'attaquoient. Il prétendoit faire paſſer ſes Normands pour anthropophages; & cette manie fut pour lui une nouvelle façon de combattre les Maures. « Il faiſoit couper » par morceaux, & jetter dans de grandes » chaudieres, pluſieurs priſonniers, à la vue » de leurs camarades. Enſuite il laiſſoit » échapper quelques-uns de ces malheu- » reux, qui ne manquoient pas de publier » par-tout les préparatifs des repas de leurs » ennemis. On ne peut exprimer juſqu'où » alla le découragement & la terreur des

» villes instruites de ces inhumanités. Sara-
» gosse aima mieux payer un tribut aux
» comtes de Barçelone, que d'avoir à com-
» battre de si barbares ennemis. »

[1028.]

Le roi de Léon se propose de profiter des divisions qui causoient parmi les Maures les scènes les plus tragiques, & veut ajoûter à ses Etats une partie de la Lusitanie, (du Portugal.) Il assiége Visée, place importante, qu'il va reconnoître. Il est atteint d'une fléche; & sa mort termine la premiere entreprise qu'il avoit formée contre les Maures.

VÉRÉMOND III.

[1028.]

LE jeune roi Vérémond effrayé de la mort de ſon pere, conçut tant d'horreur pour la guerre, qu'il prit & garda la réſolution d'entretenir la paix avec ſes voiſins, à quelque prix que ce pût être. Tout occupé du ſoin de rendre ſes ſujets heureux, il fit des loix très-ſages, & en procura l'exécution. Il ramena l'abondance dans ſes Etats, & les purgea des brigands que la réforme des troupes avoit multipliés.

Pour éviter d'en venir aux mains avec D. Sanche, roi de Navarre, il conclut un traité, par lequel, 1° Doña Sancha, ſa ſœur, épouſeroit D. Ferdinand, ſecond fils du roi de Navarre. 2° La princeſſe auroit pour dot toutes les places que l'on venoit d'enlever au Roi ſon frere. 3° Elle ſeroit déclarée héritiere préſomptive de la couronne de Léon, & de tous les Etats qui y étoient unis.

Le roi de Léon avoit perdu ſon fils. Le comte de Caſtille venoit d'être aſſaſſiné, au moment qu'il alloit épouſer une Princeſſe de Léon : ainſi les deux plus puiſſans Etats que les Chrétiens poſſédaſſent en

Eſpagne, tomberent, dans le même tems, en quenouille, & furent ſoumis à des princes de Navarre, qui en épouſerent les héritieres. Cet exemple n'étoit pas nouveau dans le royaume de Léon.

[1028.]

Le jeune comte de Caſtille, Don Garcie, ſe rendoit à Léon avec le roi de Navarre, ſon oncle, une ſuite nombreuſe de courtiſans, & une armée conſidérable. Il venoit épouſer la ſœur du roi de Léon. Impatient de voir l'épouſe qu'on lui deſtinoit, il prend les devants avec quelques cavaliers. Les trois fils du comte de Vélas, héritiers de la perfidie de leur pere, & de ſa haine contre ſes ſouverains, apprennent, par hazard, que le comte de Caſtille, leur maître, arrive mal accompagné. Sous prétexte d'aller au-devant de lui, & de ſe concilier ſa bienveillance, ils ſe mettent en chemin, avec une troupe de traîtres & d'aſſaſſins. Ils abordent le Prince avec reſpect; &, ſelon la coutume, mettant un genouil en terre, ils lui baiſent la main. Don Rodrigue, qui étoit ſon parrein, lui porte le premier coup. Les autres redoublent; &, l'ayant laiſſé mort ſur la place, ils prennent la fuite. La princeſſe de Léon voulut voir le cadavre de celui qui alloit être ſon époux. Elle en penſa expirer de douleur. Le roi

de

de Navarre ne s'occupa d'abord que du ſoin de venger cette mort. On trouva les aſſaſſins ; & il les fit brûler vifs.

Les loix des Goths portoient la peine du feu contre d'autres crimes, moins grands encore que ceux de lèſe-majeſté.

[1030.]

Le roi de Navarre attaquoit les Maures avec les plus grands ſuccès ; & le royaume de Cordoue étoit à deux doigts de ſa perte, lorſqu'un démêlé domeſtique rappella le monarque dans ſes Etats. D. Garcie, l'aîné de ſes fils, avoit demandé à la Reine un cheval, que le Roi aimoit & qui lui fut refuſé, d'après les repréſentations de l'écuyer. Le jeune Prince s'en vengea, en répandant le bruit que la Reine déféroit aux avis de l'écuyer, parce qu'il étoit ſon amant ; & il eut l'audace de faire parvenir au Roi cette accuſation : toute la vertu de la Reine ne la mit pas à couvert de la calomnie. Le Monarque douta, &, pour s'éclaircir, remit l'affaire à la délibération des grands du royaume. On conclut que le duel, ſelon la coutume de ces tems-là, décideroit de l'innocence ou du crime de la Princeſſe qui étoit déja priſonniere dans le château de Najare, & que, ſi aucun champion ne ſe préſentoit pour la défendre, elle ſeroit brûlée comme criminelle. Ramire, fils na-

turel du Roi, ſe préſenta pour combattre quiconque oſeroit ſoutenir l'accuſation. Un ſage vieillard remontra fortement au Roi » le tort qu'il ſe faiſoit à lui-même, en ex- » poſant la réputation & le ſang de ſa fa- » mille au hazard d'un duel qui peut-être » ne ſauveroit pas la Reine d'un ſupplice » qu'elle n'avoit pas mérité; que ſa con- » duite répondoit de ſon innocence, & » qu'une femme, dont on avoit toujours » reſpecté la vertu, étoit au-deſſus de tous » les ſoupçons. »

Après avoir fléchi le courroux du pere, il alla parler aux enfans, & leur fit connoître l'énormité du crime qu'ils commettoient, à l'égard d'une mere, & d'une mere vertueuſe. D. Garcie condamna ſa malice, & D. Ferdinand ſa facilité à ſuivre la neutralité qu'il avoit promiſe à ſon frere. Le Roi s'engagea de tout oublier en faveur de leur repentir, pourvu que la Reine n'y mît point d'oppoſition. Elle eut de la peine à ſe rendre; mais elle pardonna, à condition que D. Garcie ne prétendroit jamais à rien en Caſtille qu'elle avoit héritée de ſon chef, & que D. Ramire auroit l'Aragon, avec le titre de Roi, pour récompenſe du ſervice qu'il lui avoit rendu.

[1031.]

Le roi de Navarre, charmé de ce qu'il ap-

prenoit des religieux François de l'abbaye de Clugni, en Bourgogne, réſolut de les employer à la réforme des monaſteres qui étoient dans ſes Etats. Il en écrivit au roi Robert, fils & ſucceſſeur de Hugues Capet, qui lui envoya une colonie de ces ſaints religieux. Un titre de l'an 1032 donne à ceux qui furent établis dans l'abbaye de S. Sauveur de Leyre « le pou» voir & l'autorité d'élire dans leur monaſ» tere l'évêque de Pampelune. »

[1035.]

D. Sanche, roi de Navarre, ſurnommé le Grand, fut aſſaſſiné, en allant à Oviédo. On voit encore à Léon ſon épitaphe, qui eſt conçu, en ces termes : « Ci gît D. SAN» CHE, Roi des Monts-Pyrenées, & de » Toulouſe, Prince Catholique & fidèle » Enfant de l'Egliſe. »

Par un teſtament que D. Sanche avoit rendu public avant ſa mort, il donnoit à D. Garcie la Navarre ; à D. Ferdinand, la Caſtille ; à D. Gonzalve, Sobrarbe & Ripargorce ; à D. Ramire, l'Aragon. Chacun de ces Princes devoit avoir le titre de Roi, ſans dépendance les uns des autres, & avec une égale ſouveraineté. Un partage ſi contraire aux régles de la politique, fut bientôt une ſource de diviſions pour les freres, & de malheurs pour les peuples.

[1037.]

Le roi de Léon aigri, par une troupe de flateurs, contre le roi de Caſtille, ſon beau-frere, leve une armée qu'il conduit lui-même: on en vient aux mains. Dans la chaleur de la mêlée, le roi de Léon cherche ſon rival, perce les eſcadrons les plus épais; lui ſeul jette l'effroi parmi les Caſtillans: un ſimple ſoldat lui porte un coup de lance, & lui fait perdre la vie avec la victoire.

Dans ce Prince finit la poſtérité maſculine des rois d'Eſpagne, originaires du pays. Il deſcendoit de Reccarede, premier roi Catholique des Goths. Sa famille avoit donné onze rois, depuis Alphonſe I. La maiſon des comtes de Bigorre, Françoiſe d'origine, dont étoit Sanche, roi de Navarre, occupoit alors tous les thrônes de l'Eſpagne chrétienne.

FERDINAND I, LE GRAND, *Roi de Caſtille & de Léon.*

[1037.]

LEs peuples de Léon cherchoient les moyens d'empêcher que leur monarchie ne fût réduite en province de Caſtille; mais la préſence de Ferdinand, à la tête d'une armée victorieuſe, diſſipa tous leurs projets. On vit cependant un grand nombre de ſeigneurs ſe réfugier chez les Saraſins, plutôt que de reconnoître un Prince à qui ils imputoient la mort de leur dernier roi.

[1040.]

Le fameux Rodrigue, Diez de Bivar, ſi connu ſous le nom de CID, qui en langue mauresque ſignifie SEIGNEUR, fit ſes premieres armes au ſiége de Conimbre, & y promit tout ce qu'il exécuta depuis. Il étoit de Burgos, d'une naiſſance illuſtre, & fut le plus grand guerrier de ſon tems. Ferdinand l'arma chevalier dans la grande moſquée de Conimbre, qu'il avoit fait changer en égliſe, & le regarda dès lors, quoi-

qu'encore tout jeune, comme le plus ferme appui de ſes Etats.

[1045.]

Ferdinand exécute avec le plus grand ſuccès le projet qu'il avoit conçu d'humilier la puiſſance des Maures, & de les chaſſer, s'il étoit poſſible, de toute l'Eſpagne. Mais Alménon, roi de Tolède, effrayé du danger qui le menaçoit, fit des offres ſi avantageuſes, qu'on ne crut pas devoir les refuſer. Outre une grande ſomme d'argent, qu'il donna ſur le champ, il promit de payer, chaque année, un tribut, & de tenir ſon royaume de la couronne de Caſtille. Il vint lui-même en rendre hommage à Ferdinand qui étoit au milieu de ſon armée campée ſous les murs de Madrid. Le roi de Saragoſſe, déja tributaire de l'Aragon, le devint encore de Caſtille. Ainſi l'Empire des Maures s'affoibliſſoit peu-à-peu; & les Chrétiens d'Eſpagne concevoient l'eſpérance d'une révolution prochaine, qui leur promettoit les plus grands avantages; mais l'ambition diviſa les rois de Caſtille & de Navarre, & les obligea bientôt de tourner contre eux-mêmes des armes qu'ils avoient rendues ſi redoutables aux infidèles.

[1046.]

D. Rodrigue Diaz de Bivar, avoit tué en duel D. Gomez, comte de Gormaz. Chimène, fille de ce comte, aimoit depuis long-tems Rodrigue. Elle alla se jetter aux pieds du roi Ferdinand, pour lui demander justice, & le supplia de punir Rodrigue dans toute la rigueur des loix, ou de le lui donner pour époux. Le Roi accorda la derniere partie de cette demande; & le mariage se fit avec un applaudissement universel.

Il est certain que les loix de la bienséance sont moins observées dans l'Histoire que dans la Tragédie de Pierre Corneille, qui a cependant été critiquée à cet égard, & avec raison. C'est ici Chimène qui demande le Cid en mariage. Dans le Poëme c'est le Roi qui déclare à Chimène qu'elle doit épouser le Cid. Mais l'Histoire ne se régle pas sur les bienséances : elle ne consulte que les auteurs contemporains. Sandoval révoque en doute ce mariage, « qui » ne pourroit, en effet, être vrai, à moins » que Rodrigue n'ait été marié deux fois. » Il est certain que ce seigneur se maria, » sous le règne d'Alphonse VI, avec Chi» mène Diaz, niéce d'Alphonse V, con» fondue, sous le même nom, avec la pre» miere femme du Cid, par des écrivains

» peu ſoigneux de conſulter les anciens » monumens. »

C'eſt le grand Corneille qui a rendu immortels les noms de Rodrigue & de Chimène, par ſa fameuſe tragédie qui fut traduite en toutes les langues de l'Europe, excepte l'eſclavonne & la turque.

[1047.]

Les richeſſes que Chimène apporta en dot à Rodrigue, qui poſſédoit déja de grands biens, le rendirent le plus puiſſant ſeigneur de toute la Caſtille. Souvent il ſe mettoit à la tête d'une partie de ſes vaſſaux, faiſoit des incurſions ſur les terres des Muſulmans, & revenoit chargé de leurs dépouilles. Il mit le comble à ſa gloire, par la victoire qu'il remporta ſur cinq rois Maures, qui s'étoient ligués enſemble pour ravager la Rioja. Il les fit priſonniers, & ne leur rendit la liberté, qu'à condition qu'ils lui payeroient, tous les ans, un tribut qu'il leur impoſa.

Rodrigue reçut un jour ce tribut, en préſence du Roi & de toute la Cour. Les députés chargés de le payer l'appellerent CID, SEIGNEUR. Les courtiſans jaloux en prirent occaſion de faire ſuſpecter la fidélité d'un ſujet ſi puiſſant & ſi honoré. Le Prince, pour venger la gloire de Rodri-

gue, ordonna, que dans la ſuite, il porteroit le nom de CID.

[1048.]

Le Roi aſſiſtoit au ſervice divin, dans l'égliſe cathédrale de Léon, & s'apperçut que les eccléſiaſtiques étoient pieds nuds, tant par leur extrême pauvreté que par la diſette où l'on étoit alors des choſes les plus néceſſaires. Le Prince aſſigna ſur le champ un fonds d'un revenu ſuffiſant pour fournir à la chauſſure des miniſtres attachés au ſervice de cette égliſe. Il ordonna auſſi que, de ſon épargne on tireroit, tous les ans, mille ducats pour les religieux qu'il avoit fait venir de Clugni.

Etant un jour au monaſtere de Sahagun en Caſtille, l'abbé lui préſenta un vaſe de cryſtal. Il le laiſſa tomber, le vaſe ſe caſſa. Il en fit faire un d'or, de la même grandeur, & le laiſſa au monaſtere.

[1050.]

On fit ces réglemens, au concile de Coyança, où ſe trouverent le Roi & les Grands du royaume, ſelon l'ancienne coutume uſitée ſous la domination des Goths. » Toutes les abbayes d'hommes & de filles » ſuivront la régle de S. Benoît. Les cali- » ces de bois & de terre ne ſerviront plus » au ſaint Sacrifice. Les eccléſiaſtiques ne

» porteront plus les armes, & ſe feront ra-
» ſer ſur-tout la barbe. On ne voyagera
» point les fêtes ni les dimanches. La preſ-
» cription n'aura jamais lieu, par rapport
» aux biens des égliſes; & elles ſerviront
» d'aſyle, même à trente pas aux envi-
» rons. »

[1063.]

Tandis que Ferdinand faiſoit une incurſion dans le royaume de Séville, D. Sanche combattoit pour le roi de Saragoſſe, vaſſal de ſon pere, contre ſon oncle Ramire, roi d'Aragon: telle étoit la politique de ce tems-là: Ramire fut tué dans une action. Les Maures écorcherent ſon cadavre; & l'Hiſtoire ne dit pas que D. Sanche entreprît ſeulement de s'oppoſer à cette barbarie.

[1064.]

Ferdinand avoit trois fils, & deux filles. Malgré l'avis de la plus ſaine partie de ſon conſeil, il voulut partager entr'eux ſes Etats, plutôt en bon pere qu'en grand roi. Il donna la Caſtille à Sanche, ſon aîné; le royaume de Léon & les Aſturies, à Alphonſe; la Galice & le Portugal, à Garcie. Il aſſigna à Urraque, l'aînée de ſes filles, Zamora avec ſes dépendances; à Elvire, ſa cadette, Toro, & le territoire

qui en dépendoit. On donna à ces villes le nom d'INFANTADO ; mot uſité alors pour marquer l'apanage deſtiné à l'entretien des Princes-Infans, c'eſt-à-dire des fils puînés des rois. D. Sanche ne diſſimula pas le chagrin que lui cauſoit ce partage, & dit au Roi ſon pere, « qu'il pou-» voit faire, de ſon vivant, tout ce qui lui » ſembleroit bon, mais que le tems lui fe-» roit juſtice ſur ce qui lui étoit dû. » Ferdinand, quoique touché de ce diſcours, ne crut pas devoir rien changer à des diſpoſitions autoriſées par l'exemple des Rois ſes prédéceſſeurs, & par la coutume du tems où il vivoit.

[1064.]

Le roi de Caſtille ſe retiroit ſouvent dans le célèbre monaſtere de Sahagun, pour s'occuper plus tranquillement du ſoin de ſon ſalut. Il ſe trouvoit preſque toujours au chœur, même la nuit, & chantoit les pſeaumes avec les religieux. Il mangeoit au réfectoire commun, & ne vouloit pas qu'on lui ſervît rien que ce qui étoit préparé pour la communauté.

[1064.]

Les Etats de Catalogne, aſſemblés à Barcelone, reçoivent les cérémonies Romaines, dans la célébration de l'Office di-

vin, au lieu du rit ancien, appellé Mozarabe. C'étoit par déférence pour leur Comteſſe qui, née en France, & accoutumée aux cérémonies Romaines, « ne ſe ſentoit » point de dévotion à aſſiſter à des Meſſes » Gothiques. »

Ce changement attira l'abrogation des loix des Goths, qui juſques-là étoient demeurées en vigueur; & on en publia de nouvelles, ſous le nom d'USAGES DI CATALUNNA, Uſages de Catalogne. C'eſt la premiere partie du Code de cette province. La ſeconde eſt compoſée des loix portées, dans la ſuite des tems, ſelon les différentes occurrences.

[1065.]

Les rois de Tolède & de Saragoſſe refuſoient de payer le tribut. Les Maures de Valence faiſoient des courſes ſur les terres des Caſtillans. Ferdinand avancé en âge, fatigué des guerres qu'il avoit ſoutenues pendant le cours de ſon règne, & voyant ſes finances épuiſées, ne vouloit pas faire contribuer ſes peuples aux frais d'une nouvelle guerre. La Reine offrit ſes pierreries, & les grands biens qu'elle poſſédoit en propre. Avec ce ſecours, on leve une armée nombreuſe. Le Roi marche contre les Maures, les taille en piéces, donne par-tout la loi, revient chargé de gloire & de riches

dépouilles, arrive à Léon la veille de Noël, & y meurt trois jours après.

On lit dans le texte Eſpagnol, la troiſieme fête après Pâques. Mais on donnoit le nom de Pâques aux principales fêtes; LA PASENTE DE LA NATIVIDAD, *la Pâque de la Nativité*, & ainſi des autres. On trouve, dans pluſieurs auteurs François, qui ne ſont pas même fort anciens, qu'ils appelloient Pâques toutes les fêtes ſolemnelles, où ils communioient. Rien n'étoit ſi commun, il n'y a pas encore long-tems, que d'entendre dire, ſur-tout dans les provinces: « J'ai » fait mes Pâques le jour de Noël, le jour » de la Pentecôte, &c. »

Une vie glorieuſe a fait donner à Ferdinand le ſurnom de Grand; & une mort chrétienne, celui de Saint. L'égliſe de Léon en célèbre encore, chaque année, la mémoire, comme d'un de ces Saints à qui la voix du peuple tient lieu de canoniſation.

SANCHE II, LE FORT.

[1065.]

LE roi de Navarre avoit regardé la mort de Ferdinand, comme une occaſion favorable de reprendre les terres dont ce Prince l'avoit dépouillé. Le jeune roi de Caſtille ne ſoupiroit qu'après le moment de ſignaler ſa force extraordinaire, & ſon adreſſe à manier les armes. Il fut bientôt en état de paroître en campagne; & c'eſt à cette occaſion, que le Cid parvint aux plus grands honneurs. Deux charges réunies ſur ſa tête, celle d'Alférez ou de Porte Enſeigne du Roi; & celle de Campéador, ou de maréchal-général des camps, lui donnerent toutes les prérogatives dont les Connétables jouiſſoient en France. Il réduiſit, en peu de tems, le roi de Navarre à demander la paix, aux conditions qu'on voudroit lui impoſer.

[1066.]

Sanche II, impatient d'augmenter ſes Etats, aſſemble ſon conſeil, & y fait valoir un prétexte de porter la guerre dans le royaume de Galice. Le comte Ordogno

s'oppoſe à un deſſein qui alloit mettre en feu l'Eſpagne chrétienne, & relever les eſpérances des Saraſins. Le Roi ſe leve bruſquement, tire à part le Cid, & lui dit : » Rodrigue, c'eſt de vous que je veux prendre conſeil en cette occaſion. Je vous » charge de la conduite de cette guerre, » & je me repoſe du ſuccès de mes armes » ſur votre zèle & ſur votre valeur. » Le Cid lui répondit : « Je ſuis ſujet ; & il me » convient d'obéir. Mais, Prince, avez-» vous conſidéré les ſuites d'une telle entrepriſe ? & vous rappellez-vous votre » ſerment d'exécuter les dernieres volontés d'un pere reſpectable ? » ... Mon frere » don Garcie, reprend le Roi, a violé » le premier ſon ſerment en dépouillant » ma ſœur Urraque de ſon apanage. » Il envoya, ſelon la coutume, ſes hérauts d'armes au roi de Galice lui faire le défi ſolemnel, après s'être aſſuré que le roi de Léon garderoit la neutralité entre ſes deux freres.

[1068.]

Le roi de Galice, après la perte de deux armées, eſt fait priſonnier & renfermé dans le château de Luna, où il mourut. Les hiſtoriens Eſpagnols ajoûtent aux détails de cette guerre des aventures romaneſques, contre leſquelles Sandoval n'a pas été aſſez

en garde. « Mais ce n'eſt pas le ſeul en-
» droit où cet auteur fait voir qu'il eſt
» meilleur critique dans la connoiſſance
» des tems, que dans la diſcuſſion des faits
» & que ſa chronologie eſt plus ſûre à ſui-
» vre que ſa narration. »

[1068.]

Guignard, comte de Rouſſillon, fit bâtir ſur les frontieres de France la ville de Perpignan. Ce nom lui fut donné, à cauſe de deux maiſons placées dans l'endroit où on bâtit cette ville, & dont le propriétaire s'appelloit Bernard de Perpignan.

[1070.]

Sanche entre dans le royaume de Léon, avec une puiſſante armée que le Cid commandoit, ſous ſes ordres. Le prétexte de cette guerre étoit que, ce royaume étant le bien propre de la Reine-mere, Sanche devoit en être le ſeul héritier, par ſa qualité d'aîné. Il gagne la premiere bataille: il eſt fait priſonnier à la ſeconde, & dégagée par le Cid qui le retira des mains de ceux qui l'emmenoient. A la troiſieme, on lui amena Alphonſe, ſon frere, auquel il n'accorda la vie, qu'à condition de ſe faire moine dans l'abbaye de Sahagun.

[1070.]

Alphonſe ne cherchoit que le moyen de quitter ſon monaſtere pour remonter ſur le thrône, ou du moins pour ſe mettre à l'abri des fureurs de ſon frere. La princeſſe Urraque favoriſa ſa fuite; & il alla chercher un aſyle chez les Saraſins de Tolède. Alménon, ſouverain de cette ville, le reçut en Roi, & le traita avec toute la généroſité poſſible.

[1072.]

Les dépouilles de deux Rois n'avoient pas rempli l'avidité de Sanche. Il forma le projet d'envahir l'héritage de ſes ſœurs. Elvire perdit la ville de Toro. Urraque avoit mis celle de Zamora en état de ſoutenir un long ſiége, & y avoit raſſemblé un grand nombre de guerriers. Dans ce ſiécle fécond en chevaliers errans, cette Princeſſe, eſtimée généralement dans toute l'Eſpagne, ne manqua pas de défenſeurs.

[1073.]

Le roi de Caſtille n'ayant pu ſe ménager des intelligences dans la ville de Zamora, ni faire écouter les propoſitions qu'il adreſſoit aux habitans, pour les engager à trahir leur Souveraine, met le ſiége devant

la place, & le preſſe avec une extrême vigueur. Un chevalier Caſtillan, nommé Velliđez, ſortit de la ville, ſous prétexte d'être mécontent d'Urraque, & de D. Arias Gonzalve, miniſtre de cette Princeſſe. Ce traître engagea le Roi, qui l'avoit reçu à ſon ſervice, à aller reconnoître avec lui un endroit foible de la muraille qu'il promettoit de découvrir, & l'aſſaſſina en chemin.

Cet attentat fut également déteſté dans la ville & dans le camp. L'armée Caſtillane ſe débanda auſſi-tôt, & le Cid ne put retenir auprès de lui aſſez de troupes pour continuer le ſiége, & venger la mort de ſon Roi. On ſe contenta d'envoyer des héraults dans la ville, pour accuſer les habitans, comme complices de l'exécrable parricide, & pour les défier à un combat entre quelques particuliers. Mais Don Diegue Ordogno de Lara ſe croit obligé de tirer une vengeance plus éclatante & plus conforme à la coutume de ce tems là. Il monte à cheval, armé de toutes piéces, ſe préſente devant la ville; &, d'une hauteur d'où il pouvoit être entendu, il remplit l'air de ſes cris; menace les habitans de réduire leur ville en cendres, & de ne faire quartier à perſonne. Il les ſomme d'envoyer cinq cavaliers pour ſe battre, l'un après l'autre,

contre lui ſeul, en champ clos, ſuivant l'ancien uſage établi dans la Caſtille.

La Princeſſe vouloit empêcher qu'aucun de ſes ſujets ne ſe rendît à cette ſommation ; mais Don Arias Gonzalve envoya ſes trois fils pour entrer dans la lice, & ſoutenir l'honneur de ſon parti. Les deux premiers qui combattirent expirerent ſur le champ de bataille. Le troiſieme avoit été bleſſé à mort, au moment qu'il portoit à ſon adverſaire un coup qui donna ſur les rênes du cheval, & les coupa. Don Diégue Ordogno fut emporté hors du champ. Suivant toutes les loix de la chevalerie & de ces ſortes de combats, celui qui ſortoit hors de la barriere paſſoit pour vaincu. On eut recours aux juges nommés pour décider auquel des tenans on devoit attribuer la victoire. Les habitans de Zamora alléguoient les loix & la coutume. Ordogno répondoit qu'il n'étoit ſorti que malgré lui, & emporté par ſon cheval qu'il ne pouvoit plus gouverner. Les juges ne prononcerent rien ; & ainſi finit ce combat fameux dans les Hiſtoires Eſpagnoles. Il a fourni aux anciens Romanciers, des traits qui embelliſſent leurs contes de chevaleries ; & aux poëtes, des ſujets de chanſons dont on s'amuſoit encore il n'y a pas cent ans.

[1073.]

Le pape Grégoire VII exhortoit les ſeigneurs François à reconquerir les provinces que les Maures poſſédoient encore en Eſpagne. Ebole, comte de Rouci, devoit être à la tête de cette expédition, & le pape lui avoit permis de ſe faire un Etat en Eſpagne, moyennant un tribut qu'il payeroit à S. Pierre. Il ne paroît pas qu'on ait ſeulement tenté l'exécution de ce projet.

ALPHONSE VI, LE BRAVE.

[1073.]

LA princeſſe Urraque n'eut rien de plus preſſé que de dépêcher un courier à Tolède, pour donner avis à Don Alphonſe, ſon frere, de la mort du roi de Caſtille, & l'engager à venir au plutôt reprendre la couronne qu'on lui avoit enlevée, & celle dont il étoit héritier légitime. Alphonſe fit part de cette nouvelle à Alménon qui, ne ſe démentant point de ſa premiere généroſité, lui fit de riches préſens, & le laiſſa partir, ſans autre condition qu'un nouveau ſerment d'être conſtamment ſon ami, & celui de ſon fils Hiſſem.

[1073.]

Les peuples de Léon reçurent avec mille acclamations leur ancien Roi, Prince aimable, bienfaiſant, & d'une valeur qui lui mérita le ſurnom de BRAVE. Les Caſtillans étoient réſolus de le reconnoître, mais à condition qu'il jurât de n'avoir eu aucune part à la mort du Roi ſon frere. Alphonſe fit ce ſerment entre les mains du Cid, mais avec des circonſtances, & en des termes

dont il marqua, dans la ſuite, ſon reſſentiment. Le Cid ne tarda pas à payer la hardieſſe qu'il avoit eu d'exiger & de recevoir ce ſerment.

Les rois d'Aragon étoient obligés de prêter ſerment à genoux, & la tête nue, entre les mains du grand juſticier, qui étoit aſſis ſur un thrône, & environné des Grands du royaume. Tandis que le Roi prononçoit à haute voix la formule du ſerment, ce premier magiſtrat lui tenoit ſur le cœur une épée nue, & diſoit: « Nous » qui valons autant que vous, nous vous » faiſons notre Roi & Seigneur, à condi- » tion que vous maintiendrez nos Privilé- » ges & nos Libertés; ſinon, non. »

Nos que valemos tanto como vos, os haſemos nueſtro Rey y Señor, con tal que guardeis nueſtros Fueros y Libertades; ſino, no.

[1074.]

La guerre s'allume entre les rois de Tolède & de Cordouë. Alphonſe leve une puiſſante armée & paroît ſur les terres des Sarraſins. Alménon qui ne l'avoit pas appellé craignit d'abord que quelqu'intrigue ne lui eût fait un ennemi d'un Prince qu'il avoit obligé; mais Alphonſe le raſſure, & lui marque ſa reconnoiſſance par les avantages qu'il remporte ſur le roi de Cordouë.

Au retour de cette expédition, Alphonſe épouſa, en ſecondes nôces, une princeſſe de la maiſon royale de France, Conſtance fille de Robert, duc de Bourgogne, & d'Ermeraberge de Sémur. Elle avoit été mariée d'abord à Hugues II, comte de Châlons-ſur-Saone, dont elle n'avoit point eu d'enfans.

[1075.]

Une princeſſe Saraſine, fille d'Alménon, roi de Tolède, embraſſe le Chriſtianiſme. Cachée ſous un habit d'hermite, elle traverſe toute la Caſtille, & ſe fixe dans une ſolitude près de Bibierca, où elle finit ſes jours.

[1076.]

Le Cid exilé de la cour par les intrigues de ceux auxquels ſa gloire faiſoit ombrage, ſignaloit ſa valeur par de nouvelles conquêtes ſur les Saraſins. Avec une troupe de guerriers attachés à ſa fortune, il prenoit des villes, gagnoit des batailles, jettoit l'épouvante parmi les Maures & s'enrichiſſoit de leurs dépouilles dont il envoyoit ſouvent la meilleure partie au roi de Caſtille. Ses préſens étoient toujours bien reçus; mais il ne rentra en faveur, que lorſqu'on eut beſoin de lui pour une entrepriſe de la dérniere importance.

[1079.]

Alménon, roi de Tolède, étoit mort. Hiſſem, ſon fils aîné, ne lui avoit ſurvécu que d'un an. Hiaya, le cadet, commençoit ſon règne par ſe rendre également odieux aux Maures, & aux Chrétiens, ſes ſujets. Ceux-ci s'adreſſent au roi de Caſtille, & ceux-là à celui de Badajox, pour les ſolliciter ſous main à ſe rendre maîtres de la ville.

Alphonſe rappelle le Cid, le charge de la guerre qu'il méditoit contre les Maures d'Andalouſie, & conduit ſon armée ſous les murs de Tolède. Sa préſence écarte le roi de Badajox, qui venoit d'arriver, & fait rentrer les Maures de Tolède dans les intérêts de leur mauvais Roi. La ville étoit en état de ſoutenir un long ſiége. Alphonſe ſe contente de la bloquer, de faire le dégât aux environs, & d'annoncer qu'il en formera le ſiége, auſſi-tôt qu'il pourra ſe promettre d'heureux ſuccès.

[1082.]

Le bruit de cette expédition mit tout en mouvement dans l'Eſpagne chrétienne; chacun voulant avoir part à une conquête ſi utile à la patrie, & ſi glorieuſe à la nation. Il vint du fond même de l'Italie, & de l'Allemagne, une multitude preſqu'in-

finie de volontaires. Les François passerent les Monts-Pyrenées, & se rendirent auprès d'Alphonse, avec le zèle qui peu d'années après, leur fit traverser les mers, & suivre Godefroi de Bouillon à la conquête de la Terre-sainte. Trois princes de la maison royale de France, Raymond, comte de Toulouse, Raimond & Henri de Bourgogne, vinrent offrir leurs troupes & leurs services au roi de Castille, & partager avec lui la gloire d'une conquête si importante.

On lit dans l'Histoire de Mariana, que » les François se rendirent auprès d'Al» phonse, en plus grand nombre que les » autres. Le voisinage de la France & de » l'Espagne, & leur inclination guerriere » les avoit attirés jusqu'à Tolède. Ils ren» dirent, dans cette guerre & dans les au» tres qu'on eut à soutenir contres les Mau» res, des services si considérables à l'Espa» gne, que les Rois accorderent de grands » priviléges, pour eux & pour leur des» cendans. C'est, selon toutes les apparen» ces, la raison pour laquelle on appelle » communément en espagnol FRANCS, » les soldats & les gentilshommes qui ne » payent point d'impôt, comme en font » foi les anciens monumens, & les titres » d'immunités, qui furent alors accordés aux

» habitans de Tolède. » Hiſt. d'Eſp. liv. IX, an. 1075 & ſuiv.

Raimond & Henri de Bourgogne s'établirent en Eſpagne. Le premier épouſa la princeſſe Urraque, fille d'Alphonſe, & qui fut, dans la ſuite, l'héritiere de ſes Etats. Le ſecond épouſa Thérèſe, fille naturelle d'Alphonſe; &, en faveur de ce mariage, on lui donna tout ce que les Chrétiens avoient conquis ſur les Maures du Portugal. Elvire, ſœur de Thérèſe, fut mariée à Raimond, comte de Toulouſe, qui étoit trop riche en France pour s'établir ailleurs. Il y mena ſon épouſe qui le ſuivit enſuite à la conquête de la Terre-ſainte.

[1085.]

Il y avoit quatre ans que duroit le blocus de Tolède, quand on en commença le ſiége. L'attaque fut vigoureuſe, & la défenſe opiniâtre. Les Maures combattoient pour leur liberté, leurs biens, leur religion & aimoient encore mieux ſouffrir un mauvais roi Mahométan, que de ſe ſoumettre à un Prince Chrétien, quelque bon qu'il fût. On ſouffroit dans le camp preſque les mêmes incommodités que dans la place; les maladies & la diſette des vivres avoient ralenti la premiere ardeur. Déja on paroiſſoit ne

chercher qu'un prétexte pour lever le ſiége avec honneur, lorſqu'on vit ſortir de la ville des députés qui conſentirent, après pluſieurs conférences, à ouvrir leurs portes au vainqueur. Les conditions furent les mêmes que Tarif avoit impoſées aux Chrétiens, lorſqu'il s'empara de cette ville, en 713. (Voyez ci-deſſus, page 130.)

Le ſiége de Tolède ſe fit dans les formes, c'eſt-à-dire qu'on élevoit de grandes tours de bois, à l'aide deſquelles on s'approchoit des murs de la ville, pour y lancer des traits & des pierres. On dreſſoit les béliers pour battre en brèche: on alloit à la ſappe en creuſant ſous la muraille & en étançonnant à meſure qu'on ôtoit la maçonnerie. Quand ce travail étoit achevé, on mettoit le feu aux étançons. Dès qu'ils venoient à manquer, la muraille s'écrouloit dans le foſſé & laiſſoit une brèche plus ou moins praticable. On obſerve que les Maures furent ſurpris à l'aſpect de tant de différentes machines de guerre, qui leur étoient inconnues, mais que ce fut, pour ainſi dire, le ſeul effet qu'elles produiſirent, Tolède étant ſituée ſur une hauteur environnée, de tous côtés, de rochers fort eſcarpés, au milieu deſquels paſſe la riviere du Tage, qui environne preſque toute la ville, & ne laiſſe qu'une entrée fort étroite, qui étoit alors fermée, &

défendue par une double muraille garnie de tours.

[1086.]

Pluſieurs places des environs de Tolède ſubirent le joug des Caſtillans, & donnerent commencement à une nouvelle province qu'on nomma la Nouvelle-Caſtille. Alphonſe ne négligea rien pour affermir ſa conquête, & la peupla de familles Chrétiennes, afin de tenir en reſpect les Maures qui n'avoient pas voulu ſuivre la fortune d'Hiaya. Bernard, abbé de Sahagun, François de nation, né auprès d'Agen, & religieux de Clugni, fut élu archevêque de Tolède.

Les priviléges accordés à cette ville y attirerent un grand nombre de nouveaux habitans, & firent connoître combien il étoit important de la conſerver.

1° Les femmes & les enfans des criminels, s'ils ne ſont pas complices, ſont exemptés des peines, amendes & confiſcations portées contre tous excès quelconques, notamment pour crime de lèſe-majeſté & de trahiſon, contre ladite ville & le château de Tolède.

2° Ne ſeront leſdits habitans ſaiſis au corps, ni enfermés ès priſons, en cas d'homicide non volontaire, s'ils donnent caution.

3° Tous procès entre Chrétiens, Juifs ou Maures, seront jugés par des Chrétiens.

4° Les gens d'église seront exempts de dixmes ; & les gens de guerre, exempts de tout péage.

5° Les laboureurs & vignerons seront exempts du service militaire, si ce n'est pour secourir la ville de Tolède, & payeront seulement, pour tout tribut, la dixieme portion de leurs bleds ou vins.

6° Ladite ville ne pourra jamais être distraite du domaine royal, ni forcée de recevoir gouverneur, & juges Maures ou Juifs.

7° Il ne sera permis qu'aux seuls habitans de posséder des héritages dans l'enclos des murs.

Ces priviléges furent confirmés, cent ans après, par Alphonse IX.

Alphonse perd une grande bataille contre les Maures. Aigri par sa défaite & sa blessure, il fait de vifs reproches aux guerriers qui l'avoient suivi. Ceux-ci ne lui répondent qu'en se retirant parmi les infidèles. « Tel étoit le point d'honneur des che-» valiers de ce siécle, qu'ils aimoient mieux » servir les ennemis de leur religion & » de leur patrie, que de combattre pour » un Prince qui avoit déprimé leur cou-» rage. »

[1088.]

Les Princes Chrétiens avoient déja commencé à ſubſtituer le rit Romain au Muzarabe ou Gothique, inſtitué par S. Iſidore vers l'an 633. Alphonſe, après la réduction de Tolède, voulut y établir, comme dans le reſte de ſes Etats, la liturgie Romaine, qu'on appelloit auſſi Gallicane, parce qu'on la ſuivoit en France. Les Muzarabes s'y oppoſerent opiniâtrément. Le Roi inſiſta; « & » les guerriers opinerent que la querelle » devoit être finie à la pointe de l'épée. » Deux champions ſe préſenterent, l'un » pour conſerver l'office Muzarabe, l'autre » pour lui ſubſtituer l'office Romain. L'ex» pédient fut jugé raiſonnable. Telle étoit » la bizarrerie de ces tems-là, que l'éduca» tion, & un long uſage, avoient autoriſée. » Il fut conclu que, ſelon l'avantage des » combattans, une des deux liturgies ſe» roit reçue à l'excluſion de l'autre. Jean » Ruys de Matanca combattoit pour la » Muzarabe; & le bonheur qu'il eut de » vaincre alloit décider contre la Romaine, » ſi la Reine n'eut repréſenté qu'il étoit hon» teux que la déciſion d'une affaire de » cette nature dépendît du ſuccès d'un com» bat... On eut donc recours à l'épreuve » du feu, & il fut arrêté que de deux Li» vres qui contenoient les deux liturgies,

» celui qui réſiſteroit aux flammes auroit la » préférence dans la célébration de l'Office » divin. » Mariana prétend que le Livre Romain ſauta hors du braſier, quoiqu'un peu endommagé par l'impreſſion du feu. Rodrigue de Tolède rapporte ce prodige à l'avantage du Livre Muzarabe qui, non-ſeulement demeura entier, mais qui s'éleva au-deſſus des flammes, tandis que l'office Romain ſe réduiſit en cendres. Quoi qu'il en ſoit, le Roi ordonna que, dans les ſix égliſes abandonnées par les Saraſins aux Muzarabes de Tolède, on conſerveroit l'ancienne maniere de célébrer l'Office divin, & que par-tout ailleurs on ſuivroit la liturgie Romaine. Quelques monaſteres retinrent cependant le rit gothique; mais le tems peu-à-peu en abolit par-tout l'uſage juſqu'a ce que, pour en conſerver la mémoire, le cardinal Ximénès fonda dans ſa cathédrale de Tolède une chapelle où il le fit renouveller, & où il ſubſiſte encore aujourd'hui.

Les Muzarabes ſe ſoumirent aux ordres du Roi, malgré toutes leurs répugnances; & c'eſt de-là qu'eſt venu ce proverbe Eſpagnol: LES LOIX SONT A LA DISCRÉTION DES ROIS.

On a déja pu remarquer le goût des Eſpagnols pour les proverbes qui font alluſion aux traits les plus frapans de leur

Hiſtoire. On peut obſerver ici, qu'ils excellent en ce genre. Leurs proverbes ſont preſque tous nobles, & d'un caractère ſingulier. Ils ont dans le ſens & dans l'expreſſion un certain agrément, une fineſſe qui leur eſt propre, & qui ne ſe trouvent point dans les nôtres. On en peut juger par ceux-ci, quoiqu'ils ſoient dépouillés des graces piquantes de leur langue naturelle... « Dans les conſeils, les murailles ont des oreilles... La guerre, la chaſſe, la galanterie; pour un plaiſir mille peines... La diligence eſt la mere de la bonne fortune... Les aîles ne croiſſent à la fourmi, que pour ſon ſon malheur. »

[1090.]

L'écriture commence à changer en Eſpagne. On y ſubſtitua les caracteres françois aux caracteres gothiques, dont juſqu'alors on avoit toujours fait uſage.

[1092.]

Le Cid, toujours en armes & toujours heureux, continuoit ſes progrès ſur les Sarafins. Il entretenoit la guerre civile parmi leurs Rois, & ſe liguoit avec les uns contre les autres, afin de les détruire par eux-mêmes. Rien ne réſiſtoit aux armes du roi d'Aragon. Tout ſembloit favoriſer les entrepriſes des Chrétiens, lorſqu'une armée d'Almo-

d'Almoravides parut en Eſpagne, & changea la face des affaires.

Alphonſe, devenu veuf pendant la guerre qu'il faiſoit à Bénabet, roi de Séville, en épouſa la fille Zaïde, qui ſe fit Chrétienne, & eut en dot pluſieurs villes conſidérables. Le Prince Maure, voulant profiter de l'alliance qu'il contractoit par ce mariage, forma le deſſein de réunir à ſa couronne tout ce que les Saraſins poſſédoient encore en Eſpagne. Il n'étoit pas aſſez puiſſant, par lui-même, pour exécuter ce projet. Son gendre ne pouvoit, avec bienſéance, le favoriſer ouvertement. Ils firent enſemble un traité ſecret, dont l'Hiſtoire ne rapporte pas les conditions, & inviterent les Almoravides à paſſer en Eſpagne. Ceux-ci ne ſe firent pas long-tems attendre; &, après avoir trompé Bénabet qui perdit la vie dans un combat, leur chef Abénaxa s'empara du thrône de Séville; étendit ſes conquêtes, & prit l'ancien titre de Miramolin. Les Princes Maures, tributaires des Rois Chrétiens, changerent volontiers de ſervitude, en diſant « qu'ils aimoient en-» core mieux garder les chameaux des Al-» moravides, que les pourceaux des Eſpa-» nols. »

On donnoit le nom d'Almoravides aux peuples ſoumis à un roi Maure, qui s'étoit établi à Maroc où ſes ſucceſſeurs règnent

encore aujourd'hui. C'étoit une nouvelle famille, qui avoit renverſé toutes les petites dynaſties d'Afrique, & fondé l'Empire de Maroc. Les Almoravides, ou Morabites, (ce mot ſignifie, *attaché à l'obſervation de la loi*,) formoient une ſecte particuliere, qui regardoit les autres Mahométans comme des hérétiques, & ne leur portoit pas moins de haine qu'aux Chrétiens.

[1093.]

Abénaxa, après avoir ſoumis les Maures, déclare la guerre au roi de Caſtille, & remporte ſur lui deux grandes victoires. Alphonſe, dont le courage brilloit ſur-tout dans l'adverſité, ramaſſe les débris de ſon armée; livre un nouveau combat, pouſſe l'ennemi juſqu'aux portes de Cordouë, l'y tient aſſiégé, & le force à propoſer un accommodement. Le Miramolin rend hommage de ſes conquêtes à la couronne de Caſtille, dont il ſe reconnoît tributaire, & paye ſur le champ une ſomme d'argent très-conſidérable.

[1095.]

La nouvelle de la premiere croiſade publiée en France ſe répand en Eſpagne; & un grand nombre de chevaliers paſſent en Italie, pour aller prendre part à la conquête de Jéruſalem, qui étoit la premiere expé-

dition importante, que l'on ſe propoſoit. Bernard, archevêque de Tolède, avoit pris la croix. A peine eut-il quitté l'Eſpagne, que les chanoines de ſa cathédrale lui nommerent un ſucceſſeur. Il revint ſur ſes pas; rétablit l'ordre dans ſon égliſe, en mettant des religieux du monaſtere de Sahagun, à la place des chanoines, & ſe rendit à Rome. Le pape Urbain II le renvoya en Eſpagne, avec les chevaliers qui l'avoient ſuivi, & le déchargea de ſon vœu d'aller dans la Paleſtine, à condition qu'il emploieroit l'argent deſtiné aux frais de cette guerre à rebâtir la ville & l'égliſe de Terragonne.

L'archevêque, en revenant de Rome, paſſa par la France, «& emmena avec lui, à » Tolède, des hommes d'une piété reconnue, » d'une érudition profonde & d'une pru- » dence conſommée. Afin de ſe les attacher » pour toujours, il leur donna des emplois » conſidérables, & les premieres dignités » de ſon égliſe... Gérard de Moiſſac » paſſa à l'archevêché de Brague; & Pierre » de Bourges, à l'évêché d'Oſma. L'un & » l'autre ont été mis au nombre des ſaints » dont l'Egliſe honore la mémoire. On » nomme encore Bernard & Pierre d'A- » gen; le premier, évêque de Siguença, » enſuite archevêque de Compoſtelle; & » le ſecond, évêque de Ségovie; un au-

» tre Pierre d'Agen, évêque de Palence; » Jérôme de Périgueux, évêque de Va- » lence; & Bernard, premier évêque de » Zamora. Parmi ces grands hommes, il » s'en trouva deux autres, d'un caractere » bien différent; Raimond, qui fut ſucceſſi- » vement évêque d'Oſma, & archevêque » de Tolède; Maurice Bourdin ou Bur- » din, natif de Limoges, qui paſſa de l'ar- » chidiaconé de Tolède à l'évêché de Co- » nimbre, enſuite à l'archevêché de Bra- » gue, fut anti-pape, ſous le nom de Gré- » goire VIII, & mourut en Italie, dans le » monaſtere de la Trinité, où il avoit été » renfermé. »

[1098.]

Le Cid meurt dans la ville de Valence, qu'il avoit conquiſe ſur les Maures, & où, depuis cinq ans, il bravoit tous les efforts de l'Eſpagne Saraſine. « Le roi de Perſe, » touché de la haute réputation de ce grand » homme, & des merveilles que la re- » nommée en publioit, lui avoit envoyé » des ambaſſadeurs pour le féliciter de ſes » conquêtes. »

[1106.]

Le Miramolin, Joſeph Téphin, qui avoit établi dans l'Andalouſie la domination des Almoravides, content de ſe précau-

tionner contre les ſurpriſes, n'avoit pas jugé à propos d'attaquer directement le royaume de Caſtille. Mais, à ſa mort, vers l'an 1100, Hali, ſon fils & ſon ſucceſſeur, entreprit de ſe ſignaler par des conquêtes. Il paſſe en Afrique pour y lever des troupes, & reparoît en Eſpagne, à la tête d'une armée formidable. Tolède eſt aſſiégée. Alphonſe étoit malade; & les comtes de Caſtille déclarent qu'ils ne peuvent être commandés que par le Roi ou par l'Infant. C'étoit un jeune Prince, âgé de dix ans, & fils unique. L'armée Caſtillane marche à l'ennemi, ſous la conduite du comte de Cabra, gouverneur de l'Infant, & de ſix autres Comtes qui devoient agir ſous ſes ordres. Elle eſt miſe en déroute. Le jeune Prince périt dans la mêlée, avec ſon gouverneur; & le mauvais ſuccès de cette bataille, qu'on nomma la Journée des ſept Comtes, fit craindre les plus grands malheurs. Alphonſe infirme, & âgé de ſoixante-quinze ans, leve une nouvelle armée; arrête un vainqueur qui ſembloit devoir envahir la Caſtille, & va l'inſulter, à ſon tour, juſques ſous les murs de Séville. Il revint à Tolède, chargé de gloire, enrichi de dépouilles, & y mourut, le premier jour de Juillet 1109.

[1109.]

Après la mort du roi de Caſtille, les habitans de Tolède, ne ſe croyant plus en ſûreté, ſe diſpoſoient à abandonner la ville. Mais on raſſura les eſprits, en expoſant aux yeux du public le corps du Roi dont la ſeule préſence avoit ſi ſouvent maintenu les peuples dans le devoir & dans le reſpect. On le laiſſa, pendant vingt jours, ſur un lit de parade; & on lui fit des funérailles dignes d'un Prince « qui avoit » élevé la nation Eſpagnole au plus haut » degré de gloire, où elle fût encore mon» tée depuis la décadence des Goths. »

ALPHONSE LE BATAILLEUR*, & URRAQUE *son épouse, héritiere d'*ALPHONSE VI.

[1109.]

URRAQUE, fille unique & héritiere du roi de Caſtille, & que l'Hiſtoire ne craint pas de comparer à Meſſaline, avoit épouſé le roi d'Aragon, après la mort du comte Raimond de Bourgogne, dont il lui reſtoit un fils. Cette Princeſſe, auſſi fiere dans ſes diſcours, & auſſi ambitieuſe dans ſes projets, que déréglée dans ſa conduite, entretint des guerres inteſtines, pendant ſept ans, plutôt que de partager ſon thrône avec un Roi déja puiſſant, & qui ne l'avoit épouſée, que dans

* On donna ce ſurnom à Alphonſe, parce qu'il s'étoit trouvé à vingt-neuf batailles rangées. Louis VI, dit le Gros, qui étoit alors ſur le thrône de France, avoit long-tems porté le ſurnom de Batailleur; expreſſion qui caractériſoit bien la multitude & le genre de petites guerres, qu'il faiſoit ſans relâche, à un grand nombre de vaſſaux, toujours prêts à ſe révolter contre leur Souverain.

l'eſpérance de voir l'Eſpagne Chrétienne ſoumiſe à un ſeul maître. A l'exemple de ſon beau-pere, il prit le nom d'Empereur d'Eſpagne.

[1110.]

La Reine s'échape du château de Caſtellar, où Alphonſe l'avoit renfermée. Elle comptoit trouver ſes ſujets prêts à la venger. Mais les Grands du royaume, honteux de la vie licentieuſe de leur Souveraine, la renvoyerent au Roi, ſon époux, qui la fit renfermer à Soria, & garder avec plus de précaution. Ses amans continuerent de tenir la campagne, & de prendre des villes.

[1111.]

D. Pédre Anſurez * à qui la Reine avoit ôté la place de premier miniſtre, & tous les biens qu'il poſſédoit, regardoit toujours Urraque comme ſa légitime Souveraine, & lui remit pluſieurs villes dont il avoit la garde. Il va rendre compte de ſa conduite à Alphonſe qui ordonne de lui trancher la tête; mais ce Prince révoque auſſi-tôt cet arrêt, & admire avec toute ſa Cour la vertu & la grandeur d'ame de ce miniſtre.

* On rapporte que D. Pédre avoit été gouverneur de l'infante Urraque. Si ce fait eſt inconteſtable, il n'en doit paroître que plus extraordinaire.

[1111.]

Le jeune Alphonſe, fils de la reine Urraque & de Raimond de Bourgogne, étoit élevé, dans la Galice que ſon aïeul lui avoit laiſſée pour apanage, avec le ſeul titre de Comte. Les Grands de cette province ſe liguerent pour aſſurer à ce Prince le droit de ſuccéder au royaume de Caſtille, dont ſa mere étoit ſeule héritiere, & dont ſon aïeul ne l'avoit exclus, que parce qu'il n'avoit pu connoître les belles qualités qui devoient lui frayer un jour le chemin du thrône. L'Infant, reconnu pour Souverain, & couronné à Compoſtelle, eut bientôt un parti capable d'en impoſer.

A cette nouvelle, Alphonſe, roi d'Aragon, ſe rendit à Soria, où étoit Urraque, & la répudia publiquement, avec toutes les formalités propres à lui faire ſentir le mépris qu'il avoit pour elle. C'étoit un coup de politique, de la part de ce Prince. Il prévoyoit que la mere & le fils en viendroient bientôt à une guerre ouverte; & il comptoit trouver dans leurs diviſions un moyen facile de les opprimer l'un & l'autre. Il s'en fallut peu que l'événement ne juſtifiât cette conduite; mais la modération & l'équité firent enfin préférer à ce Prince la gloire de renoncer à un royaume qu'il pouvoit encore diſputer par les armes.

[1114.]

Le roi d'Aragon, après avoir pourvu à la ſûreté des places qu'il tenoit en Caſtille, accepte les offres des Princes François qui n'avoient pu ſuivre Godefroi de Bouillon dans la Paleſtine, & qui ſe propoſoient de concourir à de nouvelles conquêtes ſur les Maures d'Eſpagne. Gaſton de Béarn, Rotrou, comte du Perche, Centulle, comte de Bigorre, le ſeigneur de Lavedan, pluſieurs évêques arriverent avec des troupes choiſies, & aſſez nombreuſes pour ſe faire craindre des infidèles.

Après huit mois d'un ſiége pouſſé avec vigueur, & deux victoires remportées ſur deux armées Saraſines, Saragoſſe fut obligée de ſe rendre. La réduction de cette ville, une des plus riches & des plus conſidérables de l'Eſpagne, fut ſuivie de celle de tant d'autres, que Saragoſſe ſe trouva au centre du royaume d'Aragon, dont elle étoit devenue la capitale, après avoir été, pendant quatre ſiécles, ſous la puiſſance des Saraſins.

[1116.]

Premier établiſſement des Templiers en Eſpagne. Le roi d'Aragon leur donna la ville de Mont-réal, qu'il venoit de bâtir pour tenir en reſpect les Maures du royaume de Valence; &, afin de les mettre en état de

ſoutenir la guerre contre ces Barbares, il leur accorda des terres conſidérables, & la cinquieme partie du butin qu'ils feroient ſur les infidèles : telle fut l'origine des grands biens que les Chevaliers du Temple poſſédoient en Eſpagne, & qui devinrent, dans la ſuite, une des cauſes de leur ruine.

[1117.]

Les habitans de Compoſtelle ſe révoltent contre la reine Urraque, l'aſſiégent dans ſon palais; le forcent, & maſſacrent tous ceux qu'ils rencontrent. La Reine ſe réfugie dans l'égliſe de S. Jacques : on y met le feu. Elle en ſort : on l'inſulte; & on la charge de coups. Elle pardonne aux habitans qui portent encore l'audace juſqu'à la féliciter de ce qu'elle n'a pas été la proie des flammes.

[1120.]

Les Dominicains publient dans le Portugal un Code de loix, civil & criminel. Le Roi en défendit l'exécution, par un édit.

[1121.]

La Reine reparoît en Galice, à la tête d'une armée, pour s'oppoſer aux Portugais

qui vouloient s'emparer de cette province. Thérèſe, comteſſe de Portugal, & ſa ſœur naturelle, conduiſoit elle-même cette expédition. Les deux ſœurs en viennent aux mains, ſur les bords du Minho, & combattent avec une ardeur égale. Thérèſe eſt vaincue; & Urraque met le Portugal à feu & à ſang.

Pendant ce tems-là le Roi d'Arragon remportoit la victoire, à Alcaraz, ſur quelques puiſſans vaſſaux du Miramolin, & ravageoit leurs Etats. Le parti du jeune roi de Caſtille ſe fortifioit, au point d'être en état de ſe faire craindre, & de l'emporter ſur celui de ſa mere; & les Maures levoient le ſiége de Tolède, pour la quatrieme fois, depuis le règne d'Alphonſe VI. Ces ſortes d'entrepriſes leur étoient toujours malheureuſes; ce qui donne lieu de croire qu'ils ignoroient l'art d'aſſiéger & de prendre des villes.

[1122.]

La reine Urraque meurt, ſoit d'une fauſſe-couche, ſoit de mort ſubite, en ſortant de l'égliſe de S. Iſidore, dont elle enlevoit le thréſor. Callixte II, très-proche parent du jeune roi de Caſtille, occupoit la chaire de S. Pierre. Ces deux circonſtances réunies finirent les maux qui affligeoient l'Eſ-

pagne Chrétienne *. Le pape vint heureusement à bout de faire conclure un traité de paix, à condition, 1° que le roi de Castille céderoit le pays de la Rioja, appartenant à la Navarre, & qu'on avoit autrefois usurpé; 2° que le roi d'Aragon restitueroit toutes les places qu'il occupoit encore dans la Castille. Les deux Rois se virent, & n'eurent plus, dans la suite, que de legers démêlés, toujours inévitables entre des Princes voisins.

* Il est étonnant que, malgré tant de troubles, on n'ait jamais assemblé en Espagne un si grand nombre de conciles. Tous avoient pour objet principal de rétablir la tranquillité dans l'Etat, & le bon ordre dans le clergé. On défendoit d'inquiéter ou d'attaquer les pélerins & les laboureurs : on s'opposoit à la licence qui rendoit alors le divorce très-fréquent. On renouvelloit les loix contre le mariage des prêtres : on ordonnoit d'observer une trève, les fêtes & les dimanches; ce qui ressemble aux canons des conciles tenus en France, un siécle auparavant, & qui prescrivoient ce qu'on nomma LA PAIX DE DIEU, & LA TRÈVE DE DIEU.

ALPHONSE VII, L'EMPEREUR.

[1122.]

ALPHONSE VII porta ſur le thrône de Caſtille le ſang & la maiſon de France. Il étoit fils de Raimond de Bourgogne, dont le biſaïeul, Otte-Guillaume, avoit été la tige des comtes de Bourgogne dans la Franche-Comté.

Dans le même tems, un autre Alphonſe, fils de Henri, comte de Portugal, jettoit les fondemens d'une nouvelle monarchie où ce même ſang règne encore. Pluſieurs hiſtoriens ont nommé le comte de Portugal, Henri de Lorraine, parce qu'ils l'ont cru en effet de cette maiſon. Mais il eſt très-certain, d'après les monumens cités par MM. de Sainte-Marthe, qu'il étoit originaire de celle de Bourgogne, & qu'il deſcendoit de Robert, roi de France, fils de Hugues-Capet.

Nous finirons ici de confondre la Luſitanie, ou le Portugal, avec le reſte de l'Eſpagne; & le règne d'Alphonſe I ſera la premiere époque des ANECDOTES PORTUGAISES.

[1124.]

Le roi d'Aragon ne s'occupoit qu'à faire des conquêtes ſur les rois Maures, ſes voiſins. Il en défit onze, qui s'étoient joints pour s'oppoſer à ſes progrès, & revint chargé de leurs dépouilles. « Il fit bâtir un » nouveau fauxbourg dans la capitale de » Navarre, & le donna, avec le droit de » naturalité, aux François qui l'avoient » ſuivi dans ſes expéditions militaires, » n'obmettant aucune occaſion de récom- » penſer les ſervices d'une nation qu'il ai- » moit, & à la valeur de laquelle il ſe re- » connoiſſoit redevable d'une grande par- » tie de ſes exploits. »

Ces onze Rois étoient du nombre de ceux qu'on pourroit appeller les Grands Vaſſaux du Miramolin, & qui occupoient une certaine étendue de pays qu'ils gouvernoient avec une autorité abſolue. Souvent ils ſe faiſoient mutuellement la guerre, & ſe croyoient trop heureux de n'être pas attaqués par les Eſpagnols, contre leſquels ils ne prenoient jamais les armes que pour ſe défendre.

A proprement parler, on ne comptoit alors que trois Rois en Eſpagne; celui de Caſtille, qui poſſédoit l'ancienne & la nouvelle Caſtille, le royaume Léon, les Aſturies, & la Galice; le roi d'Aragon, qui

étoit auſſi maître de la Navarre ; le Miramolin, ou le roi de Maroc, qui avoit, outre ſes Etats d'Afrique, l'Andalouſie, les Algarves, la Murcie, les royaumes de Cordouë, de Grenade, de Valence, & une partie du Portugal. Il y avoit encore en Eſpagne deux Comtes ſouverains ; celui de Portugal, vaſſal du roi de Caſtille ; & celui de Barcelone, qui étoit feudataire de la France, & poſſédoit la Catalogne avec le Rouſſillon.

[1127.]

Après une bataille, qui termina le premier démêlé entre la Caſtille & le Portugal, Alphonſe VII tourna ſes armes victorieuſes contre les villes Saraſines, frontieres du royaume de Tolède. Ses conquêtes, avec celles que le roi d'Aragon continuoit, & que le comte de Portugal ſe préparoit à faire, auroient, en peu de tems, dépouillé les Maures de ce qu'ils poſſédoient encore dans l'Eſpagne, ſi la guerre ne s'étoit pas allumée de nouveau entre les Rois Chrétiens, comme il n'étoit arrivé déja que trop ſouvent, & dans des circonſtances preſqu'auſſi favorables ; mais l'inſtant marqué pour cette grande révolution étoit encore éloigné ; &, contre toutes les régles de la prudence humaine, & d'une ſage politique, les Infidèles, ainſi

que

que les Chrétiens, manquoient conſtamment l'occaſion d'accabler leurs ennemis.

[1128.]

D'après une coutume fort ancienne, l'héritage des évêques morts paſſoit au fiſc. Le roi de Caſtille renonce à ce droit, par un diplôme; ce qui acheve de lui gagner le clergé de ſes Etats.

[1129.]

La Caſtille, déchirée par les guerres civiles, & en proie à la tyrannie des Grands, avoit beſoin d'une réforme générale. On aſſemble un concile, à l'exemple des Goths, (le IVe de Palence.) Le Roi, les évêques, & les RICOS-HOMBRES s'y trouverent. On défendit, ſous peine d'être raſé, d'attaquer ſur les grands-chemins les eccléſiaſtiques, les moines, les pélerins, les voyageurs, les marchands, & les femmes. On porta la peine d'excommunication contre les ſeigneurs qui, ſans des raiſons légitimes, uſurperoient le bien de leurs vaſſaux. Tout faux-monnoyeur fut condamné à la même peine, & à avoir les yeux crevés. On défendit de donner aſyle aux traîtres, aux voleurs, aux parjures, & aux excommuniés.

RICOS-HOMBRES, ſignifient HAUTS & PUISSANS. On donnoit ce nom aux

principaux de la nation, qu'on appelloit en latin *Magnates*, ou *Optimates*, & qui avoient eu autrefois, conjointement avec les évêques, le droit d'élire les Rois. Le titre de HAUTS convenoit à leur origine qui remontoit à la fondation de la monarchie des Goths: celui de PUISSANS n'étoit pas moins conforme à leur opulence, puisqu'on leur laissoit en toute propriété les terres, les bourgs, & même les villes dont ils s'emparoient dans les petites guerres qu'ils faisoient, avec leurs vassaux, contre les infidèles. L'expulsion des Maures, étant depuis long-tems l'objet principal du gouvernement, on engageoit les Grands à y contribuer de tout leur pouvoir.

[1130.]

Le Miramolin se laissa surprendre dans son camp par une poignée d'Espagnols; & la meilleure partie de son armée fut égorgée, avant que d'avoir pu songer à se défendre.

[1131.]

Le roi de Castille prend Calatrava, malgré la vigoureuse résistance qu'on lui oppose, & cède à l'archevêque de Tolède le domaine de cette place, à condition de la conserver & de la défendre contre les entreprises des Maures. L'archevêque céda

aux Templiers cette place importante, & les droits qu'il y avoit. Dans la ſuite, Calatrava fut remiſe au pouvoir des Chevaliers qui portent encore aujourd'hui le nom de cette ville. (Voyez ci-après, ſous l'année 1158.)

Ces Chevaliers, à l'exemple des Hoſpitaliers & des Templiers, avoient pris la croix en Eſpagne, & ſuivoient les armées Chrétiennes à leurs dépens. La fin principale de cet ordre étoit de faire toujours la guerre aux infidèles.

[1132.]

L'infant D. Sanche, fils aîné du roi de Caſtille, reçoit l'ordre de chevalerie à Valladolid. Lorſqu'on faiſoit un jeune Prince chevalier, on l'émancipoit, & on le déclaroit majeur. Cette cérémonie ſe fit ſelon la coutume, avec toute la pompe poſſible. Le Roi, qui voulut s'en charger, arma ſon fils de toutes piéces; lui ceignit l'épée avec le baudrier, & lui dit qu'il venoit de contracter « l'obligation de marcher ſur les » traces de ſes peres, d'imiter leur valeur, » d'avoir une noble ambition, de ne cher» cher que la gloire, de ſacrifier ſa per» ſonne & ſa vie pour le ſervice de Dieu, » & le bien de ſa patrie. »

[1134.]

Le roi d'Aragon s'opiniâtre au ſiége de Fraga, refuſe la capitulation qu'on lui demande, va lui-même aſſembler une nouvelle armée pour s'oppoſer aux Maures qui venoient de toutes parts au ſecours de cette place importante. Au retour, il ſuivoit ſes troupes, à la tête d'une eſcorte de trois cents chevaux. Il ſe voit coupé par la cavalerie ennemie, qui l'attaque bruſquement. Il ſe précipite, dans le deſſein de percer avec ſon eſcadron, & de rejoindre ſes troupes. Il combat en héros, ſuccombe enfin ſous les traits qu'on lui lance; & ſa mort cauſe le plus grand embarras, par les diſpoſitions bizarres de ſon teſtament.

Ce Prince n'avoit pas d'enfans; & un zèle imprudent le porta à inſtituer les chevaliers du Temple, & ceux de S. Jean de Jéruſalem, héritiers de tous ſes Etats. Les Grands des royaumes de Navarre & d'Aragon s'aſſemblent pour délibérer ſur le choix d'un ſucceſſeur. On leur conteſte ce droit. Les Chevaliers légataires, demandent l'exécution du teſtament. Le roi de Caſtille ſe prétend héritier légitime: on ſe ſépare, ſans rien conclure. La Navarre mécontente, depuis long-tems, de n'être plus qu'une

ſimple province, ſe donne un Roi dans la perſonne de D. Garcie, petit-fils de Sanche IV. A cette nouvelle, les Aragonnois ſe preſſent de fixer leur choix. Ils éliſent & couronnent, à Hueſca, Ramire, frere des deux derniers Rois, & qui, pendant quarante ans, avoit été ſucceſſivement ſimple religieux de Tomer, abbé du monaſtere de Sahagun, évêque de Burgos, de Pampelune, de Roda, & de Balbaſtro. Depuis la mort de ſon dernier frere, il prenoit le titre de PRÊTRE-ROI. Surita dit « que ce fut quelque choſe de nouveau » & d'extraordinaire, de voir un moine » monter ſur le thrône, après quarante ans » de profeſſion religieuſe. Pour achever le » merveilleux dans ce Roi, on l'obligea » de ſe marier. Ce fut le pape Innocent II » qui lui en donna la diſpenſe. »

[1135.]

Le roi de Caſtille profite de la foibleſſe de D. Garcie, & de la vieilleſſe de Don Ramire, pour aggrandir ſes Etats, & ſe fait proclamer Empereur des Eſpagnes. Trois de ſes prédéceſſeurs avoient déja pris ce titre, qui ne fut porté par aucun de ſes ſucceſſeurs. Le Roi de Navarre fit un traité par lequel il ne perdit que ce qu'il poſſédoit au-delà de l'Ebre : celui d'Aragon eſſuya des pertes bien plus conſidérables.

Alphonſe VII ſe fit couronner Empereur à Tolède ; & c'eſt par ce titre qu'il eſt particuliérement diſtingué dans les Annales Eſpagnoles, parce qu'il le porta plus conſtamment qu'aucun de ſes trois prédéceſſeurs. On fixe à cette époque les armoiries que la ville de Tolède porte encore aujourd'hui. Elles repréſentent un Empereur aſſis ſur ſon thrône, revêtu des habits impériaux, ſoutenant un globe dans la main gauche, & tenant de la main droite une épée nue.

[1136.]

Le roi d'Aragon s'attiroit un mépris général. La nobleſſe le jugeoit indigne de porter la couronne, & refuſoit de lui obéir. Le peuple qu'il ne défendoit pas, ne lui donnoit que le nom de ROI DÉFROQUÉ, & deshonoroit publiquement la Majeſté royale. Ce Prince foible crut relever ſon autorité, en devenant terrible. Il aſſemble les Etats généraux de ſon royaume, &, ſans autre forme de procès, fait couper la tête à quinze des plus grands ſeigneurs du pays, parmi leſquels on en compte quatre de la ſeule maiſon de Luna. Cette cruelle exécution fit ſuccéder la haine au mépris ; & le Prince, fatigué du poids d'une couronne qu'il ne pouvoit plus ſoutenir, deſcendit lui-même du thrône, pour aller finir

ſes jours dans un monaſtere qu'il avoit fait bâtir à Hueſca.

[1137.]

Raimond Bérenger, comte de Barcelone, obtient la couronne d'Aragon, en épouſant une Princeſſe, âgée de deux ans, que Ramire avoit eue de la reine Agnès, ſœur d'Eléonore d'Aquitaine, répudiée par Louis le Jeune, roi de France, & qui épouſa Henri II, roi d'Angleterre. Raimond étoit frere de la reine de Caſtille. Cette alliance; ſes attentions, & les marques de reſpect qu'il affectoit de donner à Alphonſe, lui procurerent plus d'avantages qu'il n'auroit pu en eſpérer de la guerre la plus heureuſe.

[1138.]

Toute l'Afrique étoit en trouble par les entrepriſes des Almohades, famille nouvelle, qui prétendoit s'élever ſur les ruines des Almoravides, famille ancienne & illuſtre parmi les Saraſins. Le Miramolin, voulant conſerver ſa ſupériorité, tranſporte en Afrique le reſte des Chrétiens Muzarabes, parce qu'ils étoient plus aguerris, plus braves, & plus adroits que ſes Maures.

[1139.]

Les Maures viennent inveſtir le château

d'Azéca, où la reine de Caſtille s'étoit retirée, pendant qu'Alphonſe aſſiégeoit Oréja. Cette Princeſſe fait dire aux généraux qu'elle « trouve étrange que des Che-» valiers, élevés au-deſſus du vulgaire, » par la naiſſance, la valeur & les ſenti-» mens, n'ayent pas honte d'attaquer une » femme & une reine. Elle ajoûte que » c'eſt à Oréja, & contre un Roi, qu'ils » doivent aller ſe ſignaler. » Les Maures levent auſſi-tôt le ſiége, & ne demandent à la Reine que l'honneur de la voir. Elle paroît ſur les murs; & les ennemis défilent en ſa préſence, en donnant mille louanges à la fermeté, aux graces, & à la beauté de la reine de Caſtille. Ce trait de galanterie détruit bien l'idée que préſente une armée de Maures, de Saraſins, d'Almoravides ou de Mahométans.

[1141.]

Les Chevaliers du Temple & de S. Jean de Jéruſalem renouvellent leurs prétentions ſur le royaume d'Aragon, en vertu du teſtament d'Alphonſe le Batailleur. On leur répondit par de bonnes raiſons : on y ajoûta de l'argent, de nouveaux établiſſemens; & il ne fut plus queſtion de cette affaire.

[1142.]

Deux mille Caſtillans défont une armée

de vingt mille Maures, ravagent toute l'Andalousie ; sont vaincus à leur tour, & perdent en un jour tous les fruits d'une campagne glorieuse.

[1144.]

Le roi de Navarre épouse Ebraque, fille naturelle du roi de Castille. Les nôces se firent dans la ville, où il y eut des joûtes, des tournois, des courses de taureaux, & un divertissement qui peint bien les mœurs de ce siécle. On forma une enceinte au milieu de la place publique. On y fit entrer un porc, & deux aveugles armés chacun d'un gros bâton & d'un casque sur la tête. Ces deux aveugles devoient poursuivre l'animal qui étoit le prix destiné à celui qui le tueroit avec son bâton. Les spectateurs s'amuserent beaucoup de voir les aveugles courir vainement après leur proie, recevoir & se donner mutuellement les coups qu'ils croyoient lui porter.

[1146.]

Alphonse veut profiter des divisions qui régnoient parmi les Maures d'Espagne, partagés alors en trois dynasties ; celles de Grenade, de Cordouë, & de Valence. Il forme une ligue avec l'Aragon, la Navarre, & les républiques de Gènes & de Pise, qui devoient fournir des vaisseaux,

ſans leſquels il n'étoit pas poſſible d'attaquer les villes maritimes. Cette Ligue dura dix ans; & chaque campagne fut ſignalée par de grands combats, & des conquêtes importantes, dont le cours ſe trouva ralenti trop ſouvent par des évènemens imprévus. Après la priſe d'Almérie, ville maritime dans le royaume de Grenade, & qui ſervoit de retraite aux Corſaires Mahométans, les vainqueurs en partagerent le butin. Les Génois eurent un vaſe d'émeraude, d'une grandeur extraordinaire, & qu'ils conſervent encore aujourd'hui.

[1148.]

Un gentilhomme de Galice s'étoit emparé de l'héritage d'un payſan, & le retenoit, quoiqu'il eût été condamné par le gouverneur de la province à le reſtituer. Le roi de Caſtille, informé de cette violence, part de Tolède, avec quelques troupes; inveſtit ſécrettement la maiſon de l'uſurpateur, & le fait pendre ſur le champ.

[1153.]

La jeune reine d'Aragon, étant ſur le point d'accoucher, fait un teſtament par lequel le royaume qu'elle avoit hérité de ſes peres appartenoit à l'enfant qu'elle portoit, ſi c'étoit un garçon; mais, ſi c'étoit une fille, D. Raimond, ſon époux, de-

voit hériter ſeul de la couronne qu'elle déclaroit laiſſer entiérement libre, & de la maniere dont Alphonſe le Batailleur l'avoit portée. C'étoit prétendre qu'un ſimple teſtament pouvoit annuller tous les traités avec la Caſtille, & vouloir priver ſa fille d'un droit qui lui avoit été à elle-même ſi avantageux.

[1155.]

Le roi de France, Louis le Jeune, accomplit en perſonne le pélerinage qu'il avoit voué à S. Jacques en Galice. L'année précédente, il avoit épouſé Conſtance, fille d'Alphonſe, roi de Caſtille; & quelques Hiſtoriens Eſpagnols en ont pris occaſion de prêter à ce voyage un motif * qui ne mérite pas d'être réfuté ſérieuſement. Alphonſe n'épargne rien pour détromper les François du peu d'idée qu'ils avoient

* « Louis le Jeune, après avoir répudié la fameuſe Eléonore d'Aquitaine, avoit épouſé » Conſtance de Caſtille, fille d'Alphonſe, ſurnommé l'Empereur. L'Hiſtoire d'Eſpagne aſſure » qu'un bruit, qui s'étoit répandu en France, » que cette Princeſſe n'étoit pas légitime, fit » prendre la réſolution à Louis d'aller s'en éclaircir lui-même, ſous prétexte d'acquitter un » vœu. Il eſt aſſez peu vraiſemblable qu'un » grand Roi pût douter d'un tel fait, & encore » moins qu'il eût pris le parti d'aller lui-même » ſur les lieux en faire les informations. »

alors de la magnificence Eſpagnole ; & Louis avoua qu'il n'avoit pas vu de Cour ſi brillante & ſi nombreuſe, dans ſes voyages en Europe & en Aſie. De tous les préſens qu'on lui offrit, il n'accepta qu'une grande eſcarboucle de la main de ſon beau-pere, qui lui demanda le corps de S. Eugene, martyr, premier évêque de Tolède, dont le tombeau avoit été reconnu, en 1148, à S. Denis en France, par Raimond, archevêque de Tolède.

[1156.]

Le roi de France envoie en Eſpagne une » ſolemnelle ambaſſade, dont le chef étoit » l'abbé de S. Denis, chargé de remettre » le bras droit de S. Eugene. Le roi de » Caſtille, & ſes deux fils, accompagnés » du clergé & des grands de la ville, vont » recevoir ce dépôt hors des murs de To- » lède, & le portent eux-mêmes ſur leurs » épaules juſques dans l'égliſe cathédrale. » En 1565, Philippe II envoya une ambaſſade en France, pour obtenir de Charles IX ce qui reſtoit à S. Denis des reliques de S. Eugene ; & on les reçut en Eſpagne, avec la même ſolemnité que la premiere fois.

[1156.]

Deux gentilshommes de Salamanque forment un corps de religieux militaires, ſem-

blable à celui des Templiers. On appella d'abord ce nouvel établiſſement L'ORDRE DE S. JULIEN DU POIRIER. Dans la ſuite, on lui donna le nom d'ALCANTARA, qu'il porte encore aujourd'hui.

[1157.]

Alphonſe VII entre dans l'Andalouſie, à la tête d'une puiſſante armée, & y fait pluſieurs conquêtes importantes. Se ſentant incommodé des chaleurs exceſſives de l'été, il reprend le chemin de Caſtille, & meurt, avant que d'y arriver. Ce Prince ſignoit ainſi : *Ildefonſus, pius, felix, auguſtus, totius Hiſpaniæ imperator;* Alphonſe pieux, heureux, auguſte, empereur de toute l'Eſpagne. « La diviſion de ſes Etats entre » Sanche, ſon fils aîné, à qui il donna » les deux Caſtilles, & Ferdinand qui » eut pour partage le royaume de Léon & » de Galice, fut une faute héréditaire, » dont il falloit encore que quelques ex- » périences des malheurs qu'elle traînoit à » ſa ſuite corrigeaſſent ſa poſtérité. » L'Eſpagne Chrétienne ſe trouva dans une ſituation preſque ſemblable à celle où Sanche le Grand l'avoit laiſſée en 1035. C'étoit perdre en un ſeul jour les avantages acquis avec tant de peines, pendant plus d'un ſiécle.

SANCHE II, LE DESIRÉ.

[1157.]

LE roi de Caſtille ſignala le commencement de ſon règne par deux victoires ſur le roi de Navarre. Don Ponce, comte de Minerva, général des Caſtillans, traita les priſonniers avec les plus grands égards, & les renvoya tous ſans rançon, en diſant : « Je n'ai pris le commandement » de l'armée, que pour réprimer la témé- » rité du roi de Navarre, & nullement » pour maltraiter des malheureux. »

[1157.]

Sanche conduit lui-même ſon armée contre Ferdinand, ſon frere, pour le forcer à rendre les biens dont il avoit dépouillé pluſieurs Grands du royaume de Léon, qu'il venoit de ſacrifier à la jalouſie de quelques courtiſans. Le roi de Léon, pris au dépourvu, va trouver ſon frere, ſans autre ſuite que celle de quelques officiers néceſſaires à ſon ſervice. Il ſe préſente, avant que d'avoir été annoncé, & au moment où le roi de Caſtille ſe mettoit à table. L'accueil répondit à la confiance qu'annonçoit une telle démarche : le repas fut fort gai ; & les deux freres y montrerent une égale diſpoſition de vivre en bonne intelligence. L'Hiſtoire Eſpagnole entre dans

le plus grand détail sur cette entrevue, pour montrer ce que peut la franchise sur un cœur droit & généreux. Sanche ne demanda que le rétablissement des exilés : Ferdinand y consentit de bonne grace. Jamais l'Espagne n'avoit vu conclure une paix plus à propos. Aben-Jacob, roi des Almoades, étoit sur les frontieres de l'Andalousie, avec une armée formidable.

[1158.]

Les préparatifs de la guerre dont les Maures menaçoient la Castille jetterent tant d'épouvante, que les Templiers, désespérant de pouvoir défendre Calatrava, la remirent entre les mains du Roi. Il ne se trouva personne qui voulût se charger de la défense de cette ville, quoiqu'on fît des offres bien capables de tenter l'audace de quelque Chevalier. Deux religieux de l'ordre de Cîteaux se présenterent. L'un, nommé Raimond, étoit abbé de Fitero, non pas en Navarre, mais proche la riviere de Puiserga. L'autre s'appelloit Diégo Vélasquez, & avoit servi long-tems, avec beaucoup de distinction, sous Alphonse VII. Plus hardis que les guerriers, ils s'offrirent de pourvoir la ville de toutes les munitions nécessaires, & d'un nombre de soldats suffisans pour en soutenir le siége. Le Roi accepta ces offres, & transporta à l'ordre de Cîteaux le don de cette place qui avoit été fait autrefois aux Templiers, & dont la perte auroit en-

traîné la ruine de toute l'Eſpagne chrétienne. Le ſuccès juſtifia pleinement la hardieſſe de l'entrepriſe ; & les Maures, informés de l'état où ſe trouvoit cette ville, n'oſerent pas même ſe préſenter devant elle.

L'abbé Raimond forma le plan d'un nouvel ordre militaire, dont il donna l'habit à un grand nombre de ceux qui s'étoient enfermés avec lui dans la place. Le pape Alexandre III le confirma dans la ſuite ; & il eſt encore aujourd'hui au nombre des établiſſemens que l'ordre de Cîteaux peut compter dans le Monde Chrétien : ainſi prit naiſſance l'ordre des Chevaliers de Calatrava. On y inſtitua un Grand-Maître, des Commandans, & des Officiers, qui devinrent puiſſans par les bienfaits des Rois, & des particuliers zélés pour la défenſe de l'Etat & de la Religion, à laquelle ces Chevaliers ont conſtamment contribué de tout leur pouvoir. Ils porterent d'abord une eſpece de ſcapulaire blanc, auquel étoit attaché un petit capuchon qui tomboit ſur leurs épaules. Ils obtinrent, en 1397, de quitter cet habillement, & de ne porter qu'une croix rouge, terminée par quatre fleurs-de-lys.

L'ordre de Cîteaux s'étoit répandu en Eſpagne, ſous le règne d'Alphonſe VII. Les monaſteres fondés par ce Prince ſont preſque les mêmes qu'on y voit encore aujourd'hui,

jourd'hui, & que S. Bernard alla visiter. L'Ordre en fut redevable à l'attachement particulier, que le roi de Castille avoit pour le saint abbé de Clairvaux. Celui-ci étoit Bourguignon : le Prince l'étoit aussi du côté de son pere ; & ce rapport contribua beaucoup au premier établissement de l'ordre de Cîteaux.

Il est surprenant que les écrivains de la Vie de S. Bernard ne parlent pas du voyage qu'il fit en Espagne. Il n'est cependant pas permis d'en douter, puisqu'il le dit positivement dans sa Lettre à Pierre le Vénérable, abbé de Clugni.

[1158.]

Le roi de Castille assembloit ses troupes à Tolède, pour les mener contre les Maures, lorsqu'il tomba malade, & mourut de douleur d'avoir perdu la reine, son épouse. Rodrigue de Tolède dit qu'on l'appelloit » le Bouclier de la Noblesse, le Pere des » Pauvres, le Défenseur des Veuves, l'Ap» pui des Orphelins, l'Ami des Ordres reli» gieux, l'Arbitre de tous les différends ; » tant il étoit bienfaisant envers tout le » monde ! » On lui donna le surnom de DESIRÉ, par l'espérance qu'il donnoit de faire un jour le bonheur de ses peuples, & par la douleur publique dont sa mort fut suivie.

ALPHONSE VIII, LE NOBLE.

[1158.]

ALPHONSE VIII n'avoit que quatre ans, lorſqu'il hérita du thrône de ſon pere; & les maux inévitables d'une longue minorité ſe joignoient à ceux dont on étoit menacé de la part des Saraſins. Cependant de braves guerriers ſe mettent à la tête des troupes que le feu Roi avoit aſſemblées; préſentent la bataille au Miramolin, & le forcent à s'éloigner des frontieres de la Caſtille.

[1158.]

Il n'y avoit pas encore de loi ſur la majorité des rois de Caſtille; mais Sanche II la fixoit à quinze ans, dans une diſpoſition de ſon teſtament, par laquelle il laiſſoit les Alcaydes maîtres des villes dont ils avoient le gouvernement, & leur recommandoit expreſſément de ne s'en deſſaiſir pour perſonne, avant que le Roi ſon fils n'eût atteint l'âge de quinze ans. Alphonſe II fut déclaré majeur, en 1166, & gouverna l'Aragon, par lui-même, dès qu'il eut treize ans.

[1158.]

Les maiſons de Lara & de Caſtro, les plus anciennes & les plus illuſtres de la Caſtille, ſe diſputent la tutelle du jeune Roi, & la régence du royaume. Don Guttiere-Fernand de Caſtro, qui en avoit été chargé par le feu Roi, eut la grandeur d'ame de renoncer à un emploi ſi honorable, par amour pour la paix.

[1159.]

Ferdinand, roi de Léon, paroît dans la Caſtille, avec une puiſſante armée; demande la tutelle de ſon nevèu; fait des conquêtes qui le mettent en état de donner la loi. On alloit lui confier le jeune Prince: D. Nugnez l'enleve adroitement des mains de celui qui le portoit, l'envelope dans ſon manteau; monte à cheval, & le mene à S. Etienne de Gormaz. Toute la Caſtille applaudit à cette action; mais le roi de Léon ſe dédommagea, en s'emparant de tout le royaume, à la réſerve de quelques villes. Avila fut de ce nombre. On y avoit transféré le jeune Alphonſe; & les habitans flatés de cette marque de confiance, défendirent courageuſement leur Souverain, & le garderent fidélement juſqu'à l'âge de douze ans. C'eſt alors, &

à cette occaſion, que les habitans d'Avila commencerent à s'appeller LES FIDÈLES.

[1159.]

Le roi de Léon avoit envoyé un héraut à Manrique, chef de la maiſon de Lara, pour l'accuſer de trahiſon, parce qu'il avoit ſuivi le jeune Alphonſe, ſous prétexte de courir après le raviſſeur. Suivant la coutume de ce tems-là, il falloit ſe juſtifier d'une pareille accuſation, par un duel avec quelque champion choiſi. Manrique répondit que ſa conſcience ne lui reprochoit rien; qu'il mépriſoit les diſcours des aventuriers & des paladins; qu'il ſe réſervoit à combattre pour aſſurer la couronne ſur la tête de ſon Roi, & préſerver ſa patrie du joug qu'on lui préparoit.

[1162.]

La reine d'Aragon, après la mort de ſon mari, ne gouverna qu'au nom de ſon fils mineur, quoique le royaume lui appartînt de ſon chef. Elle établit une loi qui excluoit les femmes de la couronne, de façon cependant que leurs héritiers mâles pouvoient y parvenir. La loi Salique ne reconnoît pas le droit des enfans mâles, iſſus des femmes, parce qu'une mere ne peut donner à ſon fils un droit qu'elle n'a

pas: autrement l'acceſſoire l'emporteroit ſur le principal.

[1162.]

Un impoſteur entreprend de ſe faire paſſer pour Alphonſe I, mort depuis vingt-neuf ans. (Voyez ci-deſſus, page 261.) La crédulité du peuple favoriſe le début du fourbe. Déja on lui rend des honneurs; & le Roi véritable alloit être en danger. Mais l'impoſteur a la témérité de ſe rendre à Saragoſſe, avec peu de précaution. Il y eſt pris & condamné à la potence.

[1165.]

La maiſon de Lara, impatiente d'humilier celle de Caſtro, & de s'élever ſur ſes ruines, conduit le jeune roi de Caſtille devant pluſieurs villes importantes, dans l'eſpérance qu'elles lui ouvriront leurs portes. On ſurprend Tolède; & Ferdinand de Caſtro, qui en étoit le gouverneur, ſe réfugie chez les Maures. C'étoit, depuis long-tems, le parti que prenoient les mécontens, & les exilés. Suivant un principe que l'ignorance & l'eſprit de révolte avoient accrédité, on ſe croyoit libre & indépendant de toute autorité, en renonçant aux biens qu'on poſſédoit dans ſa patrie; & on n'avoit pas honte de chercher parmi les Sarafins un aſyle qu'ils accordoient toujours volontiers; de

porter les armes avec eux, même contre le Souverain légitime, qu'on avoit abandonné.

[1169.]

Les Etats généraux du royaume de Caſtille s'aſſemblent à Burgos. Le Roi qui avoit atteint ſa quinzieme année eſt déclaré majeur; & les gouverneurs lui remettent les villes qui leur avoient été confiées comme en dépôt.

Les Etats généraux étoient compoſés des évêques, des grands du royaume, & des députés de toutes les villes. On y traitoit des moyens de réformer les abus que les troubles introduiſoient & multiplioient ſans ceſſe: on régloit l'adminiſtration des finances & de la juſtice; on y décidoit toutes les affaires qui concernoient la paix, la guerre, les alliances, & le bon ordre de l'Etat.

[1169.]

On reſſentit à Tolède de violentes ſecouſſes d'un tremblement de terre, qui jetta tout le pays dans une conſternation d'autant plus grande, qu'on n'avoit pas encore entendu parler d'un pareil évènement. On ne manqua pas de le regarder comme un préſage des plus grands malheurs; & on obſerva qu'il y avoit préciſément un an que le Tage étant ſorti de

Ton lit, s'étoit debordé sur toutes les campagnes des environs de Tolède.

[1170.]

Le roi de Castille épouse Léonor, fille de Henri II, roi d'Angleterre, & lui assigne pour douaire plusieurs villes très-considérables, outre la part qu'il lui promit dans toutes les conquêtes qu'il feroit sur les Maures.

[1172.]

Les Chevaliers de S. Jacques commencent à porter ce nom. Il y avoit déja longtems que les chanoines de S. Eloi, voulant mettre les pélerins à couvert des insultes des Maures, avoient fait bâtir des hôpitaux sur toute la route, depuis les frontieres de France jusqu'à Compostelle. Quelques gentilshommes de Castille s'unirent aux chanoines de S. Eloi, & formerent un nouvel Ordre militaire, qui parvint, dans la suite, « à un si haut point de grandeur, » qu'il sembloit le disputer même avec la » puissance royale, à laquelle il se rendit » plus d'une fois redoutable. » Les nouveaux Chevaliers embrasserent la régle de S. Augustin, que suivoient les chanoines, & prirent pour habillement un manteau blanc sur lequel on appliquoit une croix rouge, faite en forme d'épée. La bulle d'érection

leur permet de se marier, mais avec l'agrément du Grand-Maître.

[1176.]

Les rois de Castille & d'Aragon forment le projet de chasser les Maures d'Espagne, & commencent leur expédition par le siége de Cuença, qui étoit le rempart des Infidèles. Les deux Rois ne tardent pas à manquer d'argent. Celui de Castille se rend à Burgos, y assemble les Etats généraux, & propose de nouveaux impôts, non pas sur le peuple qui étoit épuisé, mais sur la Noblesse, dont chacun des EXEMPTS, qu'on appelle HIDALGOS, devoit payer cinq maravedis d'or. Le comte de Lara s'oppose à cette demande : toute la Noblesse se joint à lui, quitte brusquement l'assemblée, & décide que, tous les ans, on donnera au Comte, & à ses successeurs, un superbe festin, pour conserver la mémoire du service que D. Pédre de Lara venoit de rendre, & pour engager leurs descendans à défendre les immunités & les droits de leur naissance.

Nous observerons, à cette occasion, que les Maravedis n'ont pas toujours eu la même valeur. Le prix en augmentoit ou diminuoit, selon la volonté des Princes. On assure qu'un Maravedis de ce tems en valoit à-peu-près dix-sept aujourd'hui.

Le Maravedis eſt une petite monnoie de cuivre, dont on trouve aujourd'hui peu de piéces. Les Eſpagnols s'en ſervent pour leurs comptes, ſoit de finance, ſoit de commerce. Le Maravedis vaut quatre Cornados, qui ſont de petites monnoies de compte, comme les pites & demi-pites en France. Les Quartas, autre monnoie de cuivre, valent quatre Maravedis; les doubles Quartas en valent huit, & les Octavos n'en valent que deux. Il y a auſſi des Octavos de quatre & de huit Maravedis.

Il faut trente-quatre Maravedis de Vellon, pour une Réale de Vellon, & ſoixante-trois pour une Réale d'argent; une Piaſtre, ou piéce de huit Réaux emporte cent dix Maravedis d'argent; & il en faut deux mille quarante de Vellon, pour une Piſtole qui vaut quatre Piaſtres; ce qui, dans les calculs un peu conſidérables, monte à des produits ſi extraordinaires, qu'on en ſeroit effrayé, ſi l'on ne ſçavoit pas qu'un nombre prodigieux de Maravedis compoſe à peine quelques centaines de livres Tournois.

[1178.]

Ferdinand de Caſtro, qui avoit quitté les Maures, pour s'attacher au roi de Léon, (Voyez ci-deſſus page 277,) gagne une victoire complette ſur les Caſtillans. Le comte de Lara ſe trouve parmi les priſon-

niers; Caſtro oublie qu'il eſt ſon ennemi perſonnel, & lui rend la liberté, à condition de ſe jurer mutuellement une amitié fidèle.

[1180.]

Depuis le règne de Charlemagne, on datoit les actes publics, qui ſe faiſoient en Catalogne, du règne des monarques François, pour reconnoître que cet Etat étoit un fief mouvant de leur couronne. Il fut décidé au concile, qu'on ſuivroit l'ère chrétienne. « Cette innovation ſervit de pré-» texte à la réſolution qu'on avoit priſe, de-» puis quelque tems en Eſpagne, de ſubſti-» tuer à l'ère d'Auguſte, dont on ſe ſervoit » dans ces royaumes, celle des années de » Jeſus-Chriſt. »

[1181.]

Le pape Luce III envoie en Eſpagne un légat qui réuſſit enfin à conclure la paix entre les Princes Chrétiens. Le point le plus difficile fut de régler les limites, & de marquer les frontieres que chaque Souverain devoit avoir dans les Etats qui étoient encore ſous la domination des Maures. Il fallut décider de quel côté chacun pourroit les attaquer, & juſqu'où il lui ſeroit permis de pouſſer ſes conquêtes. Cet article avoit ſouvent jetté la diviſion entre les Rois, & arrêté le progrès de leurs armes.

[1184.]

Le Miramolin battu ſucceſſivement par l'évêque de Gama, & par l'archevêque de Tolède, trouve encore ſon armée ſupérieure à celle des rois de Léon & de Portugal, & ſe diſpoſe à les combattre. « Mais dans le » tems même que, comptant ſur la victoire, » il rangeoit ſes troupes en bataille, & leur » inſpiroit ſon courage, il tombe mort de » deſſus ſon cheval. Cet accident étonne » tellement les Almohades, qu'ils fuient ſans » tirer l'épée : les deux Rois en font un » horrible carnage. On prétend qu'avant » l'action, les infidèles avoient maſſacré, » par ordre de leur Roi, dix mille femmes » ou enfans Chrétiens. »

[1191.]

Les rois d'Aragon, de Navarre & de Léon ſe liguent contre celui de Caſtille, dont la puiſſance faiſoit ombrage aux deux premiers. Le dernier s'étoit fait armer Chevalier par ce Prince, &, après la cérémonie lui avoit baiſé la main ; ce qui étoit une eſpece d'hommage que ſes ſujets n'approuvoient pas, & dont lui-même avoit honte. Le deſir d'effacer cette tache le fit conſentir à la Ligue ; & il y a apparence que le roi de Portugal, dont il avoit épouſé la ſœur, prit le même parti, à ſa ſollicitation.

Alphonſe ne veut pas donner aux infidèles une occaſion de reprendre les places qu'il venoit de leur enlever, & croit que le deſſein d'une guerre contre les Maures, eſt une raiſon honnête de demander la paix aux Princes ligués. Il la négocie, la conclut, & change la Ligue en une eſpece de Croiſade dont il ſe déclare le chef.

[1194.]

Martin de Piſuerga, archevêque de Tolède, pénetre dans l'Andalouſie, à la tête d'une armée de Caſtillans; y fait les plus grands ravages, & un nombre prodigieux d'eſclaves. Après avoir ruiné la campagne, raſé pluſieurs fortereſſes, & brûlé des villages, ſans trouver la moindre réſiſtance, il revient en Caſtille, chargé d'un riche butin. Le roi de Maroc, ou le Miramolin, informé de cette incurſion, la regarde comme le prélude d'une plus grande entrepriſe, & fait publier LA GACIE dans ſes vaſtes Etats d'Afrique. Les Ethiopiens & les Arabes ſe joignent aux Maures, dans l'eſpérance de conquérir l'Eſpagne tout de nouveau, & d'en exterminer les Chrétiens.

Publier LA GACIE, c'étoit annoncer que la guerre intéreſſoit la religion mahométane, & que tout Muſulman tué par les Chrétiens, ou qui en tueroit pluſieurs, ſe-

soit absous de ses crimes, & assuré d'être parfaitement heureux dans l'autre vie.

[1195.]

Le Miramolin s'avance vers Alarcos. Son armée couvroit la campagne, & toutes les collines opposées, jusqu'où la vue pouvoit s'étendre. Alphonse, au lieu d'attendre les secours que lui amenoient les rois de Navarre & de Léon, prend les devants pour arrêter ce torrent. Soit témérité, soit aveuglement, il engage le combat. Vingt mille hommes & tous ses chevaliers restent sur le champ de bataille. Obligé de fuir, il se voit enlever la Nouvelle-Castille, excepté Tolède. La peste, la famine, les armes des Maures, celles des rois de Navarre & de Léon ravagent en même tems ses Etats; & la Castille n'est plus qu'un théatre d'horreurs.

[1196.]

Alphonse, roi d'Aragon, ordonne, en mourant, que le plus jeune de ses fils prenne « l'habit religieux, dans le célèbre » monastere de Poblete, de l'ordre de Cî- » teaux, & qu'il s'y consacre au service de » Dieu, afin de le prier pour le repos de » l'ame de son pere, & de ses ancêtres. » Il déclaroit encore dans son testament, que ses trois filles, les infantes Constance, Léo-

nore & Douce, pourroient ſuccéder à la couronne, ſi leurs freres D. Pédre & D. Alphonſe mouroient ſans enfans. C'étoit réformer & changer les diſpoſitions du teſtament de la reine Pétronille ſa mere. (Voyez ci-deſſus, page 276.

[1197.]

Le roi de Caſtille, ne pouvant tenir tête aux Maures, attaque le roi de Léon. Leurs armées ſont en préſence; mais les troupes refuſent d'en venir aux mains, & demandent la paix. Les deux Princes forcés d'en conclure les articles, la cimentent par le mariage du roi de Léon avec l'infante Bérengere, héritiere de la couronne de Caſtille.

[1200.]

Blanche de Caſtille épouſe l'héritier préſomptif de la couronne de France, Louis VIII, qui régna en 1223. Elle étoit ſœur de Bérengere, « & ce qui doit être remarqué, » c'eſt que les deux fils de ces Princeſſes, » Louis IX, roi de France, & Ferdinand III, » roi de Caſtille & de Léon, furent tous » deux mis par l'Egliſe au nombre des » ſaints. »

[1204.]

Pierre II, roi d'Aragon, ſe fait ſacrer à Rome. Le pape lui mit la couronne, & les autres marques de la royauté. Le Prince témoigne ſa reconnoiſſance, en s'obligeant

de payer, chaque année, à la chambre Apoſtolique, un tribut de deux cents cinquante écus d'or. Les Aragonnois proteſterent contre ce tribut, & refuſerent de payer les premieres impoſitions que le roi voulut exiger.

Les rois d'Arragon ne portoient ni le ſceptre, ni la couronne, & ne prenoient pas même le nom de Rois, auſſi-tôt après la mort de leur pere. Ils étoient obligés d'attendre qu'ils fuſſent mariés ou armés chevaliers : alors ils prenoient les ornemens de la royauté, & on leur donnoit le nom de Rois.

[1206.]

Le roi de Caſtille fonde l'univerſité de Palence ; c'eſt la plus ancienne d'Eſpagne. Les chaires furent remplies par des ſçavans qu'il fallut chercher en France, & en Italie. Les ſciences n'étoient plus cultivées que par les Maures de Cordouë, à peine étoient-elles connues de nom parmi les Chrétiens. On aimoit mieux les laiſſer dans l'ignorance, que de les confier à des maîtres Mahométans.

[1208.]

D. Diégue de Haro, réfugié chez les Maures de Valence, ſe trouvoit à une action où le roi d'Arragon ayant eu ſon cheval tué ſous lui, couroit le plus grand riſ-

que d'être fait prisonnier. D. Diégue, oubliant les sujets de mécontentement qu'il avoit de ce Prince, lui donne un cheval, le tire de la mêlée, & le laisse à portée de rejoindre ses gens.

[1211.]

La trève conclue avec les Maures alloit expirer. Le roi de Castille, tout décidé à la rompre le premier, obtient du pape les mêmes indulgences pour les Croisés d'Espagne, que pour ceux qui alloient combattre en Palestine, & sollicite des secours en France, en Italie & dans toute la Germanie.

[1212.]

Deux des plus nombreuses armées, dont on ait jamais ouï parler, se trouvent sur les frontieres du royaume de Tolède & de l'Andalousie. On comptoit dans celle des Maures cent cinquante mille hommes de cavalerie; l'infanterie étoit innombrable. L'armée Chrétienne étoit d'environ deux cents mille combattans. Le Miramolin dépêche des couriers, pour annoncer à ses peuples qu'il tient les Chrétiens dans ses filets, & qu'il leur fera voir les rois de Castille, de Navarre & d'Aragon, qu'il traînera à sa suite dans toute l'Espagne. Il menaçoit le pape de faire de S. Pierre de Rome une écurie pour ses chevaux, & d'arborer ses étendards sur les tours de la métro-

métropole du Monde Chrétien. Cependant on en vient aux mains ; &, après avoir combattu preſqu'un jour entier, les Chrétiens remportent une victoire, de laquelle dépendoit le ſalut de l'Eſpagne. Auſſi les hiſtoriens Eſpagnols ne manquent-ils pas d'en attribuer le ſuccès à une foule de miracles. Cent mille hommes perdirent la vie dans cette journée. Il en coûta aux Chrétiens, ſelon Rodrigue de Tolède, environ vingt-cinq ſoldats. La relation du roi de Caſtille en marque trente au plus ; & ceux qui en font monter le nombre plus haut n'en comptent que cent quinze : « Choſe tout-à-fait » hors de vraiſemblance, dit le même Roi, dans ſa lettre au Pape, » ſi on ne la regarde » comme un miracle ! » Afin de perpétuer la mémoire de ce ſuccès, on inſtitua une fête qui ſe célèbre encore, tous les ans, à Tolède, ſous le titre du TRIOMPHE DE LA CROIX. Le roi de Caſtille céda aux Princes croiſés toute la part qu'il pouvoit prétendre au butin.

[1212.]

Après la journée de Marandal, ou d'Ubéda, dont on vient de parler ci-deſſus, les maladies empêcherent l'armée Chrétienne de faire main-baſſe ſur les Maures, & de les chaſſer de l'Eſpagne, ſuivant la réſolution qui en étoit priſe. Il fallut ſe ſé-

parer, après avoir emporté d'emblée plusieurs villes, & conclu une trève que la famine rendoit néceſſaire.

[1213.]

D. Rodrigue Ximénès, archevêque de Tolède, qui a écrit l'hiſtoire de ſon tems, diſtribue tous ſes revenus aux pauvres, pendant la cruelle famine qui déſoloit alors l'Eſpagne. Le Roi, pour le récompenſer, lui donna, & à ſes ſucceſſeurs, la charge de grand chancelier de Caſtille, & ajoûta au domaine de ſon égliſe vingt villages avec leurs dépendances.

La charge de grand chancelier eſt la premiere du royaume, pour le rang & pour l'autorité. Ses fonctions embraſſent toutes les affaires qui regardent le gouvernement de l'Etat. C'eſt à lui d'en expédier & de ſigner les dépêches. Les archevêques de Tolède exerçoient cette charge, par eux-mêmes, lorſqu'ils ſe trouvoient à la cour; &, quand ils étoient obligés de s'en abſenter, ils ſe faiſoient remplacer par quelqu'un de confiance, mais avec l'agrément du Roi. Dans la ſuite, les Rois commencerent par nommer eux-mêmes, ſans la participation de l'archevêque, ceux qui devoient remplir ſa charge, & finirent par la donner en chef. Les archevêques de Tolède n'en ont pas moins continué de prendre le titre de Grand-Chancelier de Caſtille.

[1213.]

Le roi de Léon prend la ville d'Alcantara, & la donne aux Chevaliers de Calatrava. Cette donation étoit une charge réelle, puiſqu'il s'agiſſoit de défendre la ville contre les Maures qui la regardoient comme leur plus forte barriere contre les entrepriſes des Princes Chrétiens.

Les Chevaliers mirent dans la place une forte garniſon qui ne tarda pas à former un nouvel ordre militaire, ſoumis d'abord à celui de Calatrava, dont il eſt aujourd'hui indépendant, quoique toujours uni à l'ordre de Cîteaux. Tels furent les commencemens de l'ordre des Chevaliers d'Alcantara, qui s'eſt rendu ſi célèbre. Ils porterent d'abord un petit capuchon attaché à une eſpece de ſcapulaire rouge, large de quatre doigts. Ils changerent cet habillement, en 1411, & prirent un manteau blanc ſur lequel eſt attachée une croix verte, terminée par quatre fleurs-de-lys.

[1214.]

Alphonſe VIII ne laiſſe en mourant qu'un jeune Prince âgé de dix ans. Pierre II, roi d'Aragon, mort l'année précédente, avoit eu pour ſucceſſeur un enfant de quatre ans. Ces deux minorités furent la ſource de bien des maux.

HENRI I.

[1214.]

LE royaume d'Aragon étoit diviſé en trois partis ; celui du Roi, & ceux de D. Sanche, & D. Ferdinand, ſes oncles, qui prétendoient avoir des droits à la couronne.

Eléonore d'Angleterre, reine de Caſtille, étoit en état de bien gouverner, pendant la minorité de ſon fils ; mais elle ſuivit de près ſon mari, & le règne du jeune Roi ſe paſſa en conteſtations parmi les Grands qui vouloient régner ſous ſon nom.

On aſſembla les Etats généraux d'Aragon, afin de trouver quelque voie d'accommodement, & de ménager les eſprits en faveur du jeune Roi. Les trois Ordres lui prêterent ſerment de fidélité ; ce qui n'avoit pas encore été obſervé à l'avenement des Rois à la couronne. Depuis cette époque, la coutume en a été établie, & on l'a ſuivie conſtamment.

[1215.]

D. Alvar de Lara, qui avoit extorqué

par adreſſe la régence du royaume de Caſtille, confiſque l'apanage de Bérengère, ſœur du Roi, & la bannit du royaume. Cette Princeſſe aſſemble des troupes pour ſe défendre; mais les Chevaliers qui lui offrent leurs biens, refuſent de combattre contre un homme qui a pour lui la préſence & le nom du Roi.

[1217.]

Henri étoit logé chez l'évêque de Palence, & jouoit dans une cour du palais, avec de jeunes ſeigneurs de ſon âge, lorſqu'une tuile, qui s'étoit détachée du toît, lui tomba ſur la tête, & lui fit une large bleſſure, dont il mourut l'onzieme jour. Auſſi-tôt Bérengère, fut reconnue & déclarée Reine. Son mariage avec le roi de Léon avoit été déclaré nul, après la naiſſance d'un fils nommé Ferdinand. Elle réſolut de tranſmettre à ce fils la couronne dont elle venoit d'hériter.

Les auteurs Eſpagnols ſont partagés ſur le droit d'aîneſſe, que Bérengère pouvoit avoir, à l'excluſion de Blanche, reine de France. Quand même il ſeroit difficile de décider la queſtion en faveur de la reine Blanche, il n'en faudroit pas conclure que S. Louis ſon fils n'eût pas eu à la couronne de Caſtille un droit qu'on pût raiſonnablement oppoſer à celui de S. Ferdi-

nand. Alphonſe le Noble avoit eu peine à conſentit au mariage de Bérengère avec le roi de Léon ; à cauſe de l'empêchement qu'y mettoit la proximité du ſang. Ce mariage avoit été déclaré nul ; & les époux s'étoient ſéparés. Suivant des Lettres conſervées à S. Denis en France, le teſtament d'Alphonſe appelloit à ſa ſucceſſion, en cas que ſon fils mourût ſans poſtérité, les enfans de Blanche, à l'excluſion de Ferdinand, fils de Bérengère. Il eſt vrai que la France ne fit alors aucune démarche. Mais, pour prévenir toutes conteſtations à ce ſujet, Blanche de France, fille de S. Louis, épouſa Ferdinand, fils aîné d'Alphonſe X.

FERDINAND III, SAINT.

[1217.]

BÉRENGÈRE fut assez heureuse pour retirer son fils des mains du roi de Léon. Elle fit la démission solemnelle des droits qu'elle avoit à la couronne de Castille; & Ferdinand, reconnu légitime héritier du roi Henri, son oncle, reçut l'hommage de ses nouveaux sujets. Cette cérémonie se fit à Najare, sous un grand chêne, à la vue d'une multitude innombrable de peuple. Peu de mois après, les Etats généraux s'assemblerent à Valladolid. La Reine y renonça, pour la seconde fois, au royaume de Castille, en faveur de son fils qui fut proclamé de nouveau, & couronné dans une grande place du fauxbourg, d'où on le conduisit à l'église. Il y jura, selon la coutume, la conservation des priviléges, accordés par les Rois, ses prédécesseurs, & reçut le serment de fidélité du clergé, de la noblesse, & du tiers-état représenté par les députés des villes principales honorées du nom de Cités.

[1218.]

L'Eſpagne voit un pere armé contre ſon fils, dans le deſſein de lui enlever la couronne. Le roi de Léon n'a pas en Caſtille tout le ſuccès qu'il ſe promettoit. « Il porte » l'ambition & la haine juſqu'à ſolliciter le » prince Louis, fils du roi de France, époux » de Blanche de Caſtille, d'entreprendre » avec lui la conquête du royaume de Fer- » dinand, ſous prétexte que ce Prince, né » d'un mariage illégitime, ne pouvant par- » venir au thrône, la couronne étoit dé- » volue à Blanche. » Cette propoſition eſt rejettée à la cour de France.

[1218.]

Le jeune roi d'Aragon reçoit le ſerment de ſes ſujets qui lui font jurer de ne point altérer la monnoie. Les Rois ſes prédéceſſeurs avoient eu ſouvent recours à cet expédient, parce qu'ils ne pouvoient lever aucun impôt, ſans le conſentement des Etats qui ſe contentoient d'accorder, une ſeule fois, ſous chaque règne, un tribut conſidérable, appellé BOVATICO. C'étoit un impôt ſur toutes les bêtes à cornes, & à laine, qui ne ſe levoit que dans les grands beſoins de l'Etat.

[1219.]

Les Maures ſont attaqués, de toutes parts, par des Croiſades qui ſe multiplioient contre eux; mais le ſuccès de ces différentes expéditions ne répondoit pas aux eſpérances qu'elles faiſoient concevoir. Il n'en réſulta, cette année, qu'une famine cruelle, ſuivie d'une mortalité qui déſola toute l'Eſpagne.

[1220.]

Ferdinand s'arma lui-même Chevalier, la veille de ſon mariage, « parce qu'il n'y » avoit alors perſonne plus digne que lui » de faire cette cérémonie. »

Suivant les loix de la Chevalerie, on ne pouvoit être armé que par un Chevalier qui fût ſupérieur en dignité. Etoit-ce enfreindre ces loix que de choiſir des Chevaliers fameux par leurs hauts faits d'armes? Pluſieurs Rois, ſur-tout en France, ont fait cet honneur à des ſujets diſtingués.

[1222.]

Les Maures aſſiégés par une armée de Croiſés, que commandoit le roi de Léon, promettent une ſomme d'argent qu'ils attendoient d'Afrique, à condition qu'on levera le ſiége. Le Roi y conſent. Les Maures refuſent la ſomme promiſe. L'armée

n'étoit plus en état de recommencer le ſiége, ni de ſe faire payer.

[1222.]

L'infant de Caſtille, à peine âgé d'un an, eſt reconnu par les Etats du royaume, en qualité d'héritier de la couronne. « La » coutume de rendre hommage aux fils » aînés des Rois, même au berceau, s'eſt » conſervée juſqu'à préſent en Eſpagne. »

[1224.]

Le roi de Caſtille termine heureuſement les troubles de ſon royaume, & commence les conquêtes qu'il ſe propoſoit de faire, chaque année, ſur les Maures. Les rois de Léon, de Portugal & d'Aragon, ſuivent ſon exemple; & les Chrétiens triomphent par-tout. Pendant les expéditions de Ferdinand, la Reine-mere étoit chargée de la régence de Caſtille, où elle faiſoit paroître autant de prudence & de fermeté, que Blanche en montroit à la France. Jamais ſœurs n'eurent des traits de reſſemblance, plus marqués ni plus frapans. Elles préſentent même un rapport qui eſt ſans exemple dans l'Hiſtoire, « celui de deux ſœurs, » toutes deux meres de deux Saints, tou- » tes deux tutrices de leurs fils; leurs maî- » treſſes & leurs modèles dans la ſcience » des Saints, & dans l'art de régner; toutes

» deux Régentes de leurs Etats, pendant » qu'ils étoient occupés à faire la guerre » aux Infidèles, & leurs coopératrices dans » tout ce qu'ils ont fait de vertueux & de » grand. »

[1225.]

Ferdinand accorde la paix aux Maures de Grenade, qui lui faiſoient des offres très-avantageuſes, entr'autres de rendre la liberté à treize cents eſclaves Chrétiens. Quelque tems après, il conclut auſſi la paix avec le roi de Séville, qui l'obligea de payer, tous les ans, un tribut de trois cents mille Maravedis d'or, qui feroient aujourd'hui environ trente mille livres.

[1227.]

Abdalla, roi de Baëza, remet la citadelle de ſa capitale à Ferdinand dont il s'étoit rendu vaſſal, & va fixer ſa demeure à Cordouë qui lui appartenoit. Les habitans de cette ville l'arrêtent comme un traître, inſtruiſent ſon procès, & lui font trancher la tête.

[1227.]

On jette les fondemens de l'égliſe cathédrale de Tolède, un des plus beaux édifices de l'Eſpagne. Les riches dépouilles de l'Andalouſie furent conſacrées à élever ce monument de la piété & de la magnificence des

Rois Catholiques. Ferdinand voulut en poſer la premiere pierre, « ſous laquelle on » mit des médailles d'or & d'argent, qu'on » avoit fait fraper exprès, ſuivant la cou- » tume des anciens Romains. »

Les médailles frapées, pendant la domination des Goths, ſont d'une gravure groſſiere, & véritablement barbare, en comparaiſon de celles qui avoient été frapées, pendant la domination des Romains, & prouvent combien il étoit néceſſaire d'en fabriquer de plus parfaites. Tout ce qu'on peut y apprendre ſe réduit à la véritable orthographe des noms des rois, ou des villes qui avoient le droit de battre monnoie. La ſuite de ces médailles gothiques, la plus nombreuſe qu'on connoiſſe, & qui eſt en or, ſe trouve à Paris, dans le cabinet du Roi.

On n'a pas lieu d'aſſûrer, ni même de croire qu'avant l'époque de la domination des Goths, on eût fabriqué des médailles d'or. On n'en trouve qu'en argent & en cuivre. Le titre des premieres eſt aſſez fin, & du même poids que le denier Romain, qui ſe rapporte à notre gros.

[1228.]

Sanche VI, roi de Navarre, étoit devenu ſi gros, qu'il ne pouvoit plus ſe remuer; & les Grands de Caſtille en profitoient pour

faire valoir leurs prétentions. Il appelle son neveu, Thibaud, comte de Champagne, à la défense d'une couronne qui lui appartenoit par le droit de la naissance. Le jeune Prince montre par sa conduite le desir qu'il a de régner. Sanche le renvoie en France, & invite le roi d'Aragon, son voisin, à une conférence secrette. Le résultat fut un traité bizarre, par lequel les deux Rois s'adoptoient réciproquement, & se reconnoissoient pour les seuls héritiers de leurs couronnes. Les Grands de Navarre & d'Aragon avoient signé & ratifié ce traité qui n'eut point d'exécution.

[1229.]

Le roi d'Aragon envoie redemander quelques navires Catalans, pris par les Maures des isles Baléares, (Majorque, Minorque, & les autres isles qui les environnent.) Le roi de Majorque demande avec mépris : « Quel est ce roi d'Aragon ?... » C'est, répond l'envoyé, celui qui a défait les Maures à la bataille de Murandal.» Peu s'en fallut que ce mot piquant ne coutât la vie à son auteur. Le roi d'Aragon se détermine à chasser les Maures de ces isles dont il s'empara.

[1229.]

A la prise de Majorque, le roi Maho-

métan ſe cacha pour ſe ſouſtraire à la fu-reur des ſoldats; mais il fut découvert & conduit au roi d'Aragon, qui le prit par la barbe. C'étoit la plus grande inſulte qu'on pût lui faire. Le vainqueur avoit juré d'en agir ainſi, afin de venger l'outrage dont nous avons parlé ci deſſus. Du reſte, il le traita avec beaucoup de généroſité.

[1230.]

Alphonſe, roi de Léon, meurt, au retour d'une campagne glorieuſe, pendant laquelle il avoit fait pluſieurs conquêtes importantes, & remporté ſur les Maures une victoire complette. Par une ſuite de l'averſion qu'il conſervoit toujours pour ſon fils, le roi de Caſtille, il le déclaroit, dans ſon teſtament, inhabile à lui ſuccéder, & laiſſoit la couronne, par indivis, aux deux infantes Sanche & Douce, nées de ſon premier mariage avec Thérèſe de Portugal, qu'il avoit répudiée. Ferdinand prévient tous les troubles par ſon autorité; aſſure à chacune des Infantes trente mille ducats de penſion, & réunit pour toujours le royaume de Léon à celui de Caſtille.

Le DUCAT eſt une monnoie d'or, qui valoit autrefois 6 livres 4 ſols, argent de France. Le double Ducat, ou Ducat à deux têtes valoit, ſous le règne de Louis XIII, 10 livres, monnoie de France;

mais enſuite il fut mis un peu plus haut que la Piſtole d'Eſpagne. Il n'y a plus actuellement de Ducats d'or ; & on ſe ſert, pour les comptes, du Ducat d'argent, comme on fait, en France, de la Piſtole de 10 livres, qui n'eſt pas une eſpece courante.

Le Ducat de compte eſt de deux ſortes ; l'un appellé Ducat de Plata ou d'Argent ; & l'autre, Ducat de Vellon ou de Cuivre. Le premier vaut onze Réaux d'argent ; & le ſecond, onze Réaux de cuivre ; ce qui forme une différence d'environ la moitié. Le Réal d'argent s'eſtime 7 ſols 6 deniers ; & celui de cuivre, 5 ſols, monnoie de France.

Le Ducat de change vaut toujours un Maravedis de plus que le Ducat de compte : cette différence vient de l'uſage des banquiers qui ont jugé à propos de l'établir ainſi.

Le change avec les villes du Nord ſe fait par Ducats ; & avec l'Angleterre, par Piaſtres ou Piéces de huit.

[1231.]

Alphonſe porta une loi qui ordonnoit de rendre gratuitement la juſtice à ſes ſujets, & défendoit aux magiſtrats, ſous des peines très-ſéveres, de recevoir aucun préſent ; mais, en même tems, il leur aſſi-

gnoit, ſur les revenus publics, des gages conſidérables.

[1232.]

Aben-Zaën, Saraſin puiſſant dans le royaume de Valence, découvre que ſon Roi entretient une correſpondance avec la cour d'Aragon. Il ne lui en fallut pas davantage pour trouver le moyen d'envahir ſon thrône. Le roi d'Aragon donna des terres au Prince fugitif, qui, peu de tems après, embraſſa la Religion Chrétienne; le maria richement; &, lui ayant aſſuré une fortune conſidérable, il entreprit de joindre le royaume de Valence à celui d'Aragon; ce qu'il exécuta heureuſement.

[1233.]

Tandis que l'archevêque de Tolède, & l'évêque de Placencia, conduiſoient des ſiéges en Andalouſie, & y faiſoient les fonctions de généraux d'armée, l'infant Alphonſe de Caſtille pénetre avec ſix mille hommes juſqu'aux portes de Séville, & remporte, en moins d'une heure, une victoire complette ſur quarante mille Maures. Le roi de Séville, qui commandoit cette armée, s'étoit flaté que ſa ſeule préſence feroit fuir l'ennemi; & il attaqua bruſquement, & ſans ordre, des gens déterminés à vaincre ou à mourir.

Le

Le roi Ferdinand faiſoit auſſi la guerre en perſonne, & procuroit à ſes ſujets tous les avantages qu'ils auroient pu ſe promettre d'une paix profonde. Ce Prince viſitoit ſouvent ſon royaume de Léon, afin d'y maintenir le bon ordre par ſa préſence. Il établit, dans toutes les provinces, des ADELANTADOS; dignité qui répond à celle de vice-rois. En tems de paix, ils adminiſtroient la juſtice; &, en tems de guerre, ils commandoient les troupes de la province confiée à leurs ſoins. Charles-Quint a ôté les fonctions, & les revenus attachés à ces charges, & le titre d'Adelantado ne donne aujourd'hui aucun pouvoir.

La charge d'AMIRANTE fut inſtituée en faveur de Raymond Boniface, le ſeul homme qui entendît alors la marine. Il n'eſt pas ſurprenant que les Eſpagnols ayent tardé ſi long-tems à équiper des flottes. Occupés, dans le centre de leur continent, à ſoutenir des guerres qui exigeoient toutes leurs forces, ils n'eurent beſoin de vaiſſeaux, & ne penſerent à s'en procurer, que lorſqu'ils attaquerent les villes maritimes.

Leurs forces de mer ſe réduiſoient à quelques bâtimens de charge, plus ou moins gros, à des galeres & à des barques de pêcheurs, que les villes voiſines de la mer, ou de riches habitans, équi-

poient à leurs frais. Des médailles antiques présentent la figure d'un gros navire, de deux ponts & demi, à grand mât soutenu par ses cordages, équipé de ses échelles & de ses voiles, sur la proue duquel est une guérite qui, dans nos bâtimens, seroit sur la pouppe. On en trouve un autre qui ne paroît être que d'un pont & demi, & qui a quelque rapport avec nos tartanes. On distingue parfaitement un pavillon arboré au-dessus de son mât, & une branche qui semble être d'olivier, dépeinte au milieu de ce pavillon. Le revers d'une autre médaille donne l'idée de la manœuvre des petites galeres à un seul rang de cinq rames de chaque côté, au mât de laquelle est attachée une voile quarrée.

La forme des vaisseaux de la ville de Valence étoit différente. On voit une tour à plusieurs étages sur la pouppe d'un de ses bâtimens, & une pyramide sur la pouppe d'une de ses galeres. La tête de Mercure, ou son caducée, annonce que tous ces navires étoient entretenus pour le commerce.

La marine des Espagnols ne tarda pas à se rendre formidable; & la charge d'Amirante en devint plus importante. Elle paroît n'avoir été d'abord qu'une simple commission, puisqu'on en donnoit le titre à quiconque commandoit une flotte. Dans

la suite, le commandement souverain des armées navales fut confié à un seul. On lui attribua le septieme de toutes les prises, & de tous les vaisseaux qui faisoient naufrage sur les côtes du royaume ; & cette dignité pouvoit passer pour la premiere de l'Etat. Charles-Quint la réduisit à un simple titre honorifique.

La charge d'ALFEREZ-MAYOR, ou de Grand-Enseigne du Royaume, étoit déja fort ancienne. Les Princes Chrétiens l'avoient établie, à l'exemple des rois Maures de Cordoue. Ferdinand lui donna un nouvel éclat, en ajoûtant à l'office de porter l'étendard de Castille, devant le Roi, dans les combats, le droit de commander l'armée, quand le Monarque ne s'y trouvoit pas. La qualité de Chef des Chevaliers, soumettoit à cet officier toutes les affaires qui concernoient la chevalerie, & l'établissoit protecteur-né des femmes, des veuves & des orphelins. On sçait que tout Chevalier juroit de prendre leur défense, envers & contre tous, & que c'étoit le point capital de la Chevalerie. La charge d'Alferez-Mayor ayant été réunie, en 1382, à celle de Connétable, ne fut plus qu'un titre sans aucune fonction.

Le Grand-Maître de la maison du Roi, qu'on appella MAYORDOME-MAYOR, exerçoit aussi des fonctions qui ont quel-

que rapport avec celle de Grand-Chambellan. Il jouiſſoit d'une prérogative bien honorable ; c'étoit de confirmer tous les bienfaits qu'il plaiſoit au Roi d'accorder ; &, ſans cette eſpece d'attache, nulle grace ne pouvoit avoir ſon effet.

La charge de Grand ALGUAZIL eſt d'épée ; & les plus grands ſeigneurs du royaume ſe trouvent honorés d'en être revêtus. Il n'y en a point en France qui réponde parfaitement à celle-là, à moins qu'on n'y comprenne tout-à-la-fois les charges de Prévôt des Marchands, de Lieutenant de Police, & de Grand-Prévôt.

C'eſt ainſi que les grands officiers de la couronne étoient inſtallés. On mettoit trois ſoupes dans une coupe de vin. Le Roi & le nouvel Officier s'invitoient, trois fois à en manger. Le Roi en prenoit enfin une ; l'Officier, une autre ; & les aſſiſtans crioient trois fois : VIVE LE GRAND-MAÎTRE, ou L'AMIRANTE, &c. Auſſi-tôt après cette cérémonie, le grand Officier prenoit toutes les marques de diſtinction attachées à ſa dignité, comme d'avoir une banniere particuliere, ſon cri de guerre, ſes armes, ſa deviſe, &c.

[1234.]

L'Inquiſition eſt reçue dans la Catalogne, & dans le royaume d'Aragon : elle dé-

pendoit alors de la juriſdiction des évêques.

[1234.]

Thibaut, comte de Champagne, prend poſſeſſion du royaume de Navarre, après la mort de ſon oncle, Sanche VI. (Voyez ci-deſſus, page 300.) On obſerve que, depuis Bermude III, en qui finit la poſtérité des anciens rois Goths, & qui mourut l'an 1037, l'Eſpagne n'eut point de Roi qui ne fût d'origine Françoiſe.

[1236.]

La ville de Cordouë ſe rend au roi de Caſtille, après avoir été ſous la puiſſance des Maures, pendant cinq cents vingt-cinq ans. On accorde aux habitans la liberté de ſe retirer où il leur plairoit. Mais, le Roi ſe rappellant que les Maures, après la priſe de Compoſtelle, avoient fait apporter les cloches de l'égliſe de S. Jacques ſur les épaules des Chrétiens pour être placées dans la grande moſquée de Cordouë, voulut uſer de repréſailles; & força les infidèles à reporter ces cloches ſur leurs épaules, au même lieu d'où on les avoit tirées deux cents ſoixante ans auparavant.

Cette moſquée étoit, ſans contredit, le plus beau monument de toute l'Eſpagne: c'eſt aujourd'hui l'égliſe cathédrale. Elle a

ſix cents pieds de longueur ſur deux cents cinquante de largeur. Elle eſt ſoutenue par trois cents ſoixante-cinq colomnes de jaſpe & de marbre noir.

[1236.]

La priſe de Cordouë étoit ſi importante, que Ferdinand ajoûta à ſes autres qualités le titre de Roi de Cordouë & de Baëça, & obtint du pape la permiſſion de lever un ſubſide ſur le clergé de ſes Etats, ce qui étoit encore ſans exemple en Eſpagne.

[1237.]

Thibaut I, roi de Navarre, ordonne un Droit commun pour tous ſes Etats. Ce royaume ſéparé, depuis pluſieurs ſiécles, du reſte de l'Eſpagne, avoit ſes loix particulieres; & elles étoient preſqu'auſſi différentes, & auſſi nombreuſes que les villes.

[1237.]

Le roi d'Aragon s'occupoit uniquement du projet de faire paſſer ſur ſa tête la couronne de Valence. Il attaquoit les Maures, ſe trouvoit par-tout, & bravoit les dangers avec une ardeur qu'on taxoit de témérité. Souvent même il marchoit en aventurier, mais toujours avec un bonheur égal à ſon intrépidité. Il apprend que la forteresſe d'Enèſe eſt ménacée d'un ſiége.

Auſſi-tôt il part avec un camp volant de cavalerie, d'environ cent maîtres, faiſant conduire devant lui un convoi de vivres, & paſſe devant l'armée ennemie, qui n'oſe l'attaquer. Un gentilhomme Aragonnois, le voyant ſi peu accompagné, prit la liberté de lui demander où il alloit, & ce qu'il prétendoit faire? Le Roi répondit en riant: » Je vais ſéparer le ſon d'avec la farine; » voulant dire qu'il alloit reconnoître les braves d'avec les poltrons.

Peu de tems après, ce Prince revenoit à Burriana, avec dix-huit cavaliers. Un Officier, qui marchoit en avant, apperçoit un parti de cent trente cavaliers Saraſins; le charge avec quelques ſoldats ſeulement, & porte la peine de ſon imprudence. On preſſe le Roi de ſe retirer, pendant que ſon petit eſcadron ſoutiendra l'effort des ennemis: « Je mourrai & ne fuirai point, répond le Monarque intrépide. » Attendons-les: il arrivera de nous ce qu'il » plaira à Dieu d'ordonner. » Une contenance fiere & hardie tint d'abord les Saraſins en ſuſpens. Bientôt après, on les voit tourner bride, ſoit par la crainte d'une embuſcade, ſoit par la vue d'un ſecours qui parut fort à propos.

Les auteurs Eſpagnols font les plus belles deſcriptions du royaume de Valence, & ſur-tout de la capitale. Ils conviennent

qu'il n'y croît pas de bled ; mais on en tire abondamment par la Méditerranée & par l'Océan. Du reste, on y trouve tout ce qui peut rendre la vie non-seulement aisée, mais agréable & délicieuse. « Valence est » très-peuplée ; & les hommes y naissent » naturellement guerriers. Le ciel & la » terre concourent également à rendre son » climat un des plus charmans de l'Europe. » On n'y ressent point les rigueurs de l'hi- » ver ; & les chaleurs de l'été y sont tem- » pérées par les vents de mer. La fécondité » de ses campagnes, la somptuosité de ses » édifices, & la politesse de ses habitans, » ont fait dire que les étrangers y oublient » aisément leur patrie. Des arbres de toute » espece croissent dans ses jardins, particu- » lierement les citroniers, les orangers » & les limoniers qu'on y plante en quin- » conce, & qui conservent une verdure per- » pétuelle que les frimats de l'hiver, & les » ardeurs de l'été ne ternissent point. Les » murailles sont revêtues de ces arbres, en » forme de palissades que l'on dispose de » maniere qu'elles forment de grands cabi- » nets où les branches sont enlacées les » unes dans les autres, avec tant d'art, » que les rayons du soleil ne peuvent les » percer, lorsqu'on y est à couvert de la » pluie. De ces branches diversement pliées » on compose des figures d'oiseaux, d'ani-

» maux, de toutes ſortes de vaſes, qu'on » prendroit pour des ouvrages de marque- » terie dans la ſaiſon des fleurs & des » fruits... Le Guadalquivir paſſe à l'orient » de la ville, & y eſt joint par un pont, » d'où, ſe diviſant en pluſieurs ruiſſeaux, » d'un côté il arroſe la campagne, & de » l'autre il porte l'eau dans les places publi- » ques, & juſques dans les maiſons des » particuliers, par différens canaux. Dans » le voiſinage de la mer, eſt un vaſte étang » qui fournit une multitude prodigieuſe » d'excellens poiſſons. Enfin rien ne man- » que à cette contrée, pour être une des » plus belles provinces de l'Europe. »

[1238.]

Le roi d'Aragon inveſtit Valence ; &, en attendant l'arrivée des troupes qu'on levoit dans ſes Etats, & celles qui lui venoient de France & d'Angleterre, il eut la hardieſſe de ſe préſenter, avec un corps de deux mille hommes, devant une ville qui comptoit plus de cinquante mille défenſeurs. Il ſçut tenir les aſſiégés en échec, & donner aux troupes le tems de venir le joindre. « Nul particulier ne lui en amena » de plus leſtes, & en plus grand nombre, » que Pierre Amel, archevêque de Nar- » bonne ; & aucunes ne firent mieux leur » devoir. » L'armée des aſſiégeans ſe trouva

enfin compoſée d'environ ſoixante mille hommes.

[1238.]

On dit qu'au ſiége de Valence, on ſe ſervit d'une eſpece de bombes appellées Cohètes. Elles étoient « faites de quatre » parchemins, & pleines de matieres pro- » pres à mettre le feu, quand la méche ve- » noit à y prendre, & à les faire éclater » dans les endroits de la ville, où elles » étoient lancées. »

[1238.]

La reine d'Aragon, Yolande de Hongrie, s'étoit rendue au camp ; montoit à cheval, & accompagnoit ſouvent ſon époux, avec une intrépidité qui charmoit le Monarque, & donnoit de l'admiration aux troupes. Le Prince expoſa mille fois ſa vie, & ne reçut qu'un coup de fléche au front. Il en fut quitte pour l'ennui & le chagrin de ſe voir enfermé dans ſa tente, pendant cinq jours.

[1238.]

Les aſſiégés réduits aux dernieres extrémités par la diſette des vivres, & par les fatigues d'un ſiége opiniâtre, qui duroit depuis ſix mois, firent des propoſitions ſi avantageuſes, que le roi d'Aragon ne balança point à les accepter. Tandis que les députés ſe rendoient au camp, pour con-

clure le traité, deux champions Maures, bien montés, & la lance en arrêt, vinrent juſqu'à la tente du Roi, & demanderent deux Chevaliers qui vouluſſent entrer en lice avec eux, pour défendre la gloire de la nation. Pluſieurs guerriers ſe préſenterent. D. Simon Taraſſone, Aragonnois, & D. Pédre Clariana, Catalan, obtinrent la préférence. Au premier coup de lance, le Saraſin fit quitter l'arçon à Taraſſone, & le renverſa de cheval. Clariana répara l'honneur de la nation par la fierté avec laquelle il s'avança contre ſon adverſaire. Au milieu de la courſe, le Maure eut peur, prit tout à coup la fuite, & ſe retira dans la ville.

Les principaux articles de la capitulation portoient que non-ſeulement Valence, mais encore toutes les places ſituées endeçà du Xucar, ſeroient rendues au roi d'Aragon; &, à l'égard de celles qui ſont au delà, il y auroit une trêve pour huit ans; que ceux qui voudroient abandonner Valence ſe retireroient dans les villes de Dénia & de Cullera, où ils ſeroient ſous la protection du Roi vainqueur; qu'ils pourroient ſortir avec leurs équipages, leur argent, leurs meubles, & tout ce qui étoit de nature à être tranſporté, ſans que perſonne les inquiétât; qu'on emploieroit à ce tranſport

cinq jours conſécutifs, avant que de rendre la ville.

[1238.]

Cinquante mille Maures, tant hommes que femmes & enſans, ſortirent de Valence, & traverſerent le camp des Chrétiens, où l'armée formoit deux haies. Des colonies d'Aragonnois & de Catalans repeuplerent la nouvelle conquête : on leur diſtribua les terres que les Maures venoient d'abandonner ; & Valence devint, en peu de tems, plus belle & plus grande qu'elle n'avoit jamais été. Le Roi donna des loix particulieres à ce nouveau peuple, & les fit écrire en Catalan, qu'un hiſtorien appelle la Langue Limouſine : c'étoit la Romance dont on ſe ſervoit en France, depuis le neuvieme ſiécle, & qui avoit paſſé d'abord en Catalogne, & peu-à-peu dans preſque tous les Etats du roi d'Aragon.

[1239.]

La plûpart des Princes Chrétiens envoient des ambaſſadeurs aux rois de Caſtille & d'Aragon, pour les féliciter ſur le ſuccès de leurs armes, & les exhorter à profiter de leurs avantages. Il eſt vrai que la domination Saraſine étoit ébranlée juſques dans ſes fondemens, & qu'elle commençoit à ſe trouver ſur le penchant de ſa ruine ;

mais les deux Rois jugerent à propos d'accorder aux Maures la trève qu'ils demandoient, & dont ils avoient eux-mêmes un besoin pressant, afin de rafraîchir leurs troupes, de rétablir l'ordre dans leurs Etats, & de laisser respirer des peuples qui, depuis long-tems, supportoient les frais de la guerre.

Le roi de Castille profita de la trève, pour visiter tous ses Etats. Il jugeoit lui-même les procès, écoutoit les plaintes des foibles, & défendoit les petits contre l'oppression des grands. Son palais étoit toujours ouvert; & il suffisoit d'être du nombre de ses sujets, pour avoir un libre accès auprès de sa personne. Dans ses audiences ordinaires, chacun pouvoit passer dans son cabinet, & lui parler en particulier.

[1239.]

Mahomet Alhamar qui, de simple berger, ayant passé par tous les grades militaires, s'étoit élevé aux premieres dignités parmi les Maures, ajoûta la ville de Grenade aux autres places qu'il possédoit en souveraineté, & fonda une nouvelle monarchie qui a subsisté près de trois siécles, sous le nom de Royaume de Grenade. Ce Prince Maure apprend que D. Alvare de Castro, gouverneur de Martos, a quitté la ville, & qu'une bonne partie de la gar-

niſon en eſt ſortie. Il inveſtit la place & diſpoſe ſes attaques. La gouvernante dépêche un courier au roi de Caſtille ; &, joignant le ſtratagême au courage, elle raſſemble toutes les femmes ; leur diſtribue des armes avec des habits d'hommes ; les conduit ſur la muraille, & affecte de les montrer aux ennemis. Sa contenance en impoſe & donne aux troupes le tems de venir la délivrer. Alhamar eſt contraint de lever honteuſement le ſiége d'une ville qu'il comptoit emporter d'emblée.

[1240.]

Les habitans de Murcie ſecouent le joug d'Alhamar qu'ils haïſſoient, & ſe choiſiſſent un Roi. Cette démarche fut la ſource de la rivalité, ou plutôt de la haine qui dura, tant d'années, entre Grenade & Murcie, & qui fut ſi funeſte à ces deux villes.

[1240.]

Etabliſſement de l'univerſité de Salamanque, l'une des plus célèbres de l'Europe. Ferdinand y tranſféra celle qu'Alphonſe ſon aïeul avoit fondée à Palence, & lui donna un nouvel éclat par ſes ſoins & ſa libéralité.

[1241.]

Hudiel, roi de Murcie, n'étant pas en état de réſiſter à Alhamar, roi de Grenade, ſe met ſous la protection de la couronne

de Castille, & livre toutes ses places, à condition qu'on le maintiendra sur le thrône, & qu'on lui laissera la moitié des revenus du royaume. On conserve encore aujourd'hui les Actes de Souverain que Ferdinand fit alors à Murcie, en faveur de la Religion Chrétienne.

Deux années après, Alhamar inquiété par une faction puissante, qui menaçoit de le déthrôner, se rendit feudataire du roi de Castille, & s'obligea « de le suivre à la » guerre, de combattre sous ses ordres, » de se trouver aux Etats généraux du » royaume, de partager avec lui les tributs » qu'il levoit dans toute l'étendue de sa do- » mination, pourvu qu'il en assurât la pos- » session paisible à lui-même, à ses enfans, » & à ses successeurs. »

[1242.]

Le cardinal Hugues, Dominicain, né à Barcelone, fameux par l'étendue de son génie, & sa profonde érudition, entreprend de faire les Concordances de la Bible, & y réussit, à l'aide de cinq cents religieux de l'ordre de S. Dominique. Long-tems après, les Juifs & les Grecs imiterent ce travail, sur leurs textes de l'Ecriture sainte.

[1245.]

Rodrigue Ximenès, archevêque de To-

lède, meurt à Huerta, en revenant du concile de Lyon. On voit encore aujourd'hui ſon tombeau, avec une inſcription latine, en deux eſpeces de mauvais vers dont voici le ſens :

LA NAVARRE EST MA MERE,
LA CASTILLE MA NOURRICE,
PARIS MON ÉCOLE,
TOLÈDE MA DEMEURE,
HUERTA MON SÉPULCRE,
LE CIEL MON REPOS.

Les Lettres, & particuliérement l'Hiſtoire, lui doivent de la reconnoiſſance. Il a mêlé, dans ſes Annales Eſpagnoles, des éloges, & même des fables qu'on voudroit excuſer, en les attribuant à ſa gratitude envers une monarchie où il avoit été comblé d'honneurs & de richeſſes.

[1247.]

Le roi de Caſtille avoit formé le grand projet d'achever la conquête de l'Eſpagne Saraſine, & de paſſer enſuite en Afrique, afin de punir les Maures, par de juſtes repréſailles, des maux qu'ils faiſoient ſouffrir, depuis ſi long-tems, aux Eſpagnols. Dans ce deſſein, il entreprend le ſiége de Séville, la capitale de l'Empire des rois de Maroc en Eſpagne, & l'une des plus belles villes qu'il y eut alors en Europe. On

y

y voyoit une tour de brique, « large de » ſoixante verges, & quatre fois plus » haute. »

On peut obſerver ici, que la verge eſt de trois pieds de Tolède, & que le pied eſt de onze pouces. Cette tour avoit donc cent ſoixante-cinq pieds de large, & ſix cents ſoixante de haut : elle étoit, par conſéquent, plus haute de quatre-vingt-ſix pieds que la flèche de la cathédrale de Strasbourg, dont la hauteur paſſe pour une choſe des plus extraordinaires.

Séville eſt au milieu de vaſtes campagnes, auſſi fertiles qu'elles ſont agréables. Dès le tems même, dont nous parlons, elle ſe trouvoit environnée de forêts d'oliviers dont le produit étoit immenſe. « On » comptoit plus de cent mille, tant fermes » que moulins à huile, & magaſins. Ce » nombre eſt exceſſif, & paroîtroit incroya- » ble, ſi nous n'avions pas d'autres garans » que les Maures, ſur le rapport deſquels » on ne peut guères compter. » Aujourd'hui cette ville eſt enrichie par le commerce des deux mers, & par l'arrivée des flottes qu'on y voit aborder, chaque année, depuis la découverte des Indes. « On y » compte plus de vingt-ſept mille feux » diviſés en vingt-huit paroiſſes ou quar- » tiers. . . . La fabrique de l'égliſe cathédrale » a trente mille ducats de rente : l'arche-

» vêque en a ſix vingt mille. Les canonicats, » les dignités, & les autres prébendes, qui » ſont en grand nombre, ont des revenus » à proportion. » La cathédrale de Séville eſt ſurnommée LA GRANDE ; comme celle de Tolède, LA RICHE ; celle de Salamanque, LA FORTE ; & celle de Léon, LA BELLE.

[1247.]

D. Garcie Perez de Vargas, cavalier célèbre par ſa valeur, rencontra, lui ſecond, ſept Maures qu'il ſe mit en devoir d'attaquer. Son compagnon refuſa de tenter l'aventure, & ſe retira avec précipitation. Vargas ne crut pas devoir ſe meſurer ſeul contre ſept ; mais il les attendit avec fierté, bien réſolu de les combattre s'ils venoient l'attaquer. On dit que, l'ayant reconnu, ils n'oſerent paſſer outre. Quand il leur eut donné le tems de ſe décider, il reprit, au petit pas, le chemin du camp. Il en étoit déja aſſez près, lorſqu'il s'apperçut qu'il avoit perdu l'agrafe qui fermoit ſon caſque. Il retourne ſur ſes pas, & va la chercher juſqu'au lieu où les cavaliers Sarafins paroiſſoient encore. Il la ramaſſe, & s'en revient avec la même gravité que la premiere fois. » Cette bravoure Eſpagnole fut fort ap- » plaudie ; &, ce qui doit être du goût de » toutes les nations, on ne put jamais le

» forcer à dire le nom du timide guerrier
» qui l'avoit abandonné dans le péril. »

Peu de tems après, un Eſpagnol reprocha au même D. Garcie de Vargas, que les armoiries qu'il portoit ſur ſon bouclier étoient empruntées d'une famille différente de la ſienne, & beaucoup plus illuſtre. Vargas diſſimula ſon reſſentiment; mais, à un aſſaut qui ſe donna au fauxbourg de Séville, il ſe battit ſi bien, & ſon bouclier reçut tant de coups, qu'il n'étoit plus reconnoiſſable. De retour au camp, il va trouver celui qui lui avoit fait un indigne reproche, & qui ne s'étoit pas fort expoſé pendant l'aſſaut: » Vous avez raiſon, lui dit-il, de vouloir
» m'enlever les armes de ma maiſon; car
» je les expoſe à de trop grands dangers:
» elles ſeroient beaucoup mieux entre vos
» mains. Comme vous êtes ſage, vous avez
» plus de précaution à conſerver les vô-
» tres. » Celui-ci, tout confus, reconnut ſa faute; & une réconciliation ſincere ſuivit de près cette leçon.

[1248.]

Le roi de France, S. Louis, envoie à Tolède un grand nombre de reliques précieuſes, pour être placées dans l'égliſe cathédrale, où on les garde encore aujourd'hui, avec la Lettre de ce ſaint Roi,

écrite de ſa main, & qui porte en ſubſtance :
» Louis par la grace de Dieu, roi de France.
» A nos très-chers & amés en Jeſus-Chriſt,
» les chanoines & tout le clergé de l'égliſe
» de Tolède, ſalut & dilection. Ayant le
» deſſein d'enrichir votre égliſe d'un ex-
» cellent thréſor, en conſidération de notre
» très-cher & très-amé le vénérable D.
» Juan, archevêque de Tolède, qui nous
» a fait de très-humbles & de très-inſtan-
» tes prieres, nousvous envoyons avec plai-
» ſir quelques parties conſidérables des ſain-
» tes reliques que nous avons eues du thréſor
» de l'Empire de Conſtantinople, & tirées
» de nos ſacrés & précieux ſanctuaires. Ces
» reliques ſont une partie du bois de la croix
» de Notre-Seigneur... Nous prions donc
» votre charité, & nous vous demandons,
» au nom de Notre-Seigneur, que vous re-
» ceviez & gardiez, avec le reſpect qui
» eſt dû, ces ſuſdites ſaintes reliques : nous
» vous conjurons encore de vouloir bien
» vous ſouvenir de nous dans vos Meſſes
» & dans vos prieres. Donné à Etampes, au
» mois de Mai de l'année mil deux cens
» quarante-huit. »

[1248.]

Après ſeize mois d'un ſiége le plus célèbre qu'il y ait eu en Eſpagne, depuis celui de Nu-

mance, Séville, quoique toujours bien défendue, mais réduite par la famine aux dernieres extrémités, demanda enfin à capituler, Le traité fut long à conclure. Les Maures offrirent d'abord un tribut; enſuite le tiers, puis la moitié de la ville, & finirent par la céder toute entiere avec ſon territoire qui contenoit pluſieurs places importantes. Cent mille habitans en ſortirent, ou pour paſſer en Afrique, ou pour aller s'établir dans les villes de la domination Sarafine, & emporterent avec eux des richeſſes immenſes. Le roi de Caſtille en fit une métropole, telle qu'elle étoit ſous les rois Goths, & propoſa de ſi grands priviléges à ceux qui viendroient s'y établir, qu'en peu de tems elle fut plus peuplée, plus magnifique en édifices, & plus opulente qu'elle n'avoit été depuis cinq cents trente-quatre ans que les Maures s'en étoient rendus maîtres.

[1249.]

Le roi d'Aragon chaſſe les Maures de la province de Valence; & les Grands du royaume s'y oppoſent en vain. Le motif de leur réſiſtance étoit de ſe conſerver d'utiles cultivateurs des terres dont on avoit récompenſé leurs ſervices. Les Maures, plus adroits & plus laborieux que les naturels du pays, devoient occaſionner par leur retraite une diminution conſidérable

dans le produit des terres; mais le Roi avoit intérêt de ne pas souffrir dans une province nouvellement conquise des esprits inquiets, legers, & toujours disposés à la révolte.

[1252.]

Ferdinand se disposoit à passer en Afrique, afin d'y combattre les Maures, tandis que le roi de France les attaquoit du côté de l'Egypte où il avoit pris Damiette. Son projet étoit de faire tomber, d'un même coup, cette puissance qui avoit été trop longtems formidable aux Chrétiens. Mais la mort le prévint, après un règne d'environ trente-cinq ans, pendant lequel il augmenta ses Etats des deux tiers. Ce fut un Prince au-dessus de tout éloge, & qui ne peut-être mis en parallele qu'avec S. Louis, son cousin germain, tous deux grands Rois, grands guerriers, d'un zèle égal pour la religion, & pleins de fermeté à soutenir les droits de leur couronne. « Louis hazarda » plus que Ferdinand; & il y eut dans ses » entreprises quelque chose de plus héroï- » que. Mais Ferdinand gagna plus que » Louis; & sa conduite plus mesurée, plus » heureuse, eut des succès plus utiles & » plus durables. La sainteté du monarque » François fut plus éclatatante, mérita plu- » tôt les honneurs publics. Celle du roi

» de Castille, moins éprouvée par l'adver-
» sité, n'a eu le suffrage de l'Eglise qu'en
» 1671, & il n'est même encore permis
» qu'aux sujets d'Espagne d'en faire la fête,
» en vertu du bref de Clément X. »

On attribue à ce saint Roi l'établissement du conseil royal de Castille, avec une autorité souveraine, & sans appel, pour juger les procès qui s'élevent entre les Espagnols, & pour connoître, en dernier ressort, des plus importantes affaires.

La justice étoit administré par des juges établis dans chaque ville; & on pouvoit appeller de leur sentence au jugement du Roi. S. Ferdinand, accablé par la multitude des affaires, établit le conseil souverain de Castille, autant pour juger les appels des tribunaux inférieurs, que pour l'aider dans l'administration des affaires du gouvernement; ce qui exigeoit des membres de ce tribunal une connoissance profonde de la politique & de la jurisprudence. Aujourd'hui les affaires d'Etat ne sont plus de son ressort; mais il est toujours le dépositaire des loix fondamentales du royaume. La haute police de l'Etat, & l'exercice souverain de la justice contentieuse lui sont confiés. Le conseil de Castille est en Espagne ce que sont en France, le parlement, le grand-conseil, la chambre des comptes,

la cour des aides, & même le conſeil-privé, en ce qu'on appelle « ſe pourvoir » par la voie de la requête civile. » Ce tribunal ſouverain eſt compoſé d'un préſident, de ſeize conſeillers, d'un procureur général, & de quelques officiers ſubalternes. Il eſt diviſé en quatres chambres qui partagent les affaires entr'elles. On doit remettre dans ſes archives un exemplaire de tous les Livres qui s'impriment. Il pourvoit aux chaires des univerſités de Salamanque, de Valladolid & d'Alcala. Il examine les avocats, & nomme à toutes les places de la magiſtrature. Aucune charge n'eſt vénale en Eſpagne.

ALPHONSE X, LE SAGE.

[1252.]

ALPHONSE X, en montant sur le thrône, fit un changement dans les monnoies, afin de remplir son épargne épuisée par les longues guerres du feu Roi. Il lui en revint des sommes considérables ; mais le désordre se mit dans le commerce : les esprits s'aigrirent, & les murmures éclaterent ouvertement. Le Roi fixa le prix des denrées; & le remède aigrit le mal. « Cette voie d'enrichir les Princes, dit Mariana, quoique » souvent mise en usage, a été rarement » heureuse, & a presque toujours eu des suites funestes à ceux-mêmes qui en ont » profité. »

Alphonse fut surnommé le Sage, « au » sens qu'on appelloit de ce nom les sçavans dans l'ancienne Grèce, & personne » ne l'a mieux mérité que lui ; mais il ne » fut rien moins que sage de cette sagesse » qui convient aux Rois. » On l'accusoit de donner à l'étude, le tems & l'application qu'il devoit aux affaires de son royaume. Il avoit cependant tout ce qu'il falloit pour être un grand philosophe, un astronome

& un grand Roi. Il manquoit ſeulement de cette prudence politique, qui fait le Monarque accompli. D'ailleurs il entendoit bien la guerre, & l'avoit faite avec ſuccès, ſous le règne du Roi ſon pere, qui l'avoit ſouvent chargé d'entrepriſes importantes & périlleuſes. En approfondiſſant le caractere de ce Prince, on trouvera qu'un bizarre aſſemblage de bonnes & de mauvaiſes qualités lui attira la haine de la plus grande partie de ſes ſujets, & le fit échouer dans les entrepriſes qu'il forma contre les étrangers.

[1253.]

Alphonſe commence la guerre contre le roi d'Aragon, & ne tarde pas à faire les premieres démarches pour conclure la paix. Les deux Princes furent également dupes d'un Maure nommé Alazarach, homme de beaucoup d'eſprit, plein de qualités agréables, mais fourbe, intrigant, & capable des trahiſons les plus noires. Le roi de Caſtille lui demandant un jour s'il étoit chaſſeur? » Je ne ſçais point d'autre chaſſe que celle » des hommes, répondit-il; &, quand il » vous plaira, je chaſſerai pour vous prendre les places du roi d'Aragon. » Ce Prince informé de la réponſe, réſolut d'employer la ruſe contre un traître qui avoit déja tenté de le perdre par une infigne perfidie. Il gagne un confident d'Alazarach

pour lui perſuader de vendre une grande proviſion de bled qu'il avoit faite, & qui étoit alors fort cher, & pour lui inſinuer que, la tréve finie, il en'obtiendroit aiſément une autre, pendant laquelle il rempliroit ſes magaſins à bon marché. Le Maure donne dans le piége, vend ſon bled, ne ménage rien pour prolonger la ſuſpenſion d'armes; mais ce fut inutilement. La trève expirée, il eſt pris au dépourvu, & ſe croit trop heureux d'en être quitte pour un banniſſement perpétuel. Le roi d'Aragon s'empare des places qu'occupoit le rebelle, ſur quoi il écrivit d'un ſtyle ironique au roi de Caſtille : « Je me ſuis adonné à la chaſſe; » & j'ai pris en huit jours ſeize châteaux. »

[1254.]

Le roi de Caſtille ſignala ſon zèle pour les ſciences, en accordant des priviléges immenſes à l'univerſité de Salamanque. Il y fonda huit chaires & une autre de muſique. Ce Prince ne négligeoit rien pour tirer ſon royaume de l'ignorance dans laquelle il étoit plongé; mais ſes exemples & ſes diſcours furent inutiles. « Les cheva- » liers de ce ſiécle auroient cru s'avilir, en » faiſant autre choſe que ſe battre & cour- » tiſer les dames. »

[1256.]

Alphonſe avoit perdu, en Eſpagne, l'amour de ſes ſujets, & l'eſtime de ſes voiſins ; mais il jouiſſoit de la plus haute conſidération chez les étrangers qui le regardoient comme un génie ſupérieur, un ſçavant du premier ordre, un grand politique, & le plus éloquent, le plus adroit, le plus brave des Princes de l'Europe. Cette réputation lui mérita les ſuffrages de quelques Electeurs; & il fut élu Roi des Romains. Le mauvais état de ſes affaires ne lui permettant pas de quitter l'Eſpagne pour ſe rendre en Allemagne, il n'eut pas d'autre moyen de ſoutenir ſon parti dans l'Empire, que la foibleſſe de ſon compétiteur Richard, comte de Cornouailles, frere de Henri III, roi d'Angleterre.

[1259.]

On fixe, en Aragon, la valeur de la monnoie qui juſqu'alors n'avoit eu de prix que celui qu'il plaiſoit à chaque Roi d'y mettre, au commencement de ſon règne. Ces variations ſucceſſives avoient toujours occaſionné la ruine du commerce.

[1260.]

La langue eſpagnole, ou plutôt le caſ-

tillan, ſuccede au latin qui, de tout tems, avoit été d'uſage dans les Actes publics. Le titre le plus ancien qu'on ait en ce genre, eſt la charte du roi Alphonſe X, qui change l'ancien nom d'Arraſata, ville de Biſcaye, en celui de Mondragon. Le Prince vouloit perfectionner ſa langue naturelle ; mais il ouvrit en même tems la porte « à une igno-» rance profonde des lettres humaines, & » des autres ſciences que les eccléſiaſtiques, » auſſi-bien que les laïques, ne cultiverent » plus, par l'oubli de la langue latine. »

[1260.]

Le roi de Caſtille, qui poſſédoit ſupérieurement la phyſique & l'aſtronomie, obtient du Soudan d'Égypte des hommes verſés dans ces ſortes de ſciences, & leur procure des établiſſemens avantageux dans ſes Etats.

[1261.]

La famille des Mérins de Bucar venoit de s'élever ſur le thrône des Maures d'Afrique ; après en avoir chaſſé celle des Almoades ; &, pour ſe diſtinguer par une entrepriſe éclatante, elle méditoit de porter la guerre en Eſpagne, d'y relever la gloire & l'empire des Maures, dont il n'exiſtoit plus que de foibles reſtes. Les rois de Grenade & de Murcie, les ſeuls Princes Ma-

hométans, qui fuſſent alors en Eſpagne, ſecouent le joug de la Caſtille, & commencent la guerre avec les plus grands ſuccès. Ils s'emparent d'une infinité de places; &, tandis que les Eſpagnols ſont menacés d'un nouveau déluge de Saraſins prêts à fondre ſur eux, ils diſputent aux rois de Caſtille, & ſur-tout à celui d'Aragon, le droit de lever certains tributs; demandent le rétabliſſement de quelques anciens priviléges; refuſent les ſecours néceſſaires pour combattre un ennemi formidable, ne les accordent qu'à demi, & à la derniere extrémité.

[1262.]

D. Garcie Gomez, gouverneur de Xérès, defend cette ville avec tant de valeur & de prudence, que les aſſiégeans même s'intéreſſent à ſa gloire & à ſa conſervation. Réſolu de périr ou de conſerver la place, il ne répondoit, que par des ſorties vigoureuſes, aux offres d'une capitulation honorable, qu'on ne ſe laſſoit pas de lui faire. Dans la chaleur du combat, il ſe précipite du haut des murailles dans le foſſé. Les Maures, oubliant que le brave Gomez eſt leur ennemi, volent à ſon ſecours, & le font panſer avec tant de ſoin, qu'ils lui conſervent la vie.

[1263.]

Alphonſe entre dans l'Andalouſie, pouſſe les Maures à ſon tour, & reprend ſes places. Il avoit groſſi ſon armée d'un nombre prodigieux de volontaires, en promettant d'exempter d'un impôt, appellé MARTINIÉGA, tous ceux qui ſerviroient à leurs frais dans cette guerre, & ſe rendroient, tous les ans, au camp du Roi, avec des armes & un cheval, pour y ſervir pendant trois mois.

[1266.]

Tandis que le roi de Caſtille portoit la déſolation dans le royaume de Grenade, le roi d'Aragon faiſoit la conquête du royaume de Murcie, qu'il remit entre les mains d'Alphonſe, conformément aux anciens traités. Il ſçut faciliter le ſuccès de cette entrepriſe, par le moyen des émiſſaires qu'il s'étoit attachés parmi les Maures, afin d'aller ſolliciter les habitans à lui ouvrir leurs portes, & par le ſoin qu'il prenoit de conſerver les maiſons de campagne, & les meuriers qui fourniſſoient la nourriture des vers à ſoie, & qui ſont encore aujourd'hui la richeſſe de ce pays. Le roi de Grenade, le ſeul Prince Mahométan, qui reſtât ſur le thrône en Eſpagne, obtint la paix, à condition de payer un tribut annuel de cinquante mille ducats. . . . . .

[1266.]

Un Chevalier, nommé Lizana, offenſé par le roi d'Aragon, a la témérité de le défier à un combat ſingulier. Le Prince aſſiége le Chevalier dans ſon château, & le fait périr avec ſa garniſon.

[1269.]

D. Ferdinand, fils aîné du roi de Caſtille, épouſe Blanche de France, fille de S. Louis. Les nôces furent célébrées à Burgos, avec une magnificence dont on trouve peu d'exemples. Les rois de Caſtille & d'Aragon en faiſoient les honneurs avec leurs familles. Philippe le Hardi, héritier préſomptif de la couronne de France, avoit accompagné ſa ſœur; Edouard, fils aîné du roi d'Angleterre, gendre d'Alphonſe; le roi de Grenade; pluſieurs Princes du ſang de France, honoroient la fête de leur préſence; &, tandis que cette cour jeune & brillante ſe livroit aux divertiſſemens qu'on lui avoit préparés, les deux rois Eſpagnols s'occupoient d'entretiens fort ſérieux, dans leſquels l'Aragonnois, moins docte que le Caſtillan, mais plus habile dans l'art de gouverner, lui donnoit des conſeils bien capables de prévenir les malheurs qui ne tarderent pas à empoiſonner ſes jours. Alphonſe ſçut les écouter, & ne fut pas aſſez ſage pour en profiter.

Tous

Tous les hiſtoriens conviennent qu'à l'occaſion de ce mariage, on termina un différend qui pouvoit avoir de grandes ſuites, par le droit que S. Louis prétendoit ſur la couronne de Caſtille, dont ſa mere étoit héritiere; mais la plûpart ſe ſont trompés, touchant le fondement de ce droit, qu'ils établiſſent ſur l'aîneſſe de la reine Blanche, & qui eſt au moins très-douteux: l'opinion contraire mérite de prévaloir. Ce droit avoit une autre ſource. Il étoit fondé ſur la ſucceſſion de la cadette à l'aînée; & le mariage de celle-ci avec le roi de Léon, ayant été déclaré nul, Ferdinand III, qui en étoit iſſu, ne pouvoit pas ſuccéder à ſa mere Bérengere, au préjudice de Blanche, ſa tante, reconnue, même par le teſtament du pere de ces deux Princeſſes, pour héritiere de ſes Etats. Il eſt vrai que la poſſeſſion, & une eſpece de coutume introduite en Eſpagne, en faveur des enfans nés de ces mariages contractés de bonne foi, ſembloient aſſurer le droit de Ferdinand; mais S. Louis crut devoir étouffer une ſemence de guerres pour des ſucceſſeurs ambitieux, & renoncer, en faveur de ſon gendre & de ſes deſcendans, à tous les droits qu'il pouvoit avoir ſur la couronne de Caſtille. (Voyez ci-deſſus, p. 293.)

[1268.]

Le roi d'Aragon ſe rend aux ſollicitations des ambaſſadeurs de l'empereur de Conſtantinople, & du grand Kan des Tartares. Malgré ſon grand âge, ſes infirmités, les repréſentations de ſa famille & de ſes ſujets, il forme le deſſein de paſſer dans la Terre-ſainte. « Si je meurs, diſoit-il, » j'aurai du moins la gloire d'avoir » ſacrifié un reſte de vie, qui finira bientôt, » aux intérêts & à l'honneur de la Religion. » Mais à peine ſe fut-il embarqué, qu'une furieuſe tempête diſperſa ſes vaiſſeaux, & jetta ſur les côtes de Marſeille le navire qui le portoit. De nouvelles réflexions lui firent abandonner ſon entrepriſe, & le ramenerent dans ſes Etats, tandis que Don Ferdinand Sanche d'Aragon abordoit heureuſement en Paleſtine, & menoit contre les Sarafins d'Egypte des troupes qui auroient combattu ceux d'Eſpagne, avec beaucoup plus d'avantages & de ſuccès.

[1270.]

D. Pedre & D. Sanche, fils du roi d'Aragon, ſe font une guerre ouverte, qui fut terminée par un crime horrible. D. Sanche aſſiégé dans Pomar, & réduit aux dernieres extrémités, fait prendre ſes armes à ſon écuyer. Pendant que celui-ci amuſoit les

ennemis dans une ſortie où on le prenoit pour ſon maître, Sanche déguiſé en berger échappoit, d'un autre côté de la ville. Il cherchoit à mettre ſa perſonne en ſûreté. Mais l'écuyer fut pris, & eut la foibleſſe de découvrir le déguiſement du Prince fugitif. On mit des gens en campagne. On trouva Sanche ſur la rive du Cinga, qu'il ne pouvoit paſſer. Son frere le fit enfermer dans un ſac, & jetter dans la riviere. Le roi d'Aragon avoue lui-même, dans ſes Mémoires, qu'il ſentit de la joie, à la nouvelle de cette mort: D. Sanche n'étoit cependant pas l'aggreſſeur, ni le plus coupable; & ſans doute que la joie du monarque fut troublée par l'horreur d'un crime qui terniſſoit la réputation de celui de ſes enfans qu'il aimoit de préférence à tous les autres, quoiqu'il n'en parût jamais le plus aimable.

[1270.]

Le prétexte du bien public, qui fut preſque toujours celui des rebelles, fait lever dans la Caſtille l'étendard de la révolte. Le Roi ne modéroit en aucune occaſion, ſon penchant pour la raillerie, & les mots piquans. Les Grands, peu dociles à l'autorité, & incapables de ſouffrir un mauvais traitement, étoient aigris par la dureté, l'inconſtance, la fierté, l'avarice

& les profusions du Monarque. L'infant D. Philippe, frere du Roi, irrité de ce qu'on ne payoit pas ses pensions, ni celles de ses partisans, prend le parti des mécontens. Au risque de livrer l'Espagne à ses ennemis les plus dangereux & les plus implacables, on implore le secours des rois de Navarre, de Grenade & de Maroc. Alphonse est assez heureux pour déconcerter ces projets. Il en fut redevable à Fernand Pérez dont on n'avoit pu corrompre la fidélité. Les Révoltés désolent la Castille, en se retirant auprès du roi de Grenade; font avec lui un traité dans lequel ils se réservent la liberté de ne point porter les armes contre leur patrie, &, par une autre contradiction de conduite, le suivent contre les Maures de Cadix & de Malaga, qui étoient sous la protection de la Castille.

[1273.]

Le roi d'Aragon invite les Chevaliers Catalans à le suivre dans une expédition qu'il médite contre le royaume de Valence. Ils refusent d'y prendre part: « Attendu que, » par leurs priviléges, ils n'étoient obligés » de combattre que pour leur patrie, & » dans leur patrie. »

[1274.]

Le roi de Castille, toujours occupé du

desir de porter la couronne impériale, malgré l'élection du comte de Hapsbourg, fait une tentative inutile auprès des Electeurs, & quitte ses Etats pour se rendre à Lyon où le pape tenoit un concile pour réformer la discipline de l'Eglise, renouveller la guerre contre les Sarasins, & travailler à la réunion de l'Eglise Grèque avec la Latine. Alphonse harangua le souverain pontife, avec une éloquence peu commune, & que l'éclat de la couronne relevoit encore. Grégoire X répondit en peu de mots, détermina le Prince à se désister d'une prétention ruineuse, dont il ne devoit recueillir jamais aucun fruit, & lui accorda la troisieme partie des dîxmes destinées à l'entretien des églises, pour lui faciliter les moyens de soutenir la guerre contre les Maures qui venoient tout récemment de la déclarer aux Chrétiens de l'Espagne. Ce fut la premiere origine du droit appellé LES TIERCES ou LE TIERS, que les rois de Castille ont continué de lever sur les revenus des églises.

[1275.]

Sanche d'Aragon; archevêque de Tolède, leve une armée, & la conduit contre les Maures qui ravageoient l'Andalousie. Séduit par l'ambition qu'on lui inspira de remporter seul une victoire qui devoit être

le salut de l'Etat, il livre le combat, sans attendre la jonction des troupes que conduisoit D. Lope de Haro; perd la bataille, & tombe au pouvoir des ennemis. Quelques officiers se disputent un prisonnier de cette importance, & se disposent à en venir aux mains. Le gouverneur de Malaga les met d'accord, en perçant l'archevêque de son épée: « Il ne faut pas, dit-il, que la » tête d'un chien soit la cause d'une division » entre d'honnêtes gens, au préjudice du » bien commun. »

[1275.]

D. Ferdinand, régent du royaume de Castille, pendant l'absence du Roi son pere, meurt à Villaréal où il avoit marqué le rendez-vous général de l'armée qu'il alloit conduire dans l'Andalousie. Il laissoit de son mariage avec Blanche de France deux fils en bas-âge, Alphonse & Ferdinand, appellés De la Cerda, du nom donné à leur pere, à cause d'une espece de croix au dos, qu'il avoit apportée en naissant. D. Sanche, second fils d'Alphonse, prend la conduite des troupes, sauve l'Andalousie, flatte le peuple, gagne les Grands, & se porte ouvertement pour héritier de la couronne, au préjudice de ses neveux. Les Etats généraux de Castille prononcerent en faveur de la ligne collatérale, & décide-

rent que la représentation ne devoit pas l'emporter sur la succession immédiate, tandis que les Etats généraux d'Aragon, assemblés à Lérida, « déclaroient que le sceptre ne sortiroit jamais de la ligne directe, » pour passer à la collatérale, tant qu'il y » auroit des mâles de cette premiere ligne. »

On dit que S. Louis, en accordant sa fille à Ferdinand auquel il cédoit tous ses droits à la couronne de Castille, avoit expressément stipulé que les enfans issus de ce mariage succéderoient au thrône, préférablement à leurs oncles. Il est vrai que la représentation n'avoit pas lieu chez les Goths dont les loix seules étoient suivies en Espagne; mais elles n'avoient pu rien décider, par rapport à la couronne qui étoit alors élective. Il n'est pas moins vrai que D. Sanche ne négligea rien de tout ce qui pouvoit contribuer à lui procurer un jugement favorable, de la part de la nation assemblée à Ségovie.

[1275.]

Isabelle de France, reine douairiere de Navarre, fatiguée des persécutions que les Grands lui faisoient éprouver, se réfugie auprès de Philippe le Hardi, avec sa fille unique, la princesse Jeanne qui porta la Navarre & la Champagne dans la maison

de France, par ſon mariage avec Philippe IV, le Bel, en 1281.

[1276.]

La révolte des Maures de Valence force le roi d'Aragon à marcher contre eux. Son grand âge, le mauvais état de ſa ſanté, les prieres & les larmes des Grands du royaume le déterminent à confier le commandement des troupes à deux guerriers diſtingués. Son armée eſt défaite, & avec une perte ſi conſidérable, que, le mardi, jour auquel on livra cette bataille, paſſa depuis, parmi les Aragonnois, pour un jour fatal à la nation.

[1276.]

Le roi d'Aragon ſuccombe au chagrin que lui cauſe la défaite de ſon armée. Sa maladie augmente. Il remet ſa couronne à ſon ſucceſſeur; prend l'habit de l'ordre de Cîteaux, & fait vœu, s'il recouvre la ſanté, d'aller paſſer le reſte de ſa vie au monaſtere del Pueblo, où il choiſit ſa ſépulture. Jacques le Conquérant meurt, après avoir réparé, autant qu'il étoit en lui, le déſordre cauſé par ſon incontinence qui fut le ſeul de ſes défauts, & qui lui cauſa de violens chagrins. Deux royaumes conquis; trente batailles où il ſe trouva en perſonne, &

dont il ſortit victorieux, lui ont aſſuré le ſurnom de Conquérant. Plus de deux mille temples conſacrés à Dieu ont été des monumens authentiques de ſon reſpect & de ſon zèle pour la religion.

Pierre III, ſon fils aîné, & ſon ſucceſſeur, réduiſit les rebelles de Valence avec plus de facilité qu'on ne l'eſpéroit, & ne voulut prendre le nom de Roi, qu'après avoir rendu les derniers devoirs à un pere qui lui laiſſoit trois couronnes.

[1277.]

La reine de Caſtille s'étoit oppoſée à l'exhérédation de ſes petits-fils; &, ne ſe croyant pas même en ſûreté dans une cour où D. Sanche faiſoit la loi, elle ſe retira auprès de ſon frere, le roi d'Aragon, & lui confia les jeunes Princes de la Cerda. D. Sanche effrayé de cet évènement qui devoit le troubler dans la poſſeſſion d'un Etat, dont les héritiers légitimes n'étoient plus en ſon pouvoir, déchargea ſa colere ſur D. Frédéric, ſon oncle, & ſur un ſeigneur de la plus haute naiſſance, qui furent accuſés d'avoir favoriſé cette fuite. Le premier fut étranglé ou décapité à Burgos, ſans égard à ſa qualité de frere du Roi. Le ſecond, Don Simon Ruiz de Haro, fut brûlé vif à Trévigno; &, par l'adreſſe de Sanche, tout l'odieux de cette double exé-

cution retomba sur Alphonse qui l'avoit ordonnée.

[1279.]

S. Ferdinand avoit confié aux plus célébres jurisconsultes de son tems le soin de rassembler & d'examiner les loix du royaume, pour en faire un nouveau Corps de Droit. Cet ouvrage demandoit un travail & des recherches immenses, & ne parut que sur la fin du règne d'Alphonse, sous le nom de LAS PARTIDAS, qu'il porte encore aujourd'hui. On y a suivi les loix Romaines, autant que celle des Goths; & la promulgation de ce Code a assuré le titre de Législateur à Alphonse X, qui avoit déja commencé à le mériter, en établissant le gouvernement civil, tel qu'il a subsisté depuis son règne, en créant les grands officiers de la couronne, en distinguant les GRANDS des RICOS-HOMBRES, & en fixant le rang & les prérogatives de chaque ordre de l'Etat.

On donna le nom de Cités aux villes principales; & elles seules eurent le droit d'envoyer des députés aux Etats généraux du royaume, qui jusqu'alors n'avoient été composés que des deux premiers ordres de l'Etat, le Clergé & la Noblesse.

La justice étoit administrée par les Corrégidors, dans les cités; & par les Alcades

dans les villes, les bourgs & les villages. Les fonctions de ces officiers embraſſent celles de lieutenant-civil, de lieutenant de police & de maire, & ne durent que trois ans, depuis une ordonnance rendue par Henri III, vers l'an 1400. Le Corrégidor ne doit pas être citoyen de la cité où il commande; mais les Régidors, officiers qui tiennent lieu d'échevins & de conſeillers de ville, doivent être nés dans le lieu même, où ils exercent leurs fonctions.

La plûpart des grandes charges étoient déja établies, (Voyez ci-deſſus, page 308.) Mais Alphonſe X y attribua de nouvelles diſtinctions, en augmenta le nombre, & rendit ſi honorable celle de Grand-Maître de ſa maiſon, qu'il n'héſita pas d'en revêtir ſon fils aîné.

Nous avons déja obſervé que les principaux de la nation furent déſignés par les noms de *Magnates*, *Proceres*, *Optimates*, tandis qu'on ne fit uſage que de la langue latine. Alphonſe X ayant ordonné que tous les Actes publics fuſſent écrits en langue vulgaire ou caſtillanne, les premiers du royaume prirent alors le titre de GRANDS, qui répond au mot latin *Magnates*, & y ajoûterent celui de RICOS-HOMBRES: ces mots ſignifient HAUTS ET PUISSANS. Suivant les intentions d'Alphonſe X, les RICOS-HOMBRES étoient des gentil-

hommes qualifiés, comme ſont aujourd'hui les Comtes, les Marquis, les Barons; & il y en avoit de deux eſpeces. Le Roi donnoit aux uns des vaſſaux, durant leur vie: il n'accordoit aux autres que la permiſſion de porter le titre de RICO-HOMBRE, ſans celui de DOM, qui étoit alors uniquement affecté au Roi, aux Infans, aux Princes du ſang, & aux Grands.

Il eſt certain que l'origine de la Grandeſſe remonte juſqu'à celle de la Monarchie. Les principaux ſeigneurs Goths firent valoir le droit qu'ils avoient d'élire les Rois, & ſe procurerent des priviléges immenſes, dont ils jouirent conſtamment juſqu'à l'invaſion des Saraſins. Alors ceux qui ſuivirent Pélage dans les montagnes des Aſturies ne lui déférerent le titre de Roi, qu'en ſe réſervant pour eux-mêmes les qualités de ceux qui avoient le droit d'élire le Souverain, avant la révolution. Dans la ſuite des tems, le nombre des Grands fut toujours très-limité, puiſqu'il ſe réduiſoit aux Princes du ſang, & à quelques maiſons puiſſantes. On n'en compte que vingt-neuf qui furent honorées de la Grandeſſe, depuis le règne d'Alphonſe X, juſqu'à celui de Charles V. Ces Maiſons ſont celles de LARA, de CASTRO, d'HENRIQUEZ, de MANRIQUE, de VELASCO, de GUZMAN, de TOLÈDE, de MENDOZE, de ZUNIGA.

de PACHECO, de GIRON, de PONCE, de LÉON, de CORDOUE, d'AGUILAR, d'OSSORIO, de LACERDA, de PIMENTEL, d'AVALOS, d'ACUNHA, de la CUÉVA, de SANDOVAL, de CARDENAS, de HARO, de SYLVA, de BORGIA, de FIGUEROA, de BENAVENTÉ, d'ARAGON. Ce fut principalement ſous les règnes de Jean II, de Henri IV, de Ferdinand & d'Iſabelle, que les ſeigneurs Caſtillans parvinrent à cette dignité dont le plus beau de tous les priviléges qui y ſont attachés eſt de ſe couvrir devant le Roi. Preſque tous les Ducs ont partagé cet honneur avec les Grands; mais les Marquis & les Comtes, qui ont conſervé ce droit en Portugal, l'ont perdu en Eſpagne, à l'exception de quelques-uns qui en jouiſſent encore. Les titres de Marquis & de Comtes ſont réels, & donnent une diſtinction particuliere au-deſſus du reſte de la Nobleſſe.

[1280.]

Le roi de France, Philippe le Hardi, prend hautement la défenſe des Princes de la Cerda, ſes neveux; mais D. Sanche fait avorter tous les projets d'accommodement; & il parut que les rois de Caſtille & d'Aragon étoient de concert pour amuſer le Monarque François, par des ambaſſades, des entre-

ſerment de fidélité. Pendant ce tems-là, le Roi tenoit les Etats à Tolède, mais avec ſi peu de monde, qu'il ne fut pas poſſible de rien entreprendre pour arrêter le torrent. D. Sanche revêtu de l'autorité ſouveraine, & proclamé Roi, ſe contente de porter le nom de Régent: « Sans doute, dit un hiſtorien, » pour augmenter l'empreſſement de ceux qui l'exhortoient à » prendre celui de Roi. »

[1282.]

Alphonſe abandonné de toute ſa famille, & de ſes ſujets, dépêcha vers le roi de Maroc, Aben-Joſeph, pour lui demander un ſecours d'hommes & d'argent, & lui envoya ſa couronne en gage des ſommes qu'il lui demandoit. Le roi Maure vint en perſonne, avec une puiſſante armée; & le Caſtillan s'avança vers les confins de Grenade, pour s'aboucher avec lui. Le lieu de la conférence étoit de la domination Saraſine; & le Prince Maure en fit les honneurs. Il donna la premiere place à Alphonſe qui s'excuſa de la prendre. « Elle vous eſt » dûe, lui dit-il. La longue ſuite de Rois, » dont vous êtes iſſu, ne me permet pas » de m'aſſeoir au-deſſus de vous. Au reſte, » ne penſez pas que je faſſe pour vous, » quand vous ſerez heureux, ce que je fais » dans votre malheur. Je ſuis Mahométan, &

» & vous, Chrétien. Ma religion m'oblige » d'être votre ennemi, je le redeviendrai » quand vous n'en aurez plus d'autre. L'in- » digne procédé de votre fils m'unit au- » jourd'hui avec vous, en faveur des droits » communs de la nature. Je vous aiderai » avec zèle à punir un fils ingrat, qui vous » doit la vie, & qui vous ôte la couronne.»

Le réſultat de la conférence fut un plan d'opérations, qui commença par le ſiége de Cordouë, qu'il fallut lever, après trois ſemaines d'attaques inutiles. La campagne ſe borna à quelques courſes ſur les terres de Caſtille, dont le ſoldat tira ſeul avantage, par le riche butin qu'il y fit. La ſéparation des deux Rois fut très-bruſque. Alphonſe crut devoir ſe défier qu'Aben-Joſeph ne voulût ſe ſaiſir de ſa perſonne. Il ſe déroba ſecrettement, & ſe retira à Séville. Le roi Maure, offenſé du ſoupçon, & du procédé, repaſſa la mer avec ſes troupes. Il eut cependant la généroſité de renvoyer à Séville mille cavaliers Eſpagnols, qui étoient, depuis quelque tems, à ſa ſolde, & qui rendirent un très-grand ſervice à Alphonſe, en défaiſant un corps de dix mille hommes des troupes de D. Sanche.

[1282.]

Alphonſe voulut rendre ſon fils odieux, par une ſentence d'exhérédation. Il la pro-

nonça lui-même, à Séville, en préſence de tout le peuple, & avec des cérémonies qui firent la plus vive impreſſion ſur les aſſiſtans. Cette ſentence ſe trouve dans les Annales de Surita. Alphonſe y déclare Sanche « convaincu d'avoir conſpiré contre » ſa perſonne, d'avoir ſéduit les peuples, » excité la révolte, violé tous les droits » divins & humains, par le complot d'un » parricide inouï. Il le prive, non-ſeule- » ment de l'héritage de la couronne de Caſ- » tille, mais de tous autres biens, dignités, » prérogatives & honneurs, comme ſujet » rebelle & criminel de lèſe-majeſté au » premier chef, & lui donne ſa malédic- » tion, comme à un enfant impie & dé- » naturé. »

D. Sanche apprit cette nouvelle, comme une choſe indifférente, & ne changea ni de langage ni de conduite. Il parloit toujours du Roi ſon pere, avec reſpect & modération. Il renouvella ſon alliance avec le roi de Grenade; & la guerre continua.

[1282.]

Le roi d'Aragon ne pouvoit prendre aucune part dans tout ce qui ſe paſſoit en Caſtille. Il étoit lui-même occupé à mettre en uſage de grandes vertus, & de grands crimes, pour ſatisfaire ſon ambition, en

quoi il imitoit D. Sanche, mais par des voies différentes.

Charles d'Anjou, frere de S. Louis, roi de France, avoit conquis la Sicile sur Mainfroi & sur Conradin, derniers Princes de la maison de Suabe. Il étoit véritablement François, dit un historien Espagnol, c'est-à-dire, « d'une nation propre à conquérir » des Empires, mais non pas à les conser» ver. ». Tout occupé du soin d'embellir Naples, capitale de ses Etats, il négligeoit le gouvernement des lieux où il n'étoit pas, & les avis qu'on lui donnoit sur les suites que cette négligence pouvoit avoir au milieu d'un peuple naturellement peu fidèle, & d'ailleurs trop opprimé. Pierre III, roi d'Aragon, épioit le moment de recouvrer la Sicile dont il prétendoit que Constance son épouse devoit hériter, en qualité de fille de Mainfroi. Jean Prochyte, esprit audacieux & déterminé, profita de la haine publique contre les François, pour se venger d'une injure personnelle, & signaler son attachement à ses anciens maîtres. Les Grands du pays entrerent aisément dans tous ses projets de révolte, de trahison & de cruauté. Le roi d'Aragon s'y prête avec d'autant plus de facilité, que lui seu devoit recueillir les fruits de cet affreux complot. Il équipe une flotte, & répond

au pape qui lui en fait demander la destination : « Je brûlerois ma chemise, si elle » sçavoit mon secret. » Charles en eut de l'inquiétude ; mais il ne crut pas qu'un Roi se permît de l'attaquer autrement qu'à force ouverte ; & il avoit plus de cent galeres, vingt gros vaisseaux, un nombre infini de barques, une belle infanterie, & dix mille chevaux avec lesquels il alloit porter la guerre en Orient. Il ne pensoit qu'à partir pour faire la conquête de Constantinople, lorsqu'il apprit qu'on venoit de lui enlever la Sicile.

Ce fut le dimanche même de Pâques, ou l'une des fêtes, selon quelques historiens, qu'éclata la sanglante catastrophe, appellée VÊPRES SICILIENNES ; ainsi nommée, parce qu'elle commença au son des cloches, qui appelloit le peuple à l'église, pour chanter Vêpres. En moins de deux heures, tous les François qui se trouverent en Sicile, furent impitoyablement massacrés. Un seul gentilhomme Provençal, Guillaume Porcellet, qui commandoit dans Catalasimia, fut épargné, en considération de sa probité universellement reconnue. Ce respect pour la vertu est d'autant plus admirable, que la fureur n'épargna pas même l'innocence. On chercha les enfans des François jusques dans le sein de leurs me-

res, pour les faire mourir avant qu'ils fuſſent nés.

Le roi d'Aragon attendoit avec ſa flotte le dénouement de cette barbare intrigue. Il débarque, au milieu des acclamations du peuple : on le couronne à Palerme ; &, pour éviter la honte de perdre une conquête qu'il avoit faite avec ſi peu de gloire, il a recours à la ruſe ; & un nouvel artifice ſupplée à la force qui lui manque. Alarmé des puiſſans ſecours que Philippe III, roi de France, envoyoit à Charles d'Anjou, ſon oncle, il fait offrir un cartel, ſous prétexte « d'épargner le ſang, par un combat » ſingulier, & de décider la querelle plus » juſtement, au péril de ceux qui prétendoient en profiter, qu'aux dépens de la » fortune & de la vie de tant de gens qui » n'y pouvoient que perdre. » L'ardeur françoiſe donna dans ce piége. On convint que les deux rivaux combattroient en champ clos, chacun avec cent hommes, & pour éviter toute ſurpriſe, on choiſit la ville de Bourdeaux, qui appartenoit au roi d'Angleterre. En attendant, le premier jour de Juillet de l'année ſuivante, on ſuſpendit tout acte d'hoſtilité ; & c'étoit préciſément l'effet que le roi d'Aragon ſe promettoit de ſon défi captieux. Il trouva le tems d'affermir ſa domination en Sicile, de

lever des troupes, d'armer des vaiſſeaux, & de mettre ſa nouvelle conquête en état de défenſe.

[1283.]

Le roi de Maroc ſe laiſſe gagner, une ſeconde fois, par les ſollicitations d'Alphonſe, & lui amene un nouveau ſecours qui ne fut pas plus utile que le premier. Le roi de Caſtille, craignant de ſe rendre encore plus odieux à ſes ſujets, par cette démarche, déclara que ſon union avec le Miramolin avoit ſeulement pour objet de faire la guerre au roi de Grenade, qui favoriſoit le parti des rebelles; mais cette déclaration ne fit qu'augmenter la haine publique. D'un autre côté, les Maures faiſoient un crime à leur maître de combattre pour un Prince Chrétien; & on trouva par-tout beaucoup plus de réſiſtance qu'on ne l'avoit imaginé. Le roi de Maroc abandonna celui de Caſtille, & ne lui laiſſa d'autre avantage que celui de n'avoir pas été opprimé d'abord.

[1283.]

Toute l'Europe attendoit avec impatience le jour deſtiné à un combat qui devoit décider du ſort de la Sicile. Un nombre prodigieux d'étrangers rempliſſoit

la ville de Bourdeaux, mais leur curiosité fut trompée. Charles d'Anjou parut, avec cent cavaliers, sur le champ qu'on avoit préparé, & y passa tout le jour assigné au combat; mais il attendit en vain le roi d'Aragon. Les historiens Espagnols excusent ce Prince « sur ce qu'il fut averti par le sé-» néchal de Bourdeaux de se donner de » garde des embûches des François; que » le roi de France s'avançoit avec un puis-» sant corps d'armée, contre lequel il au-» roit à combattre avec ses cent cavaliers... » Ces historiens ajoûtent que l'Aragon-» nois, qui s'étoit rendu à Bourdeaux, » avoit laissé au sénéchal son casque, son » bouclier, sa lance & son épée, pour » faire foi qu'il s'étoit rendu au lieu du » combat, dans le tems marqué; après » quoi, il s'étoit retiré précipitamment en » Biscaye, la plus proche frontiere d'Espa-» gne. »

Ces mêmes historiens conviennent que le roi d'Aragon « n'avoit point eu d'autre » intention, en faisant proposer ce com-» bat, que de gagner du tems pour affer-» mir sa domination en Sicile, & pour » amuser les François, DÉLICATS JUS-» QU'A LA SIMPLICITÉ SUR LE POINT » D'HONNEUR. » Comment accorder cette délicatesse avec les embûches dont ils

parlent, & le deſſein qu'ils prêtent au roi de France ? Quelques hiſtoriens François ont attribué, fort mal-à-propos, au défaut de courage le ſubterfuge du roi d'Aragon. C'étoit un Prince belliqueux, & dont la valeur éprouvée ne peut donner lieu à un tel reproche. « Il eſt blâmable, dit un écrivain judicieux, » de s'être ſervi d'une » ſupercherie ſi peu digne d'un Roi, pour » ſupplanter ſon ennemi ; mais Charles ne » l'eſt guères moins d'avoir donné ſi im- » prudemment, dans le piége que lui ten- » dit un Prince dont il avoit éprouvé la » mauvaiſe foi. Cette faute lui fit perdre la » Sicile qu'il auroit pu reconquerir, s'il » ne ſe fût point laiſſé ſéduire par l'appas » d'une fauſſe gloire, qui ne pouvoit rien » ajoûter à l'éclat de celle qu'il avoit ac- » quiſe en tant de combats, & par tant » de victoires. L'Aragonnois, au contraire, » en la mépriſant, eut l'avantage de com- » mettre un crime de moins, de recueil- » lit le fruit de ſa perfidie, de s'affermir » dans la poſſeſſion de la couronne con- » teſtée, & d'avoir mis ſon concurrent » hors d'état de la lui enlever. »

[1283.]

Le pape ſe rend enfin aux preſſantes

ſollicitations du roi de Caſtille. Il excommunie les partiſans de D. Sanche, met leurs terres en interdit, & preſſe les rois de France, d'Angleterre & de Portugal, de ſe réunir contre un fils rebelle, qui vouloit déthrôner ſon pere. L'Infant ne paroiſſoit pas effrayé des cenſures eccléſiaſtiques. Il menaçoit même de faire mourir les commiſſaires du ſaint ſiége; mais il ne tarda pas à craindre les ſuites d'une révolution qui ſe fit dans les eſprits. Don Juan, un des freres d'Alphonſe, pluſieurs Grands, & avec eux un bon nombre de troupes quitterent le parti rebelle pour ſe ranger à celui du devoir. Philippe le Bel, en ſa qualité de roi de Navarre, pourſuivoit, les armes à la main, le droit qu'il avoit ſur des terres envahies par la Caſtille, & portoit la terreur juſqu'aux portes de Tolède. Cependant on travailloit à menager la paix, & à réconcilier Alphonſe avec ſon fils; mais les confidens de Sanche étoient trop intéreſſés à entretenir la meſintelligence, pour ne pas ſacrifier à leur fortune la gloire du Prince, & le bien de l'Etat. Ils rompirent les négociations, en perſuadant que le Roi ne cherchoit qu'à ſurprendre ſon fils, à s'aſſurer de ſa perſonne, & à porter ſa vengeance auſſi loin qu'elle pourroit aller.

[1284.]

La mort d'Alphonſe délivra la Caſtille des nouveaux malheurs dont elle étoit menacée. Ce Monarque avoit fait un teſtament en faveur des deux Princes de la Cerda, ſes petits-fils, qu'il déclaroit ſucceſſivement héritiers de la Caſtille; &, à leur défaut, il appelloit à la couronne Philippe III, roi de France, deſcendant des anciens rois de Caſtille, par la reine Blanche ſon aïeule.

SANCHE IV, LE BRAVE.

[1284.]

SANCHE avoit à combattre son frere D. Juan qui vouloit se mettre en possession de l'Andalousie, & le parti des Princes de la Cerda, ses neveux, qui se trouvoit grossi de tous les partisans du Roi. Le Miramolin lui fit proposer le choix ou de la paix, ou de la guerre. Il répondit: » Je tiens le gâteau d'une main, & le bâ-» ton de l'autre. » Cette réponse fiere & insultante lui attira un nouvel ennemi; & ses Etats devinrent le théatre d'une guerre sanglante.

[1284.]

Le royaume d'Aragon étoit en proie aux troubles d'une confédération puissante, à laquelle on donna le nom d'UNION. Les Grands vouloient, à quelque prix que ce fût, « rétablir les anciennes bornes » données à la puissance royale, en faisant » revivre les loix primitives de la nation, » qu'ils nommoient les Maximes fonda-» mentales de l'Etat. » Le Roi traînoit l'affaire en longueur; & le Conseil de l'Union

n'en montroit que plus d'opiniâtreté à ne rien relâcher des droits prétendus, dont le peuple aimoit à ſe flater. Le Prince repréſentoit que c'étoit prendre bien mal ſon tems, pour agiter ces ſortes de queſtions propres à cauſer une guerre civile, tandis qu'il en avoit une étrangere à ſoutenir; mais cette circonſtance étoit préciſément celle qui déterminoit à preſſer plus vivement la concluſion de toutes ces diſputes. On en vint aux dernieres menaces; & le Roi, forcé par la néceſſité, accorda tout, pour ſoutenir avec honneur la guerre que les François venoient de lui déclarer. Sa poſtérité ſentit long-tems la plaie faite à l'autorité royale par cette condeſcendance. L'UNION s'arrogea juſqu'au droit de choiſir les officiers de la maiſon du Roi; & ce point ſeul fut, pendant pluſieurs règnes, une ſemence de diſcorde qui produiſit ſouvent des troubles dans l'Etat.

[1284.]

Le nouveau roi de Caſtille profita des premieres démonſtrations extérieures de fidélité qu'on lui donna, pour exclure à jamais du thrône les Princes ſes neveux qui avoient un grand nombre de partiſans ſecrets. Il ſe fit reconnoître par les grands, le peuple & l'armée, pour ſeul légitime Roi de Caſtille. Auſſi-tôt après, il convo-

que l'assemblée des Etats du royaume, & y fait déclarer l'infante Isabelle, sa fille, âgée de deux ans, son héritiere présomptive, en cas qu'il n'eût point d'enfans mâles.

[1285.]

Sanche n'étant pas en état de risquer une bataille contre les Maures, se contentoit de les harceler & de leur couper les vivres. Cette manœuvre réussit, & le roi de Maroc quitte l'Espagne avec précipitation. Un de ses officiers lui demande pourquoi il n'attaque pas les Chrétiens, avant que de songer à la retraite : « Ne vous en » étonnez pas, répond le Prince Maure. » C'est moi qui le premier ai élevé ma fa» mille sur le thrône, en mettant la cou» ronne sur ma tête; & j'ai affaire à un » ennemi qui compte plus de quarante » Rois pour aïeux. Environné de tant de » héros, il inspire la terreur à mes trou»pes, & la valeur aux siennes. »

[1285.]

Philippe le Hardi attaque le roi d'Aragon, avec un armée de cent mille hommes, & une flotte de cent vingt voiles. Le monarque Aragonnois met toute son espérance à couper les vivres aux François. Il se propose d'attaquer lui-même un convoi

conſidérable. Surpris dans ſon embuſcade, & bleſſé dangereuſement au viſage, déja un François avoit ſaiſi la bride de ſon cheval ; mais ce Prince coupe les rênes au-deſſous de la main qui le tenoit, & ſe ſauve heureuſement, laiſſant une partie de ſa cavalerie ſur la place, & toute ſon infanterie qui étoit de deux mille hommes. La diſette & les maladies firent périr plus de cinquante mille François, & ſauverent les Etats du roi d'Aragon. Ce Prince mourut peu de tems après ; & on lui donna le ſurnom de Grand, parce qu'on n'eut égard qu'au bonheur de ſes armes. On a dit de lui, qu'il avoit eu plus de célébrité qu'il n'avoit mérité de louanges.

[1288.]

D. Lope de Haro, comblé d'honneurs, de charges & de biens, par Sanche qui lui étoit redevable de la couronne de Caſtille, encourt la diſgrace de ſon maître, par ſa mauvaiſe conduite. Le Roi ordonne, en plein conſeil, de mettre garniſon dans les châteaux de D. Lope. Celui-ci, qui étoit préſent, ſe leve avec fureur, tire bruſquement ſon épée ; &, appellant le Roi Tyran, il court à lui pour le percer. Ceux qui environnoient le Prince ne lui en donnent pas le tems. Il eſt percé lui-même, & expie par une mort trop douce un crime

pour lequel les loix n'ont point d'assez rigoureux supplices.

[1288.]

D. Juan, frere du Roi, & gendre de D. Lope, s'étoit mis en devoir de défendre son beau-pere. Mais, le voyant mort, il s'échappa dans le tumulte, & alla chercher un asyle dans la chambre de la Reine. Le Roi l'y poursuivit l'épée à la main. La Princesse éperdue se précipite au milieu des coups, & l'Infant ne perdit que la liberté.

[1288.]

La famille de Haro se réunit avec celle de Lara, & se jette dans le parti des Princes de la Cerda. Sanche se réconcilie avec la France, afin de conjurer l'orage qui le menace, & signe un traité par lequel il s'oblige de céder « à l'aîné des La Cerda, » la Murcie, en titre de royaume feuda- » taire de la Castille; d'envoyer à Philippe » le Bel mille chevaux pour la guerre » d'Aragon, &, s'il est nécessaire, de don- » ner passage sur ses terres aux troupes » Françoises. » Le nouveau roi d'Aragon, Alphonse III, mécontent de ce traité, prend la résolution de s'en venger. Il reçoit les transfuges Castillans, tire de prison les Princes de la Cerda, pour les met-

tre à la tête d'une faction puiſſante. L'aîné eſt couronné roi de Caſtille & de Léon. Les grands & le peuple de ces deux royaumes ſont partagés ; &, tandis que Sanche eſt aux priſes avec ſes ſujets, Alphonſe prend tous les moyens d'obtenir la paix du roi de France, & de ſe réconcilier avec le ſaint ſiége.

[1289.]

Les Caſtillans perdent une bataille contre les Aragonnois ; & on attribue cette défaite à la défection des Grands qui ne vouloient point être commandés par un Général dont ils ne pouvoient s'empêcher de louer l'expérience & les talens, mais qui leur étoit inférieur, du côté de la naiſſance.

[1289.]

Sanche forme le ſiége de Badajox, qui venoit de ſe déclarer pour les Princes de la Cerda. La ville ſe rend, à condition que les habitans auront la vie ſauve. Le vainqueur les fait tous paſſer au fil de l'épée, malgré ſa promeſſe.

Talavéra n'éprouva pas un ſort beaucoup moins malheureux. Quatre cents citoyens des plus conſidérables furent écartelés aux portes de la ville. Ces exemples intimiderent les autres villes, & les empêcherent de ſe déclarer ouvertement. D'ailleurs San-

che

che eut l'habileté de prévenir la révolution, en parcourant ſes Etats, & en mettant de fortes garniſons dans les villes dont il ſoupçonnoit la fidélité.

[1291.]

La paix, conclue à Taraſcon entre les rois de France, de Naples & d'Aragon, alloit faire chanceler de nouveau la couronne ſur la tête du roi de Caſtille. Mais Alphonſe ne ſurvécut pas à la ſignature du traité; & la mort de ce Prince âgé de vingt-ſept ans replongea l'Europe dans le trouble d'où elle étoit ſur le point de ſortir. D. Jacques, roi de Sicile, qui hérita de ſon frere le royaume d'Aragon, fit la paix avec Sanche; & il ſe déclara contre les Princes de la Cerda.

[1294.]

Les Maures d'Afrique aſſiégent Tariffe, ſous la conduite de D. Juan, qui s'étoit révolté de nouveau, contre ſon frere, le roi de Caſtille. D. Alphonſe de Guſman défendoit la place en héros. Son fils avoit été fait priſonnier dans une ſortie. Les Maures l'amenent au pied des murailles, & menacent le pere, s'il ne ſe rend pas auſſi-tôt, de le poignarder à ſes yeux. « J'en aurois » cent, répond Alphonſe, que je les im» molerois à mon devoir. » A ces mots, il jette un poignard du côté des ennemis, &

ſe retire chez lui. A peine y eſt-il arrivé que de grands cris s'élevent ſur les remparts. Guſman accourt en hâte, demande la cauſe de cette alarme. On lui répond que ſon fils vient d'être impitoyablement égorgé au pied des murs, par l'ordre de l'infant D. Juan. « Je penſois que la ville étoit » priſe, » reprend Guſman, ſans s'émouvoir, & retourne auſſi-tôt chez lui, ſans donner le moindre ſigne de douleur. Les Maures ſont contraints de lever le ſiége. Guſman ſauva encore une fois Tariffe aſſiégée par le roi de Grenade, en 1297.

[1295.]

Sanche ſurvécut peu à cette belle action qu'il récompenſa d'abord par une Lettre, écrite de ſa main, & dont l'original ſe conſerve encore dans l'illuſtre maiſon de Médina-Sidonia, qui fait gloire de devoir ſon élevation à D. Alphonſe Guſman, ſurnommé le Bon. Le Roi y fait l'éloge du courage & de la fidélité, dont il compare la preuve à ce que l'antiquité propoſe de plus merveilleux; promet d'en conſerver, toute ſa vie, le ſouvenir, & de ne rien épargner pour récompenſer un ſervice important, rendu à l'Etat, & un rare exemple laiſſé à la poſtérité.

FERDINAND IV, L'AJOURNÉ.

[1295.]

LA minorité d'un jeune Roi de dix ans ; la tutelle & la régence entre les mains d'une femme ; le trouble & la division dans tous les ordres de l'Etat ; les prétentions des rois de France, d'Aragon, de Portugal, & de Grenade ; celles des princes de la Cerda & des deux infants Jean & Henri ; tout sembloit concourir à la ruine entiere de la Castille. La Reine-mere, Marie de Molina, eut le courage & l'habileté de conserver la couronne sur la tête de son fils. Sa premiere démarche lui gagne le cœur du peuple. Elle supprime un impôt très-onéreux sur les denrées, que l'on appelle SISA, & que le Roi son époux avoit établi. Contrainte de partager la Régence avec l'infant Henri, fils de Ferdinand III, & grand-oncle du Prince régnant, elle a l'habileté de ne céder à son concurrent, qu'un vain titre, & de se conserver la personne du Roi, avec l'autorité souveraine.

[1296.]

Le roi d'Aragon, l'aîné des La Cerda, &

l'infant D. Jean, oncle de Ferdinand, concluent un traité par lequel ils partageoient entr'eux tous les Etats du jeune Roi. Le premier devoit avoir la Murcie; la Caſtille étoit pour le ſecond; le troiſieme ſe réſervoit l'Andalouſie, Léon & la Galice. La baſe de ce traité étoit le défaut de légitimité, qu'on reprochoit hautement à Ferdinand IV, parce que le feu Roi, & ſon épouſe, Marie de Molina, étoient parens du ſecond au troiſieme degré, & n'avoient pu obtenir de diſpenſe, avant de contracter ce mariage dont on conteſtoit encore la validité, à cauſe de celui que Sanche avoit contracté, par procureur, avec Guillemette de Moncade, fille du vicomte de Béarn. La Régente obtint, dans la ſuite, en 1301, une bulle de légitimation, en faveur de tous ſes enfans; ce qui ôta aux rebelles le prétexte qui autoriſoit plus particulierement leur révolte.

[1296.]

Le roi de Portugal inveſtit Valladolid où étoit Ferdinand avec la Reine-mere. L'habile Princeſſe gagne Jean de Lara, le plus inconſtant des hommes, ſi l'on en juge par le nombre des partis qu'il laiſſa, qu'il reprit & qu'il abandonna pluſieurs fois, ſelon les circonſtances. Lara déclare nettement au roi de Portugal, qu'il ne ſouffrira

jamais qu'on aſſiége ſon légitime Souverain, & ſe jette auſſi-tôt dans Valladolid, avec le corps de troupes qu'il commandoit. L'armée Portugaiſe, affoiblie par cette déſertion, ſe retire; & l'infant D. Henri, qui la pourſuivoit avec des forces ſupérieures, la laiſſe échapper, parce qu'il aimoit mieux prolonger la guerre.

Ce Prince vouloit engager la Reine-mere à épouſer l'infant D. Pierre d'Aragon; mais cette Princeſſe en rejettoit la propoſition, comme un moyen honteux de diminuer le nombre des ennemis de ſon fils. Sans qu'il y ait aucune loi expreſſe qui interdiſe le mariage aux Reines douairieres, l'uſage a prévalu, au point que l'Hiſtoire d'Eſpagne n'offre aucun exemple de Reines qui ſe ſoient remariées, même à des Rois & à des Souverains, encore moins à des ſeigneurs particuliers.

[1297.]

Le roi d'Aragon s'étoit engagé à priver ſon frere de la couronne de Sicile. En conſéquence, il l'attaque avec une flotte nombreuſe; remporte une victoire complette, &, ſans en tirer aucun avantage, ſe rend dans ſes Etats où, « quoique triomphant » & vainqueur, on lui ſçut mauvais gré » d'avoir conſpiré à la perte de ſon propre » frere, tandis qu'on le blâmoit à Rome, &

» à Naples, d'avoir laiſſé l'ouvrage imparfait. » On crut cependant qu'un retour d'affection l'emporta ſur les engagemens qu'il avoit contractés, & qu'il ſe perſuada d'en avoir fait aſſez pour dégager ſa parole.

[1298.]

La Régente de Caſtille, indignée de la conduite des officiers qu'elle mettoit à la tête des armées, & qui la trahiſſoient, afin de perpétuer les troubles, prend elle-même le commandement de ſon armée; s'empare d'Ampudia, rend inutiles tous les efforts du roi de Portugal, & revient triomphante, après une campagne auſſi heureuſe qu'elle pouvoit l'eſpérer.

[1299.]

On conclut le mariage du jeune roi Ferdinand avec Conſtance, infante de Portugal; & l'infante Béatrix de Caſtille eſt accordée au prince Alphonſe, héritier de la couronne de Portugal. Ce double mariage délivroit la Régente d'un ennemi adroit à profiter des circonſtances, pour aggrandir ſes Etats. Il fallut donner en dot à l'infante Béatrix trois villes conſidérables; & le roi de Portugal ne s'engagea qu'à envoyer trois cents cavaliers; ſecours trop foible pour qu'il pût être utile.

[1300.]

L'assemblée des Etats de Castille accorde des sommes considérables, avec lesquelles on se dispose à faire la guerre au roi de Grenade. L'infant D. Henri vient à bout d'obtenir le commandement de l'armée, destinée pour l'Andalousie; mais on exige de lui un serment solemnel de ne livrer aucune place aux Infidèles.

[1300.]

D. Jean de Lara, qui avoit repris le parti des Princes de la Cerda, est battu & fait prisonnier. La Régente lui rend la liberté, à condition de remettre entre les mains du Roi toutes les places dont on lui avoit confié le gouvernement, ou qui étoient en sa disposition. Lara jure de ne point porter les armes, pendant six ans, contre sa patrie. Ce trait de politique donnoit le plus grand ascendant sur toutes les factions qui s'étoient formées dans le royaume, & ne laissoit plus rien à craindre, dans la circonstance présente, que du côté de l'Aragon. La Navarre étoit paisible depuis sa réunion à la couronne de France; & Philippe le Bel sentoit les inconvéniens d'une guerre très-dispendieuse, dont le succès ne pouvoit être de quelqu'utilité. Il s'étoit contenté de rappeller tous ses droits sur des terres

conquiſes autrefois dans la Navarre par les Caſtillans ; & la Régente avoit eu l'adreſſe d'éluder toutes ces demandes.

[1301.]

La Régente aſſemble les Etats du royaume à Valladolid, y rend compte de ſon adminiſtration ; & les députés, tranſportés de reconnoiſſance & d'admiration, la proclament, tout d'une voix, MERE DE LA PATRIE.

[1301.]

On donne aux infans Henri & Jean le commandement des troupes deſtinées à chaſſer les Aragonnois du royaume de Murcie. Au lieu d'agir pour les intérêts de la Caſtille, les deux Princes font une Ligue offenſive & défenſive avec le roi d'Aragon, & lui cédent le pays d'où ils avoient ordre de le chaſſer.

[1302.]

La Reine-mere paroît de nouveau à la tête des armées, pourſuit le roi d'Aragon, & ne manque de le faire priſonnier, que par la trahiſon de l'infant D. Henri. La Princeſſe ſe venge, en ſe liguant avec les rebelles d'Aragon, afin de rendre à leur Roi tous les maux dont il avoit accablé la Caſtille.

[1302.]

Une famine horrible déſole la Caſtille, & lui enleve la quatrieme partie de ſes habitans.

[1302.]

Dans un concile des évêques de la province de Tolède, tenu à Penafiel, on porta pluſieurs canons qui font connoître les mœurs de ce tems-là. Le troiſieme défend aux eccléſiaſtiques d'entretenir publiquement des femmes qu'ils ont épouſées; & on leur donne le nom de Concubines. Le huitieme ordonne de payer à l'Egliſe la dixme de tous les fruits que la terre produit d'elle-même ou par la culture. Un autre canon défend d'appeller en duel les évêques & les chanoines. La coutume d'enlever les biens des nouveaux convertis étoit générale en Europe, & portoit un préjudice conſidérable à l'Eſpagne, où près de la moitié des habitans profeſſoient la loi de Moïſe, ou l'Alcoran: en conſéquence, un canon de ce concile défendoit aux Rois de confiſquer les biens des Juifs & des Mahométans, qui recevoient le Baptême.

[1303.]

Une intrigue de cour écarte la Reine-mere du gouvernement, & l'éloigne de la perſonne de ſon fils. Cette Princeſſe prend

généreuſement le parti de la retraite ; perſuadée que des hommes intéreſſés, & ambitieux juſqu'à la fureur, ne ſeroient pas long-tems unis ; que le Roi auroit beſoin d'elle, & ne tarderoit pas à la rechercher, ſans qu'elle prît la peine de faire des avances. Elle devina juſte. D. Jean de Lara étant devenu favori, excita la jalouſie des autres, au point qu'ils propoſerent à la Reine-mere de former un parti en ſa faveur. Leurs offres furent réjettées avec indignation ; & ce qui met le comble à la gloire de Marie de Molina, c'eſt que, par ſa conduite avec ſon fils, & ſans s'écarter de ſon devoir, elle le ramena, reprit auprès de lui la place que tant de titres lui donnoient ; & tout le royaume applaudit à ce retour, par mille acclamations.

[1304.]

La Régente a enfin la gloire de conclure une paix générale, par la médiation du roi de Portugal. L'aîné des Princes de la Cerda fut le ſeul mécontent. Obligé de céder ſes droits ſur les couronnes de Caſtille & de Léon, en échange de quelques villes avec leurs dépendances, il quitta bruſquement le lieu des conférences, pour aller, une ſeconde fois, chercher inutilement en France une reſſource à ſa mauvaiſe fortune. Quelques années après, la crainte de tout per-

dre le força d'accepter les conditions qu'on lui avoit offertes, quelque dures & honteuſes qu'elles paruſſent. On l'appella, dans la ſuite, D. Alphonſe le Deshérité. Son frere ſe montra plus traitable : il s'établit en Eſpagne, & y vécut d'une maniere conforme à ſon rang.

[1306.]

Le roi de Caſtille s'avance avec quinze mille hommes, contre un parti formé par Jean de Lara, & Diegue de Haro. Mais la déſertion ſe met dans ſes troupes ; &, en fort peu de tems, elles ſe trouvent réduites à douze cents hommes. Cet exemple n'étoit pas nouveau. Les ſeigneurs particuliers, obligés de ſuivre le Roi avec leurs vaſſaux, étoient dans l'uſage de l'abandonner, lorſqu'il falloit combattre des Grands qu'ils craignoient, ou qu'ils avoient intérêt de ménager.

[1307.]

L'affaire des Templiers fait grand bruit en Eſpagne. Le roi d'Aragon ordonne d'arrêter tous ceux qui ſe trouvoient alors dans ſes Etats. Deux ans après, il les ſauve, par un édit, de la fureur du peuple qui vouloit les brûler, ſans autre forme de procès.

Le concile de Salamanque, aſſemblé

trois ans après, reconnut leur innocence, en mettant en ſûreté leur vie & leur réputation, & déclara cependant tous leurs biens confiſqués. Les chevaliers de S. Jean de Jéruſalem, (aujourd'hui de Malthe,) demanderent qu'à l'exemple de la France & de l'Allemagne, on leur abandonnât les biens des Templiers; mais les rois Eſpagnols en prirent d'abord poſſeſſion, comme d'un ſecours qui leur étoit néceſſaire pour ſoutenir la guerre contre les Maures. Cependant tous les biens que les Templiers poſſédoient en Caſtille & en Portugal furent réunis, l'an 1312, aux ordres militaires de S. Jacques, de Calatrava, d'Alcantara & d'Avis.

[1308.]

Jean de Lara banni, par un décret, de la Caſtille qu'il menaçoit d'une nouvelle révolte, a l'inſolence d'écrire au Roi, en ces termes: « La Caſtille eſt plus ma » patrie que la vôtre, & aucune Puiſſance » n'eſt capable de m'en chaſſer. » Ferdinand marche contre ce rebelle, & l'aſſiége dans Torde-Humos. Mais toute ſon armée l'abandonne, au moment qu'il alloit prendre la place; & il eſt forcé de recevoir en grace un ſujet qui venoit de l'outrager.

[1309.]

Les rois de Caſtille & d'Aragon ſe liguent enſemble, afin de profiter des troubles qui agitent le royaume de Grenade. Ils le partagent entr'eux, de façon que les deux tiers devoient en revenir à Ferdinand. Mais le prince Maure, après avoir perdu deux batailles & la ville de Gibraltar, obtient la paix, du roi d'Aragon, en relâchant tous les Aragonnois qui étoient eſclaves dans ſes Etats, & la conclut avec le roi de Caſtille, à condition de payer cent mille écus d'or, & de lui céder la ville de Gibraltar, qui n'étoit pas alors ſituée où elle eſt aujourd'hui.

Lorſque le roi de Caſtille prit cette place, un vieil officier Saraſin lui avoit dit : « Ferdinand, votre glorieux biſaïeul » me chaſſa autrefois de Séville; Alphonſe, » votre aïeul, de Xérès; Sanche, votre » pere, de Tariffe : vous me chaſſez de » Gibraltar. Je m'en vais chercher en Afri- » que, dans ma derniere vieilleſſe, un re- » pos que perſonne ne troublera. »

[1312.]

La cour de Caſtille étant à Palence, un homme fut tué, au ſortir du palais, ſans qu'on ſçût qui étoit l'auteur du meurtre. » Deux freres, du nom de Carvajal, en fu-

» rent accusés, & mis dans les fers, quoi-
» qu'on n'eût pas de quoi les convaincre,
» & qu'ils persistassent à nier le fait. Le Roi
» naturellement porté à la clémence, mais
» que le premier feu de la colere rendoit
» intraitable & cruel, ordonna qu'ils fus-
» sent précipités du haut d'un rocher en
» bas. Ils protesterent de leur innocence:
» ils en appellerent à l'équité des loix.
» Mais, voyant qu'ils avoient affaire à un
» juge implacable, ils s'adresserent au Juge
» des Rois, & citerent Ferdinand à com-
» paroître, dans trente jours, à son tribu-
» nal. On mépriſa ce discours qu'on re-
» gardoit comme un vain desir de ven-
» geance. L'évènement en fit juger autre-
» ment. Le Roi marchoit en Andalousie,
» lorsqu'au trentieme jour, depuis l'exécu-
» tion des deux freres, s'étant retiré après
» son dîner pour dormir, on le trouva mort.
» C'est de-là que ce Prince fut surnommé
» L'AJOURNÉ. »

ALPHONSE XI, LE VENGEUR.

[1312.]

ALPHONSE XI, fils & ſucceſſeur de Ferdinand IV, étoit âgé d'un an & vingt-ſix jours, lorſque, par les ſoins de ſon oncle D. Pédre, il fut reconnu Roi, ſelon la coutume. Toute la cérémonie conſiſtoit à élever les étendards royaux, à ſaluer le nouveau Roi par ſon nom, & à lui baiſer la main.

[1312.]

Quatre partis puiſſans ſe diſputent la régence de l'Etat, & la tutelle du jeune Roi; Marie de Molina, aïeule du Monarque; Conſtance de Portugal, ſa mere; l'infant D. Pédre, ſon oncle; & l'infant D. Juan, ſon grand oncle. Lara, ce rebelle ſi fameux ſous le règne précédent, alloit ſeul décider cette affaire importante; mais il échoua dans le projet qu'il avoit formé de ſe ſaiſir de la perſonne du Roi, » & de le vendre à celui des partis, qui le » payeroit le plus cher. »

[1313.]

Les Etats du royaume de Caſtille s'aſ-

ſemblent à Palence ; les deux Reines s'y trouvent, chacune à la tête d'une armée. On les détermine à ſe retirer, afin de laiſſer une pleine liberté dans les ſuffrages. La mort de Conſtance facilite la déciſion. Don Juan eſt chargé des affaires intérieures du royaume ; D. Pédre, du commandement des armées, avec l'adminiſtration de la guerre ; & on laiſſe à Marie de Molina l'éducation du jeune Prince. Cette Princeſſe parut applaudir à ce partage. Mais, par l'aſcendant qu'elle ſçavoit prendre, & que ſon génie lui donnoit, elle gouverna encore, cette fois, comme elle avoit gouverné pendant la minorité de ſon fils. La jalouſie que D. Juan conçut de la haute réputation que D. Pédre acquit à la guerre, acheva de la rendre maîtreſſe abſolue des affaires ; & elle eut encore la gloire de pacifier la Caſtille.

[1316.]

Le roi d'Aragon condamne à l'exil Ximénès Rada, juriſconſulte célèbre, accuſé de fomenter les procès injuſtes, & d'avoir ainſi contribué à la ruine d'un grand nombre de perſonnes.

[1317.]

Le roi d'Aragon fonde un nouvel ordre militaire, ſous la règle de Cîteaux, & ſoumis

mis à l'ordre de Calatrava, quoiqu'il dût toujours avoir un grand-maître particulier. Les chevaliers portoient une croix rouge ſur un manteau blanc. On leur donna tous les biens que les Templiers poſſédoient autrefois dans le royaume de Valence; &, la principale maiſon de cet ordre étant à Montéſa, on lui en donna le nom qu'il a toujours porté dans la ſuite.

[1319.]

Les deux infants de Caſtille marchoient contre le roi de Grenade, qui s'étoit ligué avec celui de Maroc. Les Maures tombent bruſquement ſur l'arriere-garde; & bientôt la confuſion ſe met dans le reſte de l'armée qui étoit épuiſée de fatigues & de ſoif, ſous un ciel brûlant, & dans une campagne aride. Le brave D. Pédre ſe trouvoit par-tout où il croyoit ſa préſence néceſſaire, & ranimoit le courage de ſes ſoldats, autant par ſon exemple que par ſes diſcours, lorſque, l'haleine & la voix lui manquant tout-à-coup, il tombe ſans mouvement & ſans vie. Quelques momens après, D. Juan périt par le même accident. A cette nouvelle, l'armée Caſtillane forma d'elle-même divers pelotons, pour fuir avec moins de danger, à la faveur de la nuit qui s'approchoit. Les Maures prirent ce mouvement pour les diſpoſitions d'une

attaque en bon ordre. Craignant de perdre le fruit du combat, ils ſe jetterent ſur le bagage, & firent leur retraite. Les Caſtillans profiterent de cette faute, pour ſauver les débris de leur défaite qu'ils appellerent LA JOURNÉE DES INFANTS.

[1319.]

Les Maures ſe diſpoſoient à profiter des troubles que la mort des Infants venoit de cauſer dans la Caſtille. Déja ils y faiſoient des progrès rapides, lorſque la diviſion ſe mit parmi eux, à l'occaſion d'une belle eſclave que le roi de Grenade enleva au gouverneur d'Algézire, l'un des principaux officiers du roi de Maroc. Il en coûta la vie au Prince Maure, qui fut aſſaſſiné; & la Caſtille échappa aux dangers qui la menaçoient.

[1319.]

Un grand nombre de prétendans ſe diſputoient la Régence du royaume de Caſtille; & la Reine, qui avoit éprouvé l'inconvénient d'un partage de cette nature, ſoutenoit que la puiſſance des deux Infants devoit ſe réunir en elle. La diſpute fut terminée par une voie de fait, qui peint bien l'état déplorable, où en étoit alors le Gouvernement. D. Juan, ſurnommé le Borgne, fils de ce D. Juan qui venoit de

mourir ; D. Emmanuel, ſon couſin germain, & D. Alphonſe de Molina, frere de la Reine, s'emparerent chacun d'une partie du royaume, & s'y rendirent, en peu de tems, maîtres abſolus. La Reine, qui n'avoit pu conjurer ce nouvel orage, mit tous ſes ſoins à en calmer la violence, & mérita de nouveau le titre glorieux de MERE DE LA PATRIE.

[1319.]

Le roi d'Aragon, trop occupé de ſes projets de conquête en Italie, pour prendre part aux affaires de la Caſtille, eſſuya un chagrin dont l'Hiſtoire fournit peu d'exemples. D. Jacques, ſon fils aîné, déja reconnu pour ſon ſucceſſeur, & ſur le point d'épouſer Eléonore de Caſtille, vient le trouver, d'un air empreſſé, & le conjure de lui permettre de renoncer à la couronne. » Il en appréhendoit le poids, diſoit-il ; il » vouloit être libre : un genre de vie agi- » tée d'autant de ſoins, que celle des Rois, » n'étoit pas de ſon goût. Il étoit enfin ré- » ſolu d'en choiſir un autre, & de renon- » cer à la royauté, au mariage, & même » au monde. » Le Roi ſurpris n'épargne rien pour ramener ſon fils dont il connoiſſoit le caractere peu traitable. Conſeils, remontrances, prieres, tout eſt inutile ; & l'Infant obtient, par des inſtances réitérées,

la permiſſion de renoncer ſolemnellement au thrône. Il entre auſſi-tôt dans l'ordre militaire de S. Jean de Jéruſalem ; d'autres diſent de Calatrava, d'où il eſt ſûr qu'il paſſa enſuite dans celui de Montéſa. On crut alors qu'il avoit été touché par l'exemple de Louis d'Anjou, ſon oncle, nouvellement canoniſé, ou du prince de Majorque, ſon couſin, qui avoit préféré à la couronne l'habit de l'ordre de S. François ; mais ſa conduite prouva qu'il avoit été guidé, moins par la dévotion que par le libertinage.

[1320.]

Une loi ſtable, & autoriſée de tous les ordres de l'Etat, unit les royaumes d'Aragon & de Valence, avec la principauté de Catalogne, de façon qu'on ne pourra plus les ſéparer, dans la ſuite, & qu'ils devront être poſſédés par un ſeul. C'étoit prévenir les inconvéniens des partages, & donner force de loi à une convention faite depuis quarante ans, & dans laquelle le domaine des couronnes étoit reconnu inaliénable.

[1322.]

La reine de Caſtille convoqua les Etats du royaume, dans l'eſpérance de le défendre contre la tyrannie des trois Princes qui avoient uſurpé la Régence. La mort l'en-

leve, & comble la mesure des maux auxquels cette grande Princesse alloit remédier.

Le légat que la Reine avoit demandé au pape, afin d'être soutenue par son autorité, assembla un concile à Valladolid, dans lequel on condamna l'usage des épreuves dont on se servoit, depuis long-tems en Espagne, pour justifier les innocens de crimes qu'on leur imputoit. Ces sortes d'épreuves étant à-peu-près les mêmes par-tout, on ne pourroit que répéter ici ce qu'on en a déja dit dans les Anecdotes Françoises, en observant que l'épreuve du duel étoit la plus commune, chez une nation toute guerriere, & parmi laquelle l'esprit de chevalerie dominoit plus particuliérement.

[1325.]

Le roi de Castille avoit à peine atteint sa quinzieme année, qu'il se fit déclarer majeur, pour mettre fin à l'anarchie qui continuoit depuis la mort de la Régente. Il prit en main les rênes du gouvernement, avec une fierté qui étonna les plus hardis, & choisit pour ministres deux hommes généralement estimés, D. Garcie Lasso de la Véga, & D. Alvare Ozorio, qui avoient donné des preuves de leurs talens sous la Régence. Il leur associa un Juif, nommé Joseph, qui possédoit supérieurement le secret de trouver de l'argent.

[1325.]

Rien n'étoit plus important, ni plus preſſé, que d'engager ou de forcer les trois Régens à reconnoître l'autorité légitime. Don Alphonſe de Molina s'étoit déja rendu de bonne grace; mais les deux autres avoient cimenté de nouveau leur union, par le ſerment accoutumé, & paroiſſoient plus oppoſés que jamais au Gouvernement. Le jeune Roi, par un trait politique au-deſſus de ſon âge, trouva le moyen de les ſéparer, & de s'attacher D. Emmanuel qu'il lui importoit ſur-tout de gagner. Il lui fit eſpérer de voir ſa fille ſur le thrône de Caſtille, auſſi-tôt qu'elle ſeroit en âge d'être mariée. Emmanuel, flaté de cet honneur, rentra dans le devoir, & remit ſa fille entre les mains du Roi qui la regarda moins comme une épouſe future, que comme un ôtage de la fidélité du pere.

Les Grands de Caſtille conſervoient encore l'ancienne coutume de confirmer les traités qu'ils faiſoient enſemble, & qui s'eſt long-tems obſervée parmi eux. On liſoit publiquement dans l'aſſemblée les articles de la confédération, tels qu'ils avoient été réglés: alors un des ſeigneurs prononçoit, au nom de tous les confédérés, ce ſerment dans lequel la religion ſervoit à autoriſer

les cabales & les entrepriſes formées contre la fidélité dûe aux Souverains.

» Je jure par le Seigneur Dieu tout-puiſ-
» ſant, & par la très-ſainte Vierge ſa mere,
» que, tous en général, & chacun en parti-
» culier, nous obſerverons ponctuellement
» & fidélement tous les articles dont nous
» ſommes convenus enſemble, tels qu'ils
» ſont exprimés dans le Mémoire dont on
» vient de nous faire la lecture; que nous
» agirons tous, à cet égard, ſincérement
» & de bonne foi; que nous ne nous ſé-
» parerons jamais les uns des autres, pour
» paſſer chez les ennemis, & que jamais,
» en aucune maniere, nous ne contrevien-
» drons à aucun des articles décidés & ar-
» rêtés. Le premier de nous, qui oſera vio-
» ler, avec connoiſſance, le moindre de
» ces articles, que le Seigneur Dieu tout-
» puiſſant lui ôte la vie, & qu'après ſa
» mort, il lui faſſe ſouffrir dans l'enfer les
» plus affreux ſupplices! qu'à l'heure même,
» les forces & la parole lui manquent! qu'au
» jour d'une bataille, ſes armes lui devien-
» nent inutiles! qu'il ne puiſſe ſe ſervir de
» ſes épérons! que ſon cheval tombe
» mort! que tous ſes vaſſaux le trahiſſent!
» que tout l'abandonne, lorſqu'il en aura
» le plus de beſoin! » Chacun des aſſiſtans diſoit : « Ainſi ſoit-il. »

Quand ces ſortes d'unions n'étoient

qu'entre deux confédérés, ils alloient communier, chacun avec la moitié de la même Hoſtie; &, après l'avoir reçue, ils prononçoient le même ſerment, & les mêmes imprécations, contre celui qui manqueroit à ſa parole.

[1326.]

Alphonſe entreprend de purger ſon royaume de tous les ſcélérats qui l'infeſtent, & de pourſuivre avec la plus grande rigueur l'eſprit d'intrigue, & de révolte, qui animoit les Caſtillans depuis la mort de Ferdinand III. Son inflexible ſévérité lui fit donner le ſurnom de VENGEUR; mais il éprouva, plus d'une fois, que la crainte du châtiment n'eſt pas toujours un remède infaillible. La puiſſance des miniſtres ſervit de prétexte aux factions. Le Roi eut le malheur de ternir ſa gloire, par une indigne trahiſon, & le nombre des rebelles parut s'accroître par les moyens même qu'on prenoit pour l'anéantir.

Alphonſe, étant près de Tolède, fit arrêter toute une troupe de voleurs, à l'exception du chef qui trouva le moyen de ſe cacher dans le puits de ſa maiſon. Après l'avoir fait inutilement chercher par-tout, comme on étoit aſſuré qu'il n'étoit pas ſorti; on comprit qu'il ne pouvoit être ailleurs que dans le puits. Le Roi ordonna d'y deſ-

cendre ; mais on préféra d'y jetter des pierres. On en fit tomber une ſi grande quantité, que l'eau du puits entra dans un ſouterrein où étoit le ſcélérat : en ayant même bientôt juſqu'à la bouche, il ſe mit à crier, & fit connoître qu'il étoit dans ce lieu. On l'en tira ſur le champ, & il fut exécuté avec ſes complices.

[1327.]

D. Juan indigné de ſe voir abandonné des deux Princes avec leſquels il avoit partagé la régence, pendant la minorité du Roi, ſe propoſoit de relever le parti de la maiſon de la Cerda, & de porter le flambeau de la guerre dans le ſein même de la Caſtille. Alphonſe n'étoit pas en état de s'y oppoſer par la force. Il eut recours à la ruſe, ou plutôt à l'artifice & à la perfidie. Il invite D. Juan à ſe rendre auprès de ſa perſonne, ſous prétexte de conférer enſemble ſur la guerre qu'il avoit contre les Maures, & lui propoſe en mariage ſa ſœur, l'infante Eléonore. Le malheureux D. Juan donne dans le piége qu'on lui tendoit : il eſt poignardé, le jour même de ſon arrivée, & dans un grand feſtin que le Roi lui donnoit. Cet aſſaſſinat fait horreur : toute la ville eſt en armes. Alphonſe, averti de la ſédition, marche droit à la place publique, fait dreſſer un thrône où il monte,

& s'écrie : « Citoyens, c'eſt par mes ordres » que Juan vient d'être poignardé. Aucun » de vous n'ignore ſes crimes : je l'ai ſa- » crifié à votre bonheur ; je confiſque tous » ſes biens, & je prépare le même ſort » à ceux qui l'imiteront. » Ces paroles fiè- res, & cette démarche hardie, rendent le calme à la ville ; mais D. Emmanuel en conçut de l'ombrage, & ne tarda pas à s'ap- percevoir qu'on l'avoit trompé, quoique d'une façon moins cruelle.

[1328.]

Le mariage du roi de Caſtille avec l'in- fante de Portugal, eſt aux yeux de D. Em- manuel un affront inſigne, dont il ſe venge par une Ligue avec les rois de Maroc & de Grenade. Sa fille Conſtance eſt enfermée dans une fortereſſe. Il en conçoit tant de dépit, que, renonçant à ſa patrie, il défie le Roi à un combat ſingulier, & ne reſpire plus que la guerre civile. Les ſéditions recom- mencent dans pluſieurs villes : Alphonſe les éteint dans des flots de ſang. Son premier miniſtre eſt poignardé à Séria, pendant qu'il entendoit la Meſſe dans l'égliſe du monaſ- tere de S. François. On aſſiége ſa ſœur, l'in- fante Eléonore, pour la forcer de livrer le Juif Joſeph qu'on veut brûler vif. Les Grands refuſent de prendre les armes, & d'aller au ſecours de la Princeſſe, à moins que Don

Alvare Ozorio ne ſoit éloigné de la cour & du miniſtere. Le monarque ſubit, en frémiſſant, la loi de ſes ſujets. Ozorio ſe jette dans le parti de D. Emmanuel. Un officier, nommé Ramire Florez de Guſman, le ſuit avec un air de mécontent, & aſſaſſine le favori diſgracié, pour venger ſes propres injures, ou celles du Prince.

[1328.]

On intenta un procès juridique à la mémoire de D. Alvare Ozorio. Il fut accuſé de pluſieurs crimes dont perſonne ne le défendit; & ſes biens immenſes furent confiſqués au profit du Roi. Le Juif Joſeph n'échappa au ſupplice, que par le mépris qu'on avoit pour ſa naiſſance.

[1329.]

Les Etats généraux, aſſemblés à Madrid, accordent au Roi l'ALCAVALA, impôt conſidérable, en uſage parmi les Maures, & qui conſiſtoit dans le dixieme de la vente de tous les biens meubles & immeubles. On profita de la circonſtance, pour exiger que le Juif Joſeph rendît compte de ſon adminiſtration dans les finances, & que, dans la ſuite, celui qui en ſeroit chargé, ne s'appelleroit plus ALMOXARIFÉ, nom odieux, parce qu'il venoit des Arabes, mais porteroit le titre honorable de GRAND-

TRÉSORIER DU ROYAUME. On régla » que cette charge importante ne pourroit » plus être poſſédée que par un Chrétien; » que les Rois ne leveroient point de nou- » velles taxes ſur les peuples, ſans le con- » ſentement des Etats; qu'aucun ſeigneur » ne pourroit poſſéder plus d'une charge » à la cour & dans la maiſon du Roi, & » qu'on ne donneroit point les bénéfices à » des étrangers. »

[1329.]

La guerre dont les Maures menaçoient la Caſtille, engagea Alphonſe XI à faire des démarches pour regagner D. Emmanuel. Il lui renvoya ſa fille Conſtance, & lui rendit le gouvernement des frontieres de Murcie. C'étoit l'emploi le plus important qu'il y eût alors, à cauſe du voiſinage des Maures. D. Emmanuel s'engagea avec ſes partiſans à faire une puiſſante diverſion, & à ravager les terres des Infidèles; mais il s'en tint aux apparences d'une réconciliation qu'il avoit jugé à propos de feindre, en attendant des circonſtances plus favorables à l'exécution de ſes deſſeins.

[1330.]

Alphonſe marche en Andalouſie, gagne une bataille, prend un nombre conſidérable de places; & ſon grand projet de

l'expulsion des Maures se termine par leur accorder la paix. Deux raisons l'y engagerent. Ses alliés lui avoient presque tous manqué de parole, & il étoit alors éperdument amoureux de la fameuse Eléonore de Gusman, veuve de D. Juan de Vélasco, une des plus belles femmes de son tems, & la plus célèbre par son esprit, ses richesses, ses aventures, ses enfans & sa fin tragique.

[1330.]

Un écuyer Castillan est condamné à mort, pour avoir donné un démenti à un chevalier. Il est à présumer que la sévérité des loix de la chevalerie n'alloit pas jusques-là ; mais cet écuyer avoit eu quelque part dans les troubles excités sous la Régence, & le Roi ne pardonna à aucun de ceux qui avoient troublé la tranquillité publique, pendant sa minorité.

[1332.]

Alphonse, après la cérémonie de son sacre, reçut chevaliers un grand nombre de seigneurs qui se présenterent armés de toutes piéces. Cet appareil guerrier lui plut infiniment ; & il ordonna de ne plus conférer l'ordre de chevalerie, que de cette maniere qui, dans la suite, a passé en coutume.

[1332.]

Le roi de Caſtille inſtitue un nouvel ordre de chevalerie, auquel il donne le nom DE LA BANDE, parce que la marque diſtinctive devoit être un ruban rouge, large de quatre doigts, paſſé en baudrier, de l'épaule droite au côté gauche. On ne recevoit dans cet ordre, que des gentils hommes, & les cadets des grandes maiſons, qui avoient au moins dix ans de ſervice dans les armées ou dans la maiſon du Roi. Le Monarque voulut en être le grand-maître, ce qui ranima le zèle & l'attachement de toute ſa nobleſſe. Mais la négligence de ſes ſucceſſeurs laiſſa tomber cet ordre, au point qu'il n'en reſtoit plus de veſtige, lorſque Philippe V lui rendit ſon premier éclat, vers 1712. Il vouloit ſans doute imiter ſon aïeul Louis XIV, qui avoit inſtitué, en 1693, l'ordre militaire de S. Louis, avec lequel celui de la Bande a beaucoup de reſſemblance.

[1332.]

Les peuples de l'Alava, dans la Biſcaye, qui avoient toujours conſervé leur liberté, & qui ſe gouvernoient eux-mêmes, ſelon leurs loix, ſe réuniſſent à la Caſtille, & en reconnoiſſent le Roi pour leur Souverain. L'aſſemblée générale de cette nation ſe tint dans une plaine; & Alphonſe y reçut le

ſerment de fidélité ſous un vieux chêne, ſelon l'ancienne coutume du pays.

[1333.]

Le roi de Grenade, ſecouru par celui de Maroc, prend Gibraltar que le gouverneur avoit mal pourvue de munitions, par avarice, & s'empare de Cabra dont le commandant lui ouvre les portes, par une infâme trahiſon. Alphonſe ne peut rien entreprendre, parce que la déſertion ſe met dans ſon armée. Les Maures poſtés en embuſcade, prennent un ſi grand nombre de ces déſerteurs, que chaque eſclave ne coûtoit plus qu'une piſtole.

[1333.]

D. Juan Emmanuel, Lara & Haro, levent de nouveau l'étendard de la révolte, & ſe diſpoſent à ravager la Caſtille. Alphonſe ſacrifie ſa gloire au bien de ſon Etat, & propoſe une trève au roi de Grenade. Il y eut une entrevue pendant laquelle ils mangerent enſemble, ſe firent des préſens, conclurent une trève de dix ans, & ſe donnerent des temoignages d'une amitié ſincere. « Des Maures ſéditieux, ſcandaliſés, » ou prenant prétexte de l'être, qu'un roi » Mahométan eût ſouillé la pureté de la » religion, (ainſi parloient les Infidèles,) » par un commerce ſi familier avec un

» Prince Chrétien, conſpirerent contre lui » & l'aſſaſſinerent. »

[1334.]

Suivant une coutume introduite & ſuivie, depuis long-tems, parmi les rebelles, Jean de Lara dépêche au roi de Caſtille un chevalier, pour lui ſignifier qu'il renonce à la qualité de Caſtillan & de ſujet. Alphonſe fait couper les mains, les pieds & la tête à ce chevalier; & on n'en trouva plus, dans la ſuite, un ſeul qui fût aſſez téméraire pour ſe charger de ces ſortes de commiſſions devenues plus périlleuſes que jamais.

[1335.]

Les Caſtillans, vaincus ſur les bords de l'Ebre, par une armée de Navarrois que commandoit Gaſton II, comte de Foix, trouvent leur ſalut dans la valeur d'un de ces héros dont on ſe félicite de rencontrer le nom dans l'Hiſtoire. Le capitaine Ruydias de Gaona, habitant de Logronno, ſecondé de trois autres braves, ſoutint, à la tête d'un pont, tout l'effort de l'armée victorieuſe, & donna aux fuyards le loiſir de ſe reconnoître, & de ſe mettre en état de défenſe, en cas d'attaque. Gaona périt ſous les coups qu'on lui portoit de toute parts, & Gaſton, malgré ſa victoire, ne put ſe rendre maître de Logronno.

[1335.]

Le roi de Caſtille donna, à Valladolid, un célèbre carrouſel où toute la nobleſſe du royaume fut invitée. Les chevaliers du nouvel ordre de la Bande en étoient les tenans, & ſe battirent contre tous ceux qui voulurent deſcendre dans la lice. Le Roi n'y parut qu'en ſimple chevalier, afin de laiſſer plus de liberté aux combattans. Les TENANS & les ASSAILLANS ſignalerent également leur adreſſe; & il ne fut pas poſſible de déterminer de quel côté ſe trouvoit l'avantage, ni à qui étoient dûs les prix magnifiques, préparés pour les vainqueurs. On obſerve que perſonne n'y fut bleſſé; & c'eſt peut-être la ſeule fois que ces dangereux combats n'ayent pas occaſionné les accidens qui en étoient inſéparables, malgré les précautions que l'on prenoit pour les prévenir.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déja dit de ces ſortes de jeux dont les François furent les inventeurs, & dont le détail ſe trouve dans les Anecdotes Françoiſes, page 174 & ſuiv.

[1336.]

Pierre X, roi d'Aragon, commence ſon règne par dépouiller ſes freres, & ſa belle-mere Eléonore de Caſtille, de tout ce qui leur appartenoit. La Reine ſe défend en héroïne, & ſon courage auroit eu les plus

grands ſuccès, ſi le roi de Caſtille, ſon frere, trop occupé d'une guerre contre le Portugal, avoit pu la ſecourir. Mais une heureuſe négociation rétablit le calme dans la maiſon royale, & la bonne intelligence entre les cours de Caſtille & d'Aragon.

[1337.]

Geoffroi Ténoris, grand-amirante de Caſtille, vainqueur des Portugais dans un combat naval, revient avec ſa flotte. Alphonſe, à qui la nouvelle de la victoire venoit de rendre la ſanté, ſort de la ville pour aller recevoir l'Amirante, & le fait entrer dans Séville en triomphe.

[1338.]

Alphonſe aſſemble les Etats-généraux à Burgos, & y détermine la nobleſſe à lui remettre les fortereſſes & les châteaux qui, depuis ſi long tems, ſervoient à entretenir l'eſprit de révolte contre le Prince, à exercer la tyrannie ſur le peuple, & à ruiner les Grands, par les garniſons qu'ils y mettoient à leurs dépens.

On porta auſſi, dans cette aſſemblée, des loix ſomptuaires pour modérer le faſte qui commençoit à s'introduire parmi les Grands. Quoique ce ſiécle ne fût pas celui des arts & de l'induſtrie, une ſorte de luxe, très-diſpendieux, n'en régnoit pas moins

dans les meubles, les habits, les équipages & la table. La profusion suppléoit à la délicatesse; & les Grands se mettoient hors d'état de fournir aux dépenses que la guerre exigeoit.

[1339.]

D. Gonzale Martinez, ou Nugnez, grand-maître de l'ordre d'Alcantara, informé qu'une intrigue de cour l'a rendu suspect, devient véritablement coupable, en se donnant aux Sarasins; mais il prit mal ses mesures: on l'arrêta, dans sa fuite; & on le condamna au feu.

[1339.]

Albohacen, roi de Maroc, se dispose à venger la mort de son fils qui venoit de périr en Espagne les armes à la main. Une troupe de Faquirs * se répand dans l'Afrique, & y publie la Gacie. (Voyez ci-dessus page 284.) « Quatre cens mille hommes » de pied, soixante & dix mille chevaux **

* Les Faquirs sont, parmi les Mahométans, des gens zélés pour l'alcoran, ou plutôt des especes de pénitens qui, sous les dehors imposans d'une vie extraordinairement dure & austere, cachent des mœurs corrompues & de monstrueuses débauches. Les Indiens du Mogol ont aussi leurs Faquirs dont on rapporte des choses incroyables dans les Relations des voyageurs.

** Il ne paroît pas qu'aux tems dont nous

» & cent mille femmes qui ſuivent leurs » maris, paſſent le détroit, en cinq mois, » ſur une flotte de deux cens ſoixante vaiſ- » ſeaux, & de ſoixante & dix galeres. »

L'amiral de Caſtille n'avoit que trente galeres & quelques gros vaiſſeaux. Le peuple cria hautement que, par lâcheté, négligence ou trahiſon, il n'avoit pas fermé le paſſage aux infidèles. Le Roi même lui écrivit qu'à en croire le bruit public, « l'or d'Al- » bohacen lui avoit engourdi les doigts. » L'Amiral n'eut pas la force de mépriſer les bruits populaires. « Il préféra la gloire de » paſſer pour un homme de cœur, à celle » de montrer qu'il étoit homme de tête. » Réſolu de combattre, il attaqua la flotte » ennemie devant Algézire. Il y fut défait » & y périt, laiſſant au Roi à chercher des » reſſources à un mal qu'il s'étoit attiré. Al- » phonſe en trouva dans ſon courage & » dans une fermeté d'ame que nul péril ne » déconcertoit.

---

parlons, on doive toujours entendre par mille chevaux, ce que nous entendons aujourd'hui, c'eſt-à-dire mille cavaliers. Les hommes-d'armes étoient connus en Eſpagne, comme en France; & chacun d'eux avoit avec lui quatre ou cinq hommes à ſa ſuite. Ainſi mille chevaux compoſoient une troupe de quatre à cinq mille hommes.

[1340.]

L'Eſpagne eſt ſauvée par une de ces victoires, qui paroîtroit fabuleuſe, ſi les monumens les plus authentiques n'en atteſtoient pas la vérité, & ſi la journée de Tours, en France, & celle de Murandal, en Eſpagne, n'avoient point appris ce que pouvoit un petit nombre de ſoldats Chrétiens, contre les troupes immenſes qui compoſoient les armées Sarafines. (Voyez ci-deſſus page 289.)

Les rois de Caſtille & de Portugal, à la tête de quarante mille hommes, oſent en attaquer quatre cens ſoixante & dix mille. Deux freres D. Gonſale & D. Garcie Laſſo, ſe jettent à la nage dans la Salado, petit fleuve qui ſépare les armées, & forcent le paſſage, malgré deux mille chevaux qui le diſputoient. Alphonſe ranime, par ces paroles, ſes braves Caſtillans: « Amis, je ſuis » votre Roi; vous allez connoître mon » courage, & moi le vôtre.» L'Hiſtoire n'a pas conſervé le détail des faits d'armes de cette journée. L'évènement montre que, du côté des Chrétiens, ils tinrent du merveilleux, & qu'ils ſeroient incroyables, s'ils étoient ſans exemples. Les Maures laiſſerent deux cens cinquante mille hommes ſur le champ de bataille, & un nombre prodigieux de priſonniers. L'armée Chrétienne n'avoit

perdu à la bataille de Tours, que quinze cents hommes, à celle de Murandal, encore moins : elle n'en perdit pas vingt-cinq à celle de la Salado.

Un ancien Réglement de l'égliſe de Tolède ordonne de célébrer, tous les ans, le 30 d'Octobre, la mémoire de cette victoire ; & c'eſt pour cette égliſe une fête qu'elle ſolemniſe avec beaucoup de pompe & d'éclat.

[1340.]

Albohacen repaſſa en Afrique, la nuit même qui ſuivit le jour de ſa défaite ; & les deux Rois vainqueurs, manquant des choſes les plus néceſſaires pour former des ſiéges, ne jugerent pas à propos d'en entreprendre. Il entrerent en triomphe dans Séville. « Toute la ville ſortit au-devant » d'eux. On les appelloit Auguſtes, les » Libérateurs de la Patrie, les Défenſeurs » de la Foi, l'Appui de la Religion, & les » Vainqueurs des Infidéles ! On jettoit des » fleurs & on brûloit des parfums ſur leur » paſſage. Il y eut dans toute l'Eſpagne, & » dans le Portugal, des proceſſions ſolem- » nelles, des feux de joie, & des illumina- » tions. » C'eſt ainſi que la joie publique ſe manifeſtoit, dès ce tems-là.

[1340.]

» On dit qu'une troupe de ces gens qu

» ne ſuivent les armées que pour butiner,
» ayant pris un détour, pour aller ſe jetter
» ſur le camp des Mahométans, le trou-
» verent ſi mal gardé, qu'ils le pillerent
» ſans réſiſtance; que leur bruit effraya les
» ennemis qui ſe crurent attaqués par-der-
» riere, & leur ôta ce qui leur reſtoit de
» valeur & de force pour combattre. On
» fit rendre une partie de ce butin, pour le
» diſtribuer à des gens qui l'avoient bien
» mieux mérité que ceux qui s'en étoient
» emparés. Mais quelques hiſtoriens ajoû-
» tent que diverſes bandes de ces derniers
» ſe retirerent, dans le tumulte, & ſe déro-
» berent aux perquiſitions qu'on faiſoit pour
» les découvrir; & qu'ayant gagné les Py-
» renées, ils apporterent tant d'or, de-çà
» les Monts, que ce métal y baiſſa d'environ
» la ſixieme partie. »

Il eſt certain que les Maures comptoient ſur la conquête de toute l'Eſpagne, & que, dans cette perſuaſion, ils y avoient tranſporté ce qu'ils poſſédoient de plus précieux. Les vainqueurs s'enrichirent de ces dépouilles; & l'or devint ſi commun, qu'il baiſſa tout-à-coup d'un ſixieme.

[1341.]

Le roi de Caſtille envoya au pape ſa propre banniere, ſon cheval de bataille, cent autres chevaux & vingt-quatre éten-

dards enlevés aux ennemis. Ce fut une fête à Avignon, lorſqu'on y reçut ces marques d'une victoire ſi importante. Le ſouverain pontife, Benoît XI, prononça publiquement l'éloge des vainqueurs, & déféra au roi de Caſtille le titre de LIBÉRATEUR DE L'ESPAGNE. Ce Prince le méritoit d'autant mieux que, plus d'une fois, il avoit expoſé ſa vie dans la chaleur du combat.

[1341.]

Alphonſe avoit enrichi ſes ſoldats des dépouilles gagnées ſur les infidèles; & il ne s'étoit rien réſervé d'un butin ſi conſidérable. Les peuples étoient hors d'état de payer de nouveaux impôts. Tout l'argent avoit paſſé des mains de l'officier & du ſoldat dans celles des marchands. Ceux-ci ſe ſoumirent d'eux-mêmes à un tribut en uſage parmi les Maures, & qu'ils appelloient L'ALCAVALA. Il conſiſtoit à payer la vingtieme partie des marchandiſes de chaque négociant. On promit que cette taxe ne dureroit pas plus long-tems que le ſiége d'Algézire; qu'on alloit entreprendre, mais les hiſtoriens Eſpagnols obſervent que, » bien loin d'être abolie, elle fut augmen» tée ſous le règne ſuivant, & donna lieu » à de nouveaux ſubſides, ſelon les beſoins » de l'Etat. »

[1342.]

Alphonſe deſiroit ſur-tout de ſe rendre maître d'Algézire, parce que cette place étoit une des clefs de l'Eſpagne, du côté de l'Afrique. Près de ſoixante mille hommes y étoient renfermés, avec des vivres & des munitions pour deux ans. Le ſiége n'en fut pas commencé avec moins d'ardeur, & par une armée dans laquelle on comptoit à peine dix mille hommes. La trahiſon & l'attentat furent les premieres armes que les aſſiégés employerent pour leur défenſe. » Nous ne ſerons jamais tranquilles, diſoient-» ils, tant que vivra le roi de Caſtille. » Ils mirent publiquement ſa tête à prix; propoſerent cet horrible parricide, comme un acte de religion, digne du zèle d'un Mahométan. Pluſieurs s'engagerent à le tenter; & Alphonſe fut trois fois ſur le point de périr ſous les coups de ces barbares fanatiques.

[1342.]

» Les Maures ſe ſervoient de canons qui » déſoloient le camp, & qui ruinoient tous » les travaux des aſſiégeans, avec un fra-» cas terrible, & une ſurpriſe encore plus » grande. C'eſt la premiere fois qu'il eſt fait » mention, dans notre Hiſtoire, de la pou-» dre & des canons, qui étoit alors une in-» vention nouvelle.

On fixe, en France, le premier uſage de l'artillerie dans les combats, à la journée de Crecy, en 1346. Les Anglois y furent redevables de la victoire aux décharges de ſix piéces de canon, qu'ils firent tirer au plus fort de la mêlée. Ce ne fut qu'en 1356, qu'on ſe ſervit de l'artillerie dans les ſiéges. Les Anglois emporterent alors, en fort peu de tems, par le ſecours du canon, la ville & le château de Romorantin.

Si les hiſtoriens Eſpagnols ne ſe ſont pas trompés, il doit paroître ſurprenant que les Chrétiens d'Eſpagne n'euſſent, dans ce ſiége, ni l'uſage ni même la connoiſſance de l'artillerie, & qu'au contraire les Maures s'en ſerviſſent déja. La poudre & les canons ayant été inventés par des Chrétiens, il étoit plus naturel que les Eſpagnols en euſſent eu l'uſage, & la connoiſſance, avant les Maures.

D'après ces époques fixées par les Hiſtoires de France & d'Eſpagne, ſur l'uſage de l'artillerie, Bertholde Schwart, moine Allemand, originaire de Fribourg, à qui on en attribue l'invention, vers 1355, & ſelon d'autres, en 1380, ne peut que l'avoir perfectionnée.

[1343.]

Le petit nombre de troupes, la diſette de vivres, & le défaut d'argent, réduiſoient

le roi de Caſtille à l'impoſſibilité de continuer le ſiége d'Algézire. La France & l'Angleterre ſemblerent ſuſpendre leurs inimitiés, pour ſecourir l'Eſpagne, de concert. Le comte de Foix, & Bernard ſon frere; les comtes de Derby & de Salisbury conduiſirent des troupes de François & d'Anglois, au ſecours des Caſtillans. Le roi de Navarre ſe rendit en perſonne devant Algézire, & avec une ſuite proportionnée à ſa dignité. Le roi de France, Philippe de Valois, malgré le beſoin qu'il avoit de toutes ſes finances, prêta cinquante mille écus d'or. Le pape accorda des décimes ſur le clergé, & l'indulgence des croiſades.

Ces troupes étrangeres ne ſervirent pas ſeulement à intimider les Mahométans, comme les hiſtoriens Eſpagnols affectent de le faire entendre. Il eſt certain que le ſiége en fut pouſſé plus vivement; que le comte de Foix, bleſſé ou malade, ſe retira à Séville, & qu'il y mourut; que le roi de Navarre ne paſſa pas Xérès, & que les fatigues de la campagne y terminerent ſes jours.

[1343.]

Alphonſe & Philippe de Valois reſſerrent leur alliance par un nouveau traité qui comprenoit leurs perſonnes, leurs états

& leurs ſucceſſeurs. Les Anglois en ſont indignés, & abandonnent le ſiége.

[1344.]

Après la défaite d'une armée qui venoit ſecourir Algézire, cette ville qui ſouffroit beaucoup de la diſette des vivres, ſe rendit aux conditions ſuivantes; 1° que le roi de Grenade ſeroit tributaire de Caſtille, comme il l'étoit auparavant; 2° que les habitans auroient la liberté de ſe tetirer où bon leur ſembleroit, & d'emporter avec eux tous leurs effets; 3° qu'il y auroit une trève de dix ans, entre les Maures & les Chrétiens. Alphonſe n'accorda la trève que malgré lui, & bien réſolu de la rompre, dès qu'il en trouveroit l'occaſion. Le mauvais état de ſes finances lui fit ſacrifier alors la gloire qu'il ſe promettoit de l'entiere expulſion des Saraſins; & ſa jeuneſſe lui donnoit lieu d'eſpérer qu'après la trève expirée, il auroit encore tout le tems néceſſaire à l'exécution de ce grand projet.

[1345.]

Le roi de Caſtille ne tarde pas à reprendre ſes premieres occupations pour aſſurer le repos de ſes peuples. Il purge la Caſtille des brigands qui l'infeſtoient: il donne aux loix une nouvelle force, & régle l'adminiſtration de la juſtice. Il réprime

la tyrannie des Grands, & les punit des uſurpations injurieuſes à ſa couronne, que le beſoin de leurs ſecours, pendant la guerre, l'avoit forcé de diſſimuler. Toujours ferme, toujours actif, toujours appliqué, toujours ſévère, & toujours généreux à propos, il travailloit à augmenter le bonheur de ſes ſujets, & la gloire de ſon règne.

[1346.]

Le royaume d'Aragon n'avoit pu fournir à la Caſtille, qu'un foible ſecours, étant trop occupé à ſoutenir une guerre étrangere, & à terminer des diviſions inteſtines. Pierre IV, qui le gouvernoit alors, Prince injuſte & cruel, ne s'occupoit que du ſoin de contenter ſes déſirs ambitieux. Souillé du ſang d'un frere dont les qualités brillantes lui faiſoient ombrage, & d'un beau-frere qu'il avoit dépouillé du royaume de Majorque, il s'étoit rendu odieux à ſes ſujets, au point qu'il courut, plus d'une fois, le riſque d'être mis en piéces dans des ſéditions populaires. Il étoit fort laid, d'une petite taille, & d'un regard farouche; mais il ſuppléoit à ces défauts, par la précaution de ne ſe montrer que rarement en public, & toujours dans l'appareil de la royauté. Il ne diſpenſoit perſonne des cérémonies établies pour tenir dans le

reſpect ceux qui approchoient du thrône ; ce qui lui fit donner le ſurnom de CÉRÉMONIEUX.

[1346.]

Joſeph Bulhagix, roi des Maures, achevé de bâtir le château & les murailles de la ville de Grenade. La dépenſe fut ſi conſidérable, que les Maures publioient qu'il avoit trouvé la pierre philoſophale, ne pouvant croire ſes revenus ſuffiſans pour un ſi grand ouvrage. Cette tradition s'eſt conſervée, pendant pluſieurs ſiécles, parmi le peuple.

Il ne faudroit pas cependant conclure que le thréſor des rois de Grenade ne fût pas très-conſidérable, & que leurs ſujets ne fuſſent pas ſurchargés d'impôts. Tous les particuliers payoient au Roi la ſeptieme partie de leurs troupeaux & de leur récolte. Le Monarque étoit l'unique héritier d'un Maure qui mouroit ſans enfans, & partageoit également avec les enfans la ſucceſſion de leurs peres. On fixe à ſept cents mille ducats le revenu que la ville & le royaume de Grenade produiſoient, chaque année.

[1348.]

La peſte, qui cauſoit tant de ravages dans les provinces du Levant, gagne l'Eſpa-

gne ; & il n'y eut pas une ſeule ville qui n'en reſſentît les effets. Dans celle de Saragoſſe, il mourut plus de cent perſonnes chaque jour, pendant le mois d'Octobre. Comme il ſuffiſoit de toucher un malade, pour être atteint de la contagion, ceux qui en étoient frapés demeuroient ſans ſecours ; & on laiſſoit les morts ſans ſépulture. C'eſt de cette peſte dont Pétrarque parle ſi ſouvent dans ſes Lettres. Il étoit alors en Italie où ce fléau avoit auſſi pénétré.

[1348.]

Louis, comte de Clermont, fils du prince D. Alphonſe de la Cerda, fait une entrée ſolemnelle à Avignon, & y reçoit les honneurs qu'on ne rendoit qu'aux têtes couronnées. Le pape lui avoit donné le titre de Roi des Canaries, avec le pouvoir de conquérir ces iſles, à condition de travailler à y établir la Religion Chrétienne.

Les iſles Canaries, ſi célèbres chez les anciens poëtes, ſous le nom d'Iſles Fortunées, ſont au nombre de ſept, dont la plus conſidérable eſt appellée la Grande-Canarie. Le comte de Clermont ne fit jamais la conquête de ces iſles. Les Baſques, réunis aux peuples de l'Andalouſie, équipe-

rent une flotte, à frais communs, & se contentèrent d'un butin qui les dédommagea abondamment. Sous le règne de Henri III, roi de Castille, un François, nommé Jean de Bétancourt, fit la conquête des cinq petites isles, & ne put s'emparer des deux grandes. Pierre de Barba, Espagnol, chassa les François de toutes ces isles; s'en rendit maître, en fit hommage à son Roi, & les vendit, peu de tems après, à un homme fort riche, nommé Péraça. Celui-ci les donna à Herréra, son gendre, qui prit le titre de Roi des Canaries. Herréra vendit quatre de ces isles à Ferdinand le Catholique, & n'en conserva qu'une seule, avec la qualité de Comte de Gomera. Le roi Ferdinand envoya de tems en tems, des flottes aux Canaries. Elles en firent la conquête peu-à-peu, & les soumirent enfin toutes à la couronne de Castille.

[1349.]

Un fils du roi de Maroc venoit d'envahir sur son pere le royaume de Fez, en Afrique, Gibraltar, Ronda, & tout ce qui étoit encore soumis en Espagne à la couronne de Maroc. Alphonse profita de cet évènement, pour accélérer l'exécution du dessein où il étoit de reprendre les armes

mes contre les Maures. Il ſe crut diſpenſé de tenir à l'uſurpateur une parole donnée au Roi légitime ; & réſolu, de commencer ſes conquêtes par celle de Gibraltar, il convoque les Etats généraux à Alcala.

Les députés de la ville de Tolède diſputerent à ceux de Burgos la préſéance & l'honneur d'opiner les premiers ; prérogatives dont ils étoient en poſſeſſion. On traita cette affaire avec chaleur. Les Grands ſe partagerent ; & il étoit dangereux de prononcer, dans un tems où l'on avoit beſoin des deux partis, pour en obtenir de nouveaux ſubſides. Le Roi trouva un tempérament dont tout le monde fut ſatisfait. Il aſſigna, vis-à-vis de ſon thrône, une place extraordinaire aux députés de Tolède. Ceux de Burgos retinrent la préſéance, & quand on prit les ſuffrages : » Tolède fera ce que je voudrai, dit Alphonſe ; » & je le déclare en ſon nom. » Que Burgos parle. » Les Rois ſe ſont depuis aſtreints à cette formalité.

[1350.]

On forme le ſiége de Gibraltar ; & on pouſſe les attaques avec une ardeur extraordinaire. La peſte ſe met dans le camp. On repréſentoit au Roi le danger auquel

il expoſoit ſa perſonne, avec toute ſon armée. « Depuis quand, répondoit-il, la » conſtance ne peut-elle plus ſurmonter » tous les obſtacles? Où donc un ſoldat, » & un gentilhomme né pour la guerre, » peut-il finir plus glorieuſement ſes jours, » que dans un camp, & ſur une brèche? » Il fut cependant la victime de ſa fermeté, trop opiniâtre en cette circonſtance. Atteint lui-même de la contagion, il en mourut, le 20 de Mars, âgé de trente-huit ans. Les Maures, par reſpect pour les cendres de ce grand Roi, laiſſerent partir l'armée, ſans l'inquiéter dans ſa retraite.

PIERRE I, LE CRUEL.

[1350.]

LA mort d'Alphonſe XI plongea la Caſtille dans un abîme d'horreurs. La jalouſie & l'ambition des Grands la déchirerent par des brigues, des factions, des révoltes & des guerres ſanglantes. La férocité d'un Prince naturellement ſanguinaire y prodigua les arrêts de banniſſement, les exils & les ſentences de mort. Un hiſtorien François peint d'un ſeul trait les malheurs qu'éprouvoit alors toute l'Eſpagne, en diſant que « Pierre le Cruel » fut le Néron de la Caſtille; & Pierre le » Cérémonieux, le Tibère de l'Aragon. »

Pierre I ſortoit à peine de ſa quinzieme année, quand il parvint à la couronne. D. Juan d'Albuquerque, ſon gouverneur, ne travailloit qu'à devenir ſon favori; & la Reine-Mere, impatiente de ſe venger, ne ſoupiroit qu'après le moment de punir Eléonore de Guzman d'avoir été ſa rivale.

[1350.]

Pierre le Cérémonieux fait pendre par les pieds un légat du pape, pour avoir ex-

communié, à ſon inſçu, quelques ſeigneurs Aragonnois.

On ſubſtitue, en Aragon, l'ère chrétienne à celle de Céſar.

[1351.]

Eléonore de Guzman avoit du feu Roi ſept fils vivans; la plûpart richement établis & aſſez puiſſans pour contrebalancer le parti de la Reine-mere. Elle ſe retira d'abord à Médina-Sidonia, place forte qui lui appartenoit; mais bientôt, cédant aux repréſentations de toute ſa famille qui croyoit gagner le nouveau Roi, par une marque de confiance, elle alla ſe jetter à ſes pieds, & s'abandonner à ſa diſcrétion: c'étoit remettre une victime entre des mains qui cherchoient à l'immoler. Eléonore perdit la vie, à Talavéra, par ordre du Roi, & à la ſollicitation de la Reine-mere, qui paya cher le fruit de ſa vengeance. Depuis ce premier meurtre, Pierre le Cruel ſe montra toujours altéré du ſang humain. Talavéra appartenoit à Eléonore: la Reine en eut la confiſcation; & c'eſt par cette aventure qu'on a donné à cette ville le nom de TALAVÉRA DE LA REYNA.

[1351.]

Le roi d'Aragon témoigne la joie qu'il avoit de la naiſſance d'un fils, en lui don-

riant pour apanage la ſeigneurie de Gironne, avec le titre de Duc. Telle eſt l'origine de la coutume qui a été conſtamment ſuivie, dans la ſuite, de donner aux fils aînés des rois d'Aragon le duché de Gironne, en apanage, & de leur en faire porter le nom.

[1351.]

Les Etats généraux de la Caſtille s'oppoſent avec la derniere vigueur au deſſein que le Roi avoit formé de ſupprimer les BÉHÉTRIAS, ou VILLES LIBRES. Un grand nombre de villes de la Vieille-Caſtille conſervoient entr'elles une confédération dont l'origine ſe perdoit dans les tems les plus reculés, & à la faveur de laquelle il régnoit une égalité parfaite entre tous les citoyens. Ces ſortes de républiques ſe choiſſoient des chefs qui régloient avec une autorité preſque ſouveraine tout ce qui regardoit le bon ordre, & la police intérieure de chaque ville en particulier; & le choix tomboit communément ſur les Grands du royaume, que l'on jugeoit en état de maintenir les priviléges de la Confédération. On leur payoit de groſſes penſions: on les aidoit, pendant les guerres civiles; & ce motif devint alors un mobile puiſſant de l'obſtacle que la Nobleſſe oppoſoit aux volontés du Roi.

[1352.]

Alphonſe Coronel, chef des rebelles de l'Andalouſie, eſt forcé dans Aquilar, après quatre mois d'une vigoureuſe réſiſtance. Il entendoit la Meſſe, lorſqu'on lui annonça que l'armée royale entroit dans la ville. Il reſta, ſans s'émouvoir, juſqu'à la fin du Sacrifice, & eut encore le tems de ſe renfermer dans une tour. Il y fut forcé, pris, & condamné au dernier ſupplice, avec cinq autres ſeigneurs qui perdirent la tête ſur un échafaud.

[1352.]

Albuquerque ſe regardoit comme un favori qui n'a plus à craindre les revers ſi communs à la cour; &, abandonnant une politique peu conforme à ſon caractere naturellement droit & vertueux, il entreprit de corriger les vices d'un Prince qu'il avoit contribué à corrompre. Honteux de la condeſcendance avec laquelle il s'étoit prêté à la paſſion du jeune Roi, pour Marie de Padilla, il lui ménageoit, depuis quelque tems, une épouſe capable de l'en dégoûter, par des qualités ſupérieures. Mais il n'étoit plus tems de redreſſer un Prince qui faiſoit tout plier ſous lui: les efforts de la vertu furent inutiles. Albuquerque diſgracié, dépouillé de ſes biens, fugitif, empoiſonné, ne recueillit que le fruit de ſon

crime; & la voix publique l'accusa toujours d'avoir formé un mauvais Roi.

[1353.]

Blanche de Bourbon, Princesse digne de tous les éloges, arrive à Valladolid où elle devoit épouser le roi de Castille. Marie de Padilla n'omettoit rien de tout ce qu'elle croyoit capable de rompre cette alliance, espérant que, si elle pouvoit exclure Blanche du thrône, il ne lui seroit pas impossible d'y monter. Cependant le Roi céda aux persécutions de sa famille; & un reste de honte l'obligea de se rendre à Valladolid. On y fit, sans beaucoup de pompe, son mariage, « plus semblable à des funé-» railles qu'à une nôce. » A peine la cérémonie étoit faite, qu'il part brusquement. A force de prieres & de négociations, on le détermine à revoir la Reine, mais ce fut pour la derniere fois; & depuis ce tems-là, « on eût dit qu'il eût oublié son » mariage, si les mauvais traitemens qu'il fit » à sa femme n'eussent montré qu'il s'en » souvenoit. » Toute l'Espagne, qui ne voyoit qu'avec admiration les qualités de la jeune Reine, attribuoit la conduite du Prince à un enchantement dont on accusoit les Juifs.

» Le bruit courut parmi le peuple qu'il » y avoit du sortilége, & que la Reine » ayant apporté de France, une riche

» écharpe à ſon mari, un magicien Juif » l'avoit enchantée, à la ſollicitation de Pa- » dilla ; de ſorte que, quand le Roi avoit » voulu ſe parer de cet ornement, il avoit » cru, en le mettant, ſe ceindre d'un hor- » rible ſerpent. Tout ridicule qu'étoit ce » conte, il étoit encore moins vraiſembla- » ble que ce qu'une malignité téméraire » fit conjecturer à quelques-uns, que le » Roi ſoupçonnoit la Reine d'une intrigue » avec D. Frédéric, grand-maître de S. Jac- » ques, ſon frere, qui étoit allé la rece- » voir ; & il eſt aſſez étonnant qu'une des » grandes maiſons d'Eſpagne ait voulu de- » voir ſon origine à une fable que toute » l'Hiſtoire traite non-ſeulement de calom- » nie noire, mais d'extravagance impu- » dente. Un hiſtorien Eſpagnol inſinue » adroitement l'origine de cette maiſon, » iſſue en effet de D. Frédéric, & d'une » Juive, nommée Palomba ou Colombe, » laquelle paſſa pour n'être que nourrice » de ſon propre fils, D. Henri, reconnu » pour être la tige de l'illuſtre famille des » Henriquez. »

[1353.]

L'archevêque de Tolède, Gilles d'Albornoz, ne voulant plus être le témoin des maux qui affligeoient ſa patrie, & auxquels il ne pouvoit apporter de remède, ni par

ſes conſeils, ni par ſes remontrances, prit le parti de ſe retirer à Avignon, auprès du pape Innocent IV, qui l'honoroit de toute ſa confiance, & qui le chargea de conquérir en Italie les Etats du ſaint ſiége, uſurpés par un multitude de petits tyrans.

L'Hiſtoire ajoûte qu'Albornoz, étant devenu cardinal, abdiqua ſon archevêché, ſelon la coutume de ce tems-là. Le fait eſt conſtant, quoiqu'il paroiſſe contraire à ce que nous voyons aujourd'hui. « Si l'on re-» cherche les cauſes de l'incompatibilité » d'un évêché avec le cardinalat, on peut » préſumer que les cardinaux devenant, » par leur promotion, ſujets immédiats, & » conſeillers des papes, ils étoient, en quel-» que ſorte, obligés de renoncer au ſerment » qu'ils avoient fait à d'autres Souverains. » De-là vient ſans doute, qu'un ſujet ne » peut recevoir le chapeau, ſans la per-» miſſion expreſſe de ſon Souverain qui » conſent, par cette permiſſion, que celui » qui eſt élevé au cardinalat prenne des » engagemens particuliers avec le pape » dont il devient, en quelque maniere, ſu-» jet, ſans ceſſer néanmoins d'être ſujet de » ſon premier Souverain. Actuellement en-» core, lorſqu'un prélat eſt promu au car-» dinalat, tous les bénéfices qu'il poſſede » ſont cenſés vacans; & il faut que le pape » lui permette de les conſerver, ſans qu'il

» ſoit beſoin cependant de lui donner de » nouvelles bulles. »

[1353.]

Les freres naturels du Roi, le prince de la Cerda & la maiſon de Mendoze, ſe laiſſerent gagner par les parens de Padilla, & profiterent de leur faveur, en attendant l'occaſion de les détruire. Cette politique leur procura des emplois honorables, & les mit à couvert des cruautés d'un Roi qui n'avoit plus aucun ſentiment d'humanité. D. Garcie Laſſo de la Vega, un des premiers ſeigneurs de Caſtille, avoit déja été poignardé dans la chambre, & ſous les yeux du Roi. Jean de Prado, grand-maître de l'ordre de Calatrava, réfugié en Aragon, revient ſur la parole du Prince. Il eſt arrêté, dépoſé, & perd la tête ſur un échafaud. Leur crime étoit de ne pas applaudir à ceux de leur maître. Albuquerque évite un pareil ſort, en répondant ainſi à un ordre de venir rendre compte de l'adminiſtration des finances : « Je défie » à un combat ſingulier quiconque oſera » m'accuſer de malverſation ; je rendrai » mes comptes quand on voudra, pourvu » que ce ſoit ici, & ſous les yeux du Roi. » Il étoit alors en Portugal où il trouvoit un aſyle.

[1354.]

Le roi de Caſtille ſemble oublier Padilla, pour Jeanne de Caſtro, veuve de D. Diégue de Haro. Son nom, ſa beauté, ſes richeſſes ne la rendoient pas indigne d'être Reine & elle déclare au Roi; que, ne pouvant l'être, elle ſe croyoit de trop bonne maiſon, pour être ſa maîtreſſe. Le Monarque, déſeſpérant de la ſéduire, a recours à l'artifice. Il jure que ſon mariage avec Blanche de Bourbon eſt nul; qu'il n'y a jamais conſenti, & produit des témoins apoſtés. L'évêque d'Avila, & celui de Salamanque, ſont aſſez indignes de leur caractere, pour juger l'affaire en ſa faveur. L'ambition de Jeanne l'emporte ſur ſa vertu. Pierre l'épouſe publiquement, & la quitte, peu de jours après, la laiſſant groſſe d'un fils qu'on nomma Jean, & qui fut le jouet de la fortune. Jeanne de Caſtro cacha ſa honte, & ſon déſeſpoir, ſous un vain titre de Reine, qu'elle retint opiniâtrément, & qui ne lui fut donné, depuis cet évènement, que par ſes domeſtiques.

[1354.]

D. Ferdinand de Caſtro méditoit la vengeance de l'affront que ſa ſœur & ſa famille venoient de recevoir, lorſqu'il apprit qu'Albuquerque, & les freres du Roi,

tramoient une Ligue contre ce Prince. Il ne délibéra pas long-tems ſur le parti qu'il avoit à prendre ; & les mécontens ne tarderent pas à éclater, parce que Tolède, Cordouë, Jaën, Cuença, Talavéra, & quelques autres villes, parurent diſpoſées à ſe ſoulever. Les infants d'Aragon entrerent ouvertement dans la Ligue ; & les deux Reines douairieres de Caſtille & d'Aragon la favoriſoient ſous main.

Pierre n'eut pas plutôt entendu le bruit des armes que les Ligués avoient priſes contre lui, qu'il réſolut la perte de l'infortunée Reine Blanche, parce qu'elle étoit l'occaſion innocente de ces complots. Il la fit conduire de ſa priſon d'Arévalo, au château de Tolède. Il ignoroit ce qui ſe paſſoit dans cette ville. La Reine, en y arrivant, obtint de ſes gardes la liberté d'entrer dans l'égliſe cathédrale, pour y faire ſa priere. Elle s'échappe de leurs mains ; embraſſe l'autel, comme l'aſyle de ſon innocence, & réclame la protection des citoyens contre la fureur d'un époux qui en veut à ſes jours. La beauté, les larmes, la priſon, les malheurs de cette Princeſſe attendriſſent le peuple, & on prend les armes pour la défendre.

[1354.]

Le roi de Caſtille ſe met en campagne,

dans le deſſein de groſſir le nombre de ſes troupes. Il eſt inveſti par celles des Confédérés; & la reine d'Aragon, ſa tante, vient lui faire des propoſitions qui ſe réduiſoient à « l'obliger de bannir pour tou-» jours Padilla, de rappeller la Reine ſa » femme, & d'éloigner des charges les pa-» rens de ſa maîtreſſe. On lui promettoit » que, s'il vouloit donner à ſes peuples » cette ſatisfaction néceſſaire à ſa gloire & » à leur repos, il trouveroit dans les Ligués » toute la ſoumiſſion qu'il pouvoit attendre » de ſujets fidèles & affectionnés; qu'au-» trement ils ne croyoient pas ſe pouvoir » diſpenſer, en honneur, de prendre les ar-» mes, pour le bien commun du royaume.» L'ambaſſade fut mal reçue. Le Roi trouva le moyen d'échapper; & les Ligueurs ne s'apperçurent de ſon évaſion, que lorſqu'il n'étoit plus tems de l'empêcher.

[1354.]

D. Juan d'Albuquerque meurt empoiſonné, par un médecin que la cour avoit corrompu. Il ordonne, en mourant, de ne point enterrer ſon corps, que l'on n'eût rétabli la Reine, & chaſſé ceux qui troubloient l'Etat, comme on ſe l'étoit propoſé; & les Ligueurs jurent l'exécution de ce teſtament.

[1354.]

Alboacen, fils du roi de Maroc, promet à une troupe de Chevaliers Caſtillans d'embraſſer le Chriſtianiſme, s'ils veulent paſſer en Afrique, pour l'aider à déthrôner ſon pere. Les Chevaliers goûtent cette propoſition ; & Alboacen, devenu maître de l'Empire, leur fait dire de ſe retirer, & de ſe croire trop heureux de n'être pas forcés eux-mêmes à profeſſer l'alcoran.

[1355.]

Pierre le Cruel aſſemble ſes Etats à Burgos, & en obtient ſans peine tout l'argent dont il avoit beſoin pour agir contre les Ligueurs, ce qui déconcerta leurs projets. Pluſieurs d'entr'eux firent leur paix. Les autres ſe mirent à couvert ; & les deux Reines de Caſtille demeurerent expoſées à toute la vengeance du Roi. Blanche de Bourbon fut envoyée à Siguença, dans une priſon encore plus étroite que celle où on l'avoit retenue juſqu'alors ; & on punit ceux que la compaſſion lui avoit attachés, parmi leſquels on doit diſtinguer le fils d'un orfévre, âgé de dix-huit ans.

La négligence des hiſtoriens nous a dérobé le nom de ce héros de la tendreſſe filiale. Il apprend que ſon pere, âgé de quatre-vingts ans, eſt du nombre des vingt-

deux bourgeois désignés pour payer de leur sang la révolte de Tolède. Il s'offre à mourir en la place de son pere ; & le Roi accepte froidement l'échange, sans être touché de cet exemple d'une piété digne d'un siécle plus heureux.

[1356.]

La Reine-mere, assiégée & trahie dans la ville de Toro, demande, pour toute grace, qu'on épargne la vie de ses malheureux partisans. Son fils barbare en fait mettre plusieurs en piéces à sa vue, & la couvre de leur sang. A ce spectacle affreux, elle tombe évanouie. On la renvoie en Portugal, auprès du Roi, son frere, qui la fit, dit-on, empoisonner pour punir sa conduite, encore aussi scandaleuse qu'elle l'avoit été en Castille.

D. Henri de Transtamare, l'aîné des freres naturels du roi de Castille, se retire en France, espérant qu'il s'y formeroit un parti en faveur de Blanche de Bourbon ; &, pour en profiter lui-même, il s'attache au service du roi Jean. Il ne se trompa que sur le tems, comme nous le dirons ci-après.

[1356.]

La Castille ne fut pas plutôt délivrée des maux occasionnés par la Ligue, qu'elle devint le théatre d'une guerre qui mit toute

l'Eſpagne en combuſtion, & intéreſſa une grande partie de l'Europe. Elle dura huit ans, & ne fut qu'un combat preſque continuel, dont les détails ne laiſſent rien de net, que l'évènement, ou tout au plus quelques circonſtances ſans ordre & ſans ſuite. Voici quelle en fut l'occaſion. Le roi de Caſtille voyoit la pêche du thon, lorſqu'une flotte Catalane attaqua bruſquement deux galeres Génoiſes, & les prit à la vue du Monarque. Il en fit demander ſatisfaction; mais l'ambaſſadeur parla d'un ton ſi impérieux, que le roi d'Aragon, très-jaloux de la gloire du diadême, crut devoir refuſer tout ce qu'il y avoit d'exceſſif dans la demande. La guerre commença auſſi-tôt; & la ſituation des affaires des deux monarchies lui donna toute l'horreur des guerres civiles. Le roi d'Aragon attira dans ſon parti les mécontens de Caſtille; & il fut redevable de preſque tous ſes ſuccès à ce trait de politique.

[1357.]

Les Maures d'Eſpagne n'étoient plus en état de ſe faire craindre. Reſſerrés dans le royaume de Grenade, ils ſe croyoient trop heureux, en payant l'ancien tribut, de ſe trouver à l'abri de toute inſulte. Le roi de Caſtille traita avec eux, & en tira un corps de cavalerie. Auſſi-tôt le roi d'Aragon

fit

fit un ſemblable traité avec ceux d'Afrique. Le pape n'épargna rien pour empêcher ces alliances avec une nation qui avoit ſçu profiter d'une circonſtance bien moins favorable, pour ſubjuguer toute l'Eſpagne. Mais la haine que les deux Rois ſe portoient mutuellement ne les rendoit pas délicats ſur le choix des moyens de la ſatisfaire.

[1358.]

Toute l'Eſpagne Chrétienne étoit alors partagée en quatre royaumes, & gouvernée par les quatre plus méchans hommes de l'Europe. Pierre I, le Cruel, étoit le fléau de la Caſtille; comme Pierre IV, le Cérémonieux, l'étoit de l'Aragon, quoiqu'avec moins de violence. Pierre I, le Juſticier, ne ſe rendoit pas coupable de tant d'horreurs en Portugal; mais ſa molleſſe, ſon luxe, ſon avarice & ſon exceſſive ſévérité, lui attirerent la haine de ſes ſujets. Charles II, le Mauvais, ne ſembloit né que pour le malheur de la France, ſa patrie, & de la Navarre, ſon royaume.

[1358.]

Le roi d'Aragon, preſſé vivement par les Caſtillans, propoſe à ſon adverſaire, ſous prétexte d'épargner le ſang Eſpagnol, de ſe battre à outrance, ſeul à ſeul, dix con-

tre dix, vingt contre vingt, ou cent contre cent, à ſon choix. Le roi de Caſtille ſe moque de ce cartel ; mais une tempête qui fit périr ſa flotte renverſa ſon projet de conquérir le royaume de Valence, & de percer lui-même le cœur de ſon ennemi.

[1360.]

Un clerc ſe préſente devant le roi de Caſtille, & lui annonce, de la part de S. Dominique, qu'il ſera poignardé de la main du comte Henri de Tranſtamare. Le Prince répond froidement au prophète : « Il » faut que vous alliez rendre compte de » votre miſſion à S. Dominique, » & le fait jetter auſſi-tôt dans un bûcher ardent.

[1360.]

Le roi de Caſtille alloit attaquer la ville de Najara, où Tranſtamare s'étoit retiré, après la perte d'une bataille. Il trouva un jeune enfant qui pleuroit la mort d'un oncle tué dans le combat. Cette rencontre lui parut de mauvais augure ; & il eut la ſuperſtition de n'oſer attaquer une place dont la priſe auroit pu terminer la guerre à ſon avantage.

[1361.

Un traité de paix, qui ne fut pas de lon-

gue durée, laisse un peu respirer le roi d'Aragon, pendant que son ennemi continue de faire la guerre contre les Maures du royaume de Grenade. Le comte de Transtamare passe, une seconde fois, en France, d'où on espéroit toujours que la Reine Blanche verroit enfin arriver des défenseurs. On en fixoit même assez publiquement l'époque au premier traité qu'il y auroit entre l'Angleterre & la France. Le roi de Castille prit ce tems pour faire périr l'infortunée Blanche de Bourbon, soit par un nouvel accès de fureur contre cette Princesse, soit afin d'exécuter avec moins d'obstacle les desseins qu'il avoit formés pour la fortune de ses enfans naturels. On sçait qu'elle mourut par son ordre, &, sans doute de poison que lui donna un médecin; ce qui paroît plus vraisemblable que le détail romanesque dans lequel est entré un historien de Bertrand du Guesclin, & qui n'est fondé que sur les bruits populaires de ce tems-là. « Toute l'Espa-» gne frémit d'horreur à la nouvelle de » cette fin tragique d'une Reine âgée de » vingt-deux ans, du plus auguste sang du » monde, & en qui une si haute naissance » étoit accompagnée de toutes les qualités » personnelles qui attirent, même aux par-» ticuliers, l'amour & la vénération publi-» que. On plaint les malheureux; mais on

» les oublie. Blanche laiſſa en France &
» en Eſpagne un deſir de la venger, qui
» ne s'y éteignit que dans le ſang de ſon
» meurtrier. »

L'Hiſtoire ſe refuſe au détail des cruautés que Pierre I exerça pendant ſon règne. A peine a-t-elle pu nous laiſſer le nom des têtes illuſtres qu'il fit tomber. La Reine douairiere d'Aragon ſa tante, Jeanne & Iſabelle de Lara ſes parentes, Jean de la Cerda, le dernier de cette illuſtre & malheureuſe maiſon, le cadet des infants d'Aragon, & le grand-maître de S. Jacques, furent immolés ſous les yeux de ce Prince. Une bataille perdue coûta la vie à deux freres du comte de Tranſtamare, l'un âgé de dix-huit ans, & l'autre de quatorze : tout leur crime étoit d'être les freres du vainqueur. Quatre galeres Aragonnoiſes, priſes par les Caſtillans, arrivent au port de Séville. Tous les vaincus ſont impitoyablement maſſacrés avec leur chef. Le Juif Samuel Lévi, grand thréſorier du royaume, devient ſuſpect : on lui donne la queſtion, d'une maniere ſi cruelle, qu'il expire au milieu des tourmens. Le Roi profita ſeul des biens immenſes que ce malheureux avoit accumulés dans l'eſpace de dix ans.

[1362.]

Le roi de Grenade commença la guerre

avec des ſuccès qui lui faiſoient eſpérer de conclure bientôt une paix honorable. Le deſir de l'obtenir l'engagea à traiter les priſonniers, avec toute l'honnêteté poſſible, & à renvoyer ſans rançon le grand-maître de Calatrava. On regarda cette conduite, comme un effet de la foibleſſe & de la timidité du vainqueur. On leva de nouvelles troupes. La fortune changea tout d'un coup. La crainte de perdre une couronne uſurpée, depuis peu de tems, détermina le roi de Grenade, ſur la foi d'un ſauf-conduit, à ſe rendre à la cour de Caſtille, avec ſes thréſors, & une ſuite nombreuſe. On lui donna d'abord quelqu'eſpérance; mais bientôt il fut arrêté dans un feſtin, chargé de fers, & conduit ſur un âne, hors de la ville, avec trente-ſept de ſes principaux officiers. Là, cette troupe infortunée périt par la main du bourreau. On dit que le cruel Pierre en ſervit lui-même au roi Saraſin, & lui parla ainſi, en le frapant: « Tiens, infâme, reçois » le prix de la paix que tu m'as forcé de » faire avec le roi d'Aragon; meurs de » ma main. »..., C'eſt toi, répondit le prince Maure, » qui te couvres d'infamie: je cher- » che un aſyle chez toi, & j'expire ſous tes » coups. »

[1362.]

Le roi de Caſtille pleura la mort d'un fils

qu'il avoit eu de Padilla, avec un ſentiment de tendreſſe dont on ne le croyoit pas ſuſceptible. Cette perte penſa même lui couter la vie; &, dans la crainte de n'y pas ſurvivre, il fit un teſtament « par lequel il appel-» loit à la couronne les trois filles de Pa-» dilla, ſuivant l'ordre de leur naiſſance, » &, à leur défaut, Jean qu'il avoit eu de la » Caſtro. » Cette derniere diſpoſition ne frayoit-elle pas le chemin du trône au comte de Tranſtamare? & ne faiſoit-elle pas entendre que ſa naiſſance n'étoit pas un titre d'excluſion? Pierre le Cruel ajoûtoit, dans ſon teſtament, dont on voit encore aujourd'hui l'autographe, qu'il vouloit être enterré, revêtu de l'habit de S. François.

Une peſte horrible déſole la Caſtille & l'Aragon.

[1363.]

Les rois de Caſtille & de Navarre étoient tombés, en même tems, ſur l'Aragon où l'on ſe repoſoit ſur la foi des traités. Le comte de Tranſtamare, arrivé de France, avec trois mille chevaux, raſſemble ſes amis, & change la face des affaires. On parle de paix; & le public la croyoit conclue. Mais Pierre le Cruel mettoit au traité, pour conditions ſecrettes, deux crimes qui firent d'abord horreur au roi d'Aragon. On exigeoit qu'il trempât ſes mains dans le ſang

de ſon frere, l'infant D. Ferdinand d'Aragon, & dans celui de Tranſtamare. Ces deux Princes, quoique combattans enſemble pour la même cauſe, étoient rivaux, & parloient publiquement de leurs prétentions ſur le thrône de Caſtille, qu'ils faiſoient même déja valoir autant qu'ils le pouvoient. Cependant les raiſons d'intérêt l'emporterent; & la mort de l'Infant & du Comte fut réſolue. Le premier périt à Caſtelon, près de Buriana; & le ſecond fut averti du danger qui le menaçoit, par D. Ramire d'Arellano qu'on avoit chargé d'exécuter cette trahiſon. S'il eſt vrai, comme le diſent quelques hiſtoriens, que le Comte entra dans le complot qui fit périr l'Infant, « l'action du roi d'Aragon fut une » double perfidie qui en augmente la noir» ceur; & le Comte ne méritoit pas de » trouver un homme aſſez généreux pour » lui ſauver la vie, en réſiſtant à la volonté » de deux Rois conjurés à ſa perte. »

[1365.]

La guerre continuoit toujours entre la Caſtille & l'Aragon. Le comte de Tranſtamare trouva enfin l'occaſion, qu'il attendoit depuis long-tems, de tirer un puiſſant ſecours de la France. Charles V, ſon ami, venoit de monter ſur le thrône, & mettoit

un intérêt vif à venger le ſang de Blanche de Bourbon. Il donna de l'argent, &, ce qui valoit encore mieux, Bertrand du Gueſclin qu'il chargea de traiter avec LES COMPAGNIES, afin de les conduire en Eſpagne; ce qui fut exécuté, moyennant deux cens mille francs que Charles V leur donna.

Depuis que la France & l'Angleterre étoient en paix, grand nombre de ſoldats François, Anglois, Allemands, Gaſcons, Bretons, Flamands & Navarrois, qui étoient congédiés, ne ſçachant où aller, vivoient de pillage, & ne reconnoiſſoient plus de domination que celles des capitaines qu'ils s'étoient choiſis. Leurs brigandages les faiſoient nommer PILLARDS. Ils s'appelloient eux-mêmes LES GRANDES COMPAGNIES, & LES COMPAGNIES BLANCHES. Le peuple leur donnoit les noms de TARD-VENUS, MARCADIERS, ou MALANDRINS. Bertrand du Gueſclin ſe rendit à leur camp, & leur dit: « Nous en » avons fait aſſez, vous & moi, pour damner nos ames; & vous pouvez même vous » vanter d'avoir fait pis que moi. Faiſons » honneur à Dieu, & le diable laiſſons. » Il leur offre deux cens mille francs, & les détermine à le ſuivre en Caſtille où ils mirent ſur le thrône Henri de Tranſtamare, après en avoir chaſſé Pierre le Cruel.

[1365.]

Le ſeigneur d'Albret, accouru de France au ſecours du roi de Caſtille, par oppoſition au comte de Foix qui tenoit pour l'Aragon, repréſenta que les Compagnies ne faiſoient la guerre que pour s'enrichir, & qu'il ſeroit aiſé de les débaucher à force d'argent. Il offrit même de ſe charger de cette négociation, & répondoit du ſuccès. Pierre ne goûta point ce conſeil, quoiqu'il eût beaucoup d'argent, & qu'il ne lui reſtât plus que fort peu de troupes.

[1366.]

L'armée Françoiſe, compoſée d'environ trente mille hommes, joignit celles des princes Eſpagnols; & on entra ſur les terres de Caſtille. En moins de vingt-cinq jours, le comte de Tranſtamare ſe vit le maître de la moitié du royaume. Calahorra fut la premiere ville qui lui ouvrit ſes portes. Il y entra comme en triomphe, & on le preſſa de prendre le nom de Roi. Il s'en défendit avec cet air de modeſtie qui engage à redoubler d'effort pour perſuader; & du Gueſclin, prenant la parole, en vint aiſément à bout. A peine eut-il parlé, qu'on entendit crier de toutes parts: CASTILLE POUR LE ROI HENRI! VIVE LE ROI HENRI! On leva l'étendard royal, & on rendit hommage

au nouveau monarque. Le premier uſage qu'il fit de ſa puiſſance fut de répandre ſes bienfaits, en quoi il ſuivit ſon inclination, autant que les régles de la politique. Les députés de Burgos l'inviterent à venir chez eux prendre ſolemnellement la couronne; & il la reçut, aux acclamations du peuple, dans l'égliſe du monaſtere de Las Huelgas. La révolution fut entiere; & il n'en coûta de ſang, que celui dont Pierre le Cruel ſe ſouilloit encore dans ſa fuite.

[1366.]

Pierre le Cruel, abandonné de tout le monde, ſe retira d'abord en Portugal où on lui refuſa l'aſyle qu'il demandoit, en lui donnant cependant pour ſa perſonne & pour ſa ſuite toutes les ſûretés qu'il pouvoit deſirer. Il alla s'embarquer à la Corogne, avec D. Ferdinand de Caſtro, ſon ami fidèle, & trois de ſes enfans, emportant avec lui de grandes ſommes d'argent, & prit terre à Bayonne, dans le deſſein d'implorer le ſecours du célèbre prince de Galles, qui gouvernoit alors la Guyenne & les autres provinces que la France avoit cédées à l'Angleterre, par le traité de Bretigny.

Henri ſe croyant en état de ſoutenir la guerre, ſans le ſecours des étrangers, les congédie, après les avoir récompenſés ma-

gnifiquement, & ne retient auprès de ſa perſonne, que quinze cens chevaux, avec Bertrand du Gueſclin, & quelques ſeigneurs François. L'évènement prouva qu'il s'étoit trop hâté de renvoyer les COMPAGNIES.

[1366.]

La ville de Burgos fut bien récompenſée du zèle qu'elle avoit montré pour le nouveau Roi; & une ſomme conſidérable fut aſſignée à l'égliſe cathédrale, pour être diſtribuée aux chanoines qui aſſiſteroient à l'office divin : c'eſt ce qu'on appelle, dans les chapitres, diſtributions manuelles, & qui n'avoient pas lieu, avant cette gratification.

Dominique, évêque de cette ville, avoit été élu d'une maniere dont on ne trouve qu'un exemple à-peu-près ſemblable dans l'Hiſtoire de France. Après la mort de ſon prédéceſſeur, le chapitre ſe trouva diviſé en deux partis qui ne purent s'accorder. Après bien des conteſtations, on convint, tout d'une voix, de s'en rapporter au choix que feroit le chanoine Dominique dont on eſtimoit la droiture, la prudence & la vertu. Dominique ſe nomma lui-même; & tous les chanoines, applaudiſſant à ſa nomination, le reçurent avec joie pour leur évêque.

[1367.]

Le prince de Galles, attendri à la vue d'un Roi fugitif, & déthrôné par ſes ſujets, piqué de l'honneur de le rétablir, & peut-être auſſi du deſir de détruire l'ouvrage des François, invite le roi de Caſtille à venir le joindre à Bordeaux, & le reçoit avec beaucoup de magnificence. Il prit l'avis de ſon Conſeil, avant que de contracter aucun engagement; &, comme on lui repréſentoit qu'il ne devoit pas accorder ſa protection à un ſi méchant homme que l'on regardoit comme l'horreur du genre humain : « Il eſt » Roi; il eſt malheureux, s'écria-t-il : il faut » le défendre. Il eſt mauvais Roi : l'adver» ſité eſt une bonne école pour le corriger. » C'eſt à Dieu de connoître de ſes crimes, » & à nous de l'aider dans ſon malheur. » Il fait ſes préparatifs, aſſemble ſes troupes, & paſſe en Caſtille.

[1367.]

Henri de Tranſtamare, informé que les Anglois ſont dans la Navarre, marche à leur rencontre. Du Gueſclin, qui n'eut jamais peur, conſeille d'éviter le combat, de fatiguer l'ennemi par des marches & des contre-marches, de l'affamer en lui coupant les vivres, & de l'amuſer dans un pays dont

Pair ne lui convenoit pas. Les Caſtillans, au contraire, prirent, en cette occaſion, le génie françois. Impatiens de combattre, ils demandoient hautement qu'on en vînt aux mains. La bataille ſe donna près de Najare & de Navarette; & les écrivains Eſpagnols avouent que ſi, D. Tello avoit imité Bertrand du Gueſclin, la victoire étoit à Henri. Ce Prince eut le bonheur d'échapper aux vainqueurs; mais du Gueſclin fut pris, & Pierre le Cruel remonta ſur le thrône, par une révolution plus rapide encore que celle qui l'en avoit renverſé.

[1367.]

Pierre I ne tarde pas à ſe brouiller avec le prince de Galles, & ne veut remplir aucune des conditions du traité conclu à Bayonne, l'un deſquels étoit d'épargner le ſang de ſes ſujets. Mais le premier acte de ſon autorité qu'il venoit de recouvrer, fut de faire dreſſer, dans toutes les villes, des échafauds ſur leſquels ruiſſeloit, chaque jour, le ſang des malheureuſes victimes de ſa vengeance.

[1367.]

On dit que le prince de Galles « fut tenté » d'enlever les Etats du Caſtillan, pour ſe » venger des injures qu'il en reçut; mais » ſa grandeur d'ame & ſon équité pri-

» rent le deſſus. Il s'en retourna avec une » armée conſidérablement diminuée & avec » une maladie qui le fit languir le reſte de » ſes jours. »

[1367.]

Urraque d'Oſorio, riche veuve, & d'une grande qualité, eſt condamnée à être brûlée vive, parce que ſon fils, Alphonſe de Guſman, ſuivoit Tranſtamare dans ſa fuite. Une fille, nommée Iſabelle Davalos, attachée à cette dame, « craignant que, quand » ſa maîtreſſe, agitée par la douleur, vien- » droit à tomber, ſa robe ne ſe détachât, » & ne préſentât Urraque d'Oſorio dans un » état indécent, entra avec elle dans le bû- » cher, & tint ſa robe juſqu'au moment où » les flammes etoufferent cette généreuſe » domeſtique. »

[1368.]

Henri de Tranſtamare avoit eu le bonheur d'arriver en France où le Roi & les Princes du ſang s'empreſſerent de contribuer à ſon rétabliſſement. Il eut bientôt une nouvelle armée qui groſſiſſoit, chaque jour, par les Eſpagnols qui venoient le joindre, & lui jurer une fidélité à toute épreuve. Henri marche avec tant de diligence, que le roi d'Aragon n'a pas le tems de s'oppoſer à ſon paſſage, comme il le

vouloit. Arrivé ſur le bord de l'Ebre, il demande s'il eſt en Caſtille? On lui répond qu'il y entre. Auſſi-tôt il deſcend de cheval, ſe met à genoux, fait une croix ſur la ſable, & jure de ne ſortir jamais du pays, qu'après y avoir accompli ſa deſtinée, ou par ſa mort, ou par ſon rétabliſſement ſur le thrône. Cette action inſpire aux troupes une nouvelle ardeur de le ſuivre. Burgos lui ouvre ſes portes; & cet exemple eſt ſuivi par un grand nombre de villes. Mais cette révolution ne fut pas auſſi rapide que les deux précédentes, parce que Pierre le Cruel ſe défendoit mieux, & que le roi de Grenade lui avoit fournit trente-ſix mille hommes.

» Il eſt faux que ce malheureux Roi » acheta l'amitié du Mahométan, par une » apoſtaſie honteuſe; qu'il ſe fit circoncire » en ſecret; qu'il épouſa une Princeſſe » Maure, & qu'il fit profeſſion de l'alco- » ran. Ce conte ſe détruit par lui-même, & » montre quel choix de Mémoires ont fait » certains vieux Romanciers qui tiennent » néanmoins encore le rang d'hiſtoriens au- » près du vulgaire, parce qu'ils rapportent » quelque choſe de vrai. Pierre fut cruel & » injuſte; mais il n'eut point d'autre liaiſon » avec les Mahométans, que celle qu'avoient » eue avant lui, dans les néceſſités preſſan- » ſantes, beaucoup d'autres Rois Eſpagnols. »

[1369.]

Bertrand du Gueſclin, mis en liberté par le Prince de Galles, venoit, à grandes journées, avec ſix cents chevaliers François, tous de ſon choix, & diſtingués par leur bravoure. Il joint Henri, au moment qu'il alloit paroître à la vue de l'armée ennemie; & cette rencontre eſt regardée comme un heureux augure. On en vient aux mains. Les Maures ſont culbutés du premier choc : ce n'eſt plus un combat, mais une déroute générale. Pierre ſe renferme dans Montiel. Henri l'inveſtit auſſitôt, & fait environner la place d'un mur de terre, le long duquel il diſpoſe toutes ſes troupes. La ville manquoit d'eau; &, Pierre jugeant qu'il ne devoit pas eſpérer de quartier, ſort, lui douzieme, pendant la nuit, pour forcer ou ſurprendre un poſte, & s'échapper. Le Begue de Villaine, officier François, découvre ſa marche; le met dans la néceſſité de ſe rendre, & l'emmene dans ſa tente, avec ceux qui l'accompagnoient. Henri paroît, une heure après, demandant, avec des paroles injurieuſes, où il étoit? » Pierre n'attendit pas qu'on le découvrît; » & répondant à la fierté, & aux injures de » ſon adverſaire, avec une fierté égale, & » des paroles encore plus piquantes, il » fut frapé par ſon rival d'un coup de

» poignard

» poignard au visage. D. Pierre blessé, &
» couvert de sang, se jette avec fureur sur
» D. Henri. Tous deux, ils se prirent au
» corps, & tomberent l'un & l'autre. Henri
» se trouva sous son ennemi qui se mettoit
» en devoir de se saisir d'une dague, pour
» le percer, si le vicomte de Rocabertin
» n'eût pris, par le pied, le plus foible, & ne
» l'eût fait tourner sur l'autre. Henri ne
» perdit point de tems, &, profitant de son
» avantage, tira une petite épée qu'il por-
» toit, &, lui en donnant au travers du
» corps, le laissa mort sur le carreau. »
En lui finit la branche légitime des Rois issus de Raimond de Bourgogne. Une tige bâtarde lui succéda, & eut la gloire de jetter le fondement de la monarchie d'Espagne, par l'union des royaumes de Castille & d'Aragon.

C'est ainsi que ce fait est rapporté par Froissard, auteur contemporain « qui dit » la vérité, quand il la sçait, & qui assure » avoir été bien informé de celle-là. » Cette catastrophe est rapportée différemment par quelques écrivains Espagnols; mais la narration de Froissard doit passer au moins pour la plus vraisemblable, quand elle ne seroit pas la plus vraie. « Que Pierre se soit » adressé à Du Guesclin, pour se sauver, par » son entremise, des mains de D. Henri, » pour l'engager à ruiner la fortune de son

» ami, ſon propre ouvrage, les deſſeins
» de la France ; que ce Prince ait pu ſe
» perſuader qu'il en viendroit à bout par
» des promeſſes ; que Du Gueſclin ait dé-
» claré cette propoſition à Henri, & que
» ces deux braves guerriers ſoient conve-
» nus de le trahir, & de l'attirer dans la
» tente du général François, afin que le
» roi Eſpagnol l'y aſſaſſinât à ſon aiſe,
» comme le diſent ces écrivains, c'eſt de
» quoi on auroit droit de douter, quand
» d'autres ne diroient pas le contraire, ſur
» tant de circonſtances incroyables, par rap-
» port à l'état des choſes, aux intérêts &
» aux caracteres des perſonnes dont il s'agit.
» A plus forte raiſon, le doit-on tenir pour
» abſolument faux ; vu le témoignage op-
» poſé d'un hiſtorien du même tems, ſans
» ſoupçon de partialité, & qui poſitive-
» ment aſſure être bien informé du fait. »

HENRI II, TRANSTAMARE.

[1369.]

TOUTE la Castille reconnut, une seconde fois, Henri, & lui prêta le serment de fidélité, sans entrer en discussion de son droit à la couronne; mais plusieurs prétendirent en avoir un beaucoup plus légitime que le sien. Ferdinand IV, roi de Portugal, en qualité d'arriere-petit-fils de Sanche IV, avoit déja pris le titre de Roi de Castille, & s'étoit emparé de plusieurs villes. Jean, duc de Lancastre, Edmond, comte de Cambridge, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, avoient épousé, l'un Constance, & l'autre Isabelle, fille naturelle de Pierre le Cruel, & se proposoient de faire valoir les droits de ces deux Princesses sur la couronne de Castille. Les rois d'Aragon, de Navarre, & de Grenade, se proposoient des projets de confédération dont les suites auroient été funestes à Henri, si la défiance qu'ils avoient les uns des autres n'eût pas servi d'obstacle à leur union. Le nouveau roi de Castille mit tout en œuvre pour s'affermir sur un thrône qui chanceloit par tant d'endroits; & ses succès

à conſerver ce qu'on peut appeller » le fruit » de ſon crime, en effacerent dans l'eſprit » des hommes, d'autant plus aiſément la » tache, qu'il n'y employa que ſes ver- » tus. »

[1370.]

Henri donne à Du Gueſclin la charge de connétable de Caſtille, pluſieurs places importantes avec leurs territoires, & cent mille écus d'or. Il récompenſe, à proportion, mais en Roi magnifique, les officiers, & les ſoldats François, à qui il devoit la couronne. Ses ſujets n'eurent pas lieu de porter envie aux étrangers. Il poſſédoit l'art de donner à propos, & payoit d'honneurs ceux dont il ne pouvoit augmenter les richeſſes.

L'embarras où l'on étoit de trouver aſſez d'argent, pour fournir à ces dépenſes, détermina à faire battre deux nouvelles eſpeces de monnoie altérée, & d'un aloi plus bas, auxquelles on donna le nom de CRUSADES & de RÉALES. Les hiſtoriens n'en marquent ni le prix, ni le poids, ni le titre; ce qui empêche d'en déterminer la valeur. Cet expédient qui produiſit alors des ſommes très-conſidérables, & remplit les coffres du Roi, ne tarda pas à cauſer de grands maux au peuple, & devint préjudiciable à l'Etat.

La cruſade portoit l'empreinte d'une croix, ce qui lui a fait donner ce nom. Sa valeur étoit de quatre ſols, monnoie de France.

On diſtingue deux eſpeces de réales; celles d'argent, & celles de vellon, ou de cuivre. On dit une réale ou un réal, & des réales ou des réaux.

La réale d'argent vaut, à-peu-près, ſept ſols ſix deniers de France; & celles de cuivre, cinq ſols.

Dans le commerce, où tous les calculs ſe font par maravedis, la réale d'argent vaut trente-quatre maravedis d'argent; & celle de cuivre vaut trente-quatre maravedis de cuivre, qui n'en valent que dix-huit d'argent. Ainſi la proportion de la réale d'argent à celle de cuivre eſt de dix-huit à trente deux. (Voyez ci-deſſus, page 281.)

On diſtingue encore les demi-réales; les réales ſimples, dont on vient de parler; les réales doubles, ou de deux; les réales de quatre, & les réales de huit, qui ſont les piaſtres.

Le rapport de la réale d'argent avec la piaſtre d'argent n'a pas été toujours la même. On le changea, en 1687: il fallut alors dix réales d'argent pour une piaſtre. Le rapport a été remis ſur l'ancien pied.

Les réaux de huit ſont du poids de vingt-

deux deniers huit grains, & tiennent de fin onze deniers deux grains, à la réſerve de ceux qu'on frapa, dans le royaume d'Aragon, en 1611, qui ne peſent que vingt-un deniers deux grains, & ne prennent de fin, que dix deniers vingt-deux grains.

En 1673, les réaux de vingt-un deniers huit grains eurent cours en France, d'abord pour cinquante-huit ſols, enſuite pour ſoixante, & enfin n'ont plus été reçus qu'au marc, dans les hôtels de monnoie, ſuivant le prix courant.

On porte aux Indes orientales quantité de réaux de huit; mais ils n'y ſont pas d'une égale valeur. Les Indiens les diviſent en trois claſſes qui ſont, la réale vieille, la réale ſeconde, & la réale nouvelle. La vieille n'a point de chapelet autour : la ſeconde a les grains du chapelet fort gros, & les branches de la croix ſe terminent en tête de cloux: la nouvelle a les grains petits, & la croix potencée. On donne deux cens quinze roupies un quart, pour cent réales vieilles; deux cens douze un quart, pour cent ſecondes, & deux cens huit un quart, pour cent nouvelles.

[1371.]

La fortereſſe de Carmone donnoit de grandes inquiétudes. Les enfans, les thré-

ſors, & les plus zélés partiſans de Pierre le Cruel y étoient renfermés. Les Portugais, qui faiſoit la guerre au roi de Caſtille, eſpéroient beaucoup de la conſervation de cette place importante. Henri l'attaqua lui-même, & ne s'en rendit le maître, qu'après un ſiége long, fatiguant, meurtrier, pendant lequel il courut le plus grand danger. Un jour que la chaleur étoit exceſſive, les aſſiégeans s'apperçurent qu'on gardoit le camp, avec plus de négligence que de coutume : ils ſortirent bruſquement & pénétrerent juſqu'à la tente du roi de Caſtille. Malgré le déſordre & la ſurpriſe, Henri ſe défendit ſi bien, avec ce qu'il trouva de monde autour de lui, qu'il donna le tems de venir à ſon ſecours. Les aſſiégés regagnerent leurs murs, avec perte; & les Caſtillans leur ôterent la facilité de tenter une nouvelle ſortie.

[1371.]

Les Etats de Caſtile ordonnent aux Maures, & aux Juifs, de porter une marque ſur leurs habits, afin qu'on pût les reconnoître & les diſtinguer des Chrétiens.

[1371.]

Le roi de Caſtille, impatient de donner à la France des preuves de ſa gratitude, envoya ſa flotte contre celle d'Angleterre, qui venoit arrêter les conquêtes de Ber-

mand du Guesclin, en Xaintonge, & dans les provinces voisines. Les deux armées navales se rencontrerent à la vue de la Rochelle ; & le combat fut un des plus mémorables de ce tems-là : ceux des vaisseaux Anglois, qu'on ne coula pas à fond, furent menés en Castille, avec un grand nombre de prisonniers, & tout l'argent que le roi d'Angleterre envoyoit pour le payement des troupes qu'il avoit en France.

L'année suivante, un pareil secours facilita aux François la prise de la Rochelle.

[1372.]

Henri met le roi de Portugal dans la nécessité de lui demander la paix, & l'accorde en vainqueur. Une des conditions principales étoit que Ferdinand I renonceroit à l'alliance d'Angleterre, embrasseroit celle de France, & fourniroit une flotte pour le service de cette couronne, toutes les fois que le roi de Castille l'exigeroit.

[1373.]

Le duc de Lancastre promet à Henri de quitter le titre de Roi de Castille, qu'il avoit pris, (voyez ci-dessus, page 451,) & de renoncer à tous les droits que lui donnoit son épouse, s'il vouloit se détacher de l'alliance des François. Le Monarque lui répond : « J'aimerois mieux perdre ma

» couronne, que de pareils alliés, » indépendamment de l'amitié & des ſervices rendus.

Le traité, qui uniſſoit Henri II à Charles V, eſt un des plus ſacrés, & des plus ſolemnels qu'on trouve dans l'Hiſtoire. Ces deux Princes s'étoient alliés « de Roi à » Roi, de Royaume à Royaume, de Famille à Famille; & l'un ne pouvoit faire » de paix avec l'Angleterre, que du conſentement de l'autre. »

[1374.]

La comteſſe d'Alençon, Marie de la Cerda, fait demander au roi de Caſtille la Biſcaye, & d'autres grandes terres qui lui appartenoient, en ſa qualité d'unique héritiere de la maiſon de Lara. La demande étoit juſte. Henri ne vouloit pas offenſer les princes de la maiſon royale de France; & il avoit le plus grand intérêt à ſe conſerver une province conſidérable, dont il venoit d'inveſtir l'aîné de ſes fils. Il ſe tira d'embarras fort adroitement, par cette réponſe: « Qu'il n'étoit pas de la politique » de mettre en des mains étrangeres un » pays tel que la Biſcaye, & que ſa ſitua» tion rendoit néceſſaire au repos de la Caſ» tille qui avoit été ſi ſouvent troublée, » lors même que cette province étoit poſ-

» ſédée par des Eſpagnols naturels ; que, » loin de chercher à fruſtrer la comteſſe » d'Alençon de cet héritage, il s'offroit » d'en donner l'inveſtiture à celui des en- » fans dont elle voudroit fixer le ſéjour » en Eſpagne ; qu'il ſe feroit un plaiſir de » le naturaliſer Caſtillan, & de le voir éle- » ver à ſa cour. » On applaudit, en France, à la réponſe du roi de Caſtille : ſon adreſſe eut tout le ſuccès qu'il en pouvoit eſpérer ; & les biens de la maiſon de Lara ſont reſtés réunis à ſa couronne.

[1376.]

Un Chevalier Aragonnois accuſe *la* Caſtille d'avoir ſuſcité la guerre que le roi de Majorque venoit de faire à l'Aragon ; &, pour prouver la vérité de ſon accuſation, il appelle en duel un Chevalier Caſtillan. Pierre le Cérémonieux approuve le combat, & promet d'en être le témoin. Henri de Tranſtamare fait dire qu'il aſſurera le champ de bataille, avec une armée de cinquante mille hommes. Le roi d'Aragon oblige auſſi-tôt ſon Chevalier à rétracter ſon défi, & ſon accuſation.

[1378.]

Charles le Mauvais, roi de Navarre,

trompé par le gouverneur de Logrono, dont il tentoit la fidélité, envoie quelques troupes qu'il avoit promis de mener lui-même. On le reçoit dans la ville : on en ferme les portes ; & on fait main-baſſe ſur quiconque refuſe de rendre les armes. Le jeune Henriquez, qui portoit l'étendard royal, ſe défend lui ſeul contre une troupe aſſez nombreuſe, &, ne voyant plus d'autre moyen d'échapper, ſe précipite dans l'Ebre, & ſe ſauve à la nage, avec ſon étendard.

[1379.]

Henri II, âgé de quarante-ſix ans, meurt, non pas d'un poiſon préparé par les Maures, mais d'une goutte remontée ; fruit de ſon exceſſive incontinence. Il laiſſa à ſon fils, qui lui ſuccédoit, les avis les plus ſages, & répara par ſon teſtament le tort que ſes libéralités avoient fait aux domaines attachés à ſa couronne. Il déclara que les héritiers collatéraux ſeroient exclus de la ſucceſſion aux terres aliénées du domaine royal, & qu'elles ne pourroient paſſer qu'aux enfans, & aux petits-enfans qui deſcendroient en ligne directe. Ce Prince voulut être inhumé, revêtu d'un habit de l'ordre de S. Dominique, & c'eſt depuis ce tems-là que les rois d'Eſpagne ont

communément choisi leurs confesseurs parmi les religieux de cet ordre.

Le corps de Henri II, ceux de son fils, & de son petit-fils, qui lui ont succédé, reposent encore aujourd'hui avec ceux des trois Reines, leurs épouses, dans une chapelle bâtie par Henri II, & que Charle-Quint a fait rebâtir dans l'église cathédrale de Tolède. Les six corps sont placés dans six tombeaux différens, sur lesquels on a élevé des mausolées d'un ouvrage curieux. Trente-six chapelains, richement dotés, célébrent, tous les jours, l'office divin dans cette chapelle.

JEAN I.

[1379.]

LA ville de Burgos, voulant donner au nouveau Roi une preuve de sa fidélité, fournit elle-même aux frais du couronnement; & la fête fut terminée par une cérémonie brillante. Le Monarque donna l'ordre de Chevalerie à cent jeunes seigneurs de la premiere noblesse du royaume, qui s'étoient distingués pendant les dernieres guerres.

La Castille s'applaudissoit d'avoir un Roi de vingt & un ans, qui avoit beaucoup de ressemblance avec son prédécesseur, excepté qu'il parloit peu, & gardoit davantage cette gravité propre de sa nation, dont son pere s'étoit relâché, en conservant les manieres qu'il avoit prises à la cour de France. Il étoit encore plus réglé dans ses mœurs, & mettoit plus de réserve dans sa vie particuliere.

[1379.]

Le premier soin du nouveau roi de Castille fut de suivre un des derniers avis qu'il avoit reçus de son pere, en renou-

vellant l'alliance faite avec Charles V, roi de France. Afin de la cimenter davantage, il euvoie une flotte ſur les côtes de Bretagne, dont le Duc s'étoit ligué avec l'Angleterre. L'amirante de Caſtille, *D.* Fernand Sanchez de Touar, après avoir couru les côtes de Bretagne, mena ſa flotte juſques dans la Tamiſe; fit trembler Londres, & revint chargé de butin.

[1379.]

Les Juifs ſe gouvernoient en Eſpagne, ſelon leurs loix, y étoient fort opulens, & jouiſſoient des plus beaux priviléges. Ils en abuſerent, en faiſant mourir Joſeph Pico, qui avoit la charge de grand-thréſorier de la couronne, ou de ſurintendant des finances. On les punit, en leur ôtant la juriſdiction qu'ils exerçoient pour juger les différends, & les procès qui s'élevoient parmi eux.

[1381.]

L'Angleterre & le Portugal s'uniſſent enſemble pour conquérir & partager la Caſtille. Jean I prévient l'orage, en fondant ſur le Portugal. Il envoie défier au combat les Anglois qui attendoient à Liſbonne les chevaux néceſſaires, pour monter leur cavalerie. Le roi de Portugal ne répond au défi, qu'en mettant aux fers le hérault d'armes. Le cartel étoit conçu en

ces termes : « J'ai appris qu'Edmond de » Cambridge, arrivé en Portugal, à la » place du duc de Lancaſtre, ſon frere, avoit » amené avec lui un grand nombre de bra- » ves, & des troupes aguerries. S'ils s'ap- » puient tant ſur la juſtice de leur cauſe, » & s'ils comptent ſur la valeur de leurs ſol- » dats, ils n'ont qu'à ſe diſpoſer au com- » bat : j'irai leur livrer bataille, dès que je » me ſerai rendu maître d'Almoïda; mais, » pour leur épargner la moitié du chemin, » je marcherai deux journées au-devant » d'eux, parce que je mets ma confiance » en la bonté de ma cauſe, & en la pro- » tection du Ciel, qui favoriſe toujours la » juſtice. »

[1381.]

Les Etats d'Aragon décident que les ſujets, ou les vaſſaux, ne pourront plus avoir action contre leurs ſeigneurs ; « réſervant » à Dieu le ſoin de punir les Grands qui » ſe rendroient coupables d'injuſtice. »

Ce royaume ne prenoit aucune part aux affaires de l'Eſpagne, parce que toutes ſes forces étoient occupées à conſerver la Sardaigne, à s'aſſurer de Majorque, à enlever l'iſle de Corſe aux Génois, & à tenter la conquête de Sicile.

[1382.]

Le roi de Caſtille, voulant donner un

nouvel éclat à ſes armées, & augmenter les titres d'honneur qui attachoient la Nobleſſe à ſon ſervice, ſuit l'exemple de la France; en créant deux maréchaux de Caſtille, pour commander les troupes ſous le Connétable, en qualité de ſes Lieutenans généraux. D. Ferdinand Alvarez de Tolède, & D. Pierre Ruiz Sarmiento furent honorés les premiers de cette dignité.

[1382.]

La paix ſe conclut, au moment où les Caſtillans & les Portugais alloient en venir à une bataille qui paroiſſoit devoit être déciſive & favorable aux premiers. On ſtipula que la flotte de Caſtille ramèneroit les Anglois dans leur patrie.

Les écrivains Eſpagnols ne parlent point du ſecours que la France envoya au roi de Caſtille; mais Froiſſard dit que « Charles VI donna congé à tous les guerriers, » qui voudroient aller en Caſtille, de s'aſſembler pour y paſſer, en leur avançant » même l'argent néceſſaire pour faire le » voyage; qu'il en vint un grand nombre » de Bretagne, de Picardie, de l'iſle de » France, de Beauce, d'Anjou, du Maine, » du Bléſois, du Berry, & qu'ils paſſerent » par l'Aragon. »

[1383.]

Le roi de Caſtille entreprend de réunir à ſa

la couronne celle de Portugal, dont il venoit d'épouser l'héritiere. La lenteur de ses délibérations déconcerte ce projet, & donne aux Portugais le tems de faire éclater leur antipathie contre les Castillans.

[1384.]

La peste désole l'armée Castillane, qui assiégeoit Lisbonne. « Il n'étoit pas rare » qu'en un seul jour elle enlevât plus de » deux cents hommes. » Tous les grands officiers périssent du mal contagieux, & LA PATIENCE CASTILLANE est obligée de céder. Elle étoit alors passée en proverbe; tant elle avoit déja donné de preuves d'une supériorité qui alloit jusqu'à l'héroïsme!

[1384.]

Toutes les forces de l'Aragon étoient occupées à défendre la Sardaigne, contre une femme. Léonore d'Arboréa, veuve de Brancaléon Doria, leve une armée, & continue seule une guerre qui épuisoit depuis long-tems l'Aragon d'hommes & d'argent; ce qui avoit fait nommer la Sardaigne, le Tombeau des Catalans & des Aragonnois. Léonore eut d'abord de grands succès qui furent suivis de plusieurs revers, quoiqu'elle combattît toujours avec beaucoup de courage; mais elle eut la gloire de conclure, en 1387, une paix honorable, & de con-

ſerver à ſes deſcendans la principauté d'Arborée.

[1385.]

Quarante mille Caſtillans ſont battus par dix mille Portugais, à la célèbre journée d'Aljubarotta. « On ne reconnut point alors » le phlegme, la ſageſſe & la patience des » Caſtillans. Ils ſe comportèrent, comme » firent les François aux batailles de Crécy, » de Poitiers & d'Azincourt. » Ils ſe croyoient ſi aſſurés de la victoire, qu'ils détacherent un corps de cavalerie pour couper les ennemis dans leur retraite. Ils négligerent l'avantage du terrein. Fatigués par une longue marche, & par des chaleurs exceſſives, ils attaquerent en déſordre une armée repoſée, & avantageuſement poſtée. « Jean de Rie, vieux ſeigneur Fran- » çois, âgé de ſoixante-dix ans, ambaſſa- » deur de France en Caſtille, augurant mal » de cette préſomption, parla, ſur ce ſujet, » au Roi, avec un zèle & une prudence, » qui a rendu, dans l'Hiſtoire Caſtillane, ſa » mémoire & ſon nom immortels... Je ſuis » étranger, dit-il; & il me convient peu de » donner des conſeils. Mais, puiſque vous » m'ordonnez de parler, je dirai mon avis » avec liberté... J'ai blanchi dans les guer- » res de France, qui eſt une aſſez bonne » école du métier; & j'ai appris que les

» grands capitaines comptent pour beau-
» coup l'avantage du lieu où ſe donnent les
» batailles rangées, & que l'adreſſe de le
» ménager eſt un coup de maître en cet
» art. Je ſçais ce que d'habiles gens ont dit
» ici, avant moi, & que les Portugais ont
» moins de troupes que nous : je veux,
» comme on a ajoûté, qu'ils ſoient moins
» habiles, & moins braves. Dans la ſituation
» où ils ſont, à quoi nous ſervira le grand
» nombre, ſinon à nous embarraſſer ? &
» l'avantage du terrein, qui met l'ordre, la
» ſûreté & l'union dans leur armée, ne
» peut-il pas rendre inutiles d'autres avan-
» tages dont nous nous flattons ? Par cette
» raiſon, je ſuis d'avis que nous ne nous
» avancions point pour combattre. Si les
» ennemis viennent à nous, nous aurons le
» champ favorable, & nous nous prévau-
» drons du nombre. S'ils ne viennent pas,
» employons la nuit, trop proche pour
» commencer un combat, à donner aux
» ſoldats un repos & un rafraichiſſement
» dont ils ont beſoin. Ils n'ont pas mangé
» de tout le jour, & ſont fatigués d'avoir
» été ſi long-tems ſous les armes. Les Por-
» tugais ne nous peuvent échapper, ſi nous
» avons la patience d'attendre, ou qu'ils
» s'approchent pour nous combattre, ou
» que la diſette de vivres, dont ils ne ſont
» pas bien pourvus, les oblige de faire

» quelque mouvement qui nous donne » avantage sur eux ; voilà mon sentiment ; » je suivrai le vôtre ; & vous ne courrez » point de péril que je ne le partage avec » vous. Mais j'ose vous prédire que, si vous » vous déterminez au combat, vous courez » à une défaite, & que nous ne sortirons » point de cette affaire avec honneur. »

Il périt en combattant comme un jeune guerrier, après s'être opposé au combat, en capitaine prudent & expérimenté.

[1386.]

Les Anglois reviennent en Espagne, sous la conduite du duc de Lancastre ; & le roi de Castille, ayant épuisé toutes ses ressources pour lever des troupes, donna un édit par lequel il accordoit la noblesse à tous ceux qui serviroient dans cette guerre, à leurs dépens, avec un cheval & des armes, l'espace de deux mois : ce tems lui suffisoit pour attendre le secours que la France lui envoyoit sous le commandement de Louis, duc de Bourbon, oncle de Charles VI, & qui consistoit en deux mille lances, avec cent mille florins, pour le payement de ces troupes.

[1387.]

Le roi de Castille, instruit par l'adversité, se contente de mettre ses places en état

de défenſe, & d'obſerver les mouvemens de ſes ennemis, ſans riſquer aucune action déciſive. Cette conduite lui réuſſit au-delà de ſes eſpérances. La méſintelligence ſe mit entre les Anglois & les Portugais. La diſette & les maladies acheverent de ruiner leur armée; ce qui facilita la concluſion de pluſieurs traités avantageux aux Caſtillans.

Les Anglois rendirent toutes les places qu'ils occupoient dans la Gallice. Le duc & la ducheſſe de Lancaſtre renoncerent au nom & aux armes de Caſtille, en faveur du mariage de la princeſſe Catherine, leur fille, avec Henri, fils aîné du roi Jean, auquel on donna le titre de Prince des Aſturies, que les aînés de Caſtille ont toujours porté depuis, à l'imitation des Anglois qui donnent le titre de Prince de Galles à l'héritier préſomptif de la couronne d'Angleterre.

Le duc de Lancaſtre envoya au roi de Caſtille une riche couronne d'or qu'il diſoit s'être préparée pour lui-même, mais qu'il donnoit volontiers, en abandonnant ſes droits ſur le royaume. Il ne négligea rien pour engager ce monarque à rompre ſon alliance avec la France, & à ſe ſiguer contre elle avec l'Angleterre. Mais les promeſſes & les menaces furent inutiles; & le Roi ſe tira heureuſement d'un piége que

le Duc lui tendoit, à cette occasion, en lui demandant une entrevue.

[1387.]

La mort de Charles le Mauvais rendit à la Navarre son ancien lustre. Les rois de France, de Castille & d'Angleterre remirent les villes qu'ils avoient saisies, & les sommes d'argent qui leur étoient dûes. Ainsi Charles III le Noble rentra, par ses vertus qui le rendoient aimable, dans la possession de ses biens que les vices & les crimes de Charles II, son pere, l'avoient mis en danger de perdre.

Cinq jours après, le roi d'Aragon termina un règne de cinquante & un ans, qui fut « mémorable par de grandes usurpa» tions, de grands crimes & de grands » malheurs. » Jean I, son fils, qui lui succéda, Prince qui avoit un goût décidé pour la musique, les festins, la danse & la poësie, démentit la douceur de son caractere, par une conduite barbare, à l'égard de la Reine douairiere, sa belle-mere, Sybille Fortia. Sur la seule déposition d'un Juif, « on la déclara convaincue d'avoir » ensorcelé le feu Roi, & maléficié celui » qui régnoit. Elle alloit être brûlée vive. » Ses amis, déchirés par une question » cruelle, avoient déja péri dans les flam-

» mes ; mais, à la priere du pape d'Avi-» gnon, on lui fit grace. »

[1388.]

L'argent étoit ſi rare en Caſtille, qu'il fallut recourir à un impôt, par forme d'emprunt, pour payer ſix cents mille livres au duc de Lancaſtre. On diminua cette ſomme ſur les impôts ordinaires, & le Roi réforma ſa maiſon.

[1388.]

Le roi d'Aragon envoya en France une ſolemnelle ambaſſade, pour demander au Roi, des poëtes, & des faiſeurs de chanſons, ſi connus ſous le nom de TROUBADOURS. Leur arrivée donne à toute la cour un air de gaieté, qu'on n'y connoiſſoit pas encore. Les fêtes en devinrent plus variées, plus piquantes, plus multipliées ; & les mœurs auſtères de la nation en furent offenſées. Les Grands ſouffroient avec impatience, que le Roi abandonnât le ſoin du gouvernement, pour ſe livrer aux plaiſirs. Ils s'aſſemblerent, afin de rédiger par écrit les ſujets de plaintes, & les adreſſerent en forme de remontrances. Le Prince les reçut d'abord avec mépris ; mais, voyant qu'on en venoit aux ménaces & aux projets de révolte, il prévint l'orage, en réformant ſa cour. Les Grands rentrerent dans le devoir, & ſe firent un

point d'honneur de donner à leur Roi, de nouvelles marques d'une inviolable fidélité.

» Les Aragonnois, très-jaloux de leur liberté, ne manquoient pas de donner de » l'exercice à leurs Rois, pour peu qu'ils les » sentissent foibles. Le feu Roi, esprit im- » périeux, ferme, dur, ne connoissant » guères d'autre loi que son intérêt, avoit » presqu'aboli leurs franchises. Sur la fin » de sa vie néanmoins, ayant trop d'affai- » res à la fois, il eut des condescendances » qui rappellerent la mémoire des tems où » l'on s'opposoit aux Rois. Ils commen- » çoient à n'être plus si souples. Les vas- » saux immédiats des Grands s'étoient » plaints à ce Prince, que leurs seigneurs » exerçoient un empire sur eux, qui alloit » jusqu'à la tyrannie; qu'ils l'étendoient jus- » ques sur leurs vies, comme s'ils eussent » été souverains; qu'ils prétendoient avoir » ce droit, & qu'on ne pouvoit appeller » de leurs sentences même au Roi. Ils de- » mandoient qu'on modérât cette puissance » si abusive, & qu'il leur fût permis d'im- » plorer, en cas d'oppression, la justice du » Prince. Les Grands s'étoient opposés à » cette requête; & le Roi, n'ayant pas jugé » à propos de les irriter, les avoit laissés » dans leur possession. Par-là, devenus » plus hardis, ils avoient porté leur cen-

» sure, comme avoient souvent fait leurs » ancêtres, jusqu'à entreprendre de réfor- » mer la maison de leur Souverain, & à » en chasser ceux qui leur déplaisoient. » Pierre IV les avoit réprimés; & ils avoient » senti que ce Prince, jaloux de son auto- » rité, n'étoit pas d'humeur à recevoir la » loi de ses sujets. Jean I, son fils & son » successeur, n'avoit pas la même force, & » ils s'en étoient apperçus d'abord; mais » leur zèle pour le bien public, & leur af- » fection pour sa personne ne se démentit ja- » mais. On réprima, plus d'une fois, des » révoltes en Sardaigne, dans l'isle de Corse, » en d'autres lieux; & ce Prince put au » moins se glorifier de n'avoir rien perdu, » tandis qu'il fut sur le thrône, de ce que » ses peres avoient ajoûté aux Etats d'Ara- » gon. »

[1390.]

Les Etats généraux de Castille sont convoqués à Guadalajara. Cette assemblée est fameuse par la multitude & l'importance des affaires qu'on y traita, & par les sages réglemens qu'on y fit pour tous les ordres du royaume.

Le Roi s'étoit laissé persuader que les Portugais le reconnoîtroient sans peine pour leur Souverain, s'il renonçoit à la couronne de Castille, & s'il vouloit se

contenter de celle de Portugal. On le trompoit ; & l'Hiſtoire obſerve que « les Portugais accoutumés à des Rois familiers, & » faciles à ſe communiquer, avoient été » d'abord rebutés de la gravité Caſtillane, » où ce Prince avoit été élevé, & que ſon » concurrent, au contraire, avoit tiré un » grand avantage de ſes manieres populaires. » Jean I ſe faiſoit un point d'honneur de mettre dans ſa maiſon la couronne de Portugal : en conſéquence, il propoſe d'abdiquer celle de Caſtille, en faveur de ſon fils aîné, le prince des Aſturies, & de ne ſe réſerver que l'Andalouſie, pour la défendre contre les Maures. L'aſſemblée ſe récria contre cette propoſition, & déclara « qu'elle ne conſentiroit jamais qu'un Roi » propre à bien gouverner, & en âge de » gouverner long-tems, cédât ſa place à » un enfant dont la minorité troubleroit » l'Etat. » Ce zèle libre, mais obligeant, ne pouvoit déplaire au Monarque, & ſa docilité prévint la tache qu'un entêtement plus opiniâtre auroit faite à ſa gloire.

On accorda une amniſtie générale à ceux qui avoient pris ouvertement le parti des Portugais, ou qui s'étoient joints aux troupes du duc de Lancaſtre, & on défendit à tous les ſujets de Caſtille de prendre la ſolde d'aucun Prince étranger.

Le réglement pour la miſice du royaume

portoit qu'on entretiendroit toujours, même en tems de paix, quatre mille hommes d'armes, quinze cents chevaux-legers, & mille archers; ce qui formoit un corps de cavalerie d'environ trente mille hommes. On devoit les tenir toujours en haleine, par une exacte diſcipline, & dans les places que l'on croiroit avoir beſoin de garniſon. Avant ce réglement, on licentioit les troupes, dès qu'une guerre étoit terminée. Celles que l'on conſervoit, en cas de beſoin, & qu'il falloit payer bien cher, ſe diſperſoient dans les campagnes où les ſoldats déſapprenoient leur métier, & cauſoient ſouvent de grands maux par leurs brigandages.

On ſoumit toutes les juſtices particulieres à la juſtice royale; ce qui occaſionna de grands murmures parmi la Nobleſſe, & empêcha qu'on ne lui ôtât le privilége de lever à ſon profit le dixieme des revenus eccléſiaſtiques; mais on défendit aux bénéficiers, nommés par les patrons laïques, de donner plus d'un repas, par an, aux collateurs: c'étoit remédier à un abus étrange & général. Les patrons laïques alloient s'établir avec leurs enfans, leurs amis, & leurs domeſtiques, dans la maiſon d'un bénéficier; mangeoient les revenus du bénéfice, & mettoient l'Eccléſiaſtique par eux nommé hors d'état d'en acquitter les char-

ges. « Les ſeigneurs de la Vieille-Caſtille » avoient uſurpé les dixmes & le revenu » des égliſes, & n'en donnoient à des prê» tres gagés pour faire le ſervice divin, que » ce qu'ils n'en pouvoient retenir. »

On écrivit au pape, pour remédier à un autre abus, auquel on attribuoit l'ignorance où vivoient les eccléſiaſtiques Eſpagnols. Les papes s'étoient mis en poſſeſſion de donner les bénéfices à des étrangers, qui ne réſidoient point. Ils recevoient les revenus, & les charges n'étoient pas acquittées. Les Eſpagnols, ne pouvant eſpérer de parvenir à ces bénéfices, négligeoient les ſciences devenues inutiles à leur établiſſement.

Le Roi termina l'aſſemblée des Etats généraux, en déclarant qu'il ne vouloit tirer de ſes peuples que l'argent néceſſaire à l'entretien de ſa maiſon.

[1390.]

Le roi de Grenade envoie un ambaſſadeur à la cour de Caſtille, avec des préſens magnifiques pour le roi & ſes miniſtres. Il demandoit une prorogation de la trève entre les deux couronnes, avant même qu'elle ne fût expirée. Le traité fut ſigné non-ſeulement par les deux Rois, mais encore par les deux Princes qui devoient hériter de leurs Etats. Le royaume de Grenade recueilloit ſeul en Eſpagne les fruits

d'une longue paix. Il etoit devenu floriſſant par le commerce, l'induſtrie & l'abondance.

[1390.]

L'archevêque de Tolède, Dom Pédre Tenorio fait bâtir, à ſes frais, ſur le Tage, un très-beau pont qu'on a toujours appellé, dans la ſuite, le Pont-de-l'Archevêque.

[1390.]

Etabliſſement d'un nouvel ordre de chevalerie, appellé du Saint-Eſprit. Les marques en étoient un collier d'or, auquel pendoit une colombe, du même métal, entourée de rayons. Cet ordre ne tarda pas à tomber dans l'oubli; mais on en conſerve encore aujourd'hui les ſtatuts & les réglemens qui ne tendoient qu'à ranimer la valeur de la jeune Nobleſſe.

[1390.]

Le roi de Caſtille alloit en Andalouſie où ſa préſence étoit néceſſaire, & s'arrêta dans la ville d'Alcala, pour y voir monter, à des Farfanes, eſpece de milice Africaine, des chevaux dreſſés au manége. Ayant voulu pouſſer celui qu'il montoit, dans un champ labouré, & inégal, le cheval fit un faux pas, &, en tombant, porta le Roi ſi rudement par terre, que ce Prince expira ſur la place, à l'âge de trente-trois ans, & au moment où tout lui promettoit un règne heureux.

HENRI III, LE VALÉTUDINAIRE.

[1390.]

UN Prince en bas âge, & d'un tempérament infirme, qui lui fit donner le surnom de Valétudinaire, replongea la Castille dans les maux que cause la minorité, & donna lieu à la jalousie qui a duré si longtems entre les Castillans & les Portugais. L'archevêque de Tolède, qui étoit à la tête des affaires, reconnut d'abord le jeune Henri pour son Souverain, & ensuite ordonna de déployer l'étendard royal, de proclamer le nouveau Roi dans la Jonte des Grands, & dans toutes les Places publiques. C'étoit la coutume en Espagne de commencer par proclamer le Roi dans l'assemblée des Grands, que l'on convoquoit en forme de Jonte. Ils y rendoient leur hommage, en baisant la main de leur Souverain, & lui prêtoient le serment de fidélité. Après cette premiere cérémonie, qui étoit essentielle, la proclamation se faisoit d'abord dans toutes les places publiques, & les rues de la ville où se trouvoit alors le Roi, & ensuite dans les autres villes du royaume.

[1391.]

Les habitans de Séville & de Cordouë, excités par les discours séditieux d'un fanatique, se jettent sur les Juifs, pillent leurs maisons, mettent le feu à leurs synagogues, & font main-basse sur tous ceux qui veulent s'opposer à cette fureur. L'année suivante, le cinquieme jour de Juin, une semblable conspiration éclata dans la plûpart des villes d'Espagne; & les malheureux Juifs y souffrirent tout ce qu'on peut attendre d'une populace mutinée.

[1393.]

Le jeune Roi, qui étoit d'une prudence au-dessus de son âge, se détermine à finir les maux inséparables d'une minorité, & à prévenir les suites des divisions que causoit un trop grand nombre de Régens. Il convoque les Grands de son royaume, & leur déclare qu'il veut gouverner lui-même, quoiqu'il s'en fallût de deux mois qu'il n'eût quatorze ans accomplis. L'assemblée applaudit à cette résolution : chacun se flattoit de gagner les bonnes graces du Prince, & d'écarter les rivaux qui pouvoient faire ombrage.

[1393.]

Les Régens avoient dissipé les finances; & le Roi se trouvoit si pauvre, qu'un jour

après une longue chaſſe, il ne trouva point à dîner. Il en demanda la raiſon. On lui répondit qu'il étoit ſans argent & ſans crédit. » Allez, dit-il : vendez mon manteau, & m'achetez de quoi dîner. » L'Hiſtoire ajoûte qu'on ne lui ſervit « qu'un mauvais morceau » de bélier, & quelques cailles qu'il avoit » priſes. Mais on l'aſſura, en même tems, » qu'il y avoit un grand ſouper chez l'archevêque de Tolède ; que les Grands y » étoient conviés, & qu'ils ſe donnoient, » tous les jours, les uns aux autres, de ſemblables repas. » Dès que la nuit fut venue, le Prince ſe déguiſa, & alla vérifier lui-même ce qu'on lui avoit dit. Le lendemain, il fit venir au palais tous les convives ; &, s'adreſſant à l'archevêque, il lui demanda combien il avoit vu de Rois en Caſtille ? » J'en ai vu trois, répondit le prélat ; votre » ayeul, votre pere, & vous.... » Et moi, » qui ſuis bien plus jeune que vous, » répliqua le Roi, » j'en ai vu vingt. Vous êtes » tous des Rois, & je ſuis pauvre : il eſt » tems que je règne ſeul. » Il ajoûta, après avoir donné le ſignal à des ſoldats diſpoſés exprès : « Vous mourrez tous ; je dois à » ma conſervation, & à mon peuple, le ſacrifice de tant de tyrans. » Les Grands effrayés implorerent ſa clémence : « Je » conſens, leur dit-il, à vous laiſſer la vie » & vos biens, mais à condition que vous

» me

» me reſtituerez ce qui m'appartient. » Aucun d'eux n'obtint la liberté, qu'après la reſtitution des ſommes dont il fut jugé redevable.

Les revenus du Roi conſiſtoient alors en vingt-huit millions de Maravedis; encore étoient-ils engagés, pour la plûpart. Il n'eſt pas poſſible d'évaluer préciſément cette ſomme, ſur le pied de nos monnoies actuelles; « mais on ne croit pas ſe tromper de » beaucoup, en la fixant à huit ou neuf » millions de nos eſpeces d'aujourd'hui. »

[1393.]

Dom Bernard de Cabréra, s'appercevant que le roi d'Aragon mettoit trop de lenteur dans les préparatifs du ſecours qu'il deſtinoit à ſon frere, le roi de Sicile, & prévoyant qu'il arriveroit trop tard, vend ſes biens, leve, à ſes dépens, des troupes qu'il raſſemble de toutes parts, & met à la voile. Il aborde à Catane où les rebelles, maîtres de la ville, aſſiégeoient la Cour qui s'étoit réfugiée dans la forteresſe. Cabréra délivre le roi, la reine & les princes de Sicile; aſſiége avec eux la ville qui les avoit aſſiégés; rétablit leurs affaires; venge la gloire de ſa nation, & laiſſe à la poſtérité un rare exemple de la grandeur d'ame dont un Eſpagnol pouvoit être capable.

[1394.]

Dom Martin-Yvan Barbuda, grand-maître de l'ordre d'Alcantara, trompé par un hermite visionnaire, nommé Jean Sago, se persuade qu'il est destiné à chasser les Maures de l'Espagne, & qu'il peut les attaquer impunément. Il envoie défier le roi de Grenade à un combat singulier, ou de vingt, de trente, de cent Chrétiens, contre le double de Maures. On se moque du défi. Barbuda se présente avec six mille Chevaliers qui se croyoient invulnérables, sur la parole de l'imposteur. Attaqués & enveloppés par les Maures, ils périssent tous avec leur faux-prophète. Le roi de Castille, qui étoit menacé d'une guerre civile, se hâta de désavouer Barbuda; & la trève ne fut pas rompue.

Les Maures rendirent le corps du grand-maître d'Alcantara; & on mit sur son tombeau cette épitaphe que lui-même avoit faite:

Hîc situs est MARTINUS-YVANIUS, *in omni periculo experti timoris animo.*

» Ci gît Martin-Yvan, qui ne craignit » jamais aucun danger. »

On en parloit un jour à Charles-Quint. » Ce fanfaron, dit-il, n'avoit jamais mou- » ché une chandelle avec les doigts. »

[1396.]

Les Portugais ſurprennent la ville de Badajox, au mépris de la trêve. Les Caſtillans portent le ravage dans le Portugal, livrent aux flammes pluſieurs villes. Vainqueurs dans un combat naval, ils jettent à la mer quatre cents priſonniers de guerre. C'eſt ainſi que ces deux peuples cimentoient leur haine mutuelle, ſous le prétexte de venger des inſultes, ou d'uſer de repréſailles.

[1400.]

Une peſte horrible ravage toute l'Eſpagne, & fait périr en Caſtille la ſixieme partie des habitans. La perte fut ſi grande, & ſi difficile à réparer, que le Roi « donna » ſur le champ un décret qui, contre l'ancien uſage & les loix du royaume, permettoit aux veuves de paſſer à de nouvelles nôces, dans l'année du deuil. »

[1400.]

On place dans la grande tour de la cathédrale de Séville une horloge qui ſonnoit les heures. C'eſt la premiere qui ait paru en Eſpagne. Elle piqua la curioſité du Roi, de la Cour, & du Peuple qui ſe rendit en foule à Séville. Mais la fête fut troublée par un orage épouvantable, qui ſur-

vint tout-à-coup, & la foudre écrasa un grand nombre de personnes. Le peuple ne manqua pas d'en tirer le plus mauvais présage.

[1401.]

Un chevalier de l'ordre de la Bande, nommé Martin Bozo, meurt âgé de cent vingt ans. Il avoit fait cent campagnes, & s'étoit trouvé à un nombre prodigieux de siéges & de batailles.

[1401.]

La Castille ravagée par de longues guerres, & dépeuplée par la peste, se trouvoit dans un état si déplorable, qu'il fallut supprimer jusqu'à un impôt très-léger, appellé MONÉTA, afin d'engager les artisans à ne pas déserter les villes, & les cultivateurs à ne pas abandonner les terres. Henri III n'imposoit des tributs, que dans la nécessité, & toujours avec beaucoup de modération. Il avoit coutume de dire : « Je crains » plus les malédictions de mon peuple, que » les armes de mes ennemis. »

[1402.]

Le fameux Tamerlan envoie des ambassadeurs, & de riches présens, au roi de Castille. Ce Prince avoit recherché l'alliance d'un conquérant qui étonnoit l'uni-

vers par la grandeur de ſes exploits. D'ailleurs il aimoit à être inſtruit de ce qui ſe paſſoit dans les cours étrangeres & dans les pays les plus éloignés. Les relations qu'il entrenoit au-dehors le rendoient plus reſpectable aux yeux de ſes ſujets, & lui paroiſſoient propres à remplacer ce que ſes infirmités lui faiſoient perdre du côté de la majeſté.

[1403.]

Preſque toutes les rivieres de l'Eſpagne, enflées par des pluies abondantes, ſe débordent, & cauſent mille ravages. Séville courut riſque d'être ſubmergée, l'eau s'étant élevée au-deſſus des murailles. Le gouverneur fit murer les portes, & reſſerrer les eaux, par des digues, dans une partie de la ville.

[1404.]

Jeanne d'Aragon, après la mort du comte de Foix, ſon époux, dont elle n'avoit pas eu d'enfans, quitte la France, & ſe retire dans ſa patrie, après avoir cédé, pour une penſion de trois mille florins, tous ſes droits ſur la couronne d'Aragon. Elle étoit la niéce & la plus prochaine héritiere du roi régnant; mais le ſort des armes n'avoit pas été favorable à ſes prétentions.

[1404.]

Les Juifs, qui recevoient le Baptême, devenoient exempts des impôts & des taxes qu'ils avoient coutume de payer. Presque tous ceux qui se trouvoient dans l'évêché de Palence, touchés par les prédications de S. Vincent Ferrier, embrasserent la Religion Chrétienne; & les revenus de l'évêque en furent diminués si considérablement, que le Roi lui assigna une somme à prendre, tous les ans, sur le thrésor royal, & en fit expédier un Acte qui se conserve encore dans les archives de cet évêché.

Ce saint missionnaire, natif de Valence, & de l'ordre des Freres Prêcheurs, convertit à la Foi Chrétienne, dans l'Espagne seule, plus de huit mille Maures, & plus de trente-cinq mille Juifs. C'étoit véritablement, & sans exagération, l'homme de son siécle, le plus puissant en œuvres & en paroles. Presque toutes les contrées de l'Europe recueillirent alors les fruits de ses travaux apostoliques. Il revint en France, en 1416; &, après avoir parcouru la Bretagne, il y termina sa vie. Son corps repose à Vannes, où on lui rend un culte que le tems n'a point affoibli.

[1405.]

On défend aux Juifs de prêter à usure,

& on leur enjoint de porter ſur l'épaule droite un morceau d'étoffe redoublée, large de trois doigts.

Trois ans après, on fit contre les Maures un réglement ſemblable, en leur ordonnant de porter ſur l'épaule un morceau de drap bleu, en forme de croiſſant.

Il y avoit déja vingt-cinq ans que les concubines étoient obligées de porter à leurs coëffures, ou au voile dont elles ſe ſervoient, une agrafe de drap rouge, large de trois doigts.

[1406.]

Le roi de Grenade, apprenant que la ſanté de Henri III dépériſſoit chaque jour, crut trouver une circonſtance favorable pour déclarer la guerre à la Caſtille. « Ce » Prince fond ſur l'Andalouſie, avec une » armée de trente mille hommes. Il eſt » vainqueur & vaincu dans une même » journée. Après avoir remporté une vic- » toire ſur le maréchal de Herréra, il ſe vit » attaqué par une nouvelle armée com- » mandée par Manrique. Ses ſoldats fuyent, » après une molle réſiſtance, & laiſſent le » champ de bataille aux Caſtillans. Ces ſuc- » cès animent la nation, & la déterminent » à faire les plus grands efforts pour la con- » quête de Grenade. » Ce fut dans cette

conjoncture que le roi de Castille mourut, à l'âge de vingt-sept ans. Il tenoit les Etats à Tolède, où il avoit proposé de composer l'armée de dix mille lances, de quatre mille chevaux-legers, & de cinquante mille hommes d'infanterie. La Castille seule étoit encore alors en état de fournir cent mille combattans, ce que peut-être on ne trouveroit qu'à peine aujourd'hui dans toute l'Espagne. On projettoit encore d'équiper cinquante vaisseaux, & trente galeres; d'avoir six gros CANONS que les historiens appellent des LOMBARDS, & cent piéces de campagne. C'est la premiere fois que l'artillerie est comprise dans les préparatifs de guerre.

JEAN II.

[1406.]

L'AGE du nouveau Roi, qui n'avoit pas vingt-deux mois, & la crainte de retomber dans les malheurs d'une longue minorité, inſpirerent aux Grands le deſſein de déférer la couronne à D. Ferdinand, au préjudice de ſon neveu. Ce Prince étoit frere de Henri III, & avoit déja donné des preuves de ſon habileté dans l'art de gouverner. Le connétable d'Avalos fut chargé de l'engager à ſuivre l'exemple de pluſieurs de ſes ancêtres, & à préférer le bien public à l'ordre de la ſucceſſion. Ferdinand répondit : « Si l'on me juge capable » de gouverner l'Etat, on doit croire que » le nom de Roi n'augmentera pas ma ca- » pacité, & que je ne gouvernerai pas » moins bien, ſous le nom de Régent, que » ſous celui de Roi. Il faut s'en tenir aux » loix, & ſuivre les diſpoſitions du teſta- » ment de mon frere. D'ailleurs je n'ai pas » aſſez d'ambition pour acquérir un royaume » par une injuſtice. »

Les Grands ne ſe rebuterent pas ; &, dans l'aſſemblée des Etats, le connétable

demanda brusquement à D. Ferdinand : » Qui voulez-vous que nous proclamions » Roi ? » ... Qui donc ? sinon le fils du Roi » mon frere ? » repondit l'Infant avec indignation. A ces mots, l'assemblée s'écria : » Castille pour le roi Jean second ! »

[1407.]

La Régence fut confiée à la Reine-mere, & à D. Ferdinand qui, pour éviter toute espece de contestation, proposa lui-même de partager les provinces de la monarchie, dans lesquelles chacun, de son côté, exerceroit une autorité indépendante. La Galice, le royaume de Léon, la Biscaye & la Vieille-Castille échurent à la Reine : l'Infant eut sous ses ordres la Nouvelle-Castille, la Murcie & l'Andalousie, qui étoient plus exposées aux incursions des Maures.

[1407.]

Les Maures de Grenade attaquent la Castille. Le Régent va solemnellement prendre l'épée de S. Ferdinand, qu'on garde à Séville, avec beaucoup de soin & de respect. Les Rois s'en servoient quelquefois dans les entreprises difficiles & périlleuses, surtout contre les Maures. Alors ils alloient la recevoir en cérémonie, & la rendoient de même, lorsque la campagne étoit terminée.

[1410.]

Le roi de Grenade envoie cent mille hommes au ſecours d'Antequéra que les Caſtillans aſſiégeoient avec quelques gros canons, qui tiroient jour & nuit, « & ne » faiſoient pas grand effet; car, en ce tems-» là, on n'avoit point encore de canonniers » qui ſçuſſent pointer l'artillerie. » Le régent de Caſtille, qui n'avoit pas avec lui vingt mille hommes, préſenta la bataille aux Maures, & fut redevable de la victoire au courage & à l'habileté de l'évêque de Palence. « Ce prélat, voyant l'ennemi prêt » à attaquer ſon poſte, en ſortit bruſque-» ment; fondit ſur lui, le pouſſa avec vi-» gueur, l'enfonça & le culbuta, ſans que » les Grenadins, qui étoient mal-diſciplinés » & peu aguerris, puſſent ſe rallier... Les » Caſtillans n'eurent que la peine de les » maſſacrer, & de les prendre. Le vain-» queur fut ſurnommé l'Infant d'Antequéra, » à l'exemple des Romains, & par une » coutume aſſez généralement établie en » Eſpagne d'ajoûter au nom des généraux » vainqueurs celui du lieu où ils ont triom-» phé. »

Les Etats généraux avoient accordé, pour les frais de cette guerre, cent cinquante mille ducats, « à condition que l'on tien-» droit des regiſtres fidèles, & exacts, où

» l'on marqueroit la recette & la dépense, » afin de s'assurer de la bonne foi de ceux » qui avoient le maniement des finances. »

[1410.]

Martin I, roi d'Aragon, moins occupé du soin de se désigner un successeur, que du desir de conserver les foibles restes d'une vie mourante, n'eut que le tems de répondre un OUI aux députés des Etats, qui lui demanderent si son intention n'étoit pas que le procès de la succession à sa couronne se décidât par la justice, sans y employer la force des armes? Ce Prince fut le dernier de la maison des comtes de Barcelone, qui, depuis plus de six cents ans, possédoit la Catalogne, & avoit gouverné l'Aragon, pendant deux cents treize ans. La maison de Bourgogne-Castille lui succéda.

Le royaume alloit être déchiré par de puissantes factions; mais la sagesse des Aragonnois remédia si promptement aux maux que faisoient craindre trois concurrens, qu'une si grande affaire se termina avec une tranquillité qu'on ne croyoit pas pouvoir espérer. Les Catalans oublierent leurs anciennes inimitiés pour se réunir aux Aragonnois, en faveur de la cause commune; & il fut ordonné, « 1° que tous les sujets du » royaume prendroient les armes contre » ceux des prétendans à la couronne, qui ne

» ſoumettroient pas leurs droits à un exa-
» men juridique : quiconque auroit recours
» à la force, étoit déclaré traître, rebelle &
» ennemi de la patrie ; 2°. que chacun des
» prétendans ſe tiendroit aſſez écarté, pour
» ne pouvoir troubler ceux que le corps de
» la Nobleſſe établiroit juges ; 3° que le
» tems préſent ſeroit regardé comme un
» interrègne, durant lequel on examine-
» roit mûrement, & à loiſir, les droits des
» prétendans à la royauté, & que quicon-
» que mettroit obſtacle à la liberté des ſuf-
» frages ſeroit déclaré ennemi de l'Etat. »
L'interrègne dura deux ans.

Les prétendans étoient au nombre de ſept ; cinq Princes & deux Princeſſes. Trois des Princes deſcendoient de la Maiſon Royale, en ligne maſculine, ſçavoir Alphonſe, duc de Gandie, petit-fils de Jacques, dix-ſeptieme roi d'Aragon ; Jacques, comte d'Urgel, arriere-petit-fils d'Alphonſe, dix-huitieme roi d'Aragon ; Frédéric, comte de Luna, petit-fils légitimé du dernier Roi. Les deux autres Princes prétendoient à la couronne, par leurs meres ; Ferdinand, infant de Caſtille, par la reine Eléonore qui étoit ſœur aînée des deux derniers rois d'Aragon ; Louis d'Anjou, duc de Calabre, & comte de Guiſe, par Yolande, fille unique de Jean, vingtieme & pénultieme roi d'Aragon. La concurrence ne ſe ſoutint qu'en-

tre le duc de Calabre, l'infant de Caſtille, & le comte d'Urgel, à qui ſa mere, de la maiſon de Montferrat, répétoit ſans ceſſe : » Mon fils, il faut être Roi, ou rien ! »

[1411.]

D. Antoine de Lune, chef des partiſans du comte d'Urgel, déſepérant de gagner le ſuffrage de l'évêque de Taraſſone, qui étoit dans les intérêts du duc de Calabre, s'en venge avec autant de perfidie que de cruauté. L'archevêque ſe rendoit à Saragoſſe, « en équipage eccléſiaſtique, » monté ſur une mule, ſuivi de ſes aumô- » niers, de ſes chapelains, & de quatre » ou cinq gentilshommes qui l'accompa- » gnoient, par honneur. A quelques lieues » de Calatajud, on lui rendit une Lettre : » il la lut, & fit réponſe qu'il ſe trouveroit » au rendez-vous. C'étoit D. Antoine, » qui, avec les expreſſions de la confiance » & de l'amitié la plus perſuaſive, lui de- » mandoit une conférence ſeul-à-ſeul, ſur » le grand chemin qui conduit d'Almunia à » Saragoſſe. Il vouloit, diſoit-il, lui com- » muniquer un projet qu'il venoit d'imagi- » ner, pour donner, en très-peu de tems, » la paix, & nommer un Roi qui convînt » aux trois nations (d'Aragon, de Valence, » & de Catalogne.) Le prélat ſe hâta d'ar- » river au lieu marqué. Il y trouva Dom

» Antoine, & tous deux, ſans mettre pied » à terre, ſe détachant de leur ſuite, paſ- » ſerent à la gauche du chemin, le long » d'un petit bois. Ils s'aborderent avec les » paroles les plus tendres, & s'entretinrent, » pendant quelque tems, d'un air tranquille... » Antoine de Lune, élevant la voix, dit d'un ton fier : » Le comte d'Urgel ne ſera-t-il » pas Roi ?.... Non pas, tant que je vivrai, répondit l'archevêque... « Tu mourras donc, » ou tu ſeras mon priſonnier, » reprend D. Antoine, &, en même tems, lui donne un ſoufflet & lui décharge un coup d'épée ſur la tête. Le prélat regagnoit ſes gens qui accouroient à ſon ſecours, lorſqu'un gros de cavaliers l'inveſtit, le renverſa par terre, & le maſſacra. Le comte d'Urgel perdit plus qu'il n'avoit eſpéré de gagner par cette voie de fait.

[1412.]

Les députés des trois nations, qui compoſoient le royaume d'Aragon (la Catalogne, Valence, & l'Aragon,) tinrent des aſſemblées, ſous le nom de Parlement, parce que le nom d'Etats étoit réſervé à celles que le Roi convoquoit; & on convint, « 1° qu'il ſeroit choiſi neuf juges, » trois de chaque nation, qui, après avoir » examiné le droit des prétendans, en dé-

» cideroient abſolument, & ſans appel ni
» réviſion ; 2° que l'élection des juges ſe
» feroit, dans l'eſpace de vingt jours, par
» les trois parlemens, & que, ſi celui du
» royaume de Valence n'y mettoit pas la
» diligence néceſſaire, il y ſeroit pourvu
» par les deux autres ; 3° que les neuf
» électeurs commenceroient l'examen, le
» vingt-neuf du mois de Mars, & le fini-
» roient, dans l'eſpace de deux mois. » On leur permettoit cependant d'ajoûter encore deux autres mois au terme preſcrit.

Avant que de commencer leurs ſéances, ils devoient prononcer en public ce ſerment : » Nous jurons à Dieu, & nous promet-
» tons à notre patrie, que nous allons
» procéder avec toute la diligence poſſi-
» ble, ſelon Dieu, & ſelon notre conſ-
» cience, à la connoiſſance & à la décla-
» ration de celui qui eſt le légitime Roi &
» Seigneur des royaumes d'Aragon, de
» Valence, & de la principauté de Cata-
» logne. Nous prenons Jeſus-Chriſt à té-
» moin, que nous n'avons aucune aver-
» ſion, ni aucune inclination particuliere.
» Nous jurons auſſi que nous ne révélerons
» à perſonne le ſuffrage que nous aurons
» porté, ni celui de nos collegues, avant
» que la déclaration ait été publiée. »

La ville de Caſpé, qui eſt ſur l'Ebre, entre

entre Alcaniz & Tortoſe, fut choiſie pour être le ſéjour des électeurs; & on leur en attribua la ſeigneurie & la juriſdiction, pendant tout le tems que dureroit leur commiſſion. Les Prétendans ne pouvoient pas approcher de cette ville, plus près que de quatre lieues, & avoir à leur ſuite plus de vingt hommes armés. Leurs agens, ou envoyés, devoient avoir audience, à meſure qu'il ſe préſenteroient, & ne pas amener avec eux plus de ſoixante hommes de cheval, & cinquante de pied; les uns & les autres ſans armes.

[1412.]

Il étoit décidé que « celui des Prétendans, » qui auroit pour lui les neuf ſuffrages, ou » au moins ſix, parmi leſquels il y en » auroit un de chaque nation, ſeroit ſur » le champ réconnu pour Roi légitime, » par le conſentement unanime des trois » parlemens, & par la ſoumiſſion pacifique de tous les ſujets des deux royaumes, & de la principauté. »

On dreſſa des Lettres de convocation, dans leſquelles on indiquoit tout ce dont on étoit convenu; & on leur donna la forme de placard, au haut duquel étoit cette adreſſe :

AU FILS AÎNÉ DE L'ILLUSTRISSIME ROI *LOUIS DE NAPLES.*

AUX ILLUSTRES, *FERDINAND*, INFANT DE CASTILLE, ET *ALPHONSE*, DUC DE GANDIE.

AUX EXCELLENS, *FRÉDÉRIC*, COMTE DE LUNA, ET *JACQUES*, COMTE D'URGEL.

La réponse du premier fut une exclusion donnée à quatre des électeurs, tant en son nom, qu'en celui de la duchesse d'Anjou, sa mere; & les ambassadeurs François se retirerent, après avoir répandu une protestation, en forme de Manifeste, dans laquelle ils établissoient le droit de la reine de Naples & du duc de Calabre.

Le comte d'Urgel répondit en maître qui sçauroit bientôt se faire obéir, en venant forcer ceux qui prétendoient être ses juges à le reconnoître pour le seul qui eût un droit inconteſtable à la couronne. Une bataille perdue lui fit changer de langage.

L'infant de Castille continuoit la guerre contre le roi de Grenade; se montroit digne du thrône, par ses succès sur les Maures, & soutenoit son droit avec autant de prudence que de fermeté.

La cause du jeune comte de Luna étoit la plus abandonnée. Les juges ordonnerent que les trois parlemens prendroient soin de sa défense; & aussi-tôt trois gentilshommes,

avec six jurisconsultes, furent chargés de faire valoir les prétentions du jeune Prince.

[1412.]

Les électeurs, au jugement desquels une grande monarchie avoit confié la fortune de ses Princes, & le sort de ses peuples, étoient, de la part des Aragonnois, Dominique Ram, évêque d'Huesca; François Aranda, gentilhomme qui avoit eu part à la confiance des deux derniers Rois, & s'étoit retiré dans une Chartreuse où il avoit pris l'habit parmi ceux qu'on y appelle DONNÉS ou OBLATS; & Bérenger de Bardaxin, homme de condition, grand jurisconsulte, excellent citoyen, qui étoit l'auteur du projet que l'on exécutoit pour rendre la paix à la patrie, & lui donner un Souverain. Le royaume de Valence avoit choisi l'illustre Vincent Ferrier, Dominicain, dont la sainteté a mérité le suffrage de l'Eglise; Boniface Ferrier, frere de Vincent, prieur de la Chartreuse de Porta-Céli; & Ginez Rabaza, jurisconsulte, auquel on substitua Pierre Bertrand, canoniste très-renommé, parce que, voulant se dispenser d'une commission qui lui parut dangereuse, il feignit un égarement d'esprit. La Catalogne avoit fait tomber son choix sur Pierre Sagarriga, archevêque de Tarragone, qui avoit extrêmement contribué à faire adopter

le projet dont on ſuivoit alors l'exécution ; ſes adjoints étoient Guillaume de Valſéca, & Bernard de Gualbès, deux juriſconſultes également recommandables par leurs qualités perſonnelles.

On eſt ſurpris qu'une affaire ſi délicate & ſi importante ait été confiée à des hommes dont tout le mérite conſiſtoit dans une grande réputation de vertu & de probité ; » mais un peu de réflexion fait bientôt ſentir » que ce choix fut un chef-d'œuvre de ſa- » geſſe, de la part de ceux qui le ſuggére- » rent. Il falloit ſauver l'Etat, en finiſſant » inceſſamment l'interrègne. La voie d'un » jugement autoriſé des trois nations étoit » la plus courte & la plus ſûre ; mais deux » grands obſtacles s'oppoſoient au ſuccès » de ce projet ; la mutuelle jalouſie des » Grands qui ſe diſputeroient l'honneur de » juger une ſi belle cauſe ; & l'indocilité » des peuples qui refuſeroient d'acquieſcer » à un jugement qu'ils croiroient être l'ou- » vrage de l'ambition ou de la partialité » des Grands. L'unique moyen de lever » ces deux obſtacles fut de nommer, pour » électeurs, des perſonnes qui, d'un côté, » étoient ſans rivaux, & qui, de l'autre, » par l'idée qu'on avoit conçue de la ſain- » teté & de l'intégrité de leurs mœurs, ca- » nonisoient, en quelque ſorte par avance, » aux yeux du peuple la déclaration qu'ils

» alloient faire du Prince auquel on devoit » obéir. »

[1412.]

Les neuf électeurs se rendirent à Caspé. Trois commandans veilloient à la garde de cette place où l'on avoit mis une nombreuse garnison; & les étrangers y trouvoient un spectacle assez singulier. « Aux » approches, & à la premiere entrée, ils » se voyoient investis de soldats; le bruit » des tambours, le cri des sentinelles, les » corps-de-gardes redoublés, tout sembloit » leur annoncer la guerre. En avançant, ils » trouvoient des ambassadeurs désarmés, » qui n'étoient environnés que de jurisconsultes & d'avocats; &, lorsqu'ils étoient » parvenus à la citadelle, ils y apperce- » voient neuf Souverains, dont deux étoient » Ecclésiastiques, trois Moines, & quatre » Docteurs, en robe de palais. »

[1412.]

Les électeurs commencerent, au mois de Mai, leurs audiences publiques & secrettes. Alors les avocats des Prétendans plaiderent leur cause; &, pendant trente jours, il leur fut permis de prouver, d'attaquer, de repliquer, de contredire. « Lorsqu'ils eurent dit & produit tout ce qu'ils » jugerent à propos, les électeurs s'enfer-

» merent dans la citadelle de Caſpé, ſous
» le ſerment de n'en point ſortir que le Roi
» ne fût déclaré. Quant aux diſcours qu'ils
» eurent entr'eux, avant que de s'enfermer,
» & après qu'ils ſe furent enfermés; s'ils de-
» meurerent long-tems en ſuſpens; s'il y
» eut diverſité d'opinions; ſi le jugement
» fut unanime, ou ſeulement à la pluralité
» des ſuffrages, je n'en ai rien appris; &
» perſonne n'en a pu rien découvrir, (dit
» Laurent Valle, hiſtorien contemporain.)
» Ils ont eux-mêmes déclaré, dans la ſuite,
» qu'ils avoient été parfaitement d'accord.
» Peut-être la choſe ſe paſſa-t-elle comme
» ils l'ont dit : peut-être auſſi ont-ils cru
» que l'honneur les engageoit réciproque-
» ment à un ſecret inviolable. »

[1412.]

Les notaires des trois parlemens furent mandés, le vingt-cinq de Juin, avec ſix témoins qui devoient les accompagner. Ils trouverent ſur le bureau les ſuffrages des électeurs, & dreſſerent l'Acte de la déclaration qui devoit être faite le vingt-huit. Quoique le ſecret de la nomination du Roi fût ſçu de vingt-une perſonnes, il ne tranſpira point au dehors; &, au jour fixé, on en fit la publication avec le plus grand appareil. S. Vincent Ferrier prononça un diſcours qu'il termina en proclamant l'Infant,

Ferdinand de Caſtille, Roi d'Aragon, de Valence, & Comte de Barcelone. Au nom de l'Infant, l'aſſemblée cria : « Vive » Ferdinand ! Vive le Roi ! » & on dépêcha par-tout des couriers, pour annoncer une déciſion auſſi intéreſſante que la forme en étoit nouvelle.

Le nouveau Monarque donna d'abord ſon attention aux affaires de la Caſtille dont il étoit Régent, & nomma deux évêques, avec quatre ſeigneurs, pour aſſiſter, en ſa place, aux conſeils, afin de ne pas laiſſer toute l'autorité entre les mains de la Reine-mere. Il ſe rendit en Aragon, vers la fin de Juillet, & ne tarda pas à juſtifier le choix des neuf électeurs. Il fit publier une amniſtie pour tous ceux qui avoient pris parti, dans les derniers troubles, & convoqua les Etats généraux, dans leſquels, après avoir juré la conſervation des priviléges, des libertés & des coutumes du royaume, il reçut le ſerment de fidélité de tous les Etats. Le duc de Gandie, qui avoit été un de ſes compétiteurs, fut le premier qui lui baiſa la main, & qui s'avoua ſon vaſſal, pour le comté de Ribagorce, qui relevoit de la couronne.

Le comte d'Urgel cherchoit les moyens de ſe ſouſtraire à l'obéiſſance d'un Prince qu'il regardoit comme l'uſurpateur d'un thrône qui lui appartenoit. Ferdinand l'af-

ſiégea bruſquement dans Balaguer, où, l'ayant forcé, il le condamna à une priſon perpétuelle.

[1412.]

Les Caſtillans, ſenſibles à l'honneur d'avoir donné un roi à l'Aragon, lui firent préſent de cent mille écus d'or: la Reine y joignit une couronne très-riche; cette Princeſſe applaudiſſoit à un événement qui devoit la rendre maîtreſſe abſolue du gouvernement & des thréſors de la Caſtille. La plûpart des officiers Caſtillans s'étoient fait un devoir de conduire juſques ſur ſon thrône un Prince qui avoit été leur général, & ſous les ordres duquel ils avoient acquis tant de gloire dans la guerre contre les Maures.

[1414.]

On porta, dans toute l'Eſpagne, des loix très-ſéveres contre les Juifs, par leſquelles on défendoit leurs Livres du Talmud: on ordonnoit des peines rigoureuſes pour les blaſphêmes qu'ils oſeroient proférer contre la Religion Chrétienne. Ils ne pouvoient poſſéder aucune charge de judicature, ni aucun emploi important: on les bornoit à n'avoir qu'une ſeule ſynagogue dans chaque ville. Il ne leur étoit plus permis d'exercer la médecine, ni d'avoir des Chrétiens pour domeſtiques. Il étoit preſ-

crit aux hommes de porter ſur la poitrine, & aux femmes ſur le front, une marque rouge ou jaune qui les diſtinguât, & d'aſſiſter, trois fois l'an, à une inſtruction publique qu'on devoit leur faire dans chaque ville. Les Juifs, qui recevroient le Baptême, pourroient ſeuls hériter des biens de leurs parens.

[1415.]

Le roi d'Aragon défend à D. Juan, ſon ſecond fils, d'accepter la couronne que les Siciliens lui offroient; & le jeune Prince, toujours ſoumis aux volontés de ſon pere, l'avertiſſoit fidélement de tout ce qui ſe paſſoit à cet égard. Il quitta la Sicile dont il étoit gouverneur, afin d'ôter juſqu'à l'eſpérance de détacher cette monarchie de celle d'Aragon; & les Siciliens n'oſerent pas pouſſer plus loin cette affaire.

[1416.]

L'Eſpagne ſe promettoit un avenir heureux, de l'intelligence qui régnoit entre la Caſtille & l'Aragon, & qui venoit d'être cimentée par le mariage du prince de Gironne avec l'aînée des infantes de Caſtille, par celui du roi de Caſtille avec l'aînée des infantes d'Aragon, & par une promeſſe de ne point marier l'infante Catherine, ſeconde ſœur du roi D. Juan, qu'à un des Princes,

enfans de Ferdinand. La mort du roi d'Aragon renverſa toutes ces eſpérances, & ouvrit la porte à des diviſions qui mirent les deux royaumes ſur le penchant d'une ruine prochaine.

[1417.]

On renouvelle, pour deux ans, la trève avec le roi de Grenade, à condition que ce Prince rendra, chaque année, la liberté à cent eſclaves Chrétiens.

[1418.]

Catherine de Lancaſtre, reine douairiere de Caſtille, n'avoit penſé qu'à ſe préparer un long règne, ſous le nom de ſon fils qu'elle élevoit, dans la retraite & dans l'éloignement des affaires. A quatorze ans, il ne connoiſſoit encore perſonne hors de ſa maiſon, & ne ſçavoit que tourner aſſez paſſablement des vers. Mais la Reine, qui aimoit paſſionnément la bonne chere, trouva, dans un excès de table, la fin d'une vie trop délicieuſe pour durer long-tems.

[1418.]

Jean II eſt déclaré majeur; &, pour ſuppléer à ſon défaut d'expérience & d'éducation, les Etats réglent que « toutes les Let-» tres & toutes les Expéditions royales ſe-» ront contre-ſignées par deux conſeillers » de la Jonte » ou du Conſeil d'Etat.

[1419.]

D. Alvare de Lune, qu'une naiſſance équivoque, une enfance obſcure, & une jeuneſſe orageuſe, n'empêcherent pas d'être le favori du jeune Roi, entreprit de jouer un rôle plus brillant que celui de complaiſant, & de régner ſous le nom & ſous l'autorité de ſon maître. Il le determina aiſément à déclarer qu'il ſe chargeoit, ſans réſerve, du gouvernement de ſon royaume. Tous les ordres de l'état, aſſemblés à Madrid, applaudirent à cette déclaration, parce qu'on ne put en démêler le reſſort ſecret; & D. Alvare ne tarda pas à montrer des talens qui l'auroient fait paſſer pour un miniſtre fort habile & fort heureux, ſi ſon maître lui avoit été plus conſtamment fidèle. La haine publique le conduiſit ſur un échafaud où il perdit la tête, en 1453.

[1420.]

Les infans d'Aragon, D. Juan & D. Henri donnent commencement aux factions, & aux guerres civiles, qui déchirerent la Caſtille pendant près de ſoixante ans. Leur qualité de premiers, & de ſeuls Princes du ſang, inſpiroient aux Grands le deſir de mériter leurs bonnes graces, & la foibleſſe du monarque ſembloit les inviter à uſurper le gouvernement de l'Etat. D. Henri eut la

hardieſſe de ſe ſaiſir de la perſonne du Roi. D. Alvare de Lune eut le bonheur de rendre la liberté à ſon maître ; & l'épée de connétable fut la récompenſe de ce ſervice.

[1421.]

D. Diégue d'Anaya, archevêque de Séville, fonde un collége à Salamanque, ſur le modèle de celui de Bologne, qu'il avoit vu, dans ſon voyage d'Italie, & aſſigne des revenus conſidérables pour l'entretien d'un grand nombre de jeunes Eſpagnols. Les Grands ne tarderent pas à imiter cet exemple de libéralité ; & bientôt la plûpart des villes, un peu conſidérables, eurent *le même* avantage que Salamanque pour l'inſtruction de la jeuneſſe.

[1422.]

La ville de Tolède étoit gouvernée par une eſpece de ſénat compoſé de trois gentilshommes & de trois bourgeois, qu'on choiſiſſoit, tous les ans ; & ils étoient chargés de rendre la juſtice avec deux Alcaïdes & l'Alguazil major, dont les fonctions ont quelque rapport avec celles de nos maires & de nos lieutenans de police. Tous les gentilshommes avoient cependant la liberté de ſe trouver aux aſſemblées de ville, & le droit d'y donner leurs ſuffrages, ce

qui dégénéroit en abus. On crut y remédier, en établiſſant ſeize Régidors (échevins ou ſénateurs) dont huit ſeroient gentilshommes; & les huit autres bourgeois. On les rendit perpétuels; & ces dignités, qui n'étoient que de ſimples commiſſions, devinrent des charges vénales.

[1423.]

On publie une trève de vingt-neuf ans, entre la Caſtille & le Portugal, avec cette condition expreſſe, qu'elle ne pourroit être rompue, que la guerre n'eût été déclarée par des héraults, dix-huit mois auparavant. On fit, à cette occaſion, de grandes réjouiſſances, c'eſt-à-dire des prieres publiques, & des proceſſions, des feſtins, des joûtes & des tournois.

[1423.]

Alphonſe V, roi d'Aragon, ne s'occupoit qu'à conſerver & augmenter ſes poſſeſſions en Italie. Maître de la Sardaigne, de la Sicile de Majorque, & de l'iſle de Corſe, il ſe brouille avec la fameuſe Jeanne ou Jeannelle, reine de Naples, qui l'avoit adopté, & lui fait la guerre, tandis que l'Aragon eſt menacé par les Caſtillans.

[1426.[

Les Etats de Caſtille veulent réduire la garde du Roi à cent hommes d'armes, au

lieu de mille qui la compoſoient auparavant. Ils ordonnent « que les libéralités faites par » Sa Majeſté, avant que d'avoir atteint la » vingt-cinquieme année de ſon âge, ſeroient » nulles, à moins qu'elles ne fuſſent confir- » mées alors par de nouvelles donations, » & propoſent de réformer la dépenſe de la cour. Le Roi ſe hâta de rompre cette aſſemblée dont il auroit dû ſe défier, puiſque la convocation avoit été ſollicitée par les infans d'Aragon.

[1427.]

Le roi de Caſtille conſent à la propoſition de nommer des arbitres pour décider s'il doit conſerver, auprès de ſa perſonne, ou en éloigner D. Alvare de Lune : « On » vit alors des ſujets condamner judiciai- » rement leur Souverain à ſe défaire de » ſon miniſtre, pour donner toute ſa con- » fiance à ſes ennemis les plus déclarés. »

[1428.]

La Caſtille eſt déſolée par des troupes de brigands & d'aſſaſſins. Un cri général s'éleve en faveur de D. Alvare. Les Princes & les Grands ſupplient le Roi de le rappeller à ſa cour. Le favori revient triomphant, & ſe venge des auteurs de ſon exil, en les éloignant des affaires. Il détermine le Roi à ſe faire prêter un nouveau ſerment de fidélité. Les évêques & les grands s'engagent,

par un vœu ſolemnel, à faire, nuds pieds, le voyage de Jéruſalem, s'ils venoient à prendre les armes contre leur Souverain.

[1429.]

Le roi d'Aragon ſe déclare le chef du parti que ſes freres avoient en Caſtille. On leve des troupes; & on alloit en venir aux mains, lorſque les deux reines de Caſtille & d'Aragon, à l'exemple des Sabines, ſe placerent entre leurs freres & leurs maris. Elles empêcherent qu'on n'en vînt à une bataille; mais elles ne purent obtenir la paix. On convint, peu de tems après, d'une trève de cinq ans.

[1431.]

Le roi de Caſtille entre dans le royaume de Grenade, avec une armée de cinquante mille hommes. D. Alvare, ſon favori, vouloit occuper la nobleſſe Caſtillane & ſignaler ſon miniſtere. Les Maures, après la perte d'une grande bataille, ſe tiennent renfermés dans leur capitale; & le roi de Caſtille leur accorde une trève, au lieu de profiter de la victoire pour anéantir leur Empire.

On prétendit alors que le favori, à l'exemple de tous les Grands, regardoit Grenade, comme un aſyle, en cas d'infortune, & que le roi Maure avoit ſçu le gagner par un préſent de douze mulets char-

gés de figues, dans chacune desquelles il y avoit un double ducat d'or.

[1434.]

D. Diégue de Castille, fils de Pierre *le* Cruel, est élargi, après soixante-cinq ans de prison. C'est le seul exemple que l'Histoire fourniſſe en ce genre.

[1435.]

Les pluies continuelles, & le débordement des rivieres, causerent dans toute l'Espagne un déluge qui commença le 28 d'Octobre, & continua, sans interruption, jusqu'au 25 de Mars. On fut obligé de se nourrir avec du bled grillé.

[1436.]

Après de longues conférences, la paix entre la Castille, la Navarre & l'Aragon, fut enfin conclue aux conditions suivantes: » 1° Que Blanche, fille aînée du roi de Na- » varre, épouseroit Henri, prince des As- » turies, fils aîné du roi de Castille; 2° que » la jeune Princesse auroit pour sa dot trois » villes, & toutes les prétentions de son » pere sur le marquisat de Villéna; 3° que » si Blanche n'avoit point d'enfans de ce » mariage, les terres qui composoient sa » dot seroient reversibles au domaine de » Castille, & on indemniseroit le roi de » Navarre par une pension de dix mille flo- » rins;

» rins; 4° qu'à commencer au jour de la » publication de la paix, la reine de Na- » varre, & le Prince ſon fils, auroient, en ſur- » vivance l'un de l'autre, une penſion via- » gere de dix mille florins, ſur le domaine » royal de Caſtille; 5° que le roi de Caſtille » payeroit à l'infant D. Henri d'Aragon » cinquante mille florins & une penſion via- » gere de cinq mille; 6° qu'on reſtitueroit » les places, qui auroient été priſes dans la » derniere guerre, ſur les frontieres des deux » royaumes. » Il en coûta beaucoup au roi de Caſtille, pour réparer les torts que ſon oncle lui avoit faits, pendant ſa minorité, en donnant des apanages à cinq Princes; mais il lui étoit redevable de la couronne; & le favori, D. Alvare, crut ne pas acheter trop cher l'éloignement de ſes rivaux. D'ailleurs il étoit eſſentiel au bien de l'Etat d'ôter aux infans d'Aragon tout prétexte de reparoître à la cour de Caſtille: ce traité n'empêcha cependant pas de nouveaux troubles.

[1437.]

L'hiver fut exceſſif en Eſpagne, tant par l'abondance des neiges que par la durée d'une gelée continuelle. Sept bûcherons, chargés d'aller couper du bois pour la cour de Caſtille, furent ſaiſis par le froid, & moururent ſur la place.

[1439.]

Il se forme en Castille une nouvelle Ligue contre le favori dont on demande à haute voix l'éloignement. Le Roi trouva d'abord un secours inopiné, qui le mit en état de s'opposer aux premieres violences des conjurés. Un aventurier Castillan, nommé Villandras, qui, de simple soldat étoit devenu capitaine, sortoit de France où il avoit servi Charles VII, contre les Anglois. Il offre ses services au roi de Castille, avec ceux de quatre mille hommes déterminés à le suivre par-tout. La proposition est acceptée: le capitaine est fait comte de Ribadéo, & la petite armée en impose d'abord aux séditieux. Mais l'esprit de révolte s'étoit répandu dans tout le royaume. Les Grands qui étoient le plus attachés au Roi l'abandonnerent: les infans d'Aragon entrent en Castille, s'emparent du gouvernement, chassent le favori, & se font restituer leurs apanages. D. Alvare leve des troupes: on livre des combats; on attaque des places; & le Roi fut pendant une année entiere, le spectateur d'une guerre qui se faisoit dans son royaume, & dont il devint la victime.

[1441.]

Les princes d'Aragon forment le siége de Médina, où le roi de Castille s'étoit ré-

fugié; & Henri, prince des Asturies, se rendit, avec la Reine sa mere, au camp des conjurés qui abusoient de sa jeunesse, pour justifier leur révolte aux yeux du peuple. La ville fut prise par trahison. Le monarque ne craignant rien pour sa personne, parut sur la place avec sa garde qui crioit: » C'est le Roi! c'est le Roi! » Les seigneurs confédérés s'avancerent, &, mettant un genou en terre, vinrent baiser la main du Roi, qu'ils reconduisirent au château, où les princes Aragonnois le dépouillerent de toute son autorité, en affectant la soumission la plus respectueuse. Jamais le Roi n'avoit été mieux servi, ni environné d'une cour si nombreuse & si brillante. On vouloit tromper le peuple, en déguisant une captivité réelle, sous les dehors de l'empressement & de l'obéissance que les sujets doivent à leur Souverain.

[1441.]

Il n'étoit pas possible de tirer les sciences, & les belles-lettres, de la barbarie où des guerres continuelles les retenoient ensevelies. Un poëte de Cordouë, nommé Juan de Mana, étoit cependant alors également célébre par une érudition profonde, & par un talent marqué pour la poësie. « Il com-» posa un grand nombre d'ouvrages en vers » espagnols. Comme la langue castillane

» n'étoit pas encore dans ſa perfection, la » meſure & la cadence des vers de Mana » ſont groſſieres; mais les penſées ne laiſ- » ſent pas d'en être fines & ingénieuſes. »

Le prince de Viane, Charles, fils de Blanche reine de Navarre, aimoit paſſionnément les lettres, & les cultivoit avec ſuccès. On trouve encore aujourd'hui pluſieurs de ſes ouvrages, parmi leſquels on diſtingue une Traduction Eſpagnole des Morales d'Ariſtote, une Hiſtoire abrégée des rois de Navarre, quelques morceaux de Poëſie, & des chanſons fort ingénieuſes qu'il avoit coutume de chanter en jouant de la guitarre.

[1442.]

La reine de Caſtille, le jeune prince des Aſturies, & deux ſeigneurs Caſtillans ſont choiſis pour examiner les griefs qu'on produiſoit contre D. Alvare de Lune, & portent une ſentence par laquelle ils le condamnent « à ſix ans d'exil, ou plutôt de priſon, » dans un de ſes châteaux, qui lui étoit dé- » ſigné. Défenſes lui ſont faites d'écrire au » Roi ſur aucune affaire d'Etat; &, s'il en » étoit beſoin pour ſes affaires particulieres, » les Lettres devoient d'abord être rendues » à la Reine & au Prince qui en pren- » droient communication, avant que de les » rendre. On lui ordonne enfin, pour gage » de ſon obéiſſance, de remettre au Roi,

» dans l'eſpace de trente jours, entre les » mains des ſequeſtres nommés, toutes les » places fortes, qui lui appartenoient dans » le royaume, & de donner ſon fils en » ôtage. »

Le prince des Aſturies ne ſuivoit que les avis de Pachéco, eſpece de confident ou de favori, que D. Alvare lui avoit donné, & qui vouloit achever de perdre ce miniſtre, pour prendre ſa place dans l'adminiſtration de l'Etat.

[1443.]

Le roi d'Aragon, Alphonſe V, fait ſon entrée à Naples; & ce fut une eſpece de triomphe à la maniere des anciens Romains. Il refuſa de porter une couronne ſur ſa tête, diſant qu'il falloit « laiſſer cet honneur aux » ſaints, à la protection deſquels il étoit re- » devable de la conquête du royaume de » Naples. » Mais il trouva, ſur un carreau placé à ſes pieds, ſix autres couronnes qui marquoient ſa ſouveraineté ſur les royaumes d'Aragon, de Sicile, de Valence, de Majorque, de Sardaigne & de Corſe. Toute la cérémonie fut un mêlange bizarre de ſacré & de profane, qui ſe reſſentoit fort du mauvais goût de ce tems-là.

» L'archevêque, le clergé & les reliques » des ſaints, s'y trouverent avec des maſ- » carades qui repréſentoient les douze Cé-

» ſars, la fortune, la ſageſſe, la bravoure » & les autres qualités du Prince. On entendoit, d'un côté, des cantiques ſacrés, & » de l'autre, les dames de la premiere qualité, placées ſur des théâtres qu'on avoit » élevés exprès, chantoient à l'honneur du » nouveau Roi, les vers les plus galans, » qu'elles accompagnoient de danſes. On » alloit à la principale égliſe rendre graces à » Dieu ; & on rendoit au Monarque des » honneurs preſque divins, en répandant » des fleurs ſur ſon paſſage, & faiſant brûler ſur des autels, dreſſés de diſtance en » diſtance, les parfums les plus exquis. »

[1444.]

Les ſujets fidèles gémiſſoient de voir leur Roi ſous la tutelle des Princes Aragonnois. L'infant de Caſtille fut, ſans aucun mérite de ſa part, le libérateur de ſon pere, comme il en avoit été le perſécuteur, ſans mauvaiſe volonté. Enlevé de la cour par ſon favori, que D. Alvare avoit trouvé le moyen de gagner, à force d'argent & de promeſſes, il ſe rendit à Avila, où les troupes qui lui arrivoient chaque jour, le mirent bientôt en état de tenir la campagne. Le Roi trompa la vigilance de ſes eſpions, & vint ſe réfugier dans le camp de ſon fils. La guerre civile recommença. On prit des villes : on livra des batailles. Les Royaliſtes prévalu-

rent; &, l'infant D. Henri étant mort de ſes bleſſures, la famille royale d'Aragon, qui, à la mort de Ferdinand I, étoit compoſée de cinq Princes & de deux Princeſſes, ſe trouva réduite au roi Alphonſe V, & au roi de Navarre.

[1445.]

D. Alvare de Lune, ſe croyant à l'abri de nouveaux revers, fit ſouffrir à ſes rivaux les mêmes peines qu'ils lui avoient impoſées lorſqu'ils étoient les plus forts. Tous furent condamnés à la priſon ou à l'exil; & leurs biens confiſqués ſervirent à augmenter ſa fortune, & à récompenſer ſes créatures. Les états d'Aragon députerent au roi de Caſtille, pour l'aſſurer qu'ils n'entroient point dans la querelle de leurs Princes, & déſavouer les auteurs des troubles qu'on excitoit dans ſon royaume.

[1445.]

Les rebelles de Caſtille reprennent les armes, & perdent la bataille d'Olmédo, qui ne dura pas un quart d'heure, & ne leur coûta que trente-ſept hommes tués, & deux cens priſonniers. Les ſuites en furent très-importantes. La guerre civile s'alluma avec violence en Navarre. Le roi d'Aragon s'en tint à de ſimples promeſſes d'aller venger ſa famille. La Caſtille recouvra ſon ancienne

tranquillité ; & D. Alvare devenu maître du gouvernement ſans concurrence & ſans obſtacle, ne tarda pas à montrer combien ſon pouvoir étoit abſolu, en faiſant épouſer à ſon Roi une princeſſe de Portugal.

Alphonſe prenoit fort peu de part aux affaires d'Eſpagne, & laiſſoit la diſpoſition entiere de ſon royaume d'Aragon au roi de Navarre, qui en étoit l'héritier. « La guerre » & l'amour, deux paſſions qui avoient par» tagé toute ſa vie, le fixerent en Italie, » où il trouva juſqu'à ſa mort, & des en» nemis qui l'occuperent, & une maîtreſſe » qui le captiva... Tous les ans, il promet» toit de ſe rendre en Eſpagne, & ne man» quoit pas de trouver des raiſons ou des pré» textes pour s'en diſpenſer... Voici *la Let*» tre qu'il écrivit, à cette occaſion, aux grands » de Caſtille, qui étoient priſonniers ou » proſcrits.... Illuſtres amis : mon couſin l'a» mirante m'a inſtruit des outrages que vous » ſouffrez. Je ne puis vous dire combien j'y » ſuis ſenſible : aſſurez-vous que j'irai bien» tôt en perſonne, & avec toutes les for» ces de mes royaumes, travailler à votre » liberté, & au rétabliſſement des affaires » de Caſtille. J'eſpere, avec la grace de » Dieu, vous faire ſentir, par des effets, » que vous avez en moi un défenſeur qui » ne craint ni la dépenſe ni les dangers. »

[1447.]

L'infante Iſabelle de Portugal arrive en Caſtille, au moment qu'on s'y attendoit le moins; & le Roi docile envers ſon miniſtre, juſqu'à le faire l'arbitre de ſes inclinations, épouſe l'infante, pour acquitter la parole que ſon favori en avoit donnée, à ſon inſçu.

Deux ans après, on vit Pachéco, favori du prince des Aſturies, conclure un traité avec la cour, à l'inſçu du Prince, & le lui faire ſigner.

C'eſt ainſi que ces deux favoris gouvernoient leurs maîtres. Ils ſervirent cependant bien l'Etat, dans cette occaſion. Le traité termina la guerre civile & le mariage donna naiſſance à la célèbre Iſabelle qui rendit à l'Eſpagne ſon ancien éclat.

[1449.]

Les Maures profitoient des troubles de la Caſtille, & ravageoient l'Andalouſie. Ils gagnerent deux batailles, & emmenerent à Grenade, dans l'eſpace de quatre ans, plus de deux cens mille eſclaves Chrétiens.

[1452.]

D. Alvare comptoit ſur le crédit de la nouvelle Reine, qui lui étoit uniquement redevable du thrône où elle étoit montée. Mais, aſſez fiere pour ne vouloir pas dépen-

dre d'un ſujet, Iſabelle étoit pour le favori une ennemie d'autant plus dangereuſe qu'elle affectoit moins de le paroître. Après avoir entretenu la jalouſie des Grands & appuyé les plaintes de ceux qui ſe croyoient maltraités, elle ſe plaignit à ſon tour, & profita ſi bien d'un moment favorable, qu'elle détermina le Roi à ſe défaire d'un homme qui exerçoit un empire abſolu ſur ſes volontés. D. Alvare « étoit maître des thréſors de » l'Etat. Il avoit à lui des places très-fortes: » les officiers de guerre étoient à ſa dévotion. » Les commandans & les gouverneurs, preſ- » que tous ſes créatures, avoient pris l'habi- » tude de lui obéir ſans attendre les ordres » du Roi. Le Roi tout ſeul n'avoit ni aſſez de » fermeté, ni aſſez de crédit pour le faire ar- » rêter. La Reine ſe chargea du complot & » de ſon exécution. »

[1453.]

On prévient le roi de Caſtille, ſur les meſures priſes contre ſon favori, parce qu'il falloit un ordre pour le faire arrêter. La néceſſité de cette confidence penſa faire échouer le projet. « Le Roi eut peur; &, ſe défiant » lui-même de ſon autorité, il appelle Al- » vare, & lui dit: Il eſt à propos, & pour » vous & pour moi, que vous vous reti- » riez. Le mécontentement eſt général, & » la révolte prête à éclater: mon parti eſt

» pris de former un conſeil qui ſera com-
» poſé des grands du royaume, ſi vous
» m'aimez, & ſi vous aimez l'Etat, dérobez-
» vous au plutôt à la haine publique, qui,
» de vous rejaillit ſur moi. » Alvare répond inſolemment qu'il n'obéira pas, & qu'il ſçaura punir les auteurs de ſemblables conſeils. Peu de jours après, il poignarde un ſecrétaire qui avoit part à la confiance du Roi; c'étoit le Vendredi-ſaint: circonſtance qui rendit encore l'attentat plus odieux. Cependant le Monarque rétracta deux fois l'ordre d'arrêter le coupable. Celui-ci ſoutint un ſiége dans ſon palais, & ne ſe rendit que ſur un billet ſigné du Roi qui lui promettoit de n'attenter, ni à ſa vie, ni à ſon honneur, ni à ſes biens. On lui donna des juges; « &,
» comme il ne manqua ni d'accuſateurs ni
» de crimes, il fut bientôt condamné à avoir
» le tête tranchée, comme criminel de léſe-
» majeſté; convaincu d'empoiſonnement,
» de maléfice, d'injuſtice, de révolte & de
» péculat. » On le conduiſit dans la place publique de Valladolid; il monta ſur l'échafaud, d'un air noble & tranquille; appella un jeune homme qui lui étoit fort attaché, & dit, en lui remettant ſon chaperon & ſon anneau: « Tenez, mon fils, voici les der-
» niers préſens que vous recevrez de moi. »
En même tems, il apperçut l'écuyer du prince des Aſturies, & l'appellant par ſon

nom : « Dites au prince, lui cria-t-il, qu'il » récompenſe un peu mieux ſes ſerviteurs, » que le Roi ne récompenſe les ſiens. » Auſſi-tôt il ſe mit à genoux, & reçut le coup de la mort, avec beaucoup d'intrépidité. Sa tête fut miſe ſur un poteau ; « & ſon corps » demeura, trois jours, expoſé, avec un baſ- » ſin à ſes pieds, dans lequel les paſſans » jettoient quelqu'aumône pour fournir aux » frais de l'inhumation d'un homme qui, » trois mois auparavant, faiſoit trembler » toute l'Eſpagne. »

On accordoit aux criminels condamnés à mort tous les Sacremens de l'Egliſe ; & on les conduiſoit au ſupplice, montés ſur une mule, & précédés par un crieur *public* qui annonçoit, à haute voix, leurs crimes & leur condamnation. Au milieu de l'échafaud étoit placé une eſpece d'oratoire couvert d'un tapis ſur lequel on plaçoit un crucifix entre deux cierges allumés.

La ſentence de D. Alvare de Lune étoit conçue en ces termes : « Voici la punition à » laquelle le Roi notre ſouverain ſeigneur » condamne ce cruel tyran, pour s'être » rendu maître, par un aveugle orgueil & » une folle témérité, de la maiſon, de la » cour & du palais de notre dit ſeigneur » Roi, en uſurpant audacieuſement une » place qui ne lui appartenoit pas, & dont » il étoit indigne ; pour avoir inſolemment

» abuſé de ſon autorité, au mépris de la » Majeſté royale, & du Roi qui lui tenoit » la place de Dieu ſur la terre ; pour avoir » altéré & corrompu la juſtice, diſſipé les » finances, ruiné le domaine de la cou- » ronne, accablé le peuple d'impôts, dé- » tourné les revenus de l'Etat à ſon profit ; » pour tous les crimes, forfaits, maléfices, » concuſſions, violences, cruautés, ty- » rannies dont il eſt atteint & convaincu, » il eſt condamné à avoir la tête tranchée, » afin que la juſtice de Dieu & du Roi » ſoit ſatisfaite, & qu'il ſoit, dans la ſuite, » un exemple capable de tenir en reſpect » les favoris ambitieux. Que celui qui l'imi- » tera ſoit puni du même ſupplice. »

[1454.]

On avoit confiſqué, au profit du Roi, tous les biens de D. Alvare de Lune, mais ſa femme eut la hardieſſe de s'enfermer dans le château d'Eſcalona, où étoient ſes thréſors. Le Roi fut obligé d'aller l'aſſiéger en perſonne, & de ſigner une capitulation, par laquelle il accordoit à la veuve la moitié de tout ce qui ſe trouveroit dans la place.

[1454.]

Le roi de Caſtille ſe propoſoit de faire oublier à ſes ſujets les maux qu'ils ſouf-

froient depuis long-tems; de rétablir l'ordre dans les finances, & de ſe former une garde de huit mille hommes, toujours prêts à marcher au premier ſignal, ſoit pour éteindre les révoltes domeſtiques, ſoit pour repouſſer les attaques étrangeres. Mais la mort le ſurprit au milieu de ces projets; & la Caſtille, qui ſembloit ne pouvoir que gagner à un changement de maître, y perdit cependant beaucoup.

[1454.]

Le noir a toujours été la couleur qui marquoit le deuil parmi les Eſpagnols, ſuivant l'uſage qu'ils avoient emprunté des Romains. On trouva fort étrange que l'ambaſſadeur de Veniſe parût aux obſéques de Jean II, en habit d'écarlate. Cette circonſtance alloit devenir une affaire ſérieuſe, lorſqu'un accident fixa toute l'attention de l'aſſemblée. La pompe funébre conſiſtoit particuliérement à élever au milieu de l'égliſe un catafalque ou mauſolée, qu'on ornoit magnifiquement, & qu'on chargeoit d'un nombre prodigieux de lampes ardentes. Le feu prit au mauſolée, & le conſuma preſqu'entiérement.

HENRI IV, L'IMPUISSANT.

[1454.]

ON ne recueillera point ici les Anecdotes particulieres de la cour de Henri IV : ce ſeroit donner une Chronique auſſi ſcandaleuſe que la ſcène qui révolta tous les eſprits, & qui cauſa un chagrin mortel au roi Jean II. Il ſuffira de répéter avec tous les hiſtoriens, que « Henri, la » reine ſon épouſe, Jeanne de Portugal, » ſes favoris, ſes miniſtres, & la plûpart » des Grands, regardoient, comme de vains » noms, l'équité, la candeur, la décence » & la religion. La nation, formée ſur les » exemples funeſtes qu'on lui donnoit, de- » vint la plus corrompue & la plus dépra- » vée de l'univers. Le mépris des loix & » de l'autorité royale, l'infraction des droits » ſacrés de la nature & des gens, la mol- » leſſe & le libertinage, les perfidies & » les trahiſons, les aſſaſſinats & les guerres » civiles, les vices les plus honteux, & » les ſcènes les plus ſcandaleuſes éclate- » rent pendant un règne de vingt ans, & » plongerent la Caſtille dans un abîme de » maux. »

Henri étoit né avec de grandes qualités que la flaterie & la mauvaiſe éducation changerent en de fortes paſſions qui le rendirent eſclave de tous ceux qui l'aiderent à les ſatisfaire. Il n'étoit encore que Prince des Aſturies, lorſqu'il obtint ou ſurprit une ſentence de divorce, ſans en avoir prévenu le Roi ſon pere, & ſans autres formalités que la dépoſition des deux époux qui aſſurerent avec ſerment, que jamais le mariage n'avoit été conſommé entr'eux. Il y avoit plus de douze ans que ce Prince avoit épouſé Blanche, infante de Navarre; & il y en avoit preſqu'autant que la voix publique l'accuſoit d'impuiſſance, parce que ſes débauches, l'indiſcrétion de ſes favoris, & celle de ſes maîtreſſes divulguoient un ſecret deshonorant que la Princeſſe cachoit avec ſoin. Ce qu'il y eut de plus étonnant, c'eſt qu'après de nouvelles procédures, Henri fut déclaré libre de ſon premier engagement, & capable d'en contracter un ſecond.

[1454.]

Le premier ſoin du nouveau monarque fut de renouveller l'alliance avec la France. Charles VII, affermi ſur ſon thrône, renonça à un article des anciens traités, par lequel les Anglois ne pouvoient paſſer en Caſtille,

Castille, ni les Castillans en Angleterre, sans la permission des François.

[1455.]

La paix se conclut avec la Navarre & l'Aragon. On rend la liberté, les biens & les dignités à ceux qui en avoient été dépouillés sous le règne précédent. On conserve les charges & les appointemens aux officiers du feu Roi; on invite les Grands à paroître à la cour: tout annonce qu'une intelligence parfaite va réunir les différens ordres de l'Etat; &, afin de les occuper par un intérêt commun, on propose d'attaquer les Maures de Grenade, avec toutes les forces du royaume.

C'étoit ainsi que Jean Pachéco, marquis de Villéna, travailloit à réaliser ses vues de fortune & d'ambition. Instruit par l'exemple de D. Alvare de Lune, & craignant un retour semblable, il mit pour base à son ministere l'artifice & la dissimulation. « L'indolence voluptueuse du Prince » & des courtisans l'assuroient d'un crédit » absolu, que le Roi même ne seroit pas » tenté de lui disputer. Il falloit s'assurer » des Grands que leur éloignement de la » cour ne rendoit que plus redoutables. » Pour les gagner, ou du moins pour être » informé de tout ce qu'ils pourroient en- » treprendre, il engagea son frere à s'unir

» étroitement avec eux. Il ſe déclaroit lui-
» même, de tems en tems, pour les ſei-
» gneurs, contre les favoris; &, ſoutenant
» ou trahiſſant, tantôt un parti, tantôt l'au-
» tre, il eut l'adreſſe de ſe maintenir ſur les
» ruines de tous les deux; aſſez ingrat pour
» ſacrifier à ſon ambition l'honneur & les
» intérêts de ſon maître, aſſez heureux
» pour ne point faire naufrage dans la tem-
» pête qu'il excita lui-même en Caſtille. »

[1455.]

Henri IV, impatient de ſignaler les com-
mencemens de ſon règne, ajoûte à ſes ar-
mes deux branches de grenadiers, paſſées
en ſautoir, pour annoncer à toute l'Europe
ſon projet de conquérir le royaume de
Grenade; obtient de ſes ſujets des fonds
extraordinaires pour les frais de la campa-
gne; raſſemble, en moins d'un mois, une
armée de cinquante mille hommes; fait une
irruption dans le territoire de Grenade,
portant par-tout le fer & le feu; ne prend
pas même de quoi dédommager la Caſtille
des frais de la guerre; perd la confiance du
ſoldat, qui le taxe de lâcheté; révolte
les Grands, qui conſpirent contre ſa per-
ſonne, & rentre triomphant dans Séville
où il célèbre ſes nôces avec l'infante de
Portugal, âgée de dix-huit ans, & l'une
des plus belles perſonnes de ſon ſiécle. Jean-

Bernard, archevêque de Tours, & ambaſſadeur de France, fit la cérémonie du mariage. Il y eut des fêtes magnifiques, pendant un mois ; & chaque ſeigneur inventoit un ſpectacle nouveau, pour faire ſa cour & montrer ſa valeur, ou ſon adreſſe.

On ne ſe contenta pas des joûtes, des tournois, des carrouſels, & de tous les autres exercices d'une galanterie guerriere, dans laquelle les Caſtillans ont toujours excellé ; on imagina de donner à la Reine le ſpectacle d'une guerre, ſans danger & ſans horreur. Les troupes furent partagées en deux armées qui formerent deux camps ; eurent de fréquentes eſcarmouches, l'une contre l'autre ; ſe livrerent de petits combats, & en vinrent enfin à une bataille rangée. Chaque ſoldat n'étoit armé que d'un eſpece de fleuret, ou d'un bâton arrondi par le bout. L'Eſpagne, toute guerriere, ne connoiſſoit point alors d'autres fêtes, ni d'autres divertiſſemens.

[1455.]

D. Jean, roi d'Aragon, deshérite ſon fils, le prince de Viane, D. Carlos, ſi célèbre par ſes malheurs. L'infante Blanche, ſœur de D. Carlos, & qui avoit été répudiée par le prince des Aſturies, (Voyez ci-deſſus, page 527,) fut auſſi deshéritée, parce qu'elle ſoutenoit les droits de ſon

frere, & les ſiens propres ſur la couronne de Navarre. C'eſt ainſi que D. Jean diſpoſoit d'un royaume qui ne lui appartenoit pas.

En épouſant Blanche de Navarre, il n'avoit acquis aucun droit ſur le royaume de ſon épouſe, ſuivant cette clauſe du contrat de mariage, traduite littéralement d'après un manuſcrit autenthique conſervé dans le château de Lérins : « Que, ſi la reine Blanche meurt ſans enfans, l'Infant ſon époux » abandonnera réellement, & de fait, la » poſſeſſion du royaume qui ne lui appartenoit pas ; &, s'il y a des enfans, l'aîné » ſera ſucceſſeur immédiat à la couronne, » ſans que ſon pere y ait aucun droit, ſi » ce n'eſt en vertu de ſon mariage, & tant » qu'il durera. »

Dans le teſtament de cette Princeſſe, dont l'original ſe conſerve à Pampelune, après avoir confirmé le droit immédiat de D. Carlos à ſa ſucceſſion, elle l'exhorte « à ne point » prendre le titre de Roi, ni la poſſeſſion » du royaume, que ſon pere ne lui ait auparavant donné ſa bénédiction, ſon agré» ment & ſon conſentement. » Le Roi regarda ces expreſſions comme une diſpoſition teſtamentaire qui lui donnoit l'uſufruit de la Navarre. La modération du fils, trop reſpectueux pour demander la couronne à ſon pere, y ajoûta une eſpece de droit fondé ſur la poſſeſſion ; & D. Jean dé-

blara qu'il garderoit la couronne à titre d'uſufruit. Les Navarrois attaquerent les prétentions du Roi, en faiſant voir, » 1° qu'une poſſeſſion de la couronne, en » ſurvivance, étoit nulle, de droit, parce » qu'elle étoit contraire à une loi fonda- » mentale de l'Etat, qui établiſſoit la ſuc- » ceſſion immédiate des enfans du pro- » priétaire, à l'excluſion de tous autres; » 2° que les clauſes, ſoit matrimoniales, » ſoit teſtamentaires, qui regardoient la » ſucceſſion royale, ne pouvoient avoir » de force, qu'autant qu'elles avoient été » acceptées & jurées par les Etats du » royaume; 3° qu'en ſuppoſant même ce » conſentement, le Roi étoit déchu de » ce privilége, par ſon ſecond mariage, » puiſque, ſuivant la coutume de Na- » varre, de deux perſonnes mariées, le » ſurvivant uſufruitier jouit des biens de » ſa partie défunte, par uſufruit, tant qu'il » demeure en viduité, & perd ſon droit, » dès qu'il ſe remarie; 4° qu'une poſſeſ- » ſion uſurpée, ou tolérée, ne peut jamais » fonder un droit légitime. »

On ne manqua pas de répondre à des objections ſi fortes; &, le parti vainqueur ayant mis le ſceau de ſon autorité à ces réponſes, « les Hiſtoriens eux-mêmes ſe ſont » laiſſés ſurprendre, en regardant, comme » piéces originales, ce que l'intérêt & la

» passion avoient grossièrement altéré. »
Quand on lit l'Histoire la plus récente du royaume de Navarre, on est tenté de croire que Garibaï, en Espagne, & André Javin, en France, ont travaillé d'imagination sur cette matiere.

D. Carlos s'étoit adressé au roi d'Aragon, dès le commencement de ses disgraces, & l'avoit prié d'être l'arbitre entre son pere & lui. Les lenteurs qu'il éprouvoit, de la part de son oncle, le déterminerent à lui écrire en ces termes :

» Séréniſſime Prince, très-excellent, très-haut
» & très-puiſſant Roi, mon Seigneur
» & mon Oncle ;

» Depuis la Lettre que j'écrivis à Votre
» Alteſſe Royale, par vos hérauts-d'armes,
» j'ai différé de l'inſtruire de ce qui me tou-
» che, parce que j'attendois toujours la fin
» de mes diſgraces, & ma parfaite récon-
» ciliation avec le Roi, mon redoutable
» ſeigneur & pere. Dieu ſçait les attentions
» que j'ai eues, & les efforts que j'ai faits
» pour mériter cette faveur... Mes propo-
» ſitions ne devoient pas, ce ſemble, être
» rejettées par un pere, ni même par un
» maître, puiſqu'elles ſe ſont toujours ré-
» duites à de très-humbles ſupplications,
» que je faiſois au Roi, de vouloir bien me
» regarder comme ſon fils, me traiter en

» pere ; & me donner lieu de le ſervir
» comme je l'avois toujours déſiré : ſeule-
» ment je lui demandois en grace de ne
» point s'abandonner aux ſuggeſtions de
» perſonnes mal-intentionnées, qui travail-
» lent à ma perte, & à la ruine de ce pau-
» vre royaume, qui lui a toujours obéi avec
» tant de zèle & de fidélité. Par la miſéri-
» corde de Dieu, les difficultés s'applaniſ-
» ſoient ; & je me flatois déja d'avoir ob-
» tenu une paix ſi deſirée, lorſque le comte
» de Foix, & ma ſœur, l'infante Eléonore
» ſon épouſe, ſont arrivés à Barcelone.
» J'aurois dû eſpérer que leur préſence hâ-
» teroit mon bonheur : ce ſont eux, au
» contraire, qui ont rompu toutes les voies
» de conciliation, & qui nous ont replon-
» gés dans un ſi profond abîme de maux
» & de ſcandales, que je n'oſe plus en eſ-
» pérer une iſſue favorable, à moins que la
» bonté de Dieu, & l'autorité que vous
» avez ſur nous, ne nous en retire. Je
» craindrois d'ennuyer Votre Majeſté
» Royale, ſi je lui expoſois en détail
» les procédés que le Comte a eus, &
» qu'il a encore à mon égard : vous con-
» noîtrez, par le détail qu'on vous en fera,
» ſes attentats ſur les droits de votre cou-
» ronne. François de Balbaſtro, mon ſe-
» crétaire, vous informera pleinement de
» tout ce que je pourrois vous en dire : je

» me ſuis déterminé à le députer vers Vo-
» tre Alteſſe, ne me trouvant pas en ſitua-
» tion de lui envoyer une ſolemnelle am-
» baſſade. Je ſupplie Votre Majeſté de l'en-
» tendre, d'ajoûter foi à ce qu'il lui dira de
» ma part, & d'employer l'autorité royale
» pour caſſer & annuller des Actes ſi desho-
» norans. Empêchez qu'on ne me pouſſe
» aux dernieres extrémités, & diſpoſez de
» de moi, comme de celui qui ſe fera tou-
» jours un devoir de vous reſpecter, de
» vous ſervir comme ſon ſeigneur & ſon
» pere. Faſſe le Seigneur-Dieu que votre
» gloire ſoit immortelle, & votre vie per-
» pétuelle. De la ville de Poitiers, le vingt-
» huitieme du mois de Mai, l'année *mil*
» quatre cents cinquante-ſix.

» Votre très-humble & obéiſſant neveu
» LE PRINCE DE NAVARRE,
» Duc de Nemours & de
» Gandie.»

D. Carlos ſe rendoit alors à la cour de France, où il trouva une compaſſion d'autant moins équivoque que Charles VII n'étoit rien moins que diſpoſé à approuver les révoltes d'un fils contre ſon pere. Après dix ans de déſobéiſſance, le dauphin, (Louis XI,) venoit tout récemment de ſe retirer dans les Etats du duc de Bourgogne.

Le roi d'Aragon écrivit au Prince de ſe

rendre incessamment auprès de sa personne, & le reçut avec une amitié encore plus fondée sur l'estime que sur les liens du sang. Il prit ses intérêts à cœur ; mais le roi de Navarre n'en fut que plus outré & plus inflexible.

Le prince de Navarre avoit l'esprit fort orné. Il étoit connu & estimé, parmi les sçavans, par des ouvrages qu'il avoit composés dans des tems plus tranquilles. C'étoit la meilleure recommandation qu'il pût avoir auprès d'Alphonse qui aimoit les gens de lettres, & qui en avoit rassemblé un grand nombre de toutes les nations. Il les entretenoit honorablement dans son palais, & passoit avec eux tout le tems que ses occupations guerrieres & politiques lui laissoient de libre. « Ce fut au » milieu d'eux, & sur une espece de Par- » nasse, dit un auteur Espagnol, qu'il ac- » cueillit son neveu. Ils eurent ensuite des » entretiens particuliers, où le Roi fit au » Prince des reproches sur ce qu'il avoit » pris les armes, en lui représentant que, » dans un pere, tout est respectable, jus- » qu'aux torts qui doivent être dissimulés.» D. Carlos rejetta cette faute sur sa belle-mere, qui prétendit s'emparer du thrône, & sur la révolte générale des esprits, qui fit courir aux armes, pour fermer l'entrée du royaume à une étrangere, dont les

loix défendoit de reconnoître l'autorité.
» Mais, seigneur, ajoûta-t-il, j'ai un crime
» originel que la prison n'a pu effacer: je
» jouirois tranquillement de la Navarre; on
» me trouveroit digne d'une couronne, si
» l'ordre de la naissance ne me faisoit pas
» l'héritier de celles que vous possédez. La
» Reine ne me pardonne pas un droit d'aî-
» nesse, qui peut un jour rendre son fils mon
» sujet. On me déclare indigne de la succes-
» sion de ma mere, afin que je ne puisse
» prétendre à la vôtre; & l'on transporte
» à ma sœur le royaume de Navarre, pour
» faire tomber plus sûrement à mon frere
» celui d'Aragon. »

[1457.]

Le roi de Navarre assemble les Etats généraux à Estella, & y fait déclarer son fils, rebelle, contumace & déchu de tous ses droits de succession. Les partisans du Prince s'assemblent aussi-tôt à Pampelune, y reconnoissent D. Carlos pour Roi, le proclament, & lui prêtent, quoiqu'absent, le serment de fidélité. Cette démarche fit reprendre les armes, parce qu'on l'attribuoit au desir passionné, que le jeune Prince avoit de monter sur le thrône.

C'est ainsi qu'en ont parlé les écrivains antérieurs au nouvel historien de Navarre, qui a répandu un grand jour sur cette par-

tie de ſon ouvrage, par la découverte des Lettres de D. Carlos. Il écrivit en ces termes, (de Naples, le vingt-huit d'Avril,) à D. Jean de Beaumont, ſon chancelier. « J'ai » appris, depuis quelques jours, que vous » m'avez proclamé Roi, & je ne puis vous » exprimer le déſeſpoir où cette nouvelle » m'a jetté. Quelle raiſon, quel motif a » pu vous déterminer à une entrepriſe qui » nous replonge dans un abîme de maux ? » Mon unique deſir, je vous l'avois mar- » qué en vous quittant, & le but que je » me propoſois dans un ſi pénible voyage » étoit de faire ma Paix & la vôtre, par » l'entremiſe du roi d'Aragon, mon ſei- » gneur & mon oncle. Le ſoin de ma » gloire, vos intérêts & votre devoir » n'auroient-ils pas dû vous faire entrer » dans mes vues ? Qu'avez-vous fait par » une déclaration ſi à contre-tems ? Vous » avez décrié la cauſe que vous défendez ; » vous avez terni ma réputation dans le » monde ; vous avez éloigné la fin de nos » malheurs ; vous m'avez expoſé à la juſte » indignation du Roi, mon oncle, dont la » protection fait toute ma reſſource ; vous » avez mis en danger la vie du connéta- » ble, & celle des autres ôtages qui ſont » à la merci de mon pere ; enfin vous avez » aliéné de moi & de vous l'eſprit de bien » des perſonnes, qui étoient dans nos inté-

» rêts. Je vous ordonne & je vous con-
» jure, par la fidélité que vous me devez,
» par l'amour que vous avez pour ma per-
» ſonne, par le zèle que vous avez tou-
» jours montré pour mon honneur & pour
» mon ſervice, d'empêcher qu'on ne me
» donne, dans la ſuite, un titre qu'il ne me
» convient pas de diſputer à mon pere,
» & qui d'ailleurs n'ajoûte rien à mes droits.
» J'ai bien conçu que les procédés indi-
» gnes qu'on a tenus contre moi, dans l'aſ-
» ſemblée d'Eſtella, vous avoient déterminé
» à une eſpece de repréſailles; mais c'étoit
» à vous d'attendre mes ordres, pour les
» exécuter en ſujets obéiſſans. Je vous en-
» verrai bientôt des perſonnes affidées,
» avec des inſtructions ſurtout ce qu'il
» convient de faire. Le roi d'Aragon, mon
» ſeigneur & mon oncle, fera partir, en
» même tems, des ambaſſadeurs. Je me
» flate que leur ſageſſe, & votre concert
» avec eux, nous rétabliront dans notre
» premiere tranquillité. Mais j'ai voulu vous
» inſtruire, par avance, du chagrin que m'a
» cauſé votre zèle précipité, & vous aver-
» tir que, ſi vous perſévérez dans votre ré-
» ſolution, vous encourrez mon indigna-
» tion & mon reſſentiment. »

[1458.]

Alphonſe VI, roi d'Aragon, le héros de

ſon ſiécle, meurt, au moment qu'il alloit terminer heureuſement l'affaire de ſon neveu D. Carlos. Ce jeune Prince, plus malheureux qu'il ne l'avoit encore été, donna alors « l'exemple du déſintéreſſement le » plus noble, en refuſant un ſceptre que » preſque tous les peuples du royaume de » Naples lui déféroient; » &, craignant que ſa préſence ne donnât quelques ombrages, ou n'inſpirât des eſpérances ſéditieuſes, il quitta Naples, & ſe refugia en Sicile. Réſolu de ſauver ſa vertu & ſes amis, à quelque prix que ce fût, il ſe livre à la merci de ſon pere qui venoit d'hériter du royaume d'Aragon. Séduit par les apparences trompeuſes d'une tendreſſe paternelle, il ſe rend à Majorque, y eſt reçu, plutôt en priſonnier d'Etat qu'en héritier préſomptif de la couronne, & ſe voit expoſé à de nouvelles tempêtes, lorſqu'il ſe flatoit d'arriver au port.

[1459.]

Le roi de Caſtille ne ceſſoit pas d'épuiſer ſes finances, par des libéralités qui alloient juſqu'à la profuſion. Diégue Arias, ſon grand-thréſorier, vint lui repréſenter la néceſſité d'une réforme parmi les officiers du palais, dont le nombre s'augmentoit chaque jour, & ſur-tout dans les gratifications extraordinaires qu'il leur accordoit;

Le Monarque le congédia avec cette réponſe : « Si j'étois Arias, je ſongerois plus » à épargner qu'à donner. » Ce Prince diſoit ſans ceſſe : « Un Roi doit donner aux » uns, parce qu'ils ſont bons ; & aux autres, pour qu'ils le deviennent... L'unique avantage des richeſſes, c'eſt de pouvoir en faire part aux autres. » Il avoit encore d'autres maximes, également dignes des plus grands Princes, mais dont il abuſoit pour autoriſer une prodigalité qui ſe répandoit ſur des favoris, ou plutôt des mignons, gens nouveaux, pour la plûpart, & ſans autre mérite que celui d'être revêtus des premieres dignités du royaume.

D. Bertrand de la Cuéva, qui, de ſimple gentilhomme étoit devenu Majordome, ou Grand-Maître de la Maiſon du Roi, & l'ordonnateur de toutes les fêtes, en donna une dont le détail pourra ſervir à connoître le goût de ce ſiécle. « A un retour de » chaſſe, il parut en champ clos, avec la » livrée & les chiffres de la Reine ſur ſes » armes, précédé de ſes écuyers déguiſés » en ſauvages, & chargés de publier qu'ils » ne permettoient le paſſage à aucun ca» valier qui meneroit une dame, à moins » qu'il ne promît de joûter ſix fois avec » leur maître, ou de laiſſer à la barriere le » gantelet de la main droite. La galanterie » étoit un peu forte. Le Roi, bien loin d'y

» trouver à redire, fit placer toutes les da-
» mes de la cour, & ſe plaça lui-même
» avec la Reine dans une eſpece de gale-
» rie qu'on avoit pratiquée des deux côtés
» de l'arène où les combattans devoient
» faire aſſaut. Ils ſe préſenterent en grand
» nombre: D. Bertrand les reçut l'un
» après l'autre, & l'emporta ſur tous.
» Quelques-uns ſortirent ſeulement du
» combat, avec un égal avantage, trois
» fois vaincus, & trois fois vainqueurs. Ceux-
» là ſe rangeoient, le long de la barriere,
» ſous une eſpece d'arc, d'où pendoient
« les lettres de l'alphabet, en caracteres d'or.
» Pour prix de leur adreſſe, il en prenoient
» qu'ils attachoient au fer de leur lance; &
» c'étoit celle qui commençoit le nom de
» la dame au ſervice de laquelle ils étoient
» dévoués.

» Au ſortir de la joûte, D. Bertrand con-
» duiſit toute la cour dans un jardin où il
» donna un feſtin dont la délicateſſe &
» la magnificence ſurpaſſerent tout ce qu'on
» avoit vu juſqu'alors en ce genre. Le roi
» de Caſtille, tranſporté de joie, accabloit
» ſon favori de louanges & de careſſes, &,
» pour immortaliſer une action dont il ne
» ſentoit pas l'indécence & le ridicule, il
» réſolut d'établir un monument qui en per-
» pétuât le ſouvenir. Ce monument ſub-
» ſiſte encore: c'eſt le fameux monaſtere de

» S. Jérôme DEL PASSO, (du Pas,) dans » le voiſinage de Madrid, qui fut ainſi » nommé, parce qu'on le fit bâtir dans » l'endroit même, où D. Bertrand avoit » défendu UN PAS, en l'honneur de la » Reine, contre tous les cavaliers Caſtil- » lans. »

[1461.]

Le prince de Viane, D. Carlos, « que » la haine de ſon pere, les perſécutions de » ſa belle-mere, & l'amour des peuples » ont rendu ſi célèbre dans l'Hiſtoire d'Eſpa- » gne, » ſe reproche publiquement à la mort, & déſavoue avec les marques de la douleur la plus ſincere l'emportement qui lui avoit fait prendre les armes contre ſon pere. « Il en demanda pardon, en préſence » de toute ſa cour qu'il voulut rendre té- » moin de ſon repentir, parce qu'elle avoit » été complice de ſa déſobéiſſance. » Il fit ſon teſtament qui ne contenoit que trois articles. 1° Il inſtituoit, pour ſon héritiere au royaume de Navarre, la princeſſe Blanche, ſa ſœur, conformément aux diſpoſitions du Roi ſon aïeul, & de la Reine ſa mere. 2° Il léguoit au Roi, ſon pere, mille florins qui lui devoient être payés par la Princeſſe ſon héritiere. 3° Il diſpoſoit de tous ſes biens libres, par portions égales, en faveur de ſes enfans naturels, qu'il

qu'il déclara être au nombre de trois, & dont le plus jeune n'avoit que deux ans. La mort de D. Carlos parut à tout le monde avoir été préparée dans le dernier repas qu'il fit avec la reine d'Aragon, sa belle-mere.

[1462.]

Jeanne, reine d'Aragon, se rend en Catalogne, avec Ferdinand son fils, & déconcerte les projets des habitans de Barcelone, en se présentant aux portes de leur ville, avec une intrépidité au-dessus de son sexe. « Le peuple qui, deux heures auparavant, lui donnoit les plus horribles malédictions, l'appellant tout haut la Meurtriere de D. Carlos, respecta le courage avec lequel elle bravoit sa fureur. » Elle se rendit d'abord à la sale du conseil, où elle présenta son fils aux députés des trois ordres, lui fit prêter le serment accoutumé, & déclara qu'en qualité de tutrice du Prince, elle se chargeoit du gouvernement de la Catalogne. Elle conclut, peu de tems après, la paix avec la Castille, par l'adresse qu'elle avoit eue de mettre dans ses intérêts presque tous les ministres de ce royaume.

[1462.]

Blanche est sacrifiée à l'ambition de sa sœur cadette, la comtesse de Foix, qui s'em-

gageoit au Roi, ſon pere, de lui abandonner, tant qu'il vivroit, le pouvoir ſouverain dans la Navarre. On enleve l'Infante pour la remettre entre les mains du comte & de la comteſſe de Foix. Péralta, un des plus grands ſeigneurs de Navarre, ſe charge de la conduire en France, & la mene dabord dans un château qui lui appartenoit à Roncevaux : « Chevalier, lui » dit-elle, ayez compaſſion de la plus mal» heureuſe Princeſſe qui fut jamais dans le » monde ; ſouvenez-vous des bienfaits que » vous avez reçus du Roi mon aïeul, & » de la Reine ma mere. Vous pouvez aujourd'hui vous acquitter envers moi de » tout ce que vous leur devez : un tems » viendra que mon pere lui-même vous » ſçaura gré de m'avoir accordé la grace » que je vous demande. Je n'exige pas que » vous me rendiez la liberté ; gardez-moi » dans ce château : j'y demeurerai toute » ma vie ; mais ne prenez point ſur vous » la honte de m'avoir mené dans un exil » où l'on abrégera mes jours, comme on » a abrégé ceux de mon frere. » Péralta ne ſe laiſſa point fléchir ; mais l'Infante ſçut tromper ſa vigilance, en laiſſant à Roncevaux une proteſtation contre la violence qu'on lui faiſoit. Elle déclare, dans cet Ecrit daté du vingt-trois Avril, « qu'ayant appris » qu'on veut la mettre entre les mains du

» roi de France ou du comte de Foix, pour » tirer d'elle une renonciation forcée à la » couronne de Navarre, en faveur de l'in- » fante Eléonore, comteſſe de Foix, ou » de l'infant Ferdinand d'Aragon; elle » déſavoue, par avance, les Actes qui pour- » roient paroître, dans la ſuite, ſous ſon nom, » & même avec ſa ſignature. Elle proteſte, » en particulier, de nullité contre toute re- » nonciation qu'elle auroit faite en faveur » de ſa ſœur Eléonore, des enfans de ſa » ſœur, ou de toute autre perſonne, ſi ce » n'eſt que ce ne fût en faveur du roi de » Caſtille, ou du comte d'Armagnac.» Ce dernier étoit du ſang de Navarre, par ſa mere. Arrivée à S. Jean-Pied-de-Port, elle expédia une procuration pour traiter de ſa liberté, par tous les moyens poſſibles, & pour conclure même, s'il étoit beſoin, ſon mariage avec tel Roi ou tel Prince qu'on jugeroit à propos. Enfin elle fait une ceſſion ou donation de la Navarre, & de tous les Etats qui lui appartenoient, à D. Henri, roi de Caſtille «parce que perſonne n'eſt plus » en état que ce Prince de la délivrer de » la tyrannie où elle va être expoſée, de » venger ſa mort, & d'enlever à ſes meur- » triers le fruit de leur crime.» Cet Acte eſt daté du dernier jour d'Avril, mil quatre cents ſoixante-deux; &, depuis ce jour, l'infante Blanche ne donna plus aucun ſigne

de vie. On la renferma dans le château d'Ortez, où l'on prétend qu'elle fut d'abord empoisonnée, mais qu'on eut soin de cacher sa mort précipitée, pour ne pas augmenter les soupçons, déja trop répandus, que la mort de son frere avoit eu le même principe.

[1462.]

La reine de Castille accoucha d'une Princesse qui fut nommée Jeanne, du nom de sa mere, & surnommée LA BERTRANÉE, à cause de D. Bertrand de la Cuéva, qu'on soupçonnoit d'en être le pere. Le Roi n'omit rien pour que cet évènement eût la plus grande solemnité; & les fêtes que les Grands donnerent tour-à-tour, durerent jusqu'à l'assemblée des Etats, où la Princesse, qui n'avoit que deux mois, fut apportée dans son berceau, & reconnue pour héritiere de la couronne. L'infant Alphonse & l'infante Isabelle furent les premiers à lui prêter serment, avec les mêmes seigneurs qui, dans la suite, lorsqu'ils eurent besoin d'un prétexte pour se révolter, firent un crime au Roi d'avoir reconnu Jeanne pour sa fille.

[1462.]

La reine de Castille court risque de perdre la vie, par un accident singulier.

» Comme elle ſe repoſoit dans ſa cham-
» bre, l'après-midi, un rayon de ſoleil ſe
» dardant ſur elle, à travers la convexité
» d'une vitre, mît le feu à ſes cheveux qui
» étoient d'un blond ardent, & parfumés
» d'eſſences. Le ſaiſiſſement la fit accoucher,
» ſur le champ, d'un garçon dont elle étoit
» groſſe de trois mois. La violence de cet
» accouchement, le chagrin de perdre un
» fils, la crainte de n'en plus avoir, &
» le danger qu'elle courut d'être brûlée
» vive, ce qui ſeroit arrivé, ſi ſes femmes
» ne l'avoient ſecourue promptement, firent
» ſur elle une impreſſion qui la mit à l'ex-
» trémité. »

[1462.]

Les Catalans travailloient à s'établir en République, & propoſoient au roi de France, Louis XI, de le reconnoître pour leur protecteur, s'il vouloit les ſecourir. Le roi d'Aragon para le coup, en détachant Louis XI du parti des Révoltés. Les deux Monarques eurent une entrevue à Sauveterre, en Béarn: D. Jean qui n'avoit pas le tems de négocier, & qui ſe croyoit trop heureux d'obtenir de Louis un prompt ſecours contre les Catalans, s'obligea de payer douze cents mille écus à ſon nouvel allié, pour l'indemniſer des frais qu'il auroit à faire. Il donna les comtés de Rouſ-

sillon & de Cerdagne en engagement, jusqu'à ce que l'obligation fût acquittée ; & la perception des revenus devoit tenir *lieu* d'intérêts, sans rien diminuer du capital.

[1463.]

Les Catalans, abandonnés de la France, ont recours à la Castille, & continuent de combattre contre l'Aragon. On convient enfin de choisir Louis XI pour arbitre. Ce Prince étoit à Bayonne où il rendit sa sentence arbitrale, en présence des ambassadeurs des parties intéressées. « Il ne fut » pas peu surpris de voir les deux *ministres* » de Castille, l'archevêque de *Tolède*, & » le marquis de Villéna, lui parler plus for- » tement en faveur de l'Aragonnois, que » les ministres même d'Aragon. Charmé » de trouver des traîtres si accrédités en Cas- » tille, il se les attacha par de fortes pen- » sions, espérant s'en servir au besoin. »

[1463.]

Le roi de Castille a une entrevue avec le roi de France. La plûpart des historiens Espagnols ont fait de longues descriptions de cette conférence. Mariana se contente de traduire en sa langue le récit de Philippe de Commines. « Cet historien Fran- » çois, dit-il, est si célèbre, qu'on peut le » comparer avec les plus illustres historiens

» de l'antiquité. » Nous inférons ici le récit même de Comines, & dans son ancienne naïveté.

» Grand folie est à deux Princes, qui sont » comme égaux en puissance, de s'entre- » voir, sinon qu'ils fussent en grande jeu- » nesse, qui est le tems qu'ils n'ont d'autres » pensées qu'à leurs plaisirs. Mais depuis que » l'envie leur est venue d'accroître les uns » sur les autres, encore qu'ils n'y eût nuls » périls de personnes, ce qui est quasi im- » possible, si accroît leur malveillance & » leur envie : par quoi vaudroit mieux » qu'ils pacifiassent leurs différends, par » sages & bons serviteurs, comme j'ai » dit plus au long en ces Mémoires : mais » encore veux-je dire quelques expérien- » ces que j'ai vues & sçues de mon tems. » Peu d'années après que notre Roi, » (Louis XI,) fut couronné, & avant le » Bien public, (la guerre de 1465, qui fut » appellée du Bien public,) se fit une vue » du roi de France & du roi de Castille, » qui sont les plus alliés Princes qui soient » en la Chrétienté : car ils sont alliés de » roi à roi, & de royaume à royaume, & » d'homme à homme, & obligés, sur gran- » des malédictions, de les bien garder. A » cette vue vint le roi Henri de Castille, » bien accompagné jusqu'à Fontarabie, & » le Roi étoit à Saint-Jean-de-Luz, qui est

» à quatre lieues : chacun étoit aux confins » de son royaume. Je n'y étois pas, mais » le Roi m'en a conté, & monseigneur du » Lau. Aussi m'en a été dit en Castille, par » aucuns seigneurs, qui étoient avec le roi » de Castille : & y étoit le grand-maître de » l'ordre de Saint-Jacques (Pachéco, alors » marquis de Villéna, qui fut depuis grand-» maître de l'ordre de Saint-Jacques,) & » l'archevêque de Tolède, (D. Alphonse » de Carillo,) les plus grands de Castille, » pour lors : aussi y étoit le comte de Lé-» desme, (Bertrand de la Cuéva, comte » de Lédesma,) son mignon, en grand » triomphe, & toute sa garde qui étoit de » trois cents chévaux de Maures de Gre-» nade, dont il y en avoit plusieurs Né-» grins. Vrai est que le roi Henri valoit » peu de sa personne ; & donnoit tout son » héritage, & se le laissoit prendre, à qui le » vouloit, ou le pouvoit prendre.

» Notre Roi étoit aussi fort accompagné, » comme avez vu qu'il en avoit bien de » coutume ; &, par spécial, sa garde étoit » belle. A cette vue se trouva la reine d'Ara-» gon, pour quelque différend qu'elle avoit » avec le roi de Castille... De ce différend le Roi fut le juge. »

» Pour continuer ce propos, que la vue » des grands Princes n'est point nécessaire ; » ces deux-ci n'avoient jamais eu différend,

» ne rien à départir, & ſe virent, une fois
» ou deux ſeulement, ſur le bord de la ri-
» viere, qui départ les deux royaumes,
» à l'endroit d'un petit château appellé
» Heurtebiſe : & paſſa le roi de Caſtille, du
» côté de deçà. Ils n'arrêterent guères,
» ſinon autant qu'il plaiſoit à ce grand-maî-
» tre de Saint-Jacques, & à cet archevê-
» que de Tolède. Par quoi le Roi chercha
» leur accointance ; & vindrent devers lui
» à Saint-Jean-de-Luz : & prit grande in-
» telligence & amitié avec eux, & peu
» eſtima leur Roi. La plûpart des gens des
» deux Rois étoient logés à Bayonne, qui
» d'entrée ſe battirent très-bien, quelque al-
» liance qu'il y eût, auſſi ſont-ce langues
» différentes. Le comte de Lédeſme paſſa
» la riviere, en un bateau, dont la voile
» étoit de drap d'or : & avoit des brode-
» quins fort chargés de pierreries, & vint
» vers le Roi ; toutesfois il n'étoit pas vrai
» Comte, mais avoit largement biens, &
» depuis je le vois duc d'Albourg, (d'Al-
» buquerque,) & tenir grande terre en
» Caſtille : auſſi ſe dreſſoient mocqueries
» entre ces deux nations ſi alliées. Le roi
» de Caſtille étoit laid, & ſes habillemens
» déplaiſans aux François qui s'en mocque-
» rent. Notre Roi s'habilloit fort court, &
» ſi mal, que pis ne pouvoit ; & un mau-
» vais chapeau, différent des autres, & une

» image de plomb deſſus. Les Caſtillans
» s'en mocquoient, diſoient que c'étoit par
» chicheté : en effet, ainſi ſe départit cette
» aſſemblée pleine de mocquerie & de pi-
» que ; & oncques depuis, ces deux rois ne
» s'entr'aimerent : & ſe dreſſerent de grands
» brouillis entre les ſerviteurs du roi de
» Caſtille, qui ont duré juſqu'à ſa mort :
» & l'ai vu le plus pauvre Roi abandonné
» de ſes ſerviteurs que je vey jamais. La
» reine d'Aragon ſe doulut de la ſentence
» que le Roi donna au profit du roi de Caſ-
» tille : elle en eut le Roi en grande hayne,
» le roi d'Aragon auſſi. »

Il s'en falloit bien que cette ſentence fût au profit de la Caſtille : elle étoit toute à l'avantage du roi d'Aragon ; mais le mécontentement dont parle Commines étoit un jeu concerté pour tromper plus ſûrement Henri ſur l'exécution d'un traité que Louis XI ne ſe piqua point d'honneur de garantir. Il n'étoit pas preſſé de voir finir les démêlés entre les rois Eſpagnols.

[1464.]

L'archevêque de Tolède, & le marquis de Villéna, exclus du conſeil & éloignés de la cour, d'une maniere inſultante, ſe vengent, en ſe liguant avec les ſeigneurs mécontens, qui étoient en grand nombre, & qui n'attendoient qu'une occaſion favo-

rable pour s'élever contre le Gouvernement. Après pluſieurs aſſemblées ſecrettes, les conjurés convinrent, à la pluralité des ſuffrages, « qu'on commenceroit par ſe rendre maître des perſonnes de l'infant Alphonſe, frere du Roi, & de l'infante Iſabelle, ſa ſœur; que l'Infant ſeroit déclaré Prince des Aſturies, & héritier du thrône, ſans faire aucune mention de la princeſſe Jeanne, dont la naiſſance devoit être enſevelie dans un éternel oubli; qu'après avoir aſſuré la ſucceſſion légitime dans la Maiſon Royale, on travailleroit à la réforme de l'Etat, &, en particulier, de la Cour; on demanderoit l'éloignement du favori, Bertrand de la Cuéva, avec la reſtitution des dignités & des richeſſes que le Roi avoit prodiguées à des ſujets ſans mérite; enfin on prendroit des meſures pour la conquête de Grenade. » Le roi d'Aragon ſigna ce plan de confédération, avec la Reine ſon épouſe, & ſon fils Ferdinand. Villéna ſe chargea d'affoiblir le parti de ſon maître, en lui débauchant ceux qui lui étoient encore attachés, & employa cette fourberie pour attirer D. Alphonſe de Fonſéca, archevêque de Séville, que les conjurés déſeſpéroient de pouvoir jamais gagner. « Il fit ſçavoir au Roi, dans le dernier ſecret, que Fonſéca, ſon premier miniſtre,

» le trahiſſoit, & qu'il étoit de la conſpi-
» ration avec deux ou trois autres perſon-
» nes, qui, comme lui, étoient convenus de
» ſervir la Ligue, en paroiſſant attachés à
» leur devoir; qu'il lui conſeilloit de les
» faire arrêter, & ſur-tout de s'aſſurer de
» la perſonne du Prélat. Le Roi, ſans au-
» tre examen, donna des ordres en con-
» ſéquence. En même tems, Villéna, qui
» jouoit un double jeu, fit avertir l'arche-
» vêque de ſe tenir ſur ſes gardes, & lui
» donna des preuves qu'on devoit attenter
» à ſa liberté. » L'artifice réuſſit; &, après une ſi noire trahiſon, le perfide parut à la cour, avec un air de confiance, qui *le juſtifia* dans l'eſprit du Roi.

» Si les Grands avoient ſuivi le premier
» projet qu'on leur préſentat & qui étoit
» de s'adreſſer au roi de Portugal pour être
» appuyés dans leurs prétentions contre le
» nouveau miniſtre, il eſt certain, dit un
» écrivain judicieux, que les plaintes, &
» les manifeſtes qu'ils mirent au jour, n'au-
» roient point intéreſſé l'honneur de leur
» Souveraine qui étoit la ſœur du Roi de
» Portugal. Le prétendu commerce de
» cette Princeſſe avec le comte de Lédeſma
» auroit été regardé comme une galanterie
» ſans conſéquence, & l'on ſe ſeroit bien
» donné de garde d'attaquer la naiſſance de
» ſa fille. Ce fut donc le caprice, l'incli-

» nation, ou l'intérêt des Grands, qui dé-
» cida, pour les siécles à venir, de la ré-
» putation de la Reine, & du sort de la
» princesse des Asturies. »

[1464.]

Après avoir inutilement épuisé l'artifice pour se saisir des Princes, & même de la personne du Roi, les conjurés se décidérent à une guerre ouverte. Ils composérent une espece de Manifeste, qui contenoit quatre chefs de plaintes, & en formerent une Lettre insolente au Roi, qu'ils firent signer aux habitans de Burgos, afin que cette démarche parût autorisée des trois-états. On se plaignoit, « 1° que les
» Maures, sous les yeux du Roi, & sous
» la protection de ses ministres, faisoient
» une profession publique de leur religion,
» & commettoient impunément les plus
» grands crimes ; 2° que les charges de
» judicature se donnoient, à prix d'ar-
» gent, aux plus indignes sujets, qui ven-
» doient à leur tour la justice, & qui
» ruinoient le peuple par leurs concus-
» sions ; 3° qu'en instituant le comte de
» Lédesma, grand-maître de S. Jacques,
» on dépouilloit l'infant Alphonse d'un bien
» qui lui appartenoit ; 4° que Jeanne, fille
» de la Reine, étant née d'un adultere,
» n'avoit pu être reconnue héritiere du

» royaume, qu'en faiſant violence à la li-
» berté des ſuffrages, & aux loix fonda-
» mentales de la monarchie. »

L'avis du conſeil fut que, ſans donner le tems aux factieux de ſe fortifier, il falloit marcher à eux, leur livrer bataille, & les diſſiper; mais le Roi aima mieux conférer avec le marquis de Villéna, qui, profitant toujours de l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit de ſon maître, lui fit ſigner deux articles, après avoir obtenu, pour préliminaire du traité, qu'on remît l'infant D. Alphonſe entre les mains des conjurés. Par le premier article, le roi de Caſtille s'obligeoit à « reconnoître ſon frere pour
» héritier de la couronne, & à lui faire
» prêter le ſerment, en cette qualité, moyen-
» nant une ridicule promeſſe de mariage
» entre le jeune Alphonſe qui n'avoit
» qu'onze ans, & la prétendue princeſſe des
» Aſturies, qui n'en avoit pas encore trois.
» C'étoit faire un aveu bien précis de ſon
» impuiſſance, de l'infidélité de la Reine,
» & de l'illégitimité de la Princeſſe : auſſi
» les Grands s'en prévalurent-ils, dans la
» ſuite en faveur d'Iſabelle. »

Par le ſecond article, le Roi conſentoit qu'on nommât quatre commiſſaires, & un ſur-arbitre, pour régler, à la pluralité des voix, les affaires de l'Etat; &, en attendant leur déciſion, il s'engageoit à vivre, en ſim-

ple particulier, dans la ville d'Almédo. Mais, trahi par les arbitres même qu'il avoit choisis, il fut contraint de revenir à son conseil, & de prendre les armes.

[1465.]

Les Navarrois & les Catalans continuoient de combattre contre le roi d'Aragon. Une victoire que ce Prince remporta donnoit le dernier coup à la rebellion, sans une ruse fort singuliere de D. Bertrand d'Armendarez. Ce capitaine, après avoir vu tailler en piéces une partie des troupes qu'il commandoit, se retira du côté de Cervéra qu'on assiégeoit, & qu'il étoit important de secourir. Il fit halte, à quelque distance du champ de bataille, y recueillit la plus grande partie des fuyards, mit à couvert le convoi qui étoit destiné pour la ville assiégée, & eut la hardiesse d'y marcher en vainqueur. L'officier, qui étoit resté pour commander au blocus de la place, se retire à son approche; & Armendarez, en y faisant entrer des troupes & des vivres, trouva dans la défaite le même avantage qu'on se proposoit de tirer de la victoire.

[1465.]

Les Ligueurs Castillans, rassemblés à Avila, ne songerent qu'à consommer leur attentat, par une scène aussi horrible qu'ex-

travagante. Un mercredi, cinquième de Juin, on choisit, hors des murs d'Avila, un lieu commode, dans une plaine très-vaste. On y éleva un théatre immense, sur lequel on plaça un simulacre de D. *Henri*, assis sur un thrône, & revêtu de longs voiles de deuil, comme un Roi criminel. Il avoit la couronne en tête, le sceptre en main, & l'épée au côté. L'infant D. Alphonse, frere de D. Henri, l'archevêque de Tolède, le marquis de Villéna, le grand-maître de l'ordre d'Alcantara, les comtes de Bénaventé, de Placentia, & quantité d'autres seigneurs, se rangerent autour de la statue, tandis qu'un peuple innombrable accouroit pour être *témoin* de cette affreuse momerie.

» Un hérault lut à haute voix la sentence » qu'on avoit rendue contre D. Henri. C'é- » toit un Acte en forme, qui lui imputoit » des crimes exécrables, & qui contenoit » quatre chefs principaux. Au premier, la » sentence déclaroit Henri déchu de la di- » gnité royale: aussi-tôt l'archevêque de To- » lède, s'approchant de l'effigie, lui ôta la » couronne: au second, le comte de Pla- » centia lui enleva l'épée, parce que, sur » cet article, le Roi méritoit, suivant la sen- » tence, de perdre l'administration de la » justice. A la lecture du troisieme chef, » au sujet duquel on le condamnoit à quit-

ter

» ter le gouvernement, le comte de Béna-
» venté lui ôta le ſceptre qui en eſt le ſym-
» bole. Enfin, au quatrieme grief, pour le-
» quel on le jugeoit indigne du thrône,
» D. Diégo Lopez de Stuniga, frere du
» comte de Placentia, renverſa le ſimula-
» cre de ſon ſiége, en prononçant des pa-
» roles abominables. »

» Pour achever le dernier acte, qui étoit
» le but qu'on ſe propoſoit, les Conjurés
» environnent le jeune Alphonſe, le levent
» ſur leurs épaules, & le déclarent Roi de
» Caſtille, au ſon des trompettes, enſei-
» gnes déployées. Le peuple ne manqua
» pas de crier : CASTILLE! CASTILLE!
» POUR LE ROI D. ALPHONSE ! Pen-
» dant que les ſeigneurs venoient, l'un après
» l'autre, lui baiſer la main, & le recon-
» noître avec les cérémonies accoutumées,
» ce Prince, qui n'avoit que douze ans,
» diſtribua pluſieurs graces, d'un bien qui
» ne lui appartenoit pas; ou plutôt il au-
» toriſa la déprédation des Confédérés qui
» ſe payoient par leurs mains, aux dépens
» d'un royaume uſurpé. » On obſerve que, préciſément un ſiécle auparavant, la même choſe, à-peu-près, étoit arrivée en Caſtille. (Voyez ci-deſſus, page 442.) Diégo Henriquez, auteur d'une Chronique de ſon tems, fait, à ce ſujet, une autre obſervation; c'eſt que « les quatre ſeigneurs qui porte-

» rent leurs mains sacriléges sur l'effigie » royale, étoient tous étrangers à la Cas» tille. »

[1465.]

Les Ligueurs se tromperent sur les suites qu'ils se promettoient de leur attentat. Le spectacle d'un Roi traité avec tant d'outrages, réveilla la fidélité qui n'étoit pas éteinte dans tous les cœurs. Quantité de Grands accoururent au secours du Roi légitime; & bientôt il se vit à la tête d'une armée de cent mille hommes. Il n'en falloit pas tant pour écraser la Ligue; & Villéna, qui l'appréhendoit, proposa un accommodement. On convint d'une *trève de* cinq mois, pendant laquelle on négocieroit la paix. Henri signa le traité, congédia son armée qu'il paya avec sa profusion accoutumée, & replongea son royaume dans les horreurs de la guerre civile.

[1465.]

La Ligue fut décréditée dans l'esprit du peuple, par une insulte qu'elle reçut à Simancas. Tous les domestiques s'aviserent un jour d'imiter la comédie de l'effigie déthrônée, & fabriquerent une représentation de l'archevêque de Tolède, en habits pontificaux. Après l'avoir jugée, condamnée, traînée par les rues, ils la por-

terent hors de la ville, la brûlerent aux yeux des Confédérés, qui tenoient la place investie, & crierent de toutes leurs forces : « Ainsi périsse le perfide, le traître, » le nouvel Opas ! » Ils faisoient allusion à l'évêque Opas qui avoit abusé des bienfaits du roi D. Rodrigue, pour introduire les Maures en Espagne. (Voyez ci-dessus, page 127.)

[1465.]

Le comte de Foix voulant profiter de la guerre civile, entre en Castille, surprend Calahorra, & met le siége devant Alfaro. Les habitans repoussent les attaques, avec beaucoup de courage : les femmes se mettent de la partie, font des prodiges de valeur, & sauvent la ville, en donnant au secours, qu'on leur envoyoit, le tems d'arriver.

Les habitans de Calahorra, animés par cet exemple, se soulevent contre la garnison Françoise, la passent au fil de l'épée, & rentrent sous l'obéissance du roi de Castille.

Un auteur contemporain rapporte, à cette occasion, que D. Henri, voyant le comte & la comtesse de Foix se comporter comme héritiers de la Navarre, jugea que sa premiere épouse Dosia Blanche étoit morte, & affecta de se remarier,

en face d'égliſe, avec la reine Jeanne de Portugal. Les Ligueurs & les Royaliſtes en firent des plaiſanteries, diſant que ce renouvellement de mariage ſeroit auſſi *ſtérile* que l'avoient été le premier & le ſecond.

[1466.]

Les campagnes étoient infeſtées par une multitude de brigands, à la ſolde des plus grands ſeigneurs, parce qu'ils leur ſervoient de troupes, quand ils en avoient beſoin; & les villes ne tiroient que difficilement les vivres néceſſaires. Afin de prévenir la diſette, elles prirent le parti de s'aſſocier, & de lever, à frais communs, des compagnies bourgeoiſes. Telle eſt l'origine des aſſociations qui ont ſubſiſté depuis, ſous le nom de ſaintes Hermandades, & qui ont purgé l'Eſpagne d'un grand nombre de brigands.

[1467.]

L'infant D. Alphonſe, à peine âgé de quatorze ans, étoit bien éloigné de regarder les Ligueurs comme ſes amis. Leurs crimes lui faiſoient horreur; & il avoit tenté, plus d'une fois, de s'échapper de leurs mains, & d'aller trouver le Roi. Un d'eux oſa lui dire: « Nous nous ſommes ſacri-» fiés pour vous élever ſur le thrône; nous » ne doutons point que vous n'ayez aſſez de

» courage pour vous y maintenir jusqu'à la » mort. Mais, s'il vous arrivoit de témoi- » gner un lâche repentir, vous pouvez » être assuré de périr par le poison. » La mort de ce Prince, arrivée l'année suivante, ne mit pas fin aux maux de sa patrie. On lui demandoit un jour la confiscation des biens du gouverneur de Tolède, & on le menaçoit, en cas de refus, de quitter son service : « Eh ! bien, répondit-il, faites » ce qu'il vous plaira ; mais je ne souscrirai » jamais à une injustice. » Il ne craignit pas cependant de combattre contre son frere, qui étoit son Roi légitime.

[1467.]

Le comte de Haro envoya au Roi sept cents cavaliers, & grand nombre de fantassins, sous la conduite de D. Pédre de Vélasco, son fils, mais à condition d'obtenir les dixmes des côtes de la Biscaye, qu'on nommoit les Dixmes de Mer. On assure que Vélasco dit à D. Henri : « Sire, » je suis chargé par mon pere, d'amener » ce secours à Votre Alteſſe, & de la prier » de vouloir bien signer cet écrit, (c'étoit » l'acte de donation des dixmes de mer,) » faute de quoi, il me laisse le maître de » faire de ces troupes tout ce que bon me » semblera. » Le Roi étoit trop accoutumé à ces sortes de trafics, pour ne pas s'y prêter.

[1467.]

D. Bertrand de la Cuéva, devenu duc d'Alburquerque, conduiſoit l'armée royale. L'archevêque de Séville, qui l'aimoit, lui envoya un héraut d'armes pour l'avertir que quarante cavaliers du parti des Ligueurs avoient juré de le chercher dans tous les rangs pour le tuer. En conſéquence, il le prioit de ſe déguiſer le jour du combat. Le Duc répondit au héraut : « Dites à » votre maître que je le remercie, mais » que je ne combats jamais déguiſé ; » & le conduiſant auſſi-tôt dans ſa tente : « Re- » marquez ces armes, lui dit-il ; voilà cel- » les dont je ſerai revêtu. Ne manquez pas » de les bien déſigner aux quarante cava- » liers. »

On en vint aux mains. Le Duc fut heureuſement ſecouru par le marquis de Santillanne, ſon beau-pere. La nuit ſépara les combattans : chacun s'attribua la victoire, & l'incendie de la guerre civile devint univerſel.

[1468.]

Un médecin Juif, qui paſſoit pour un fameux aſtrologue, entreprit de guérir le roi d'Aragon, aveugle depuis long-tems. Mariana décrit ainſi cette opération : Ayant examiné la ſituation du ciel, & l'aſpect des

aſtres, il prit une aiguille, & fit tomber de l'œil droit du Roi une cataracte; ce qui lui rendit tout-à-coup la vue. Le médecin refuſoit de faire la même épreuve ſur l'œil gauche, aſſurant que l'aſpect des aſtres ne lui promettoit pas un ſuccès également heureux; que Sa Majeſté devoit être contente d'avoir recouvré la vue, & de pouvoir ſe ſervir d'un œil. Pourquoi, diſoit-il, vouloir entreprendre, ſans néceſſité, une opération qui eſt au-deſſus des forces humaines? Les plus ſages approuvoient ſes raiſons. Mais, comme le Roi le preſſoit d'achever ce qu'il avoit ſi bien commencé, le médecin, ne pouvant plus réſiſter aux ſollicitations du Prince, entreprit la même cure, le 10 d'Octobre. Il le guérit de la même maniere, & cette opération paſſa alors pour un miracle.

[1468.]

Les Ligueurs, déconcertés par la mort précipitée de leur phantôme de Roi, ne penſerent qu'à s'en forger un autre, parce que leur ſûreté dépendoit de leur rebellion. Ils offrirent la couronne à l'infante Iſabelle qui, par une conſéquence néceſſaire de leurs principes & de leurs démarches, devenoit reine de Caſtille. La Princeſſe répondit, avec autant de prudence que de

grandeur d'ame, « qu'elle étoit obligée aux » Confédérés de leur bonne volonté, mais » que la nature, la juſtice, les loix, l'exem- » ple d'Alphonſe, ne lui permettoient pas » de déthrôner un frere; qu'elle ſeroit con- » tente de régner après lui, &, en atten- » dant d'être déclarée Princeſſe des Aſtu- » ries; qu'elle ne prenoit point ce dernier » parti, par le deſir d'une couronne, mais » par la crainte unique de voir tomber le » ſceptre de ſes peres en des mains indi- » gnes de le porter. » Ce tempérament ac- compliſſoit les vœux des Ligueurs qui ſou- piroient après la paix, & dont la politique étoit de régner toujours, en balançant les intérêts du frere & de la ſœur. On *réduiſit* les propoſitions de paix à quatre articles; 1° que l'infante Iſabelle fût déclarée hé- ritiere de Caſtille, & Princeſſe des Aſturies, à condition qu'elle ne pourroit ſe marier, que du conſentement de ſon frere; 2° que le Roi fît divorce avec la Reine, & la ren- voyât en Portugal, auſſi-bien que ſa fille Jeanne; 3° qu'on publiât une amniſtie gé- nérale pour les Confédérés, & qu'on les rétablit dans leurs biens; 4° que D. Henri fût, à ce prix, reconnu de nouveau pour Roi de Caſtille. Ce Prince ſigna, en pleu- rant, un traité dans lequel on le ſacrifioit comme pere, comme époux, & comme roi.

[1468.]

L'assemblée, dont on étoit convenu, se tint à Guisando, le 19 de Septembre. Le roi de Castille s'y rendit avec sa cour, & à la tête du treize cents cavaliers : l'infante Isabelle n'en avoit à sa suite, que douze cents. On commença par relever tous les seigneurs du serment de fidélité qu'ils avoient prêté autrefois à l'infante Jeanne. Aussi-tôt après, Isabelle reconnut son frere pour Roi, & D. Henri déclara, sa sœur, Princesse des Asturies, héritiere de Castille, & lui fit rendre les hommages accoutumés. Ce fut-là le fondement de la réunion de Castille & d'Aragon. Les deux cours s'étant réunies, on expédia dans toutes les villes une lettre circulaire, conçue en ces termes ;

» D. Henri, par la grace de Dieu, roi » de Castille, de Léon, &c : Au conseil, » magistrats, commissaires, lieutenans de » police, chevaliers, écuyers, officiers, » nos bons sujets de la ville de... salut & » grace. Vous sçavez trop les divisions, » les troubles, les scandales arrivés dans » mes royaumes, depuis quatre années, » & les maux incroyables qu'en ont souf- » fert mes sujets & mes états. Vous n'igno- » rez pas quels ont été mes desirs & mes » efforts pour procurer une paix qui n'a-

» voit pu encore être conclue, juſqu'à ce
» qu'enfin la très-illuſtre princeſſe Donna
» Iſabelle, ma très-chere & bien-aimée
» ſœur, a eu une entrevue avec moi, aux
» environs de Cadahalſo, où je tenois ma
» cour. Là ſe ſont trouvés.... dans cette
» entrevue ladite Princeſſe, ma ſœur, m'a
» reconnu pour ſon Roi, & Souverain na-
» turel de ces royaumes; & elle m'a rendu
» l'obéiſſance & le reſpect qu'elle me de-
» voit, jurant de me regarder, me ſuivre
» & me ſervir, le reſte de ma vie, comme
» ſon Roi & ſon Seigneur. Pareillement leſ-
» dits Prélats & Grands, en général, &
» chacun d'eux en particulier, m'ont re-
» connu pour leur Roi & leur Souverain
» naturel, promettant de m'obéir & de
» me regarder comme tel, le reſte de mes
» jours, & non autre, quel qu'il puiſſe être,
» &, en cette qualité, de me ſervir & de me
» ſuivre loyalement & véritablement,
» comme bons & fidèles vaſſaux & ſujets;
» ſur quoi ils ont fait ſerment ſolemnel &
» hommage public.

» Senſible, de mon côté, au bien de la
» paix & de la concorde, pour éviter tout
» ſujet de diviſion, pour ſatisfaire aux liens
» du ſang & de la tendreſſe, qui m'attachent
» & qui m'ont toujours attaché à la Prin-
» ceſſe ma ſœur, & parce que, grace au
» ciel, elle eſt en âge de ſe marier, & d'a-

» voir lignage, de maniere que mes royau-
» mes ne demeurent pas SANS SUCCES-
» SEURS DE NOTRE RACE, » (ces paroles ſont remarquables dans un Acte ſi authentique, & de la part de D. Henri qui n'avoua jamais que Jeanne ne fût pas ſa fille;)
» j'ai réſolu de la choiſir & recevoir, &
» je l'ai choiſie & reçue comme Princeſſe, &
» comme mon héritiere préſomptive. Par-
» tant je l'ai nommée, intitulée & décla-
» rée, par ſerment, & l'ai fait recevoir,
» nommer & reconnoître de même, non-
» ſeulement par les ſuſdits prélats & ſei-
» gneurs préſens, mais par tous mes autres
» ſujets, dans la perſonne des députés des
» villes & cités, en qualité de Princeſſe
» héritiere de mes Etats, & Reine après
» ma mort....

» J'ai voulu vous notifier tout ceci, parce
» qu'il eſt juſte que vous le ſçachiez, pour
» en rendre graces à Notre-Seigneur, au-
» quel il a plu d'accorder la paix à nos
» Etats. C'eſt pourquoi je vous ordonne
» de rappeller votre ancienne fidélité qui
» m'eſt dûe comme à votre Roi, de vous
» ſoumettre à mon obéiſſance, & de me
» reconnoître avec ſerment, comme votre
» Souverain.

» A la priere deſdits Prélats & Grands,
» j'ai fait expédier des Lettres d'amniſtie...
» par leſquelles, & aux mêmes conditions

» de vous ſoumettre, dans le terme preſ-
» crit, je vous pardonne à tous, & à cha-
» cun de cette ville, Grands, Chevaliers,
» & autres habitans d'icelle, tous les cri-
» mes paſſés, depuis le plus conſidérable
» juſqu'au moindre inclusivement...»

» Et moi, la princeſſe Donna Iſabelle,
» héritiere préſomptive deſdits royaumes,
» après la mort du très-haut & très-puiſ-
» ſant Roi, mon ſeigneur & frere; je vous
» demande & ordonne que, pour ſon ſer-
» vice & le mien, vous exécutiez ſans dé-
» lai tout ce que Son Alteſſe vous preſcrit
» par cette Lettre, vous aſſurant qu'ainſi
» vous me ferez plaiſir & me rendrez ſer-
» vice, & que je me tiendrois fort offen-
» ſée du contraire; de façon que j'em-
» ployerois tous mes ſoins pour l'exécution
» des peines encourues par les contreve-
» nans. Donné à Caſaruvias, le 25 de Sep-
» tembre l'an de Notre-Seigneur 1468.
» MOI LE ROI. MOI LA PRINCESSE. »

[1468.]

Le roi d'Aragon ne penſoit qu'à profi-
ter des circonſtances pour exécuter ſon
projet de faire marier Ferdinand, ſon fils,
avec Iſabelle de Caſtille. La reine Jeanne
Henriquez, ſon épouſe, le deſiroit plus
ardemment encore; mais elle mourut, le
13 de Février, dans des convulſions hor-

ribles, & répétant plusieurs fois ces paroles : « Ferdinand mon fils, que tu coûtes » cher à ta mere ! » Quelques historiens ajoûtent que les remords de sa conscience lui arracherent, en présence du Roi, l'aveu des crimes dont elle s'étoit souillée, en sacrifiant D. Carlos, & Donna Blanche. (Voyez ci-dessus, pages 544, & 545,) & que ce Prince en fut si saisi d'horreur, qu'il ne la revit plus. C'étoit une héroïne dans la politique & dans la guerre. Elle étoit l'ame du gouvernement : on l'avoit vue gagner une bataille, & commander plusieurs fois les armées.

[1469.]

L'infante Isabelle avoit juré de ne prendre un époux, que de l'aveu du Roi, son frere. Mais, ayant découvert le secret de la cour, qui étoit de la marier de façon à lui faire perdre la couronne de Castille, elle déclara qu'elle vouloit s'en tenir, sur son choix, au suffrage du plus grand nombre des seigneurs. Son intérêt s'accordoit avec l'inclination qu'elle avoit pour D. Ferdinand d'Aragon, qui portoit déja le titre de Roi de Sicile ; & ses partisans crurent qu'il falloit précipiter les évènemens, passer par-dessus les formalités ordinaires, tromper le Roi qui les vouloit tromper eux-mêmes, & conclure, malgré lui, le

mariage de ſa ſœur avec D. Ferdinand. Iſabelle prit, pour la forme, le ſuffrage des Grands de ſon parti, & donna ſon conſentement en faveur du roi de *Sicile*. Le contrat fut dreſſé, en dix-huit articles qu'on peut réduire à trois principaux, & ſur leſquels on fut bientôt d'accord. 1° Les deux époux s'engageoient à reſpecter, à ſervir & à reconnoître D. Henri comme Roi, tant qu'il vivroit. C'étoit un point néceſſaire pour ne pas trop aigrir un Prince dont on prenoit la ſucceſſion, malgré lui. 2° D. Ferdinand s'obligeoit à ne rien entreprendre ſur les droits d'Iſabelle, lorſqu'elle ſeroit devenue Reine, à ne pas toucher aux loix & aux *priviléges* des Caſtillans ; 3° à ne rien faire ſans la participation d'Iſabelle, & à la nommer avec lui dans les Actes publics, tant pour la Caſtille que pour l'Aragon. La Princeſſe fut, dans la ſuite, fort jalouſe de ces droits, & les maintint conſtamment. Six mois ſe paſſerent en incertitudes & en alarmes, depuis la ſignature du contrat juſqu'à la célébration du mariage.

Ferdinand n'avoit alors que dix-ſept ans, c'eſt-à-dire onze mois & trois jours moins que l'infante Iſabelle. Un hiſtorien François, dont la critique & les découvertes anecdotes ſont fort ſuſpectes, n'a pas craint de donner à l'Infante le ridicule

d'avoir recherché pour époux un Prince dont elle auroit pu être la mere. «Le roi de » Caſtille, ſurnommé l'Impuiſſant, avoit, » dit-il, une ſœur, appellée Iſabelle, âgée » de trente-deux ans paſſés, ſans avoir été » mariée. Sa beauté qui n'avoit été que » médiocre, & commençoit à ſe paſſer, » étoit tellement obſcurcie par l'éclat de la » reine de Caſtille, ſa belle-ſœur, & de » l'infante Jeanne ſa niéce, qu'elle n'oſoit » preſque paroître à la cour... Elle avoit » deux fois l'âge du prince Ferdinand; & » néanmoins elle offrit de l'épouſer... & » l'épouſa ſans diſpenſe, quoiqu'ils fuſſent » proches parens.» (Varillas, Hiſt. de Louis XI, Liv. VIII.) Il eſt cependant certain que l'infante Iſabelle fut mariée, en mil quatre cent ſoixante-neuf, & qu'elle n'avoit alors que dix-huit ans, étant née au mois d'Avril de l'année mil quatre cent cinquante-un, & que, l'année ſuivante, au mois de Mars, la reine d'Aragon mit au monde D. Ferdinand, & que dès-lors on les regarda comme deſtinés l'un à l'autre, ſans qu'on pût prévoir que leur mariage réuniroit un jour les couronnes de Caſtille, d'Aragon, de Valence, de Sicile & de Sardaigne.

[1469.]

D. Ferdinand ſe rendit à Valladolid;

accompagné ſeulement de quatre cavaliers, & ſe mêla dans la foule des courtiſans, voulant, par galanterie, paroître aux yeux d'Iſabelle, ſans en être reconnu, afin de lui ménager une ſurpriſe agréable. La Princeſſe le cherchoit des yeux, avec une ſorte d'impatience. Cardenas le montra, en diſant ces paroles eſpagnoles : ESSE ES, qui ont le ſon de la lettre *S*, & qui ſignifient LE VOICI. Elle répondit vivement : » Hé bien ! je veux que la lettre *S* ſoit » déſormais le fond de tes armes ; » de-là vient que la maiſon de Cardenas a toujours porté ce ſymbole dans ſes armoiries.

[1469.]

Ferdinand & Iſabelle, également ſatisfaits de leur premiere entrevue, ne ſe diſſimulerent pas les ſuites que devoit avoir leur démarche qui, au fond, étoit un peu romaneſque. La cérémonie du mariage ſe fit le 18 d'Octobre, & les fêtes ne furent pas plus brillantes que celles d'un ſimple particulier. « Car, outre qu'on ne » vouloit pas aigrir D. Henri, en triomphant trop publiquement de lui, au milieu de ſes Etats, les nouveaux époux » manquoient d'argent, au point qu'il fallut emprunter les ſommes néceſſaires au » mariage de ceux qui devoient un jour » gouverner de ſi vaſtes royaumes dans » l'ancien

» l'ancien & le nouveau monde. » On avoit eu d'abord quelque difficulté ſur l'article de la parenté ; mais l'archevêque de Tolède, qui s'étoit mis à la tête de toute cette affaire, la leva ſur le champ, en diſant qu'il avoit une diſpenſe du pape. Celle qui fut donnée, dans la ſuite, en 1472, par Sixte IV, dit expreſſément que le mariage avoit été fait ſans diſpenſe.

[1469.]

Pachéco, marquis de Villéna, devenu auſſi zélé Royaliſte qu'il avoit été ardent Ligueur, & plus maître que jamais à la cour de Caſtille, apprit au Roi la nouvelle du mariage de l'infante Iſabelle, & ne chercha qu'à augmenter le dépit qu'il en conçut. Ce miniſtre avoit le plus grand intérêt à ſe déclarer contre ce mariage, parce que ſon marquiſat de Villéna avoit autrefois appartenu à D. Juan, pere de Ferdinand, & que celui-ci auroit pu s'en emparer. Tandis que D. Henri craignoit tout de l'union de ſa ſœur avec le roi de Sicile, ces deux époux étoient contraints de vivre d'emprunt, n'avoient que quatre ou cinq villes dans leurs intérêts, ne pouvoient ſoutenir leur dignité, & voyoient leur parti ſe décréditer chaque jour, par la diſette d'argent. Ils ne ſçavoient où en prendre, dans un tems auquel il falloit le

répandre à pleines mains, pour ſe faire des créatures, & pour affermir ceux qui étoient dans leurs intérêts. D. Juan, après les profuſions qu'il avoit faites, pour acheter des partiſans à ſon fils, ne lui donnoit plus que des leçons de politique, & d'excellens avis.

[1470.]

La Caſtille n'étoit plus, à proprement parler, qu'un compoſé de petits tyrans qui paroiſſoient l'un après l'autre ſur la ſcène. On peut en juger par cette aventure. Le Roi avoit entrepris de réconcilier D. Pédre de Cordouë, comte de Cabra, avec D. Alphonſe d'Aquilar. Le ſuccès de cette négociation fut que celui-ci invita les deux fils du Comte à un repas, & les mit en priſon. Le Roi leur fit rendre la liberté; & l'aîné, qui étoit maréchal de Caſtille, demanda la permiſſion de ſe venger par le duel; ce qui lui fut refuſé. Piqué de ce juſte refus, il ſe retira à Grenade; obtint du roi Maure un champ clos pour ſe battre, & envoya un cartel rempli d'injures à d'Aquilar. Il l'attendit à la barriere du champ, depuis le lever juſqu'au coucher du ſoleil, ſuivant la coutume; &, ſon ennemi ne paroiſſant point, il en attacha l'effigie à la queue de ſon cheval, & la traîna dans les rues de Grenade, la face contre terre, en

criant : « Voici le traître Alphonſe d'Aqui-
» lar, qui a été aſſez lâche pour refuſer le
» cartel ! » Le Maréchal ayant été déclaré vainqueur par le roi de Grenade, envoya aux grands d'Eſpagne des eſtampes qui repréſentoient cette comédie.

[1470.]

D. Carillo, archevêque de Tolède, prit le ton trop déciſif, en traitant de quelque affaire avec Ferdinand. « Sçachez, lui dit ce Prince, » que je n'entends pas qu'on
» me gouverne : ni vous, ni perſonne, ne
» devez l'imaginer. Je ſçais trop ce qu'il
» en a coûté à pluſieurs rois de Caſtille. »
Ces paroles piquerent l'archevêque, & lui firent dire un jour ; « Je pourrai bien don-
» ner à Iſabelle un retour d'intrigue, comme
» j'en ai donné un à D. Henri. » Le vieux roi d'Aragon, alarmé ſur les ſuites que pouvoit avoir cette conduite, dépêcha au plutôt un homme de confiance, pour ordonner, de ſa part, à Ferdinand de regarder l'archevêque de Tolède, comme un pere, & lui faire entendre qu'étant arrivé dans un royaume étranger, ſans appui, ſans argent, ſans amis, il lui étoit très-important de ménager un homme fier, diſſimulé, ſenſible au moindre dédain, jaloux de ſon autorité, & capable de porter la

vengeance aux derniers excès. Le Prince regagna D. Carillo. Mais, comme il n'étoit pas né pour plier, encore moins pour obéir, il finit par se brouiller avec lui.

[1470.]

L'infante Isabelle accoucha d'une fille, le 2 d'Octobre. « Une marque assez sin-» guliere de la fermeté & de la façon de » penser de cette Princesse, c'est que, du-» rant les douleurs de l'enfantement, elle » se fit voiler le visage, pour n'y laisser » paroître aucune marque de foiblesse; ce » qu'elle pratiqua toujours depuis. »

[1470.]

On renouvelle, en faveur de l'infante Jeanne, la même cérémonie qui s'étoit faite, l'année précédente, (Voyez ci-dessus, page 569,) en faveur de l'infante Isabelle. Il s'agissoit de marier la premiere au frere de Louis XI, roi de France, & de la déclarer Princesse des Asturies. Elle fut rétablie dans tous ses droits, & Isabelle fut deshéritée solemnellement. Plusieurs Grands, qui paroissoient attachés à Donna Jeanne, s'excuserent de lui prêter serment, sous prétexte qu'il étoit inutile de le réitérer. Par cette ruse, ils se ménageoient une ressource auprès d'Isabelle dont ils embrasserent bientôt après

le parti. Le roi de Caſtille reçut, à cette occaſion, la Lettre ſuivante, de la part de ſa ſœur & de D. Ferdinand.

» Très-haut & très-puiſſant Roi & Sei-
» gneur, Votre Alteſſe n'a pas oublié qu'au
» mois d'Octobre de l'année derniere,
» nous lui envoyâmes trois députés, pour
» lui notifier notre mariage, & les motifs
» qui nous avoient déterminés à le célé-
» brer, ſans attendre vos ordres, & pour
» vous aſſurer que nous n'avons agi de la
» ſorte, que par égard à votre ſervice;
» vous conjurant de ne pas nous en ſçavoir
» mauvais gré, & vous offrant notre obéiſ-
» ſance & nos ſervices, avec tout le reſ-
» pect & toute la ſoumiſſion poſſible...
» Nous prions Votre Seigneurie d'aſſembler
» les députés des villes, afin qu'ils jugent
» ſouverainement de vos raiſons & des
» nôtres... Enfin nous conjurons Votre
» Alteſſe de ne pas nous refuſer cette juſ-
» tice que vous devez à vous-même & à
» vos Etats; juſtice, au reſte, ſi naturelle,
» qu'après vous l'avoir demandée, pluſieurs
» fois en particulier, nous croyons de-
» voir vous ſommer, en public, de nous
» la rendre à la face de toute l'Europe,
» afin qu'en cas de refus de votre part, &
» d'effort de la nôtre pour ſoutenir l'équité
» de notre cauſe, nous ſoyons dégagés, aux
» yeux de tout le monde, de ce que nous

» devons à Dieu & aux hommes. Quoi » qu'il en ſoit, la derniere grace que nous » ſupplions Votre Seigneurie de nous ac- » corder, c'eſt au moins une réponſe pré- » ciſe & prompte. »

Elle ne tarda pas à venir, & telle qu'on l'attendoit, c'eſt-à-dire, peu favorable, & ne laiſſant plus d'eſpérance que dans la force des armes: foible reſſource pour les deux partis. Le roi d'Aragon étoit en guerre avec la France, & la continuoit toujours contre les Catalans. Le roi de Caſtille n'étoit, pour ainſi dire, que le premier parmi des égaux, mutins & indépendans. «Les Grands, » qui pouvoient ſe ſaiſir de quelque place, » ne manquoient pas de s'en emparer, ſans » ſe mettre en peine des meurtres, des bri- » gandages, & des crimes affreux qui étoient » les ſuites ou le principe de ces petites » guerres civiles. » Pachéco s'imaginoit qu'en livrant le royaume à une dépréda- tion générale, il viendroit plus ſûrement à bout de ruiner le parti de Ferdinand, que par une guerre ouverte.

Les guerres particulieres n'étoient pas moins fréquentes que les uſurpations. Auſſi- tôt que deux ſeigneurs étoient en diſpute, chacun levoit, de ſon côté, le plus de troupes qu'il pouvoit; & la querelle ſe vui- doit par les armes, à la maniere des Princes ſouverains. Le Roi interpoſoit en vain ſon

autorité : il falloit encore qu'il s'abaiſsât à devenir le médiateur de ceux qu'il devoit punir comme coupables.

[1471.]

Le roi de Caſtille s'adreſſe au pape, pour faire rentrer dans le devoir l'archevêque de Tolède, & en obtient un Bref, par lequel on commandoit au prélat de rentrer dans l'obéiſſance du Roi, faute de quoi, on nommoit, pour commiſſaires, quatre chanoines de Tolède, avec ordre de lui faire ſon procès dans les formes. L'archevêque s'excuſa ſur ce qu'il avoit prêté le ſerment à Iſabelle, par ordre du Roi, enleva trois des commiſſaires, & ne les rendit qu'en échange des amis que le Roi lui avoit enlevés à ſon tour. Cette affaire en reſta-là.

[1471.]

Les Hermendades, ou les compagnies bourgeoiſes, faiſoient leur devoir, autant qu'elles le pouvoient; mais leurs fonctions déplaiſoient à Pachéco, & il diſoit hautement : « Cela s'appelle ſoumettre la no-» bleſſe à la roture. »

[1473.]

Un concile provincial, tenu à Tolède, porte les décrets ſuivans. « 1° Les évêques » ne paroîtront jamais en public, qu'en

» rochet & en camail. 2° Les prêtres célébreront la Meſſe, au moins trois ou » quatre fois l'année. 3° Les eccléſiaſtiques » ne s'attacheront au ſervice, & ne recevront ni gages, ni penſions, d'aucun ſeigneur particulier, mais ſeulement du Roi. » 4° Les cures, & les bénéfices, qu'on appelle Dignités, dans les cathédrales & » les collégiales, ne ſeront donnés qu'à » des prêtres qui ſçachent la grammaire. »

Le dernier décret ſuffit pour peindre ce ſiécle d'ignorance. Les lettres n'étoient cependant pas abſolument négligées. Ferdinand de Pulgar vivoit alors, & s'eſt fait un nom par ſes ouvrages. On dit même qu'il avoit un talent rare pour la poëſie. Il donna, en vers caſtillans, une Satyre très-piquante, en forme d'Eglogue, dans laquelle il déploroit la foibleſſe & la timidité de Don Henri, l'avarice & la jalouſie des miniſtres, les cabales & les révoltes des grands, la corruption des mœurs, le libertinage de la cour, & les maux qui affligeoient la nation.

Afin de réformer les abus que l'ignorance du clergé avoit introduits, & dont le moindre étoit de porter les armes & d'aller à la guerre, on commença, cette année, par aſſigner, dans toutes les égliſes cathédrales, deux prébendes, l'une à un théologien, & l'autre à un canoniſte, qui ſeroient chargés

de donner des leçons publiques. L'évêque & le chapitre devoient choisir conjointement ces deux chanoines. Il est cependant bon d'observer que les évêques étoient incomparablement plus instruits que leurs ecclésiastiques, parmi lesquels on en trouvoit à peine quelques-uns qui sçussent le latin.

[1473.]

La cour de Castille vouloit opposer un parti à celui de Ferdinand & d'Isabelle. Après avoir inutilement négocié le mariage de Jeanne avec un des Princes de la maison de France, & de celle de Portugal, on jetta enfin les yeux sur l'infant D. Henri, duc de Ségorbe, & cousin de D. Ferdinand. On se promettoit de diviser l'Aragon, par cette intrigue. La trame en fut si finement ourdie, que les plus intéressés furent long-tems trompés, & se virent au moment d'en être les victimes; mais la seule présence de l'Infant renversa tous les projets, en laissant appercevoir qu'on avoit fait un mauvais choix. Il affectoit des airs de Roi, à l'égard de ceux de qui il dépendoit de le couronner, & qui ne vouloient un maître que pour le gouverner lui même, & commander en sa place. D. Henri avoit présenté sa main à baiser aux seigneurs qui étoient venus à sa rencontre : ils s'en trouverent choqués; & l'un d'eux, lui pre-

nant la main, avec un ſourire moqueur, lui dit, en le regardant : « En vérité, Mon-» ſeigneur, vous avez là une belle main. » Cette raillerie ſanglante jetta ſur l'Infant un ridicule qu'il ne put effacer. On l'amuſa par des délais & des prétextes qui l'obligerent à ſe retirer, n'emportant avec lui que le titre d'INFANT FORTUNÉ, qu'on lui donna par ironie, & qu'on lui conſerva pendant toute ſa vie.

[1474.]

Une intrigue de cour réconcilie le roi de Caſtille avec ſa ſœur Donna Iſabelle. L'entrevue ſe fit à Ségovie, & avec beaucoup de cordialité de part & d'autre. Henri voulut que ſa ſœur parût en public, & la promena par la ville, en tenant lui-même les rênes de la haquenée qu'elle montoit. L'habile Princeſſe engagea le Roi à ſouhaiter de voir D. Ferdinand; & il eût été difficile d'ajoûter quelque choſe à la réception qu'on lui fit. Afin de donner au peuple une marque non ſuſpecte d'une parfaite réconciliation, D. Henri ſe montra, par la ville, avec Ferdinand & Iſabelle, & ſe rendit avec eux à un grand feſtin qui devoit être ſuivi de réjouiſſances publiques. Au milieu de la fête, le Roi ſe plaignit d'une douleur de côté, ſi violente, qu'il fut contraint de ſe retirer. Les ſuites de cette douleur fu-

rent attribuées à un poiſon lent; &, tandis que les deux partis s'accuſoient mutuellement d'avoir empoiſonné le Roi, Iſabelle n'oublioit rien pour déterminer ſon frere à la déclarer héritiere de ſa couronne. Don Henri ſe contentoit de répondre qu'il ſongeroit à ce qu'il devoit à ſa fille & à ſa ſœur. Après avoir langui, pendant près d'une année, il mourut, en recommandant à ſes officiers les intérêts de Jeanne qu'il reconnoiſſoit pour ſa fille, & qu'il déclaroit ſon héritiere. Il étoit devenu ſi maigre, qu'on ne jugea pas qu'il fût néceſſaire de l'embaumer. Le cardinal d'Eſpagne lui fit cette épitaphe : « Pierre de Mendoza, cardinal de » la ſainte Egliſe Romaine, a conſacré ce » monument à ſon Bienfaiteur, très-haut » & illuſtre Seigneur D. Henri, quatrieme du nom, Roi de Caſtille & de » Léon, Prince très-clément, & ſon Seigneur très-débonnaire. L'humanité, la » clémence, & la magnificence, ont pleuré » la mort de ce Roi. »

FERDINAND, V ET ISABELLE, *dits* LES CATHOLIQUES.

[1474.]

L'ESPAGNE Chrétienne ſe trouva partagée entre la ſœur & la fille du dernier Roi. L'une ſe fit reconnoître à Madrid, & proclamer à Eſcalona; l'autre, à Ségovie où elle étoit reſtée, afin d'obtenir d'André de Cabréra les thréſors de la couronne, renfermés dans la citadelle, ou l'Alcazar de cette ville. Iſabelle obtint ce ſervice, le plus eſſentiel qu'on pût lui rendre alors, & le récompenſa par le don de la coupe d'or dans laquelle elle but, le jour de ſa proclamation, qui étoit le 13 de Décembre. Elle y ajoûta d'autres graces plus flateuſes, & donna un décret qui obligeoit, à perpétuité, ſes ſucceſſeurs, à faire préſent, chaque année, aux deſcendans de Cabréra, de la coupe d'or dans laquelle ils boiroient, le 13 de Décembre.

[1475.]

Ferdinand étoit alors occupé à tenir les Etats du royaume d'Aragon. Preſſé de ſe rendre en Caſtille, il ſubſtitue en ſa place,

à la tête de cette assemblée, l'Infante sa sœur, & la charge de pourvoir aux moyens de soutenir la guerre contre la France. Arrivé à Ségovie, il trouva les esprits fort échauffés sur un article qui mit la division entre lui & son épouse, aussi-bien qu'entre les Castillans & les Aragonnois. Il s'agissoit de décider « à qui appartenoit en propre la » succession du royaume, & conséquem- » ment de déterminer les limites du gou- » vernement entre le Roi & la Reine. »

Les Aragonnois prétendoient que, Henri IV n'ayant pas laissé d'enfant mâle, sa couronne revenoit à D. Juan, roi d'Aragon, & conséquemment à D. Ferdinand son fils, petit-fils de Jean I, roi de Castille. Ils apportoient en preuve les inconvéniens qui résulteroient de la condescendance à remettre le gouvernement d'un royaume entre les mains d'une femme, & de l'indécence qu'il y auroit à ne laisser au Roi que la qualité d'époux de la Reine. Enfin on faisoit valoir, autant qu'il étoit possible, la Loi Salique, par laquelle les femmes sont exclues de la succession à la couronne de France.

Les Castillans répondoient par l'exemple de deux reines de Naples, nommées Jeannes, dont les maris s'étoient bien contentés de la qualité unique d'époux de la Reine. Ils réfutoient la proposition d'imiter

la coutume de France, en disant « que
» sans sortir de Castille & de Léon, Donna
» Isabelle étoit la cinquieme femme qui fût
» montée sur le thrône, par droit d'héri-
» tage ; qu'après tout, rien n'étoit plus na-
» turel, ni moins sujet aux inconvéniens,
» que la succession directe des enfans au
» droit des peres ; qu'ainsi, D. Ferdinand
» ne fondant les siens que sur le troisieme
» degré, & son épouse étant d'ailleurs
» très-capable, par son esprit supérieur, de
» gouverner les peuples, fussent-ils encore
» plus nombreux, il étoit juste de s'en te-
» nir à la coutume d'Espagne, & de dé-
» férer à la Reine seule le titre & les apa-
» nages de la royauté. »

C'est ainsi qu'on disputoit sur les préro-gatives & la propriété d'un thrône dont la possession n'étoit rien moins que tranquille, & dont il falloit d'abord écarter la princesse Jeanne, rivale d'autant plus à craindre qu'elle avoit dans son parti plus de la moitié du royaume, & qu'elle touchoit au moment d'être soutenue par toutes les forces du Portugal.

» On peut dire que les Aragonnois & les
» Castillans outroient également leurs pré-
» tentions ; car, la question étant double,
» & roulant sur la propriété & sur le gou-
» vernement du royaume de Castille & de
» Léon, il est évident que ces deux Etats